This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-SEPTIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XIV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1895

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE [1]

DU XV^{e} AU XVIII^{e} SIÈCLE

§ 4. — *L'activité sociale* (suite).

V. — *La circulation monétaire et les capitaux.*

La monnaie est l'intermédiaire des échanges, le nerf de l'activité sociale. Nous devons donc étudier les phases du régime monétaire du pays à travers les quatre siècles qui suivent le XIV^{e}, ainsi que la situation des capitaux, dont la monnaie est l'évaluateur commun.

La quantité de numéraire, ou de métaux précieux convertibles en numéraire, dont l'Europe disposait, resta à peu près constante pendant tout le moyen âge jusqu'au XVI^{e} siècle. Il y eut même une tendance à la diminution (2).

La valeur d'échange des denrées, qui se règle d'après les frais de leur production, leur rareté ou leur abondance, et la valeur du numéraire, avait surtout subi des variations considérables selon que ce dernier était abondant, rare, ou plus ou moins falsifié. Et, bien que les décrets royaux ou princiers

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1895.

(2) BLANQUI, *Histoire de l'économie politique*, chap. XXIV, p. 229; LEVASSEUR, ouv. cité, I, p. 564.

Digitized by Google

n'aient pas manqué, pour forcer les consommateurs à accepter les monnaies à un cours dit légal, la puissance des lois économiques était telle que la balance se rétablissait toujours.

C'est ainsi que, d'après nos recherches, au milieu du XIVe siècle, dans l'espace de quarante ans, les salaires des maçons (tels qu'ils sont *inscrits* dans les comptes), et, en général, des ouvriers employés aux travaux publics — sans doute aussi de toutes les denrées — ont doublé à Gand (1); et cela ne pouvait être dû qu'à la dépréciation de l'argent.

C'est l'époque des grandes falsifications de monnaies des rois de France : « dont il advint », comme disent les *Grandes chroniques de Saint-Denis*, « que blés et vins et autres vivres vinrent à grand défaut et à grande cherté ; pour laquelle chose le peuple commença à murmurer et à crier, et disaient que cette cherté était pour la cause que chacun attendait à vendre ses choses jusqu'à tant que bonne monnaie courût ».

Cela n'empêcha pas, toutefois, les métaux précieux, qui circulaient, d'affluer dans les grandes cités industrielles où la richesse générale, le capital accumulé ou épargné devinrent considérables.

Le luxe des bourgeois était inouï (2). Celui des souverains, qui soutiraient le numéraire aux bourgeois par les innombrables conduits des taxes et droits, était, lui, inimaginable. Et nos ducs de Bourgogne stupéfièrent le monde par leurs prodigalités (3).

La Flandre, le Brabant et les autres pays de Bourgogne avaient, en réalité, drainé l'or et l'argent disponibles dans l'Europe occidentale ; de sorte que, chez nous, le numéraire abondait toujours et qu'on trouvait facilement à s'en procurer.

(1) Voir notre étude sur la *Monnaie et le prix des choses à Gand au temps de Jacques Van Artevelde*. Comparez VANDERKINDERE, *Le siècle des Artevelde*, p. 225.

(2) *Essai politique sur les ducs de Bourgogne*, par P. FRÉDÉRICQ, p. 121.

(3) *Idem*, p. 52 et suiv. Le comte DE NENY, dans ses *Mémoires* (I, p. 13), dit que le duc Philippe le-Bon laissa à sa mort, en 1467, une fortune de 72,000 marcs d'argent, ce qui équivalait, en 1780, à 2,032,625 florins d'argent courant de Brabant (3 1/2 millions de francs) et 2 millions d'écus d'or qui valaient 10,733,333 florins (presque 20 millions de francs).

Digitized by Google

C'est, si nous ne nous trompons, l'explication d'une ordonnance qui fut publiée à Gand, dès 1399 (1), par laquelle on ordonna de réduire d'un tiers les arrérages des rentes (*dat zij de scult betalen zullen terdendeel afslaende*). C'était une espèce de conversion.

Les ducs de Bourgogne avaient établi, en 1387, le premier numéraire commun au Brabant et à la Flandre (2). En 1431, il y eut à Gand une émeute parce que les gouvernants voulaient « changer la monnaie, et que l'on perdît à la monnaie d'or le denier troisième et à la monnaie d'argent le denier quatrième; ce que le peuple ne voulut pas accorder (3). »

Le même phénomène de la circulation monétaire, contre lequel le comte de Flandre avait déjà dû lutter en 1358, phénomène en vertu duquel la mauvaise monnaie chasse la bonne, se représentait non moins vivement sous les ducs de Bourgogne, au XV^e^ siècle. Les ordonnances de 1433, de 1447, de 1453 (4) constataient que l'on emportait de nos provinces « nos bonnes monnoyes d'or et d'argent, desquelles en pays et monnoye estrainges se font et forgent lesdiz deniers d'or et d'argent de foible poix et aloy, dont nosdiz pays sont si fort rempliz... ».

Par un événement fréquent dans l'histoire monétaire, causé probablement par cet exode de bonnes monnaies, par les guerres et les troubles de la fin du XV^e^ siècle, la situation s'empira tellement dans la seconde moitié de ce siècle, la rareté relative du numéraire devint telle qu'en 1489, le roi Maximilien, dans une ordonnance (5), dit « que le denier quy avait été forgé pour vingt pattars, s'aloue et est miz pour soixante pattars », et il ajoute que ses sujets, pour ce motif, étaient

(1) Manuscrit aux archives communales, *Transportboek*.

(2) *Memorieboek*, I, p. 121.

(3) *Idem*, p. 192.

(4) GILLIODTS, V, p 537; archives de Gand, *Transportboek; Inventaire des chartes de Gand*, n^os^ 561 et 614.

(5) *Placards de Flandre*, I, p. 443; comparez HENNE, I, p. 314. Une note publiée dans MERTENS, IV, p. 570, montre que de 1435 à 1478, la valeur d'un ducat d'or était montée de 25 st. à 33 st.

Digitized by Google

« plus apourys que pour nulle chose quy leur soit advenüe, soit à l'occasion de la guerre ou aultrement ». Il fit donc faire de nouvelles monnaies, pensant, comme c'était la croyance économique à cette époque, que cela pouvait porter remède au mal.

La découverte de l'Amérique et l'afflux de métaux précieux en Espagne et dans notre pays, qui en fut la conséquence (1), amenèrent un avilissement considérable des monnaies de paiement et, par suite, un renchérissement apparent de toutes les denrées (2).

Nos monnaies, étant de meilleur aloi, sortirent de nouveau du pays et les édits de 1526, de 1531, de 1539, de 1540 (3) eurent pour but d'empêcher cette disparition des bonnes espèces espagnoles que les marchands étrangers et les spéculateurs remplaçaient par de mauvaises.

Mais le XVIe siècle venait à peine de s'écouler à moitié que cette exportation des monnaies espagnoles avait cessé; et l'édit de 1552 (4) rendit aux monnaies étrangères une valeur d'échange plus considérable.

Le soin de fixer le cours des espèces indigènes et étrangères devint, dès lors, et pendant les deux siècles qui suivirent, un devoir permanent pour les gouvernants. La collection des édits qui traitent de ce sujet est considérable (5); et il en est de même des édits favorisant l'importation des lingots de métaux précieux et en prohibant l'exportation (6).

Des considérations étrangères au désir de mettre la valeur nominale des pièces de monnaie en rapport avec la valeur réelle des métaux précieux, occasionnaient d'ailleurs aussi ces édits monétaires. Le désir de faire des bénéfices sur le monnayage, dont il avait le monopole, guidait très souvent le gouvernement (7). La banqueroute de Law, en France (1722-1725),

(1) BLANQUI, *Histoire de l'économie politique*, p. 234.
(2) LEVASSEUR, ouv. cité, II, p. 50, 56, 61.
(3) *Placards de Flandre*, I, p. 470, 480, 489, 500.
(4) *Idem*, I, p. 521.
(5) On en compte dix pendant le XVIIe siècle.
(6) *Placards de Flandre*, IV, p. 1394.
(7) BRIAVOINNE, ouv. cité, p. 207.

Digitized by Google

profita momentanément aux Pays-Bas, par suite de la rareté de la monnaie dans ce pays voisin (1). Il se fit un actif échange de denrées et de monnaies sur les frontières.

Un renchérissement de l'or obligea Joseph II, en 1786 (2), à augmenter la valeur acquisitive des souverains. L'édit de 1749 les avait portés au taux de 8 florins 18 sous (15 fr.); l'édit de 1786 les porta à 9 florins 6 sous 4 1/2 deniers d'argent courant de Brabant (17 fr.).

Ceci nous permet de rappeler qu'aux siècles passés la monnaie de compte était toute différente de la monnaie de payement; et que ce qui se vendait, par exemple, en Flandre, pour un certain nombre de « livres », représentait en monnaie d'or un nombre de « souverains » variable d'après la valeur desdits souverains.

Dans le Brabant — où la monnaie de compte était le « florin » — un objet qui, sous l'empire de l'édit de 1749, valait 8 florins 18 sous et pouvait être payé au moyen d'un « souverain », pouvait, toutes autres choses étant restées égales, sous l'empire de l'édit de 1786, être payé avec une somme d'or ou d'argent monnayé moindre qu'un souverain.

Tout cela donne une idée de ce que fut la fixité des transactions dans notre pays à toutes les époques.

Le fait dominant les variations locales et temporaires est, néanmoins, la diminution progressive de la valeur de l'argent depuis le XVIe siècle et, par conséquent, l'augmentation apparente correspondante du prix de toutes choses. Il ne nous est pas possible d'entrer ici dans des détails; mais on estimait, dans la première moitié de ce siècle (3), que l'on payait, alors déjà, les choses en argent six fois autant qu'on les payait avant les découvertes de l'Amérique.

Des économistes modernes, tenant compte de la découverte récente des mines de Californie et d'Australie, calculent déjà

(1) BRIAVOINNE, p. 83.
(2) *Placards de Flandre*, VI, p. 1826.
(3) J.-B. SAY, *Cours d'économie politique*, chap. IX. M. HENAUX, dans son *Histoire de Liége*, calcule que, en 1424, le florin d'or à Liége valait 15 francs de notre monnaie, au pouvoir acquisitif de 80 francs environ, soit 5 1/2 fois plus (II, p. 18, 31, 103).

Digitized by Google

que le rapport de la valeur de l'argent au moyen âge à la valeur actuelle est comme 1 est à 7 ou 7 1/2 (1).

La multiplicité des espèces de monnaies différentes en circulation avait, depuis des siècles, fait éprouver la nécessité du change, c'est-à-dire le calcul de la valeur comparative des monnaies d'après la valeur du métal qu'elles contiennent. Et si au XIVe siècle, les villes devaient s'envoyer mutuellement des messagers pour se communiquer périodiquement le taux du change (2), l'invention de l'imprimerie et, plus tard, les publications périodiques avait singulièrement facilité ces communications. Les journaux de notre pays, à la fin du XVIIIe siècle, publiaient régulièrement les cours du change d'Anvers sur les places de Londres, Paris, Amsterdam et Rotterdam.

La masse des métaux précieux monnayés ne circule pas toujours et complètement. Une partie en est arrêtée par l'épargne, une autre est même immobilisée dans les « cachettes » — si fréquentes aux siècles passés — ou transformée en joyaux ou en vaisselle.

Ceux qui possédaient de l'argent monnayé au delà de leurs besoins immédiats devaient chercher, jadis comme maintenant, à le placer fructueusement.

Un des modes de placement les plus anciens, c'est le prêt à rente. Dès l'origine, on rencontre des rentes de natures très variées; mais les plus fréquentes sont les rentes, dites perpétuelles, hypothéquées sur des immeubles, terres et maisons.

Ce sont les ducs de Bourgogne qui, les premiers, proclamèrent le principe de la liberté du rachat de ces rentes perpétuelles. Charles-Quint, par son édit de 1529 (3), ne fit que maintenir le principe. Il prescrivit que les rentes hypothéquées sur des maisons, moulins ou héritages sont essentiellement rachetables, au taux de 25 deniers le denier, quand elles on-

(1) Note de M. ALFRED DE RIDDER, *Messager des sciences historiques*, 1893 p. 396.

(2) Comptes de Gand au XIVe siècle.

(3) *Inventaire des chartes de la ville de Gand*, p. 322.

Digitized by Google

été constituées depuis 1477, et au taux de 30 deniers le denier, quand elles ont été constituées avant cette époque. Le motif de l'ordonnance est que « ces biens (grevés de rentes non rachetables) sont à ruine et les fonds y appartenant restent incultes, parce que les propriétaires qui ne peuvent payer ces rentes les abandonnent ».

La valeur du métal précieux étant en raison directe de sa rareté ou de son abondance, on l'achète plus ou moins cher. C'est ce qui, dans la théorie, règle, avec le degré de solvabilité que l'on peut reconnaître aux emprunteurs, le taux de capitalisation des prêts à rente et à intérêt. Mais nous avons déjà vu, à propos des conversions des rentes dues par les gouvernements et les villes, que ces taux de capitalisation se réglaient plutôt d'après le bon plaisir des autorités, selon qu'elles étaient plus ou moins endettées et qu'il leur était plus ou moins facile de payer les arrérages.

Lors de la grande détresse financière de Bruxelles, au commencement du XVI^e^ siècle, on réduisit au denier 18 les rentes créées au denier 10, 12, 14 (1).

A Gand, un règlement de 1772 réduisit les rentes du denier 20 au denier 25 (2). En 1616, cette ville avait déjà été autorisée à créer des rentes au denier 16 pour rembourser celles qui étaient à un taux peu élevé (3).

A Liége, des ordonnances de 1722 et 1725 réduisirent toutes les rentes au denier 20 et défendirent d'en établir d'autres. C'étaient des conversions financières où l'on tenait plus compte de l'état précaire de la caisse du débirentier que de l'état du marché de l'argent.

Quant à l'intérêt proprement dit exigé pour les prêts d'argent, il a atteint des chiffres fantastiques tant que le préjugé religieux défendant le prêt à intérêt a empêché les gouvernements de sévir efficacement contre les usuriers. Les lombards exigeaient jusqu'à 40, 60 et 80 p. c. (4)

(1) HENNE, I, p. 332.

(2) Règlement du 23 septembre.

(3) *Inventaire des chartes*, n° 1654.

(4) VANDERMEERSCH, *État de la mendicité et de la bienfaisance dans la Flandre orientale*, chap. XXIII; BRIAVOINNE, I, p. 69.

Digitized by Google

Aussi est-il curieux de considérer les détours que prirent les gouvernements pour autoriser peu à peu ou pour tolérer le prêt à intérêt défendu par l'église catholique.

Charles-Quint avait dû, bien malgré lui, le reconnaître légal, au moins entre commerçants, au taux de 12 p. c., en 1540 (1). Mais il continuait à être interdit à tous les catholiques fidèles.

En 1600 (2), les archiducs, se voyant débordés par les lombards ou prêteurs clandestins, et constatant à regret que « vu le peu d'amitié et de charité qui existe parmi les hommes », il n'est pas possible de forcer ceux qui prêtent leur argent aux personnes qui en ont besoin, « à le faire gratuitement », les archiducs, disons-nous, permirent le prêt à intérêt « qui, quoique défendu, est nécessaire », en fixant un maximum de 21 p. c. l'an.

La ville de Gand emprunta, en 1578, aux banquiers Balbi, d'Anvers, une somme de 4,958 florins, à intérêts composés et à 10 p. c. l'an. On calcula, dans l'acte d'emprunt, que la dixième année la dette serait de 11,692 florins (3).

En même temps qu'elles réduisaient les arrérages des rentes qu'elles devaient, les administrations publiques réduisaient le taux de l'intérêt de leurs dettes.

Anvers, avant 1575, avait à payer des intérêts variant de 8 à 12 p. c. Un octroi gouvernemental réduisit ces intérêts à 5 p. c. (4). En 1709, ce taux fut réduit à 3 1/2 p. c. (5). L'ordonnance gouvernementale de 1752 (6) fixait cependant encore, pour tout le pays, les intérêts judiciaires au taux de 5 p. c.

« Un des effets de la jointe des finances communales, créée par Marie-Thérèse, fut », dit M. Gachard, « de faire réduire au taux uniforme de 3 p. c. l'intérêt des dettes qui, dans la

(1) *Placards de Flandre*, I, p. 771.
(2) *Idem*, II, p. 464.
(3) *Archives de Gand*, 95/1.
(4) *Belgique communale*, Kreglinger, I, p. 585.
(5) Mertens, VI, p. 158.
(6) *Placards de Flandre*, V, p. 121.

Digitized by Google

plupart des villes, était à 4 p. c. et dans quelques-unes, s'élevait à 5 1/2 et même à 7 et à 8 p. c. (1).

La réduction générale du taux de l'intérêt dans notre pays était due à l'abondance des capitaux que l'industrie renaissante et les efforts commerciaux avaient fait fructifier sous le gouvernement autrichien.

« L'Autriche ouvrit aux Pays-Bas plusieurs emprunts s'élevant ensemble au capital de 30 millions de florins (54 millions de francs environ), qui furent facilement remplis au pair, sur le pied de 4 et 4 1/2 p. c. d'intérêt; le dernier, en 1778, à 3 p. c. (2) ».

En fait, à la fin du siècle dernier, on trouvait, dans la circulation ou dans les portefeuilles, des valeurs : rentes hypothéquées ou autres, obligations à charge d'administrations publiques ou de banques, etc., qui rapportaient des intérêts divers, depuis 3 p. c. l'an jusque 5 p. c.

Nous avons recueilli, dans les relevés des fortunes particulières à Gand, inscrits dans les *états de biens* — ou déclarations de successions où intervenaient des mineurs — quelques indications relatives à ces valeurs mobilières qui étaient le plus en circulation dans notre pays.

Ce sont, évidemment, les obligations ou rentes au denier 25 à charge du gouvernement, contractées par l'intermédiaire de la Banque de Nettine, à Bruxelles, qui sont les plus nombreuses parce qu'elles sont les plus sûres. Puis il y a les obligations de la Banque de Vienne (4 p. c.), les actions du gouvernement de Suède, de Gottembourg, de Danemarck (5 p. c.), de la Flandre française, de la province de Flandre, de la ville de Gand, etc.

A côté des fonds d'État ou de ville, il y a des valeurs industrielles ou commerciales : la Compagnie des moulins à scier, à Ostende (4 p. c.); la Compagnie royale asiatique danoise (4 1/2 p. c.); la Compagnie d'assurance maritime de Gand, etc.

(1) *Précis*, p. 80; *Belgique communale*, I, p. 242, article de M. FAIDER.
(2) BRIAVOINNE, I, p. 84, et *Mémoire couronné*, p. 126.

Digitized by Google

La détresse financière de la France avait eu son contrecoup chez nous. Ce pays avait placé chez nous des titres de sa rente viagère, à 9 p. c. Une famille riche de Gand avait dans son portefeuille pour 10,000 livres tournois de lettres de change protestées, mentionnées pour mémoire dans les inventaires, à charge de la Banque Perrouteau, de Lons et C^ie^, de Paris. Une autre avait des actions de plusieurs milliers de florins « dans l'expédition de trois bateaux envoyés sur les côtes de Guinée ».

La co-propriété dans les mines de houille du Hainaut se réglait par l'abandon du produit de l'extraction, — à des jours déterminés et au prix du marché à ce jour — à la personne qui avait une part ou une action. Ce droit sur le produit se vendait et se transmettait comme une obligation ordinaire ; ce qui assurait au propriétaire primitif un revenu fixe et le déchargeait du souci de vendre le plus profitablement la part de produit qui était son lot (1).

Voilà un aperçu de la consistance des fortunes mobilières dans notre pays.

Les fortunes immobilières, qui se partageaient le sol national, étaient, ainsi que nous le verrons plus loin, en grande partie concentrées entre les mains du clergé. Dans nos villes, les maisons étaient soit des francs-alleux, élevées, à l'origine, sur des terres qui ne dépendaient plus d'aucun seigneur, soit des biens féodaux inscrits sur les terriers d'un seigneur, auquel était dû une rente ou cens féodal perpétuel (2).

D'après un manuscrit de 1785, cité par M. Briavoinne, un bonnier de terre de la campagne, de la meilleure qualité et à portée des grandes villes, valait tout au plus, en 1685, de 400 à 500 florins (3) ; en 1765, ces mêmes terres se vendaient de 1,000 à 1,500 florins (4).

Il serait très intéressant de rechercher quelles ont été les

(1) D'après nos recherches aux archives communales. Confér. BRIAVOINNE, I, p. 238.

(2) Ce « seigneur » pouvait être un noble, un clerc, un roturier, une administration publique, ou une corporation.

(3) *Mémoire cité*, p. 50.

(4) *Idem*, p. 120.

Digitized by Google

fluctuations de la valeur des immeubles urbains dans nos quatre grandes villes à travers les siècles. Mais il y a une difficulté primordiale résultant des variations de la valeur des monnaies de compte et de payement; puis l'ignorance où nous nous trouvons — si nous ne nous livrons pas à des études minutieuses — quant aux modifications et améliorations apportées à l'immeuble même et qui sont susceptibles d'augmenter ou de diminuer sa valeur intrinsèque (1).

(1) Il y a, cependant, dans les livres des patients chercheurs, comme M. De Potter, des renseignements curieux qui indiquent la voie à suivre. En parcourant les rues de la ville de Gand (*Gent van den oudsten tyd tot heden*), il a annoté, d'après des actes authentiques qu'il a eus entre les mains, les prix de vente des immeubles qui les bordent. Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres :

Maison aux Deux-Tours, rue des Champs (vol. IV, p. 28)	1628 : 10,400 florins.
	1652 : 15,000 —
	1684 : 14,520 —
	1714 : 17,000 —
	1761 : 16,500 —
	1768 : 15,400 —
Den vergulden Sampson, rue des Champs (vol. IV, p. 75)	1557 : 2,000 florins carolus.
	1783 : 5,600 florins.
De groote Ameede, rue aux Vaches (V, p. 91)	1465 : 70 livres de gros.
	1529 : 160 —
De groote Sikkele, rue Haut-Port (II, p. 88)	1557 : 534 livres.
	1718 : 2,985 —
Pauwinnensteen, rue Longue-Monnaie	1445 : 60 livres de gros.
	1786 : 1,499 —
Maison Saint-Sébastien, rue de la Calandre (V, p. 118)	1702 : 400 livres.
	1733 : 550 —
	1753 : 600 —
Koketrijs, rue des Champs (IV, p. 80)	1628 : 14,000 florins.
	1681 : 23,100 —
	1698 : 19,500 —
	1725 : 15,000 —
Hof van Wallebeke, rue aux Draps	1669 : 2,210 livres.
	1741 : 1,660 —
	1786 : 3,300 —
Den zwarten Moor, rue du Bas-Poldre (V, p. 530)	1644 : 1,033 livres.
	1749 : 1,400 —
	1769 : 2,225 —

Digitized by Google

§ 5. — *La population et ses classes.*

I. — *Le chiffre de la population, l'état civil et l'hygiène.*

Après avoir étudié ainsi, sommairement, l'évolution géné-derrale de l'organisme social en Belgique à travers les quatre derniers siècles, jetons un coup-d'œil sur l'état des personnes qui composaient la société belge aux différentes époques.

Nous essayerons, avant tout, d'établir, par quelques chiffres, quelles avaient été les fluctuations du chiffre de la population des cités qui sont devenues nos quatre grandes villes actuelles. Cela aidera à caractériser le rôle, l'action de ces agglomérations dans l'ensemble du pays.

Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, que l'on pouvait évaluer la population de Gand, Bruxelles, Anvers et Liége respectivement à 150,000, 40,000, 20,000 et 100,000 habitants à la fin du XIV^e siècle.

De Valcke, rue Royale (VI, p. 110). . . .	1603 :	480 livres.
	1723 :	2,350 —
	1777 :	2,400 —
	an XIII :	2,000 —
Utenhovensteen, Marché-du-Vendredi (VI, p. 432)	1576 :	500 livres.
	1650 :	1,350 —
	1706 :	1,500 —
	1710 :	1,465 —
	1746 :	1,350 —
	1775 :	3,350 — (37,000 fr.).
	1839 :	40,025 francs.

Ces chiffres montrent que le prix des immeubles a considérablement augmenté jusqu'au commencement du XVII^e siècle; il y a une baisse ensuite et une nouvelle augmentation vers la fin du siècle.

Ce phénomène est corroboré par le prix de location des habitations. Nous avons choisi, à titre d'exemple, le loyer d'une cave habitée sous l'hôtel de ville de Gand. Ce loyer a été en :

1640.	16 livres par an.	1720.	20 livres par an.
1660.	16 —	1740.	12 —
1680.	20 —	1760.	14 —
1700.	30 —	1780.	17 —

En rapprochant ces chiffres de ceux que nous avons donnés plus haut relativement au prix moyen du froment à Bruxelles, et au mouvement des recettes et dépenses communales de Gand, on peut arriver à cette constatation que le renchérissement de toutes choses a été continu jusque vers la fin du XVII^e siècle et que, au XVIII^e, après la baisse de la première moitié du siècle, est venu un relèvement assez sensible.

Digitized by Google

On n'a pas fait de recensements avant la fin du XVIII^e^ siècle (1); de sorte que tous les chiffres que l'on a pu calculer, tout comme ceux que nous venons de rappeler, ne reposent que sur des approximations. Mais ces données, avec les renseignements que l'on possède sur la marche générale de l'histoire, fournissent une idée suffisante des variations de la densité de la population de nos quatre grandes villes pendant les quatre siècles qui précèdent le nôtre.

L'époque bourguignonne a été, nous l'avons déjà répété, une période de prospérité grandissante. Bruxelles est devenue, en fait, la capitale des Pays-Bas (2) et a retiré tous les profits de cette situation privilégiée, au détriment de Louvain. Anvers devenait la plus grande ville commerciale du monde : elle s'enrichissait au point que les services d'argent qu'elle rendit aux ducs de Bourgogne lui valurent de nombreux avantages (3). Gand restait encore la plus grande ville industrielle du continent.

Les recensements des foyers en Brabant, faits en 1435, 1472, 1480, 1496, donnent les chiffres que voici :

FOYERS.

	1435.	1472.	1480.	1496.
Bruxelles (4)	6,376	6,731	6,835	"
Anvers (5).	3,906	4,510	5,589	6,162

Ce qui fait, comme population, à 10 individus par foyer (6), environ :

HABITANTS.

	1435.	1472.	1480.	1496.
Bruxelles (4)	63,000 (56,000)	67,000	68,000	"
Anvers (5).	39,000	45,100	55,900	61,000

(1) *Messager des sciences historiques*, 1833, p. 185.

(2) HENNE et WAUTERS, II, p. 148, 247, 316.

(3) MERTENS, III, p. 118.

(4) HENNE, II, p. 244, 294; *Bulletin de la Commission centrale de statistique*, article de QUETELET, t. I, p. 32.

(5) MERTENS, III, p. 437 et suiv., et WILLEMS, *Bulletin académie*, VI, n° 8 et *Mengelingen van Vaderlandschen inhoud*, p. 249; *Belgique communale*, I, p. 361.

(6) Ce chiffre nous parait exagéré ; mais il est admis par la plupart des historiens (voir *Messager des sciences historiques*, 1833, p. 185).

Digitized by Google

Il n'y a pas eu de recensement des foyers dans la Flandre parce que la perception des impôts y était faite, comme nous le savons, d'après le transport. De sorte que nous n'avons aucune base de calcul pour la population de Gand au XV^e siècle.

L'accroissement d'Anvers est déjà caractéristique dans ce siècle. Il n'a fait que s'accentuer encore au début du XVI^e siècle :

POPULATION.

	1526.	1547.	1568.	1584.
Bruxelles [1]	65,000	"	"	"
Anvers [2]	87,000 120,000	"	104,981	90,000
Gand	"	90,000 [3]	"	"

L'Anglais Shaw note, après l'atlas géographique de Mercator et Hondius (1639), l'étonnement que manifestèrent les Espagnols quand ils arrivèrent dans notre pays et qu'ils y constatèrent la densité de la population, au point que ce n'était que comme une seule « ville continuelle » [4].

C'est à partir de 1560 que commence l'émigration occasionnée par les guerres religieuses [5]. Cette émigration durait encore au commencement du XVII^e siècle, car les poursuites en matière de religion n'avaient pas cessé [6].

On donne le chiffre de 11,000 Gantois qui quittèrent la capitale des Flandres entre 1560 et 1600 [7]; neuf mille passeports avaient été délivrés à des familles d'émigrants [8]. Les

(1) HENNE, II, p. 360.

(2) MERTENS, *op. cit.* et IV, p. 203, et WILLEMS, *op. cit.;* BRIAVOINNE, *Mémoire cité*, p. 17, et le même, I, p. 37.

(3) DIERICX, *Mémoire sur la ville de Gand*, I, p. 198; BRIAVOINNE cite le chiffre de 175,000 habitants (I, p. 35); il est évidemment exagéré.

(4) *Essai*, p. 66; c'est aussi l'avis d'un ambassadeur espagnol George de Henin. BRIAVOINNE, *Mémoire cité*, p. 9.

(5) On comptait à Londres, en 1567, 4,851 étrangers, dont 3,838 Néerlandais. MERTENS, IV, p. 421; BRIAVOINNE, *Mémoire cité*, p. 7.

(6) MERTENS, V, p. 347.

(7) VOISIN, *Notice sur Gand*, p. 60.

(8) *Chronique* de VANDENVIVERE, éd. DE POTTER, p. 376.

Digitized by Google

contemporains signalaient la désolation qui régnait dans cette ville en constatant que des chevaux paissaient dans les principales rues (année 1585) (1).

Un nouvel élément de calcul apparait en 1586, après le concile de Trente et le synode de Cambrai. Ce dernier prescrivit, dans toutes les paroisses, la tenue de registres d'état civil (2). Ce sont ces registres qui nous ont servi pour évaluer la population de Gand, d'après le nombre des baptêmes (3).

	1648.	1660.
Bruxelles (4)	70,000	"
Anvers.	74,475 (5) 54,537	53,918 (6)
Gand	"	56,000

Bruxelles, seul, après l'émigration, continue à prospérer régulièrement, à cause de la présence des cours et des ambassades étrangères (7). Gand, qui s'était relevé au XVII^e^ siècle (8), baisse de nouveau ou reste stationnaire au XVIII^e^. Anvers décline de plus en plus, sauf à la fin, où la tranquillité générale ramène un léger progrès. Mais les chiffres ci-des-

(1) *Chronique* de VANDENVIVERE, éd. DE POTTER, p. 375.

(2) *Placards de Flandre*, II, p. 58; ordonnances du pays de Liége, 2 octobre 1585. L'édit perpétuel des archiducs, de 1611 (*Placards*, II, p. 744), avait ordonné à toutes les municipalités de lever annuellement des doubles de ces registres paroissiaux. Mais la prescription resta lettre morte, tout comme l'ordonnance de 1752 (*Placards*, V, p. 1099) qui la rappela. En 1769, une ordonnance du pays de Liége ordonna également le dépôt de doubles des registres de l'état civil à l'office laïc du grand scel.

(3) On calcule une moyenne de 30 à 33 habitants pour une naissance, dans notre pays. *Bulletins de la Commission centrale de statistique*, articles de QUETELET, t. VIII, p. 444, X, p. 33.

(4) HENNE, p. 53.

(5) MERTENS, VI, p. 47.

(6) HYMANS, *Histoire populaire de la Belgique*, p. 313; BRIAVOINNE, *Mémoire cité*, p. 196.

(7) HENNE, II, p. 66, 67.

(8) *Juste Billet, chroniqueur du* XVII^e^ *siècle*, par EDM. DE BUSSCHER, p. 151 et suiv.

Digitized by Google

sous montrent combien les appréciations diffèrent d'auteurs à auteurs :

	1700.	1755.	1783 1789.	1796 1800.
Bruxelles	"	74,000 (1)	74,427 (2) 80,000	66,297 (2)
Anvers.	"	45,420 (1)	51,000 (1)	55,925 (1) 61,800
Gand	51,000	43,000 (3) 50,000	48,409 50,000 (3) 70,463	54,537 (3) 56,000

Marie-Thérèse avait ordonné un dénombrement de la population des Pays-Bas en 1754; mais ses résultats sont sujets à caution (4). Il donne pour la Belgique, non compris la principauté de Liége, 3,100,000 habitants.

La ville de Liége avait prospéré au même titre que nos trois autres grandes villes, au cours du XVe siècle, lorsque le fameux sac de 1468, dirigé par le duc de Bourgogne et son allié le roi de France vint la réduire au néant. Il y eut 38,000 hommes et 12,000 femmes tués et la ville fut incendiée (5). On évalue sa population, avant ce désastre, à 120,000 habitants avec les faubourgs, 80,000 *intra muros* (6).

Mais, après la mort du Téméraire, la vitalité reprit vite. On donna des facilités aux étrangers pour acquérir le droit de cité et pour y exercer leurs métiers (7). On reconstruisit les édifices publics, et l'évêque Erard de la Marck fit bâtir le palais épiscopal (1508) (8).

Mais ce même prélat, dans son zèle contre le culte réformé, prit des mesures tellement vexatoires — interdisant, notam-

(1) Willems, *op. cit.*, p. 250; Mertens, VII, p. 55; Briavoinne, p. 196; Hymans, *Bruxelles à travers les âges*.

(2) Henne, II, p. 296, 467; *Bulletins de la Commission de statistique*, I.

(3) Vandermeersch, *Mémoire sur le paupérisme en Flandre;* De Potter, *Gent*, I, annexes; Briavoinne, p. 196; *Wegwijzer*, année 1773.

(4) Gachard, *Analectes belgiques*, p. 417 et suiv.; *Placards de Brabant*, IX, p. 340. Les premiers recensements auxquels on puisse ajouter quelque foi ont été faits par le gouvernement français.

(5) Henaux, II, p. 177.

(6) Henaux, II, p. 89; Polain, p. 55; Briavoinne, I, p. 46.

(7) Polain, p. 70.

(8) Id., p. 71.

Digitized by Google

ment, le commerce dans ses possessions aux étrangers non catholiques, — que l'émigration commença au pays de Liége bien plus tôt que dans le reste de nos provinces (1538) (1).

Cette intolérance perdura, et même en 1633 encore, on décréta que quiconque ne professerait pas la religion catholique serait contraint de quitter le pays dans le terme de quinze jours (2).

On calculait qu'il y avait alors à Liége et dans les faubourgs une population de 100,000 habitants (3).

Le despotisme de l'évêque Maximilien amena une décadence profonde (4) qui entraîna une stagnation du chiffre de la population. Il y avait, au plus, 80,000 habitants en 1772 (5).

Les recensements français donnèrent, au commencement du XIXe siècle, après les désastres des invasions, un chiffre réduit encore de moitié (40,000-38,000) (6).

Ces données, quoique incertaines, nous montrent cependant que le nombre des habitants dans les cités avait jadis une grande élasticité.

Les guerres, les traités commerciaux, l'intolérance religieuse sont parmi les causes des variations de ces chiffres. Les disettes et les maladies y jouent aussi un grand rôle. Nous verrons plus loin ce qu'était la misère dans les siècles passés; et nous savons déjà combien précaires étaient les ressources en alimentation.

Quant à l'art d'éviter et de combattre les maladies, — c'est-à-dire l'hygiène, l'exercice de la médecine et de la chirurgie — il fit, dans les Pays-Bas autrichiens, l'objet, entr'autres, de l'ordonnance de 1665 (7), qui exigeait des diplômes universitaires. A Liége il y eut une ordonnance semblable le 10 février 1687.

(1) Henaux, II, p. 263.
(2) Henaux, II, p. 389.
(3) Id., II, p. 395.
(4) Id., II, p. 527; Polain, p. 133; Polain, *Récits historiques*, p. 418.
(5) Id., II, p. 539.
(6) Id., II, p. 710.
(7) *Placards de Flandre*, III, p. 1469.

Digitized by Google

Les médecins et chirurgiens étaient associés en collèges qui se réservaient d'examiner ceux qui aspiraient à pratiquer (1).

On trouve aussi des pharmacopées ou listes de médicaments dès 1641.

Les sages-femmes durent se soumettre à examen à partir du synode de Cambrai (1586) (2); mais des cours d'accouchement ne furent organisés officiellement qu'en 1778 (3).

Des mesures prophylactiques contre les maladies contagieuses, lorsqu'elles régnaient à l'étranger, étaient quelquefois prises (ordonnance de 1743) (4). Mais la plupart du temps on se bornait à soigner le mieux possible ceux qui étaient atteints de la « peste et de la petite vérole ». Une ordonnance de 1768 (5) défendit de pratiquer « l'inoculation de la petite vérole », qui commençait à se répandre dans l'intérieur des villes, « de crainte de répandre et d'entretenir l'épidémie ».

Les dépenses occasionnées par les épidémies de 1666 furent de celles qui firent obtenir à la ville de Gand l'autorisation de retarder pendant plusieurs années le payement des arrérages des rentes à ses créanciers (6).

On rapporte que la peste de 1492 à Bruxelles enleva 15,000 habitants, et que celle de 1668 en tua 4,000 (7).

L'on sait que ce n'est qu'en 1784 que Joseph II défendit d'inhumer dans les églises et dans les cimetières situés dans les villes (8). Jusque-là, cette matière avait été abandonnée au clergé. Le pouvoir laïque n'était intervenu dans la question des inhumations que pour régler, par des lois somptuaires, le port des costumes et des insignes de deuil (9).

Parmi les mesures que le gouvernement autrichien prit,

(1) *Placards de Flandre*, IV, p. 39; *Placards de Brabant*, III, p. 264, VII, p. 83.

(2) *Idem*, IV, p. 2035.

(3) *Idem*, VI, p. 1956.

(4) *Placards de Flandre*, V, p. 927.

(5) *Placards de Brabant*, X, p. 395.

(6) *Inventaire des chartes*, n° 1869.

(7) Henne, I, p. 313, II, p. 88.

(8) *Placards de Flandre*, VI, p. 1813; *Belgique judiciaire*, 1864, p. 113; *Idem.*, 1876, 1877, 1879.

(9) *Placards de Brabant*, III, p. 122, V, p. 36 (Anvers), p. 49 (Bruxelles); ordonnances du pays de Liége, 3 janvier 1729; *Placards de Flandre*, IV, p. 26.

Digitized by Google

d'autre part, pour favoriser le développement de la population, il faut citer les édits défendant l'émigration (1), et la loi sur les vœux religieux professés par des enfants mineurs (2).

(*A suivre.*) MAURICE HEINS.

(1) *Placards de Brabant*, X, p. 316.
(2) *Placards de Flandre* (1771-1772), VI, p. 34 et suiv.

Digitized by Google

EN TERRE ALLEMANDE

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

I

Francfort. Aschaffenbourg. Wurzbourg.

Je ne sais, mon ami, si vous êtes comme moi, mais j'avoue goûter de moins en moins certains récits de voyage, parfois bien un peu à la Lawrence Sterne, où l'auteur se présente comme un touriste à goûts très élégants, à enthousiasmes de choix et à estomac difficile, trop pénétrant pour regarder autrement que de haut et de loin, et trop pressé pour échanger volontiers le coin de son wagon contre d'autres postes d'observation. Ces récits ont un tour spirituel souvent, surtout ceux où la malice française s'exerce contre l'Allemagne et les Allemands, et ils amusent, mais c'est assurément au détriment de la vérité, écorchée sans pitié. Or, propager des idées fausses est, dit-on, faire œuvre mauvaise et nuisible. Naïf, d'ailleurs, seriez-vous à rechercher quel but s'est proposé un tel auteur : visiblement, il n'a pu vouloir être utile qu'à lui-même ; sa préoccupation capitale, sa seule préoccupation, est celle qui a lui-même pour objet. Si l'on est séduit d'abord, c'est par le brillant étalage d'opinions rares et très distinguées qui vous éblouit, en effet, un instant et vous empêche de discerner ce qu'il y a d'artificiel en lui.

Puisqu'aussi bien m'y voici de nouveau, en terre allemande, — pour la treizième fois, je crois, — je veux noter pour vous, le plus simplement et le plus sincèrement possible, ce que je

Digitized by Google

vois et ce que j'entends. A cette fin, je tiendrai au courant, heure par heure, mes tablettes : le crayon y fixera en traits hâtifs l'impression toujours fugitive; de cette façon, celle-ci gardera, peut-être, un peu de spontanéité ou de vivacité, étant consignée avant d'être défraîchie par d'autres contacts d'hommes ou de choses. Cherchant à bien voir et à bien entendre, et plus encore à bien comprendre, mon premier souci a été de proscrire de mon bagage tout préjugé, favorable ou défavorable au pays et à ses habitants. Et jaloux de préserver des funestes parti pris l'observateur qui transcrit, je compte veiller sur lui tout aussi attentivement que sur les objets de ses observations. Je m'abstiendrai de soutenir aucune thèse, ni d'énoncer aucune proposition préliminaire, malgré la tentation d'en émettre d'inédites et de frappantes ; je tâcherai d'éviter ces jugements définitifs, essais aventureux de *Völkerpsychologie,* que formulent si facilement les voyageurs pressés de conclure du particulier au général. Me défiant des synthèses hâtives, je vous livre mes notes, telles quelles; s'il s'en dégage quelque jugement, c'est que les choses mêmes auront parlé. Mais, d'abord, foin des considérations générales du début !

Je viens de remonter la vallée du Rhin jusqu'à Mayence ; pour être classique, le paysage n'en est pas moins caractérisé. Les coteaux célèbres sur lesquels sont vissés tant de ceps de vignes offrent, par cette fin d'hiver rigoureux, un aspect inaccoutumé. Le blanc de neige domine dans le tableau ; le fleuve charrie majestueusement d'énormes glaçons; plus haut, il a des banquises, de vrais bancs de glace couverts de névé, immobiles et compacts. Se détachant sur la neige, la couleur jaunâtre des maisons de Rudesheim ou de Biebrich paraît plus déplaisante encore. Cette teinte, à dire vrai, c'est la teinte générale en Allemagne; nous ne faisons que retrouver en elle une chose depuis longtemps familière; mais l'obstination avec laquelle elle s'impose, dès l'arrivée, cause une première petite exaspération — oh! un instant seulement et sans qu'aucun ressentiment s'ensuive, ni aucune velléité de dénigrement à l'endroit des indigènes.

Digitized by Google

Francfort. Les multiples petites gares qui, il y a six ou sept ans encore, déconcertaient les étrangers au départ et à l'arrivée, sont, à une ou deux près, rasées aujourd'hui. Elles sont remplacées par une vaste gare centrale, la *Hauptbahnhof*, la grand'gare, dont les trois énormes halles juxtaposées abritent toutes les lignes aboutissant à Francfort. Que l'Allemagne ait le génie de l'organisation des gares, on s'est vraiment appliqué à le faire constater ici. Il est essentiel qu'éclatent aux yeux du public les avantages d'un État bien organisé, et aucune institution n'en offre mieux l'occasion qu'une gare. Une gare comme celle de Francfort fournit à tous un signe permanent, d'abord de la puissance de l'État, ensuite de son aptitude à diriger les services publics qu'il entreprend. Certes, les gares monumentales que le gouvernement allemand édifie partout sont pour quelque chose dans le respect salutaire qu'il inspire aux citoyens.

Les nouvelles gares, forcément, s'établissent à quelque distance de la ville. Mais elles sont bientôt rejointes et englobées : chaque ville s'étend vers sa gare, c'est une loi générale. J'enfile une nouvelle rue, large et droite sur une distance d'au moins 1000 mètres, rue qu'on a dénommée, naturellement, *Kaiserstrasse*, rue de l'Empereur; elle va me conduire en ville. Elle traverse un quartier nouveau qui occupe l'emplacement de trois des anciennes gares et qui est loin d'être entièrement bâti, il s'en faut. J'aboutis à la place de l'Empereur, *Kaiser-Platz*, où commence le vieux Francfort boursier et commerçant. Sur cette place se dresse, calme dans sa petite cour, le Grand-Hôtel d'ici, le *Frankfurter Hof*, construit aussi et exploité par une bande d'actionnaires. Il n'y a pas encore de quoi, franchement, crier au babylonisme ici; cet hôtel semble presque modeste auprès des autres caravansérails cosmopolites qu'on trouve aujourd'hui dans les grandes villes d'Occident et d'Orient.

Allons saluer de vieilles connaissances : sur leurs fontaines à médaillons et à allégories du Marché-aux-Chevaux, *Rossmarkt*, Gutenberg, Fust et Schäffer, les trois inventeurs de l'imprimerie. Et à deux pas, trônant au milieu d'une place pai-

Digitized by Google

sible et ombragée d'arbres, l'illustre enfant de Francfort, Jean-Wolfgang Gœthe, moulé dans le bronze par le célèbre sculpteur munichois Schwanthaler. Non loin, dans la silencieuse rue Fossé-aux-Cerfs, *Hirschgraben*, la curieuse maison natale du poète : certes une belle et spacieuse demeure pour l'époque, à deux étages, dont chacun est en surplomb. Le grand-père de Goethe, originaire de Thuringe, avait appris « l'honorable » métier de tailleur et était venu s'établir à Francfort, où il avait fait une petite fortune et épousé, en 1705, la propriétaire de la prospère auberge du *Saule*, située dans la grande rue de la ville. C'est du *Saule* que vint la grande aisance de ses descendants. Après sa mort, sa veuve acheta la maison du *Hirschgraben*, celle que nous visitons en ce moment, et s'y retira. Dans cette maison, le 28 août 1749, naquit un enfant; il vint au monde à demi mort et l'on eut beaucoup de peine à le ranimer. L'endroit devait, par cette naissance, devenir, le siècle suivant, un lieu de pèlerinage pour l'Allemagne. C'est là, en effet, qu'est éclos l'un des génies les plus libres qui aient existé. C'est là qu'il connut les premières résistances : car le jeune ambitieux qu'était alors Gœthe fut cruellement entravé par un père têtu et maniaque, étroitement rivé à la tradition par un respect pédantesque. C'est là aussi qu'il eut sa mère pour alliée fidèle dans sa lutte pour être le premier à la cour comme à la ville par les seuls droits de mérite. Les recherches dont la famille du poète a été l'objet de nos jours ont grandi singulièrement à nos yeux cette Elisabeth Textor. Elle fut la digne mère de son illustre fils, cette bonne ménagère allemande, bien qu'elle mît elle-même son vin en bouteilles et qu'elle usât largement du droit qu'on avait alors de faire des fautes d'orthographe.

Maintenant, c'est Schiller, — non pas Francfortois mais Wurtembourgeois, celui-ci, — que nous allons saluer sur son piédestal. Les deux grands hommes sont rapprochés ici comme ils le furent dans la vie, car la Schiller-Platz est toute proche de la Gœthe-Platz. Gœthe est devant la Comédie ou *Schauspielhaus*, dans les régions calmes de l'art. Schiller est aux confins des régions agitées du commerce, de la banque et

Digitized by Google

de la bourse, régions où, à Francfort plus qu'ailleurs encore, règne l'élément israélite.

Nous sommes, en effet, au point de départ du Zeil, la plus grande et la plus belle rue de Francfort, celle qui a les beaux magasins et les belles constructions. Ne comparons pas aux grandes artères des capitales, car l'animation est médiocre sur ce fameux Zeil; après tout, Francfort n'est non plus qu'une ville de 180,000 habitants. Mais la croissance a été très rapide en ces vingt dernières années. Si le dernier recensement (1890) a accusé une population de 180,000 âmes, les précédents avaient donné 154,000 et 137,000; l'augmentation est donc de près d'un tiers; mais la grande prospérité date de 1866, époque de l'annexion brutale à la Prusse de l'État de Francfort-sur-Mein; car Francfort, république ou *ville libre*, n'accusait que 76,000 habitants.

Dans la partie centrale de la ville, entre le Zeil et le Mein, nous ne trouvons que rues étroites et tortueuses : l'on s'y croirait aux antipodes des modernes échiquiers. Mais aussitôt qu'on quitte le centre et se dirige vers le nord ou vers l'est ou vers l'ouest, directions vers lesquelles la ville s'étend à son aise dans sa grande plaine fertile, ou aussi au delà du Mein, au sud, et déjà au beau quai dit Belle-Vue, *Schœne Aussicht*, on retombe dans la banale uniformité des villes d'aujourd'hui : rues larges tirées au cordeau, promenades bien peignées, encadrées de riches maisons et tracées, toujours, sur l'emplacement d'anciennes fortifications... Je ne désespère pas, lors de ma prochaine visite, de trouver, autour de la gare centrale, un vrai quartier berlinois, aux hautes façades et aux irréprochables alignements, quand seront entièrement bâties la rue de l'Empereur et ses affluentes.

Je n'ai guère jusqu'ici à reprocher à Francfort de ce babylonisme qu'Émile De Laveleye aimait à signaler et à combattre. La nouvelle Bourse, du style de la Renaissance, n'a rien d'excessif pour une telle place de banque. Mais le nouvel Opéra, lui, tombe, à coup sûr, sous le reproche : il date d'une quinzaine d'années, comme la Bourse; le bâtiment des décors, séparé du théâtre, est déjà un monument, et sa destination

Digitized by Google

ne semblerait pas sans doute exiger tant d'architecture. Vous êtes curieux, peut-être, de savoir les résultats financiers de l'exploitation de ce théâtre si somptueusement logé et, en outre, classé l'un des premiers de l'Allemagne? Eh bien, l'exploitation laisse un déficit considérable. Pour le dernier exercice, avec une recette brute de 1,065,000 marcs, il a été de 240,000 marcs (300,000 francs), couvert à concurrence de 200,000 marcs par un subside de la ville. Ce subside est certes une dépense de luxe qu'on peut ne pas approuver, puisqu'en somme il ne profite qu'à une fraction, et non la plus intéressante, de la population.

Dans le vieux Francfort, qui remonte, paraît-il, à Charlemagne, l'archéologue découvre le *Saalhof*, ancienne résidence de Louis le Débonnaire et de ses successeurs, le *Dom*, cathédrale gothique des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, dont la fondation a été attribuée à Louis le Germanique, fils du Débonnaire et petit-fils de Charlemagne, et qui a subi une restauration récente ; puis l'hôtel de ville, dit *Rœmer*, avec sa belle salle des Empereurs : Francfort fut le siège des élections des anciens empereurs d'Allemagne, et l'on conserve, au *Rœmer*, la fameuse Bulle d'or de 1356, qui proclame la cité ville du couronnement. Aux alentours, de vieilles maisons âgées d'un, de deux, de trois siècles, récemment restaurées. Puis des beffrois et des portes pittoresques, donnant une vague sensation moyenageuse ; mais moins de pignons bizarres, en somme, que dans les vieilles petites villes des bords du Rhin.

Le vénérable pont de quatorze arches sur le Mein date du XIV^e^ siècle. Avant ce pont, il y avait là un gué fameux, le gué des Francs, qui a donné son nom à la ville (*Franken furt*) et qui serait l'un des points par lesquels les Germains ont passé en Gaule. Charlemagne, qui a sa statue sur le pont, battit les Saxons au faubourg de *Sachsenhausen* situé sur la rive gauche du Mein. Francfort a de très vieux souvenirs, comme on voit.

Un tour dans les musées. D'abord le superbe Institut Stædel, *Stædel'sche Kunstanstalt*, au faubourg de Sachsenhausen, école de beaux-arts fondée par un citoyen de Francfort au commencement de ce siècle. La galerie de peinture

Digitized by Google

mérite de nous arrêter quelque temps. Beaucoup de maîtres anciens, dont nous voulons retenir un Velasquez d'un coloris intense, un Le Moretto saisissant (*les Pères de l'Église*), un Corrège, un Holbein le Jeune, un Rembrandt, un Franz Hals et une œuvre du rare Van der Meer de Delft (*le Géographe*), découverte, je crois, dans une collection particulière de Cambrai. Peu de primitifs; en revanche, le musée Stædel nous fait connaître particulièrement la peinture allemande moderne de la première moitié de ce siècle, notamment l'école d'Overbeck et l'ancienne école de Dusseldorf, celle qui va de 1830 à 1848 : Maurice de Schwind, Phil. Veit, Lessing, Schadow, J.-A. Koch, J. Becker, André Achenbach, outre Overbeck qui a là son *Triomphe du christianisme dans les arts*, sont bien représentés. Aussi Uhde et Lenbach.

A l'autre extrémité de la ville, à la porte de Friedberg (*Friedberger Thor*), le musée Bethmann; il possède l'*Ariane sur la panthère*, le célèbre groupe de marbre de Dannecker; ce qui lui fait donner le nom prétentieux d'*Ariadneum*. En sortant de chez Bethmann, nous allons au cimetière voir, dans le caveau de la famille Bethmann, les bas-reliefs de Thorwaldsen.

Enfin, au quai du Mein, le musée Rothschild. C'est la splendide collection d'orfèvrerie d'un baron Rothschild de Francfort, mort il y a quelques années. On y a adjoint une bibliothèque et une collection de porcelaines. Les permis d'entrée se délivraient précédemment au comptoir des Rothschild, en quelque sorte la maison mère de la puissante association de banquiers de ce nom. Comme on sait, c'est Francfort qui a vu naître et mourir (1742-1812), le fondateur de la maison Rothschild, Mayer-Anselme Rothschild : sans fortune, mais doué d'une solide éducation, il s'était établi banquier et avait su, comme tel, inspirer confiance au point de devenir, lui israélite, le principal agent de cour d'un prince spéculateur, sa Dilection l'électeur de Hesse-Cassel, dont il sauva même la fortune au péril de sa vie, à l'époque d'Iéna (1806). Il légua à ses dix enfants une banque déjà florissante; mais ce n'est qu'après lui que vinrent l'anoblissement, la particule et le titre

Digitized by Google

de baron, concédés par l'empereur d'Autriche. Son fils aîné, Anselme, resta à Francfort et garda la direction de la maison, tandis que les quatre autres fils se partagèrent les grandes capitales d'Europe : Salomon eut Vienne, Charles, Naples, Nathan, Londres, et James, Paris. Le père, en mourant, les avait exhortés à ne jamais séparer leurs intérêts et à toujours observer fidèlement la devise : *Concordia, industria, integritas.* Ce fut la source de leur fortune prodigieuse.

Nous n'irons pas revoir, cette fois, le Jardin zoologique et le Jardin aux palmiers, Palmengarten, qui sont en été des lieux charmants où l'on va chercher la fraîcheur et le repos après la visite des musées. Francfort, au surplus, n'est pas une ville fatigante; elle n'oblige pas à d'énormes parcours comme les grandes capitales. Elle laisse une impression agréable : on y rencontre de belles Juives, et c'est le seuil de l'Allemagne du Sud, c'est-à-dire de l'Allemagne aimable, de celle qui est le moins éloignée de la France et du caractère français. Déjà nous reconnaissons chez les gens du peuple l'accent et la prononciation qui est celle de presque tout le sud : j'entends *ei* pour *eu*, *i* pour *ü*, *é* pour *æ*, *w* pour *v*...

Je quitte Francfort et me dirige vers Vienne. La ligne directe traverse le royaume de Bavière, de Hanau à Passau. Je ne suis pas pressé et vais faire étape en différents points de la route que, pour une raison ou pour une autre, je désire voir ou revoir.

Sur mon chemin, je rencontre d'abord, déjà à moins de deux lieues de Francfort, auquel elle est reliée depuis longtemps par une voie ferrée électrique, l'industrielle Offenbach-am-Mein. Offenbach, comme Francfort, va *crescendo*; elle a maintenant dépassé les 35,000. Voilà encore un coin où l'industrie des « articles de Paris » fut importée par les réfugiés français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Nous avons dit ailleurs ce que Berlin lui-même leur doit, à ces huguenots persécutés dans leur pays.

Un peu plus loin, Hanau, moins important qu'Offenbach, mais dans un site plus riant. C'est aux réfugiés des Pays-Bas

Digitized by Google

que Hanau dut la fondation, vers 1600, de ses manufactures de tapis, lainages et soieries, de ses ateliers d'orfèvrerie et de ses tailleries de diamants. Tout proche est un célèbre champ de bataille de 1813; c'est ici, en effet, que Napoléon passa sur le ventre des 40,000 Bavarois qui, sous les ordres de son ancien lieutenant Wrede, avaient voulu lui couper la retraite après Leipzig. L'action eut lieu sur les bords de la Kinzig, qui se jette à Hanau dans le Mein.

L'express de Bebra-Berlin nous avait déposés ici. Nous ne sommes encore qu'à quelques lieues à l'est de Francfort; mais l'express de Vienne nous emmène décidément vers le sud : un modeste train à deux voitures; on voit que nous ne sommes pas à la saison des voyages. C'est toujours le Mein aux eaux paresseuses qui longe la voie; ses bourgades et ses donjons à plusieurs tours nous suivront jusqu'à Aschaffenburg.

Aschaffenburg, que voici, fut, aux siècles précédents, résidence d'été des électeurs de Mayence; incorporée à la Bavière depuis les guerres du premier empire, elle est terriblement déchue de son rang. L'imposant château, grand carré avec de hautes tours aux angles, est âgé de tantôt trois siècles; parmi les collections d'art qu'il renferme, se trouvent un Rembrandt et une *Nativité et Crucifiement de Jésus-Christ*, d'un rare vieux maître de Souabe des XV^e et XVI^e siècles, peintre et graveur sur bois, Hans Baldung Grien (et non Grün). Baldung se distingue plus par son génie fantastique que par le coloris ou le sentiment de la beauté idéale qu'avaient les vrais maîtres de l'école de Souabe; mais ses œuvres ont du moins le mérite de la rareté. On cite comme son chef-d'œuvre le tableau du maître-autel de la cathédrale de Friburg-en-Brisgau, grand rétable dont le panneau principal représente le Couronnement de la Vierge par Dieu et le Christ. Il brille plus dans le portrait que dans la peinture religieuse ou allégorique : témoins son *Margrave de Bade*, à la pinacothèque de Munich; son *Jeune homme blond*, de Vienne; son *Charles-Quint*, de la galerie du grand-duc de Bade. Baldung partage avec Lucas Cranach l'honneur d'avoir inventé la gravure en camaïeu, celle que les Italiens ont appelée dans la suite gra-

Digitized by Google

vure » en clair obscur » (*chiaro-scuro*), pour indiquer qu'elle est monochrôme.

Aschaffenburg est patrie d'un autre peintre rhénan, fantaisiste tourmenté et sombre, souvent confondu avec Baldung Grien et qu'ón peut, comme lui, rattacher à Dürer : je veux parler de Mathias Grünewald, d'Aschaffenburg. De ce contemporain et émule de Dürer, on conserve plusieurs œuvres précieuses à l'église collégiale, vénérable basilique romane qui remonte à plus de mille ans. Aschaffenburg possède un panneau de l'œuvre la plus importante de Grunewald, une composition exécutée pour une église de Halle et qui fut portée à Aschaffenburg, après l'introduction de la Réforme à Halle; quand elle partit pour la pinacothèque de Munich, exception fut faite en faveur d'un panneau représentant saint Valentinien, qui fut laissé à sa place.

Continuons notre route. Le Mein nous quitte pour dessiner vers le sud un de ses grands coudes, et nous voilà traversant par de petites tranchées et sur une foule de petits ponts la chaîne du Spessart et ses grandes forêts, les plus grandes, je crois, de l'Allemagne. Bientôt nous rejoignons la rivière et avec elle l'industrie, à Lohr, petite localité favorablement située. Puis, après le site pittoresque de Gemunden, celui de Würzburg.

Une vraie ville, Würzburg, non que le nombre d'habitants soit bien considérable (60,000), mais elle a son importance historique, et aussi une université. C'est l'une des villes les plus anciennes et partant les plus curieuses de l'Allemagne. Ce fut le siège d'un évêché à partir du VIII^e siècle, et cet évêché resta indépendant jusqu'au commencement de notre siècle; il fut sécularisé par la paix de Presbourg (1805), et ensuite Würzburg fut cédé à la Bavière par les traités de 1814. C'est l'un de ses évêques qui fonda, à la fin du XVI^e siècle, l'université; rendue célèbre par sa faculté de médecine, il faut croire qu'elle prend une grande importance de nos jours, si le nombre d'étudiants a passé de 700 à 1,600 en moins de vingt années.

Comme signes visibles demeurés de son passé, Würzburg a plusieurs monuments : la cathédrale de Saint-Kilian, basilique romane du IXe siècle, où se dressent les tombeaux des évêques, et dont l'intérieur a été malheureusement défiguré au temps moderne. Un beau crucifix de Riemenschneider précède le chœur richement décoré. Riemenschneider a, en outre, à Würzburg un tombeau de chevaliers et de belles statues en pierre et en bois, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'élégante chapelle gothique, la Marienkapelle, qui reste sans doute le plus délicieux édifice religieux de cette vieille place. A une autre église du XIe siècle, nous voyons une pierre commémorative de celui qui devint le héros des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner, Walter von der Vogelweide, le Minnesinger châtelain, qui prit part à l'historique tournoi des chanteurs de la Wartburg en 1206. L'ancien palais épiscopal, la Résidence, avec ses beaux jardins, a visiblement été édifié sur les plans du palais de Versailles, suivant la mode qui, au XVIIIe siècle, sévissait dans l'Allemagne du Sud.

Dirigeons nos pas vers le Mein. Nous y trouvons un vieux pont orné de statues. Une hauteur qui domine la rivière nous offre de jolis points de vue : là était l'ancien château-fort des évêques, qui sous les Romains avait été l'une des 50 forteresses de Drusus; comme citadelle moderne, il a joué plusieurs fois son rôle dans l'histoire, entre autres pendant la guerre des Rustauds, puis, lors de la défaite du général français Jourdan par l'archiduc Charles (1796), enfin, plus près de nous, lors du bombardement par les Prussiens, au cours de la guerre contre le Sud en 1866.

Nous roulons maintenant vers Kitzingen. Depuis longtemps déjà, rien qu'aux vastes wagons-réservoirs de bière qui stationnent dans les gares, nous nous serions aperçus que nous sommes en Bavière. A Kitzingen, ce sont les brasseries elles-mêmes qui s'imposent au regard.

Nous allons quitter le Mein, et à cet effet, la voie ferrée le traverse sur un très haut pont, d'où nous lui faisons nos adieux. Le pays parcouru ensuite est accidenté; mais ce sont partout

Digitized by Google

des champs labourés. L'absence de villages frappe ; les habitants sont invisibles dans cette région. La Bavière est, il est vrai, très peu peuplée eu égard à son étendue : 74 habitants seulement par kilomètre carré (la Prusse, 86 ; la Saxe, 234 ; le Wurtemberg, 104, l'Empire entier, 91).

Fürth, un peu avant Nuremberg. Fürth rivalise avec Nuremberg dans la fabrication des jouets, parait-il : petite ville florissante, moderne, dont on visite le tabernacle de style ogival tertiaire dans l'église gothique de Saint-Michel. Enfin, nous allons revoir l'illustre Nuremberg, *Nürnberg, Nürnberg!*

(*A suivre.*) J. G. FRESON.

Digitized by Google

UN PRÉCURSEUR DE MONTESQUIEU

JEAN BODIN (1)

Vous vous êtes souvent demandé, sans doute, comment il se faisait que Montesquieu ait mis au début de son œuvre capitale une épigraphe qui semble, en tout point, contradictoire avec cet esprit historique, qui est l'essence même de son génie : *Prolem sine matre creatam*, un enfant né sans mère.

Ce souvenir classique des métamorphoses d'Ovide, peut nous faire croire que Montesquieu ne reconnaissait à aucun autre le mérite d'avoir initié les hommes à cette étude des lois dont il va faire l'objet de son grand travail. Et cependant, est-ce qu'avant lui les lois n'avaient pas été étudiées ? Leur « esprit » n'avait-il été recherché par personne et Montesquieu n'avait-il pas eu de précurseurs? Nul n'en a jamais douté; lui-même moins qu'aucun autre. Tout d'abord, il savait rendre à Aristote ce qui appartenait à Aristote. Bien que sobre de citations, il rappelle souvent dans ses ouvrages, la « Politique » du Stagirite. C'est que le nom d'Aristote, au XVIIIe siècle encore, était, à lui seul, un argument; s'attachant à une doctrine, il en doublait, pour ainsi dire, la valeur.

Mais, en dehors du maître par excellence, Montesquieu invoque peu d'autorités, surtout parmi les modernes. C'est, sans doute, un des côtés par lesquels il se rattache à son siècle, si littéraire, plus littéraire même que scientifique : il ne voulait

(1) Conférence faite à l'Université libre de Bruxelles, le 30 mars 1895.

Digitized by Google

pas alourdir la lecture de ses œuvres du fardeau des réminiscences fastidieuses ou les encombrer d'une multitude de renvois. Il cite donc fort peu et, s'il sait rendre hommage à ses devanciers, s'il le fait même d'une façon expresse dans sa préface à l'*Esprit des lois*, on ne peut cependant pas, par le nombre de guillemets ou de noms propres que l'on rencontre dans son livre, faire le compte de ce qu'il doit à ses prédécesseurs. Ainsi, le nom de Bodin ne s'y trouve nulle part, croyons nous; Montesquieu semble l'ignorer. Pourtant, il doit l'avoir bien étudié; il n'est pas possible que Bodin ait été un inconnu pour Montesquieu : j'espère vous le montrer tantôt. Les attaches entre les œuvres de l'un et de l'autre, les points de contact, le domaine commun, peut-on dire, entre ces deux intelligences, sont trop vastes et trop nombreux pour que ce soit par simple effet du hasard, par rencontre fortuite, que de si saisissantes analogies puissent se rencontrer et se poursuivre longtemps.

Les adversaires de Montesquieu ont naturellement voulu tirer argument de ce silence; on a essayé de lui faire un reproche de ce manque de citations. C'est juger un homme du XVIIIe siècle avec les idées du XIXe siècle. Vous savez qu'il n'est guère possible de commettre de plus grave erreur historique, capable de fausser les opinions et de les rendre plus injustes. D'autre part, reprenant l'épigraphe qu'il avait mise lui-même à *l'Esprit des lois*, on a cherché, pour disculper Montesquieu, si *Prolem sine matre creatam* ne pouvait avoir, dans son esprit, un autre sens que celui des métamorphoses d'Ovide. On a trouvé — car en ces manières de rechercher les intentions on trouve toujours — que l'épigraphe pouvait peut-être participer à ce besoin de réticences un peu obscures dont on a découvert tant de traces chez les auteurs du XVIIIe siècle. Rarement, ils osent dire toute leur pensée; on craignait la Bastille en ce temps-là, même quand on était baron de la Brède (1). On

(1) L. GUMPLOWICZ, *Dal vecchio Montesquieu*, dans la *Riforma Sociale* du 15 mars 1895, p. 377.

Digitized by Google

devait fort souvent entourer les conceptions hardies, neuves, un peu subversives, de fortes pallissades, les couvrir de voiles, les dissimuler derrière les précautions oratoires et les métaphores, pour tenir à l'écart les yeux trop indiscrets ou les intelligences trop clairvoyantes de la censure gouvernementale.

Alors on interprète l'épigraphe de l'*Esprit des lois* de cette façon : Montesquieu nous dirait que son livre, fait pour les générations qui connaîtront la liberté, a été écrit à un moment où cette liberté n'était point encore reconnue; conçu pour une société fondée sur les principes politiques qu'il va développer, il devait rester lettre morte pour la France autoritaire et absolutiste de Louis XV. Cet « enfant né sans mère » devient ainsi le livre empreint de l'esprit libéral, né alors que la liberté n'existait pas encore (1).

Peu nous importe, d'ailleurs. Je voudrais, aujourd'hui, vous montrer la part, et la part considérable, que Montesquieu doit à Bodin.

Je puis me mettre ici à l'abri de témoignages qui garantissent cette assertion contre tout reproche de témérité. C'est Hamilton d'abord qui n'hésite pas à faire de Bodin le plus grand des théoriciens du droit public, après Aristote et avant Montesquieu. Si l'on devait nommer un seul auteur entre ces deux génies, c'est Bodin qui aurait le droit de revendiquer cet honneur. Seul, peut-être, il a su s'élever sinon aussi haut qu'eux, du moins à des hauteurs approchantes (2). C'est Baudrillart ensuite, beaucoup plus connu par son petit manuel d'économie politique et par ses études sur le luxe, que par son ouvrage sur « *Bodin et son Temps* », ouvrage cependant fort bon et qui mériterait d'être lu bien davantage ; Baudrillart, qui n'hésite pas à appeler la *République* de Bodin « la Somme de la politique au XVI[e] siècle », assimilant ainsi ce livre à l'une des plus hautes

(1) Le *Grand Dictionnaire* de LAROUSSE (v° Prolem sine matre creatam) attribue cette interprétation à Suard, ou à Montesquieu lui-même.

(2) R. FLINT, *Historical Philosophy in France, etc.* 1893, p. 191.

Digitized by Google

conceptions du moyen âge et à l'une des plus caractéristiques (1). C'est encore Flint qui, dans un ouvrage tout récent, compare Bodin à Bacon et considère ces deux grands esprits comme complémentaires, comme embrassant, à eux deux, tout l'horizon humaniste de la Renaissance (2). C'est Hancke, enfin, consacrant naguère une étude à Bodin comme à l'écrivain qui, le premier, depuis les grands politiques de l'antiquité, a tenté de vulgariser une théorie scientifique de la souveraineté et du droit public (3).

Vous le voyez, avec un tel cortège d'autorités, nous pouvons nous occuper de Bodin, sans craindre de parler d'un inconnu, ni même d'un méconnu.

Jean Bodin est né à Angers, en 1530. Il fit son droit à Toulouse, puis il vint s'établir à Paris, où il entra dans l'exercice de la profession d'avocat.

Dès les premières années passées par lui dans la capitale, il publia deux écrits qui caractérisent déjà son talent et son activité future.

Ce fut d'abord une méthode pour apprendre facilement l'histoire : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, titre trop étroit pour le contenu de l'ouvrage. Bodin y prend à partie l'une des plus grandes autorités de son époque : le droit romain, non point pour méconnaître l'importance de cette étude ni pour vouloir la diminuer, mais pour remettre simplement à sa place la compilation de Justinien, dans l'ensemble de nos connaissances. Sous l'influence des grands romanistes, de Cujas surtout, le droit romain avait pour ainsi dire attiré à lui toutes les forces vives de l'Université. Être jurisconsulte, c'était connaître le droit romain. Bodin rend à cette science pleine justice,

(1) BAUDRILLART, *J. Bodin et son temps*. Tableau des théories politiques et des idées économiques au XVIe siècle. 1853, p. 109.

(2) FLINT, *op. cit.*, p. 196.

(3) E. HANCKE, *Bodin. Eine Studie ueber den Begriff der Souverainetaet*. Breslau, 1894, dans la collection de GIERKE, *Untersuchungen zur deutschen Staats und Rechtsgeschichte*. 47e fascicule.

Digitized by Google

mais il ne veut pas laisser absorber par elle l'éducation juridique toute entière.

Le droit romain est d'un peuple et d'une époque, enseigne Bodin, et quelle que soit la place de ce peuple dans l'histoire du monde, et quelque longue qu'ait été l'époque pendant laquelle il a occupé cette première place, le droit romain ne peut pas être considéré comme le droit idéal, sous peine de voir l'humanité condamnée à tout jamais à l'immobilisme. Bien plus, ce droit romain idéalisé, donné comme modèle suprême, avait eu pour résultat de faire naître à cette époque dans tous les esprits une philosophie de régrès. Les hommes avaient connu déjà le meilleur âge dans le passé; toutes les aspirations de l'avenir devaient se borner à retourner, si possible, au droit romain et à tâcher d'atteindre une seconde fois cette même perfection. Partant, toute idée de progrès se trouvait enrayée.

Bodin oppose à ces conceptions rétrogrades et fausses, la conception progressive et vraie. Il combat la fable des quatre âges de l'humanité, pour nous montrer, dans l'avenir, sinon l'âge d'or, tout au moins un âge plus heureux que celui auquel on était encore arrivé.

Dans l'histoire, il cherche quels sont les guides qui peuvent servir à faciliter l'étude des faits et il nous recommande sans cesse de délaisser les institutions variables, les données qui changent constamment avec les événements, au profit d'éléments plus naturels, c'est-à-dire plus fixes et plus constants; il les cherche dans la race et dans le climat, non plus dans les formes de gouvernement; car il estime que c'est dans la nature du sol et dans les phénomènes physiques, inhérents à l'homme, que se trouvent ces constantes, qui peuvent être comparées à des centres dans les grandes évolutions historiques.

Ce n'est pas qu'exagérant ces idées, comme elles l'ont été depuis, il dénie toute action à la volonté, à l'éducation, mais il estime que c'est dans le climat et la race que se trouveront les éléments les plus fixes qui puissent guider l'historien. Il s'élève aussi contre les idées d'égalité absolue, défendues par Platon,

Digitized by Google

mais que le grand philosophe avait été incapable d'organiser en une forme concrète. Quant à l'effet de la volonté et de l'éducation, il reconnait si bien leur puissance, qu'il assigne à l'une et à l'autre le rôle de précurseurs, pouvant ouvrir à l'humanité une voie de progrès.

Dans bien des parties de cette œuvre de jeunesse, Bodin esquisse déjà les idées que la République va développer plus tard.

Le second livre de cette période a pour titre : *Réponse aux paradoxes de M. de Malestroit, touchant l'enchérissement de toutes choses et des monnaies*, polémique qui fut complétée plus tard par le *Discours sur le rehaussement et la diminution des monnaies, pour réponse aux paradoxes du sieur de Malestroit.*

Ce nom prédestiné de Malestroit était porté par un maître des comptes, protectionniste de cette époque. Bodin lui oppose hardiment la thèse moderne de la liberté économique. C'est à propos de la valeur de l'argent et de l'enchérissement des denrées que Bodin écrivit ces mémoires ; il assigne dès lors à la monnaie sa véritable et double nature de mesure des prix et de marchandise proprement dite.

Il nous montre les effets désastreux que produit le monopole, et il fait comprendre déjà toute la responsabilité qui peut peser sur ceux qui ajoutent aux misères qu'engendre la disette ou la guerre, la misère, parfois plus profonde, qu'engendrent les erreurs protectionnistes. C'en est assez pour faire de l'œuvre de Bodin quelque chose de fort moderne ; ajoutez-y le côté statististique, remarquablement développé : taux des salaires et tableaux des valeurs se trouvent dans cet opuscule du XVIe siècle, comme dans les écrits de nos plus modernes économistes. Bodin s'y montre déjà l'apôtre décidé de la liberté pour la fixation du prix des denrées.

Ces travaux signalèrent Bodin à l'attention publique. Peu après, il devint conseiller du duc d'Alençon et voyagea, plus tard, avec lui, lorsque le duc d'Alençon fut devenu duc d'Anjou. Il visita ainsi l'Angleterre et notre pays.

Grâce à la faveur du roi Henri III, des emplois publics lui

Digitized by Google

furent confiés ; mais il ne fit jamais une bien brillante carrière ; l'indépendance de son esprit l'avait laissé soupçonner de calvinisme, et l'on croit même qu'il fut désigné, la nuit de la Saint-Barthélemy, aux balles des assassins. Il en échappa toutefois, et nous le trouvons, en 1576, représentant aux États de Blois le Tiers du Vermendois. Le rôle qu'il joua dans cette assemblée fut celui d'apôtre de la pacification et de la tolérance religieuse ; il appartenait à ce parti des politiques, incarnation des principes que nous venons de rappeler et dont il s'était constitué le défenseur. Dans la discussion soulevée par la réponse à faire au discours du roi, Bodin combattit Versoris, le fameux Versoris, qui fut l'avocat des jésuites dans le procès de cette compagnie contre l'université de Paris, alors que celle-ci avait pour défenseur son chancelier, l'illustre Étienne Pasquier. Contrairement à l'opinion de la majorité, suffisamment indiquée par le choix de Versoris comme porte-parole, Bodin ne voulait pas de guerre de religion et, dans la réponse au roi, s'il concédait à l'esprit de son temps de demander l'unification du royaume par la foi, il exigea que l'on ajoutât ces mots : « sans guerre ». La vraie tolérance n'était pas à ce moment, réalisable, mais au moins Bodin voulait que l'intolérance ne fût pas sanguinaire. Unifier la foi sans guerre, c'était admettre les mesures restrictives dans la législation ; c'était admettre un droit exceptionnel pour les protestants, c'était admettre, en somme, le régime que la France a connu depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'aux édits de Louis XVI ; mais, par cette réserve « sans guerre », Bodin prétendait au moins affirmer que les États-Généraux étaient hostiles aux luttes fratricides qui avaient désolé le pays depuis tant d'années.

Bodin l'emporta et les termes : « sans guerre » furent votés par le Tiers. Mais, il faut le dire à la honte de Versoris, celui-ci, chargé de donner lecture au roi de la réponse ainsi amendée, méconnut le vote de l'assemblée et passa sous silence les deux mots significatifs qui avaient été ajoutés au texte.

Bodin prit encore part à d'autres discussions. Il s'opposa à

Digitized by Google

un projet de délégation des pouvoirs, par lequel on proposait de remettre à un comité, à une sorte de députation permanente, les pouvoirs des États-Généraux. Le parti centralisateur croyait arriver ainsi à annihiler l'action des trois ordres, et il voulait absorber dans les pouvoirs délégués ce peu d'autorité souveraine que la nation exerçait encore dans les États-Généraux.

Bodin prit aussi part à la discussion soulevée par une demande du roi de pouvoir aliéner une partie du domaine de la couronne. Le roi avait des dettes et, pour les payer, il sollicitait les États-Généraux d'autoriser cette aliénation. Bodin s'y opposa, et il était dans le vrai, puisque le domaine de la couronne de France, sous l'ancien régime, était le bien de la nation, comme le roi n'en était que l'usufruitier, auquel il n'était pas plus permis de disposer de la propriété au détriment de ses successeurs qu'il n'est permis aujourd'hui à une autorité, quelle qu'elle soit, de disposer du domaine public au détriment de la nation.

Si Bodin avait avec lui la vérité et le droit, il eût contre lui le monarque et toute sa cour, intéressée et dévouée; la défaveur fit peser sur lui de dangereux soupçons; on lui donna les noms de ligueur et même d'hérétique. Il vécut dans la retraite. C'est l'époque à laquelle il travailla le plus à son grand ouvrage: *La République*, dont je vous reparlerai tantôt. Mais c'est l'époque aussi où il écrivit une autre œuvre très curieuse et qui eut pour résultat étrange de le faire traiter un peu de sorcier en même temps que de séditieux. Bodin croyait à la magie. Il avait eu à juger des procès de ce genre au Parlement et il était parfaitement convaincu de la vérité des sabbats, des opérations diaboliques, des voyages aériens sur queues de balais, de toutes les histoires de sorcières qui avaient cours et qui, avouons-le, ont eu cours depuis et sont loin d'être, aujourd'hui même, tombées dans l'oubli [1].

[1] Voir l'histoire d'une « sorcière » brûlée vive en Irlande, il y a quelques semaines ; *Indépendance belge* du 4 avril 1895.

Digitized by Google

Le résultat de cette croyance fut la composition d'une œuvre, la *Démonomanie des sorciers*, une des plus étranges que le XVIe siècle ait produites, et qui contraste d'une façon incroyable avec cette raison si éclairée, si humaine, si élevée, qui était déjà à cette époque l'apanage des esprits cultivés.

Qu'au moyen âge, saint Thomas d'Aquin, Gerson et tant d'autres aient crû aux sorciers, nous le comprenons encore, parce que la civilisation de cette époque était une à ce point que nous ne pouvons jamais séparer, même par la pensée, la culture intellectuelle et la science du moyen âge des dogmes et des croyances universelles. Mais qu'au XVIe siècle encore, pareille alliance ait pu exister chez des esprits d'élite, cela ne semble-t-il pas monstrueux ? On l'a expliquée par cette remarque judicieuse, — elle est de Lecky, dans son *Histoire du rationalisme*, — qu'au XVIe siècle, et aussi longtemps que la science ne se fût pas émancipée de toute entrave dogmatique, la mesure de la possibilité était donnée par la religion. Concilier le monde extérieur et les enseignements de l'Église, tel était le rôle le plus élevé que la science pût assumer, et la critique n'allait pas au delà. Chaque fois qu'un phénomène quelconque n'était plus en contradiction avec les dogmes, ce phénomène n'avait plus rien d'impossible ou même d'improbable, aux yeux des savants du XVIe siècle, et tout ce qui était conforme aux « vérités révélées » semblait également conforme à la raison (1).

Ce qui caractérise bien l'esprit de Bodin, c'est qu'il croit à ce point à la possession diabolique, qu'il considère même comme un phénomène infernal le fait de ne point y croire. A ce titre là, bien peu d'entre nous échapperaient au reproche d'être magiciens ! Il faut que l'on brûle les sorciers, dit-il, et tout acte de complaisance, tout acte de clémence à leur égard est lui-même un crime abominable. Afin qu'on ne puisse l'accuser de répandre dans le public la connaissance des for-

(1) LECKY, *History of the rise and influence of the spirit of Rationalisme in Europe*. 1875, t. I, p. 66 et suiv.

Digitized by Google

mules enchantées, Bodin — et ceci est typique — omet dans ses récits les termes consacrés, et ce sont quelques points qui remplacent toutes les paroles abracadabrantes formant le répertoire habituel des procès de sorcellerie du temps jadis.

Bien que j'aie hâte de quitter ce domaine, il faut tout au moins que je vous cite encore une autre œuvre de Bodin qui ne vaut guère mieux que la précédente; c'est l'*Amphitheatrum Naturæ*, un mauvais traité de physique, sous forme dialoguée, où la cosmographie du moyen âge est reprise, où les découvertes de la renaissance sont absolument méconnues et où le puéril côtoie l'absurde.

La dernière des œuvres de Bodin, dont je voudrais vous dire quelques mots avant d'aborder la *République*, est beaucoup plus intéressante. C'est un colloque entre sept savants sur les matières philosophiques les plus hautes, où toutes les questions religieuses sont traitées avec une liberté d'allure, avec une indépendance d'esprit dont certes la *Démonomanie* ne peut donner aucun pressentiment. Bodin a appelé ce colloque d'un nom grec : *Heptaplomeres*, nom assez difficile à comprendre, mais que l'on peut interpréter, je pense, ἑπτά, sept, πολύσ, beaucoup ou divers, μέροσ, partie ou opinion, ce qui répond bien au contenu de l'ouvrage et à son sous-titre français : *Colloque de Jean Bodin entre sept savants qui sont de sentiments différents.* Cet écrit a été considéré comme fort dangereux, à cause des attaques que les dogmes fondamentaux du christianisme y subissent. Bodin ne le fit pas imprimer; il circula sans signature mais tout le monde, même à cette époque, savait qu'il était de lui (1); il resta ainsi manuscrit pendant tout le XVIIe siècle, pendant tout le XVIIIe et pendant une bonne partie du XIXe. Milton, qui l'avait lu, en était grand admirateur. Christine de Suède, très friande de controverse religieuse, en avait fait une de ses lectures favorites. Huet, évêque d'Avranches, parle aussi de l'*Heptaplomeres;* de même que Hugo Grotius, qui doit beaucoup à

(1) Sur les manuscrits de l'*Heptaplomeres* et les lettres initiales qu'ils portent, voir BAUDRILLART, *op. cit.*, p. 190, en note.

Digitized by Google

Bodin, auquel il emprunta plus d'une idée, dans son grand ouvrage sur le *Droit de la guerre et de la paix*. Enfin Leibnitz, — et certes, son autorité est ici la plus imposante — Leibnitz fut souvent troublé par la discussion si acerbe, par la critique si forte de la religion, que Bodin a su mettre dans la bouche de l'un ou de l'autre de ses interlocuteurs. Leibnitz a émis l'avis, dans sa correspondance, que l'*Heptaplomeres* était dangereux à publier; plus tard, il changea d'opinion : il faut imprimer l'*Heptaplomeres*, dit-il, mais en l'accompagnant d'un bon commentaire, d'une réfutation serrée. Le vœu du grand philosophe n'a pas été exaucé; un savant allemand a publié l'*Heptaplomeres* pour la première fois en 1841, mais sans commentaire ni réponse (1). Il faut l'avouer, à cette époque, les dogmes et la religion étaient depuis longtemps entrés dans le domaine de la libre critique et le péril que des esprits si distingués croyaient voir dans une pareille publication n'était plus à redouter.

Les interlocuteurs du dialogue sont: un philosophe métaphysicien acceptant le libre-examen, que Leibnitz appelle un « naturaliste », c'est-à-dire un adepte de la religion naturelle, adversaire des révélations positives; un athée, sceptique et raisonneur; un juif; un catholique; un mahométan; un zwinglien et un luthérien. Dans leur grande discussion philosophique et religieuse, c'est, en général, le naturaliste et le juif qui tiennent le dé de la conversation. Le catholique, au contraire, se borne à redire dans son éternelle soumission : « il faut croire à l'Église ».

On s'est longtemps demandé si Bodin était de l'opinion de l'un ou de l'autre de ses personnages, et l'on a voulu le confondre soit avec ce Toralba, apôtre de la religion naturelle, soit avec le juif Salomon, car ce sont là les deux protagonistes. En réalité, il n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt son esprit est à la fois auprès de tous les savants de ce célèbre colloque. Il a voulu, sans doute, dans une œuvre littéraire et philosophique, se venger de la contrainte qui existait encore en son temps pour toute

(1) Sur cette publication, par GUHRAÜER (?), voir BAUDRILLART, *ibid.* Nous n'avons pu trouver le livre à Bruxelles.

Digitized by Google

discussion religieuse ou dogmatique, et c'est probablement dans l'ensemble des sept opinions défendues, dans leur diversité même qu'il faut chercher la pensée de Bodin; d'un pareil choc d'idées, qui se heurtent et se contrarient constamment, il résulte, plutôt qu'une conviction en faveur de l'une d'elles, une impression de nécessaire tolérance, de bonté conciliante des uns à l'égard des autres, qui devrait amener les sept interlocuteurs et les groupes philosophiques ou religieux qu'ils incarnent, à s'admettre réciproquement, à discuter, sans doute, mais non point à s'entre-manger.

Bodin fait se passer cette scène de « congrès des religions » à Venise, chez un riche patricien qui exerce largement l'hospitalité et qui permet la plus entière franchise de discussion à tous ses hôtes; c'est sans doute un ancêtre de ce *procuratore Pococurante* que Voltaire nous a fait connaître depuis. L'*Heptaplomeres* comprend une partie philosophique et une étude critique très libre des différentes religions, avec des réflexions sur la possibilité des phénomènes surnaturels. Il y est encore une fois question de diables et de diableries, et vous ne serez pas surpris, qu'en somme, les interlocuteurs de l'*Heptaplomeres* reconnaissent l'existence de toutes ces choses occultes.

Bodin mourut en 1596, entrevoyant l'ère de tolérance que Henri IV devait inaugurer, plus heureux que le chancelier de L'Hospital, avec lequel il a bien des points de contact dans ses vues politiques, et qui mourut, presque de douleur, alors que la guerre religieuse sévissait encore.

J'ai gardé, pour la fin, la *République* (1), dont je dois vous entretenir, surtout pour vous montrer en Bodin le précurseur de Montesquieu. Écrite en 1577, elle comprend six livres. Bodin la rédigea en français, « en langue populaire », dit-il, car, dans cette grande querelle des anciens et des modernes, qui domine le XVI^e^ siècle littéraire, Bodin avait pris parti pour ces

(1) JEAN BODIN, *Les six livres de la République*, 4e édit. (Paris, 1579). In-8°.

Digitized by Google

derniers. Il traduisit pourtant lui-même son œuvre en latin, afin de la mettre à la portée du public international.

On a caractérisé le traité de Bodin comme une réaction contre les tendances utopiques et collectivistes de Platon, revenues à la mode avec l'étude des classiques, et contre les tendances utilitaires que Machiavel avait formulées dans son livre célèbre du *Prince*, devenu le bréviaire de presque tous les souverains de ce temps-là. Leur politique perfide, leur conduite privée étaient modelées sur ses pernicieux exemples, sur « ces ruses tyranniques, recherchées par tous les coins d'Italie et comme « une douce poison coulée en son livre du *Prince* (1) ». Les théories de Machiavel, peut-être mal comprises, en tout cas appliquées à la lettre, n'avaient trouvé que trop d'écho auprès de tous ces adeptes des plus cruels principes autoritaires.

Mais Bodin ne s'en prend pas aussi directement à Platon qu'à Machiavel. Ce n'est que par la lecture de son œuvre et par le soin constant qu'il a de mettre ses principes en antithèse avec ceux de la *République* et des *Lois*, aussi bien qu'avec ceux du Florentin, que nous pouvons reconnaître ce double but de Jean Bodin.

Dans la préface, il nous dit qu'il écrit son livre pour défendre le principe d'autorité contre les attaques auxquelles il a été en butte : quand souffle la tempête, l'équipage ne suffit plus à la peine et les moindres passagers ont le devoir de prêter main-forte à ceux qui guident le navire vers le port. Il poursuit encore une autre fin : c'est d'étudier l'État dans ses formes diverses, abstraction faite du caractère tout contingent qu'elles peuvent revêtir, en évitant ces considérations qui s'attachent exclusivement aux événements de l'heure présente. Mais pareille étude, bien que théorique, apporte avec elle son résultat pratique : Bodin espère qu'elle atténuera les chocs sociaux qui se succèdent dans la marche des affaires humaines, et surtout qui se succèdaient au XVIe siècle dans le tumulte de

(1) Préface.

Digitized by Google

la vie publique. « S'il est ainsi qu'il n'y eut onques et n'y aura « jamais république si excellente en beauté qui ne vieillisse, « comme sujette au torrent de nature fluide qui ravit toutes « choses, du moins qu'on fasse en sorte que le changement « soit doux et naturel, si faire se peut, et non pas violent ni « sanglant (1). » C'est donc un livre à la fois politique et philosophique que nous avons devant nous.

Bodin commence par définir la république qui est naturellement pour lui la *respublica* antique, « un droit gouvernement « de plusieurs ménages et de ce qui leur est commun, avec « puissance souveraine (2) ». Vous remarquerez, dans cette définition, un terme caractéristique : « plusieurs ménages »; c'est dire que le fondement même de la société doit être le ménage, qui est la famille. Vous remarquerez encore que quelque chose est commun entre ces ménages; ce qui nous indique déjà que la société, comme telle, doit avoir un domaine collectif, un patrimoine distinct de celui de ses membres. Enfin, vous observerez ce mot déjà significatif de « puissance souveraine », qui indique le côté organique de cette collectivité.

Le fondement du gouvernement, c'est donc le ménage, la famille, la communauté naturelle que Bodin définit « un droit « gouvernement de plusieurs sujets sous l'obéissance d'un chef « de famille, et de ce qui lui est propre (3) ». L'antithèse entre le ménage et la république se retrouve dans chacun des termes des deux définitions. L'État est corps et âme, dit Bodin, en s'inspirant, peut-être un peu trop, du langage de la scolastique. Le corps de l'État, c'est, d'après lui, le territoire avec ses richesses naturelles ou acquises; son âme, au contraire, c'est la souveraineté qu'il exerce, l'état moral et politique du peuple. Cette souveraineté peut-elle jamais être fondée sur la force? Bodin reconnait qu'en fait, il en est certes souvent ainsi; mais la force, dit-il, n'est jamais le fondement véritable de la souve-

(1) Préface.
(2) Livre I, chap. Ier.
(3) Livre I, chap. II.

Digitized by Google

raineté; elle peut être son origine, elle n'est pas et ne sera jamais sa raison d'être. Pour nous expliquer mieux ce qu'il entend par cette souveraineté, il la décompose en ses éléments principaux et constitutifs et nous en donne les deux signes caractéristiques : la perpétuité et l'universalité. Ailleurs, il la proclame « indivisible et incommunicable [1] », ce qui nous permettrait certes de qualifier Bodin d'ancêtre de Jean-Jacques Rousseau aussi bien que de Montesquieu.

Une autorité qui n'est pas à la fois perpétuelle et universelle, n'est pas la souveraineté elle-même et n'en peut être qu'une dérivation.

Toutes les délégations sont donc, par définition, ou temporaires ou partielles, car si elles perdaient l'un et l'autre de ces caractères, elles se confondraient avec la souveraineté elle-même.

La souveraineté a-t-elle des limites? Oui, dit Bodin. Tout d'abord, elle doit en trouver dans les lois divines et naturelles. Les lois divines, ce sont les prescrits de la religion. Bodin est un croyant, ne l'oublions pas, et jamais, dans ses idées politiques, il n'est en contradiction avec l'église catholique. Les lois naturelles, ce sont les lois de la famille qu'il met à la base de la société. La souveraineté est limitée encore par la parole donnée. Ceci peut sembler superflu, toute application de la loi morale rentrant dans ce que Bodin appelle « lois divines; d'ailleurs, si le souverain promet et tient sa promesse, il n'y a pas là une délimitation, mais un simple exercice de sa puissance. Si Bodin insiste sur ce point, c'est qu'il veut réfuter l'un des chapitres les plus célèbres de Machiavel, et précisément de ceux qui étaient alors le plus en vogue : le politique de Florence délie son prince de toute parole donnée; Bodin, au contraire, rappelle à tous le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes et qu'ils doivent aux autres, en n'enfreignant jamais les conventions librement consenties.

[1] Livre II, chap. VII.

Digitized by Google

La souveraineté est limitée encore par la propriété individuelle et c'est ici que nous retrouvons l'opposition entre le système de Bodin et le collectivisme absolu que Platon développe dans sa *République*. Descendant à des considérations plus pratiques, notre auteur dénie au souverain le droit de lever aucune imposition arbitraire et il appelle ainsi toute taille ou toute aide qui n'aurait pas été consentie par ceux qui doivent la payer.

La souveraineté, pour Bodin, comprend avant tout le droit de faire les lois, le droit de faire la paix et la guerre, le droit d'instituer les officiers publics et, enfin, ce qu'il appelle « le dernier ressort », c'est-à-dire le droit de décider de tous les conflits qui peuvent naître entre les divers pouvoirs. Ce sont là pour lui « les vraies marques de souveraineté » D'autres droits encore, mais de moindre importance, sont énumérés par lui, comme parties essentielles de la souveraineté. Ici, comme partout, Bodin, fidèle à sa méthode, mêle à son exposé une foule de souvenirs empruntés à l'histoire : ses citations de la Bible sont fréquentes, mais il n'omet pas les événements récents ou contemporains.

Étudiant ensuite la forme de l'État, Bodin reprend la distinction d'Aristote entre la monarchie, l'aristocratie et la démocratie. Dès que la souveraineté appartient à plus d'une seule personne, ce n'est pas une monarchie, mais une aristocratie. Dès que cette souveraineté appartient à plus de la moitié des citoyens, ce n'est pas une aristocratie, mais une démocratie.

Ainsi, Bodin exclut toute idée de forme mixte, la forme la plus étendue englobant, en quelque sorte, toutes les autres. Mais il distingue entre le gouvernement et l'État proprement dit, qu'il confond avec la souveraineté. Le gouvernement peut être, lui aussi, monarchique, aristocratique ou démocratique, et il est fort possible que la souveraineté et le gouvernement n'aient pas une forme identique.

C'est ainsi qu'il nous décrit une souveraineté monarchique pouvant subsister avec un gouvernement populaire et il nous en vante même les mérites. De là à la « monarchie tempérée »,

Digitized by Google

il n'y a pas si loin; seulement, il faudrait, pour arriver à cette notion, renverser l'hypothèse de Bodin et parler d'un gouvernement monarchique dans une souveraineté ou dans un État démocratique. Ses paroles vont vous le montrer mieux encore: « Nous tiendrons donc pour résolu que l'État d'une république « est toujours simple, ores que le gouvernement soit contraire « à l'État, comme la monarchie est du tout contraire à l'État « populaire, et néanmoins la majesté souveraine peut être en « un seul prince, qui gouvernera son État populairement; « comme j'ai dit, il ne sera pas pourtant une confusion de « l'État populaire avec la monarchie, qui sont incompatibles, « mais bien de la monarchie avec le gouvernement populaire, « qui est la plus assurée monarchie qui soit (1). » Certes, malgré ce détour et ces complexités dans les expressions juridiques, Bodin s'achemine déjà, vous le voyez, vers les théories de Montesquieu sur les gouvernements mixtes ou tempérés; mais nous ne pouvons pas trouver chez lui cette netteté dans la division, cette clarté dans les expressions qui sont l'une des caractéristiques de la pensée au XVIII^e^ siècle.

Où Bodin va se montrer plus directement le précurseur de Montesquieu, c'est quand il nous parlera des abus possibles de ces diverses formes de la souveraineté. L'absolutisme peut les rendre seigneuriales, dit-il; l'abus et l'injustice peuvent les rendre tyranniques. L'observation des justes limites qu'il nous a indiquées, les maintiendra, au contraire, dans la légitimité. Il s'élève contre la tyrannie — que ce soit la tyrannie monarchique, la tyrannie aristocratique ou la tyrannie démocratique, peu importe — avec une telle véhémence, qu'on lui a imputé de prêcher le régicide. Il parle, en effet, de « lois sacrées de « Nature, qui veut que les sceptres soient arrachés des mains « des méchants pour être baillés aux bons et vertueux « princes (2) ». L'accusation est cependant injuste, car s'il reconnaît le droit de faire disparaître un tyran, il s'empresse

(1) Livre II, chap. VII.
(2) Préface.

Digitized by Google

d'exclure de cette définition tous les souverains de son époque; aussi bien dire qu'il ne peut plus y avoir de tyrans!

On lui a reproché encore de fomenter la rébellion, parce qu'il reconnaît aux fonctionnaires le droit de résister aux ordres illégitimes que leur donnent leurs supérieurs. Peut-être effrayé lui-même des conséquences d'une pareille théorie, il s'empresse d'ajouter que les citoyens n'ont pas, à l'égard des officiers, un droit analogue et que toute injonction, même illégitime, faite par l'autorité, doit être obéie. Pareille thèse manque évidemment de logique; mais si nous regardons ce qui se passe autour de nous, nous reconnaîtrons peut-être que c'est là bien souvent ce qui a lieu en fait sinon en droit. Notre État constitutionnel a organisé, grâce à la division et à la pondération des pouvoirs, des recours successifs qui doivent garantir chaque autorité contre les empiètements des autres. Mais si les citoyens ne commencent pas par obéir aux ordres, mêmes illégitimes, ils échapperont, avouons-le, bien rarement à la répression.

Le quatrième livre de la *République*, qui offre pour nous le majeur intérêt, celui auquel Baudrillart a donné, à bon droit, le titre de « théorie des révolutions », constitue un véritable traité de philosophie de l'histoire et du droit public. Les gouvernements, depuis leur naissance jusqu'à leur déclin, suivent une ligne de vie pour ainsi dire constante : ils croissent et se développent, deviennent florissants, se corrompent et dépérissent; enfin, ils disparaissent de la scène du monde. Dans cette partie de son œuvre, Bodin se montre le maître de tous ceux qui, à notre époque, ont usé de la méthode historique comparative, méthode bien mieux en rapport avec l'esprit du XVIe siècle et avec l'esprit du XIXe (qui ne manquent pas entre eux d'analogie), qu'avec l'esprit des deux siècles intermédiaires. Ainsi les encyclopédistes ne voyaient pas, comme les hommes de la Renaissance, ou comme nous-mêmes, se dérouler une succession rapide d'événements, se chassant pour ainsi dire les uns les autres, les faits étant littéralement cause des faits suivants; tout était tranquille, tout semblait même immobile dans

Digitized by Google

la société, au temps des grandes monarchies absolues. Partant il y aura, chez Montesquieu, une conception plus atomique que dynamique de l'histoire (1). Ce qu'avait vu et ce qu'avait vécu un Bodin lui inspirera, au contraire, l'emploi de la méthode comparative, et nous le retrouvons ici apportant avec beaucoup d'habileté, à l'appui de ses théories, les exemples choisis tantôt dans les événements contemporains, tantôt dans les souvenirs de l'antiquité.

Pour lui, toute révolution est un transfert de souveraineté et, puisque la souveraineté ne peut appartenir qu'à un seul, à plusieurs ou à tous, une révolution sera forcément le transfert de la souveraineté d'un seul à plusieurs ou à tous, de plusieurs à un seul ou à tous, de tous à un seul ou à plusieurs.

Mais, se demande Bodin, on voit cependant des révolutions détruire ce qui est, sans rien instaurer. Ce ne sont pas là, répond-il, des révolutions véritables, ce sont des époques anarchiques, révolutionnaires, des demi-révolutions, si l'on veut, que l'on ne peut juger, au point de vue historique, que quand elles sont terminées, soit que la souveraineté revienne à son point de départ, soit qu'elle passe de la forme antérieure à l'une des deux autres. Et ainsi Bodin arrive à affirmer qu'il n'y a, en somme, dans l'histoire de l'humanité que six sortes de révolutions possibles : conception politique d'un évident et excessif simplisme, qui méconnaît toute la complexité de l'organisation sociale!

Quelles sont les causes de ces révolutions? Elles sont, dira plus tard Montesquieu, dans la corruption des principes des différents gouvernements. Sans se servir de mots aussi précis, Bodin nous enseigne déjà la même chose. Il nous fait ici un tableau très saisissant et très cruel de la décadence dans les trois formes de souveraineté. Il nous montre la monarchie, l'aristocratie, la démocratie finissant toujours par tomber si bas, qu'aucune d'elles ne semble pouvoir se maintenir au delà d'une certaine

(1) Comparez FLINT, *op. cit.*, p. 268.

Digitized by Google

durée. Il nous montre surtout les vices de l'état populaire avec une si grande force d'expression qu'on se demande si ce n'est pas lui que Bodin condamne plus que les autres! Il nous montre « le vrai naturel d'un peuple, qui est d'avoir pleine liberté, sans frein ni mors quelconque, et que tous soient égaux en biens, en honneurs, en peines, en loyers, sans faire état ni estime de la noblesse, ni de savoir, ni de vertu quelconque » (1). Il nous parle ailleurs de « l'inconstance et témérité d'une populace sans aucun discours ni jugement, et muable à tous vents » (2). Cependant, les termes de Bodin ne sont pas moins acerbes quand il parle du régime monarchique. Très objectif dans cette partie de son œuvre, Bodin critique les trois formes de gouvernement avec une égale sévérité. Ainsi, il parle encore de la démocratie, tombant généralement en des mains inhabiles et presque toujours de moins en moins probes; tombant si bas que forcément la monarchie lui succède, à moins qu'un grand danger ne vienne la menacer; c'est ce qui peut la sauver. Il faut cela pour la maintenir, car, en ces moments de péril, on voit ceux qui détenaient le pouvoir sentir leur incapacité et s'en remettre à de plus capables qu'eux : « Tout ainsi qu'il s'étonne d'une perte, aussi le peuple (3) est-il insupportable après la victoire, et n'a point d'ennemi plus capital que le succès heureux de ses affaires, ni de plus sage maître que celui qui le tient fort en bride, c'est à savoir l'ennemi vainqueur; alors les plus sages et les riches, sur lesquels le hasard du danger doit tomber, voyant les orages et tempêtes de tous côtés prendre le gouvernail abandonné du peuple, de sorte que le seul moyen d'entretenir l'état populaire est de faire guerre et forger des ennemis, s'il n'en a (4). »

Bodin ne garde pas une si entière réserve dans l'un des derniers chapitres de son œuvre, intitulé : « De la comparaison

(1) Livre II, chap. VII.
(2) Livre IV, chap. Ier.
(3) BODIN dit « le populace ».
(4) Livre IV, chap. Ier.

Digitized by Google

des trois républiques légitimes, c'est à savoir l'état populaire, aristocratique et royal, et que la puissance royale est la meilleure » (1). Il nous expose là ses préférences, tout en dépeignant sous de fortes couleurs les avantages et les inconvénients des trois formes de gouvernements, avec une mesure si exacte qu'on n'hésite plus à deviner ses sympathies. D'ailleurs, ce qui lui semble avant tout nécessaire est indépendant de ces formes : « La vraie liberté populaire ne gît en autre chose, sinon à jouir de ses biens en sûreté et ne craindre qu'on fasse tort à l'honneur, ni à la vie de soi, de sa femme, ni de sa famille, ce que les voleurs même s'efforcent de garder. » L'égalité, que l'on vante toujours dans les états populaires, n'y est jamais atteinte et, d'ailleurs, elle n'est point naturelle, comme on aime à le proclamer. Quant à la monarchie, Bodin y vante précisément ce sentiment d'honneur, dont, plus tard, Montesquieu fera le principe de ce gouvernement. « Il y a beaucoup plus d'assurance en matière d'obligations et de promesses que fait un prince que non pas d'un peuple; et d'autant plus que les lois d'honneur sont beaucoup plus recommandées à un prince souverain que non pas à une multitude d'artisans ou de marchands, qui sont rois en nom collectif et rien en particulier. » En fin de compte, c'est l'assimilation de la société à la famille qui semble à Bodin le plus fort argument pour la monarchie, qu'il déclare seule « naturelle » et conforme à la loi divine.

Après avoir repris les causes de la corruption des trois gouvernements, Bodin se demande si l'on peut prévoir les révolutions. Oui, répond-il, par l'astrologie. Ce que nous savons déjà de lui nous prépare à une telle assertion. Il croyait que certains nombres, que la vertu de certaines constellations, que la marche des astres peuvent prédire les événements futurs (2).

Faut-il, ici encore, que nous cherchions pour lui quelque excuse? Nous la trouverions peut-être, tout d'abord, dans la

(1) Livre VI, chap. IV.

(2) Livre IV, chap. II : « S'il y a moyen de savoir les changements et ruines des républiques à l'avenir ».

Digitized by Google

réserve qui s'impose à nous puisque, de nos jours encore, des esprits distingués accordent créance à de pareilles chimères. Nous avons, en Belgique même, en ce moment, un savant mathématicien, un astronome distingué, auteur d'un livre étrange et très captivant, où les mesures de la grande Pyramide et les prédictions de l'Apocalypse sont mises en rapport avec les révolutions de l'humanité (1). Mais, mieux que cela, on peut invoquer, avant de juger Bodin, ce qu'Auguste Comte pense de ces sortes de prédictions, quand il examine le développement des connaissances humaines. Au moyen âge, l'astrologie représente, aux yeux du fondateur du positivisme moderne, un progrès véritable, car elle remplaçait le néant par une idée, fût-elle fausse; jusque là, on considérait les événements humains comme échappant à toute espèce d'investigation scientifique. Jamais on n'avait parlé de lois historiques, et une raison dominant la volonté semblait inconciliable avec la liberté humaine, à moins qu'on ne l'appelât Providence et qu'on ne la déclarât impénétrable. L'astrologie voulut sonder si, dans cet ensemble de phénomènes sans cesse variables, il n'y avait pas de principes constants et si, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, il n'y avait pas de lois. On a cherché ces lois là où elles ne sont pas, mais enfin on les a cherchées (2). Bodin peut donc invoquer à sa décharge ce que Bacon proclame en faveur de toute méthode, de tout ordre scientifique, de toute organisation de connaissances : *Scitius emergit veritas ex errore quam ex confusione*, c'est-à-dire la supériorité relative de l'erreur sur la confusion.

« Pour résoudre cette question : Si l'on peut prévoir les révolutions, Bodin était forcé de recourir aux fausses sciences de son temps; pour répondre à celle-ci : si elles peuvent être prévenues, il n'a recours qu'à sa haute raison, à son vaste

(1) Ch. Lagrange, *Sur la concordance qui existe entre la loi historique de Brück, la chronologie de la Bible et celle de la grande pyramide de Chéops, etc.* Bruxelles, 1893.

(2) Lecky, *op. cit.*, t. I, p. 277.

Digitized by Google

savoir, à tout ce que l'expérience offre de faits concluants (1). » Pour prévenir les révolutions, il faut tout simplement retarder les causes qui ruinent les différentes formes de l'État. Bodin indique, à cet effet, une série de remèdes politiques, dont voici les principaux.

Il conseille de ne déléguer la souveraineté qu'en mesure limitée et pour des temps assez courts; il veut que les charges ne soient pas vénales; il estime qu'une certaine surveillance réciproque — on dira plus tard une certaine pondération des pouvoirs — peut entraver les abus; il veut encore la tolérance religieuse, et nul plus que lui n'était à même d'en connaître le prix. Il recommande enfin d'éviter tous les moyens d'excitation qui sont les agents principaux de corruption dans une république. Il prémunit contre les sonneries abusives des cloches « qui sont propres à merveilles pour mettre en armes un « peuple mutin..., pour effrayer les esprits doux et paisibles et « mettre les fols en furie (2) ». Si nous trouvons ce remède un peu puéril aujourd'hui, nous ne devons pas oublier que dans les villes, beaucoup plus silencieuses des temps passés, un appel du tocsin ou le son des cloches annonçait toujours un événement très grave: c'était, dans l'ancienne vie communale, une réquisition à prêter main-forte. On ne sonnait la cloche, vous le savez, qu'au moment d'un grand danger, ou pour convoquer les fidèles à l'office divin. Et puis, Bodin se souvenait peut-être de cette cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, signal de la Saint-Barthélemy.... Il recommande encore de ne pas armer les citoyens, de leur défendre même le port habituel de toute arme : la moindre querelle, les rixes peuvent, sinon, devenir sanglantes. Il recommande, enfin, et ceci est d'observation plus difficile, tout au moins aujourd'hui, de ne pas abuser de la parole en public; les harangueurs devraient se rendre compte de l'importance que peuvent avoir des discours tenus à un grand nombre de personnes, pas toujours également aptes à en saisir la

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, p. 360.
(2) Livre IV, chap. VII.

Digitized by Google

portée. Bodin voudrait qu'en interdissant les abus de la parole on mît un terme à l'action prépondérante, dans nos pays, des professionnels de l'éloquence. Enfin, Bodin conseille aux politiciens de céder, après un temps et une certaine mesure, aux exigences populaires. L'intransigeance lui semble un des pires moyens de gouvernement. Il faut, dit-il, nourrir les ventres affamés, et je crois qu'il parle ici de la faim de l'esprit aussi bien que de la faim du corps. Il recommande, pour finir, et c'est sur ce point qu'il insiste surtout, d'éviter les trop grandes inégalités dans la république, non pas (il le sait) que l'égalité absolue soit possible; nous avons déjà vu qu'il réfutait, au contraire, sur ce point, Platon et ses théories, mais il veut que les tendances du pouvoir soient toujours de ramener vers un point moyen et la trop grande richesse et la trop grande pauvreté. Plus d'une fois et en termes très forts, Bodin revient sur cette idée (1).

Je dois vous parler encore de cette partie de son livre où Bodin développe ses théories du climat et de la race, et « du règlement qu'il faut tenir pour accommoder la forme de république à la diversité des hommes, et le moyen de connaître le naturel des peuples » (2). Est-il besoin de dire que c'est ici surtout qu'il est le précurseur de Montesquieu? On a remarqué que la moitié, peut-être, des faits sociaux, des exemples et même des théories des livres XIV à XVIII de l'*Esprit des lois* est directement empruntée à la *République* de Bodin (3). Celui-ci avait observé la coïncidence entre les pays de montagnes et

(1) Livre V, chap. II : « Des moyens de remédier aux changements des républiques, qui adviennent pour les richesses excessives des uns et pauvreté extrême des autres ».

(2) Livre V, chap. Ier.

(3) Flint, *op. cit.*, p. 198. — « Montesquieu, qui reproduit à peu près toutes les idées développées déjà dans la *République*, et qui souvent y puise jusqu'à ses exemples, sait tout raviver, aiguiser. Bodin, et c'est encore un témoignage de la différence et de la distance des deux styles et des deux modes d'exposition, a souvent l'air antique et presque suranné quand il invente. Montesquieu a l'air de découvrir ce qu'il a appris. L'un parle la langue chargée et pédantesque d'un siècle érudit, l'autre donne un nouveau piquant au langage dégagé d'un siècle mondain et poli. » (Baudrillart, *op. cit.*, p. 418.)

Digitized by Google

la démocratie. C'est là que la liberté est née, c'est là qu'elle s'est réfugiée. Les plaines, en général, sont soumises à la monarchie et à des régimes absolutistes, alors que le littoral de la mer est la patrie habituelle des aristocraties, dominées par les règles de l'intérêt, par le mercantilisme. Passant en revue les principaux peuples de l'univers, Bodin nous montre au nord, la force, la puissance fondée sur les armes; au sud, au contraire, la société et le pouvoir s'appuyant sur la religion, sur les dogmes; tandis que dans les régions tempérées règne la loi : la raison, l'équité y semblent le plus en honneur. Mais en nous faisant ainsi la part assez belle, Bodin ne veut cependant pas nous flatter. Écoutez plutôt, en quels termes il parle de ces peuples des climats tempérés où la raison s'abrite contre les rigueurs du froid ou les ardeurs du soleil : « Et pour le faire court tous les grands orateurs, législateurs, jurisconsultes, historiens, poètes, farceurs, charlatans et autres qui allèchent les cœurs des hommes par discours et belles paroles, sont presque tous des régions moyennes (1). » Vous le voyez, ce contemporain de Montaigne a quelquefois son esprit, et son livre n'est pas seulement très intéressant, il est parfois même amusant à lire.

Je passerai très rapidement sur les autres idées de Bodin : elles sont moins caractéristiques. Il prône la nécessité d'un corps politique délibérant, servant de frein dans la monarchie, pour retenir le souverain sur les pentes glissantes de l'absolutisme (2). La séparation des pouvoirs judiciaire et exécutif est déjà conseillée par lui (3), mais il se livre, à propos de Thémis, à des considérations sur les nombres, les proportions arithmétiques, géométriques et harmoniques, qu'il met en rapport avec les arrêts de justice (4); considérations qui nous rapprochent des

(1) Livre V, chap. Ier.
(2) Livre III, chap. Ier : « Du Sénat et de sa puissance. »
(3) Livre IV, chap. VI : « S'il est expédient que le prince juge les sujets et qu'il se communique souvent à eux. »
(4) Livre VI, chap. VI : « De la justice distributive, commutative et harmonique, et laquelle des trois est propre à chacune république? »

Digitized by Google

plus obscurs recoins de l'esprit de Bodin. Il passe ensuite à l'étude de la sûreté publique et de la force armée. Il examine aussi les questions qui se rapportent aux traités internationaux, et c'est dans cette partie de son livre surtout que Grotius l'a suivi et imité, mais en le citant (1). Enfin, il examine les finances de l'État (2) et, à propos de l'impôt, émet les idées les plus justes sur l'égalité, la proportionalité des charges publiques, et rappelle la nécessité de maintenir les États-Généraux en France, ne fût-ce que pour permettre un vote normal de l'impôt, qui seul légitime sa perception.

Je crois en avoir dit assez pour vous montrer dans la *République* de Bodin, la source directe de beaucoup des idées de Montesquieu. Cependant, on ne saurait le nier, malgré son érudition, malgré son jugement, malgré la profondeur de ses conceptions historiques, Bodin est un esprit incomplet, surtout mal pondéré. Cela est en rapport avec l'époque où il vivait. Baudrillart l'a fort bien caractérisé: « Son génie, dit-il, offre tous les « contrastes de son temps. Il en a la vaste curiosité, la fécondité, « la force et aussi le manque d'harmonie. A moitié plongé dans « le moyen âge par sa foi superstitieuse à la magie et s'avançant « jusqu'au XVIII^e siècle par ses vues hardies et fermes en reli- « gion et en politique, il semble donner une main à Paracelse « et l'autre à Montesquieu. On le voit tour à tour, avec une « raison investigatrice et puissante, jeter les fondements de la « philosophie du droit et de la philosophie de l'histoire « (*Methodus*), saisir et exprimer vivement quelques importantes « vérités économiques (*Réponse à M. de Malestroit sur les mon- « naies et le renchérissement*), soumettre les religions à la plus « audacieuse critique (*Heptaplomeres*), réclamer contre la sorcel- « lerie, dont il prétend démontrer la réalité, les mêmes persé- « cutions qui lui paraissent insensées et odieuses en matière de « foi (*Démonomanie*), tenter l'explication de la nature dans un

(1) Livre V, chap. V et VI.
(2) Livre VI, chap. I à III.

Digitized by Google

« livre de mauvaise physique qui repousse le système de Galilée « (*Amphitheatrum naturæ*), étudier la société civile et politique « avec une indépendance et une vigueur de pensée, un sens « pratique, une étendue de connaissances, une richesse de vues « positives qui montrent en lui, malgré quelques rêveries « pythagoriciennes, le philosophe uni au légiste et l'homme « d'Etat à l'érudit. Aucun écrivain ne paraît avoir mieux « marqué la limite de deux âges, avec ce trait particulier qu'en « lui ils se juxtaposent sans se confondre et coexistent sans se « combattre (1). » En effet, si Bodin comprend la méthode comparative, l'évolution historique, dirions-nous de nos jours, mieux que Montesquieu lui-même, il n'y a pas chez lui cette clarté de pensées, cet ensemble si coordonné qui fait l'un des charmes des premiers livres de l'*Esprit des lois*.

D'une étude de Bodin, Montesquieu sort-il diminué ou grandi ? Cela peut se discuter, sans doute; mais, quant à moi, je n'hésite pas à dire que Montesquieu m'apparaît plus puissant encore lorsque l'on connait Bodin, car les idées maîtresses de son livre prennent une importance majeure lorsqu'on les voit s'appuyer sur un passé moins éloigné que la politique d'Aristote, sur des traditions nationales et des monuments plus voisins. En faisant rentrer l'*Esprit des lois* dans la grande évolution progressive des idées et en montrant ses attaches avec le XVIe siècle français, nous pouvons acquérir cette assurance qu'il renferme des vérités plus profondes et plus définitives que s'il était vraiment « un enfant né sans mère ».

Rien de ce qui est durable ne nait par accident et jamais par accident rien de ce qui a duré ne succombera. Telle est, me semble-t-il, la conclusion que nous pouvons tirer de cette étude.

PAUL ERRERA.

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, p. III.

Digitized by Google

LE TROU DU DIABLE

Eh parbleu, oui, on le savait bien qu'on lui volait ses truites à M. le baron, et l'on croyait, de plus, que ce devrait être le Toinot, mais il n'y avait pas moyen de le pincer, le gaillard! Le vieux père Niflard n'en dormait plus, son prestige d'antan l'abandonnait et sa dignité de vieux fonctionnaire recevait de rudes fouettades quand le grand Ludovic de Bellone lui demandait en fronçant le sourcil : « Eh bien, Niflard! Rien encore? C'est à se demander si l'on veille!... »

Ah! Dieu, oui, il veillait le brave homme, et c'était diablement dur, même. Le vieux baron, lui, se moquait bien qu'on dévalisât sa rivière, qu'on tuât son gibier. Tant qu'on ne forçait pas sa cave, il était content. Mais hélas! depuis sa mort, l'excellente sinécure du vieux garde particulier s'était singulièrement transformée. Levé dès l'aube, il lui fallait surveiller les immenses terres où courait, avec son frais reflet argentin et son gai tintinnabulement de perles et de rires, la rivière qui fournissait les plus savoureuses truites du pays.

Le nouveau maître l'exigeait. Ludovic de Bellone appartenait à cette catégorie de malingres petits hoberaux qui se croient d'une pâte supérieure à celle dont est pétri le commun des mortels et préfèrent les coquins qui les flattent aux braves gens qui les ignorent. C'était un petit bout d'homme insignifiant, qui avait depuis peu essayé du monocle au village comme moyen d'intimidation et qui parlait volontiers de « son monde » de « ses gens » et de « ses terres » en dodelinant le crâne simiesque qui lui servait de tête.

Digitized by Google

Il avait une fortune colossale, une femme bouffie de prétention qui lui faisait la vie dure et de vieux serviteurs qu'il matait d'importance et menait voter comme un seul homme les jours d'élections.

Son père avait été faible, charitable; Ludovic avait mis ordre, impérieusement, aux détestables habitudes engendrées par cette compassion. Plus d'aumônes aux mendiants qui, le samedi, faisaient queue à la porte du château, offrant leurs litanies contre une croûte de pain; plus d'autorisations aux pauvres gens, pour aller au bois ramasser les feuilles et les brindilles qui donnent la flamme sans chaleur dont ils se contentent, ou les fougères dont ils se font une couche et que les chasseurs fouleraient aux pieds. Fini, les permissions et les tolérances; Ludovic avait horreur des abus. Pas de grâce au pauvre diable qui demandait du temps pour payer le loyer de sa hutte; on expulsait pour une dette de cent sous. Guerre aux glaneurs qui, la moisson faite, se courbait des jours entiers sur la terre du « maître » pour amasser quelques gerbes; guerre enfin à tous les petits, à tous les humbles, à tous les souffrants qui dérobaient au fort une parcelle de son bien.

Il fallait que ce souffreteux, puissant par la fortune, eût écrasé quelqu'un pour n'avoir pas perdu sa journée. Grincheux par tempérament, hautain par genre, inquisiteur par habitude, il avait la fureur des réformes qui gênent le pauvre monde et qui font dire aux derniers serviles : « Il faut bien obéir à M. le baron! »

Un qui ne lui obéissait pas, par exemple, c'était le Toinot. Mais, bah! ce Toinot, peu de chose? Un rien, soit, mais une force. Le Toinot était bien le plus génial voleur du pays. Voleur? Mon Dieu, oui, pour être sévère. Braconnier, maraudeur, bricoleur, fureteur, le Toinot était tout cela, mais il était par dessus tout, pêcheur enragé et voleur de poissons.

On pouvait lui prêter sa montre, lui confier son portefeuille, mais il ne fallait pas lui montrer une pêche réservée en lui vantant la truite ou le goujon qu'on y trouvait... Toinot y

Digitized by Google

courait, y jetait son épervier et ne quittait la place qu'après avoir amené au jour un nombre respectables de victimes. La fraude, le danger, le qui-vive, c'était sa vie, à cet homme que le travail n'avait pas voulu. Paysan illettré, mais finaud, railleur, agressif, c'était un malchanceux philosophe qui prenait sa vie de misères comme le vieux voyageur accepte la pluie, le soleil et l'ouragan. Jardinier de son état, il s'était marié sans un sou vaillant; puis sans qu'on eût de reproche à lui faire, par un simple et triste hasard, il avait peu à peu perdu toutes ses pratiques et ces coïncidences terribles, qui lui retiraient son pain, brutalement, comme s'il se fût rendu coupable de méfaits dont tous le punissaient à la fois, l'avaient empêché de retrouver de l'ouvrage, lui avaient donné une réputation suspecte, d'abord imméritée, et l'avaient enrôlé à tout jamais dans le bataillon des miséreux qui veulent être honnêtes et deviennent brigands. A la campagne surtout, où les curiosités en éveil sont toujours si voisines de la malveillance, il semble qu'un homme sans travail ne puisse avoir la conscience pure et partout, au reste, il est plus simple de médire que de consoler.

Resté veuf avec trois mioches déguenillés, mais gras, rougeauds, qui dévoraient la pâtée, il lui fallait pourtant de l'ouvrage, de l'argent, du pain... Quand on le voyait dans le village, les vieux clignaient de l'œil derrière lui, mais lui faisaient, de loin, toutes sortes de salamalecs. On le craignait.

Certes, il aurait dû partir, s'établir un peu plus loin, se présenter là où, inconnu, il eût paru très acceptable. Ce n'était pas que le déménagement fut lourd et, seul, il aurait eu vite fait de prendre ses hardes et de s'en aller n'importe où, à l'aventure, droit devant lui, sans un regret et sans un adieu. Mais comment traîner à sa suite, vers un but incertain, dans la boue des chemins creux et sur les cailloux des grand'routes, trois petits enfants sans souliers? Il y songeait, pourtant; et un jour que, réfléchissant au départ, il longeait la rivière argentée, il vit tout près du bord des truites qui barbottaient. Il se baissa, en saisit une, puis deux... Il les vendit. Ce soir-là, les gosses

Digitized by Google

eurent trop de soupe et leurs bonnes figures rieuses ne parurent jamais au père plus béatement épanouies.

De ce jour-là, le Toinot eu un métier : il vola des truites et les vendit aux environs. Les gens qui lui achetaient disaient entre eux : « Ce serait bien au baron, ça, mais ça ne coûte pas cher. » On continuait à se méfier du Toinot parce qu'il était habile, hardi, dangereux peut-être, et surtout parce qu'il se jouait d'un homme que tout le village saluait bien bas.

Une certaine satisfaction de vengeance assaisonnait les truites volées et leur donnait du montant. Pour le Toinot, il se disait qu'ayant échoué en demandant humblement de la besogne, il fallait réussir en vendant fièrement ses larcins. On pouvait trouver dans ses humiliations passées le secret de son impudence. Qui craindre, au reste ? Le vieux garde n'était pas assez adroit pour l'inquiéter. Il lui criait bien, parfois, en lui montrant le poing : « Et je te dis, mon garçon, que si je t'y prend, je te flanque un coup de fusil, aussi vrai que je m'appelle Niflard.

— Convenu, criait le Toinot. Et j'y vais de ce pas, mon vieux, pour votre gouverne.

— T'en es bien capable, sacripant.

— Pardi, ajouta un jour le pêcheur. Et au Trou-du-Diable, pour vous servir.

— Menteur, grommela Niflard, il n'oserait pas s'y risquer plus qu'un autre. »

Pour un peu, le père Niflard se serait signé. Dame! un homme de sa trempe ne se souciait ni des sorciers, ni des fantômes, mais il ne pouvait s'empêcher de croire, avec tout son entêtement de vieux campagnard, qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans ce Trou-du-Diable que les paysans évitaient, que les touristes venaient voir, mais dont nul n'osait s'approcher.

Un peu plus haut que l'endroit où la rivière quittait la route du village pour pénétrer dans les hectares de Ludovic, l'eau s'élargissait en une nappe immense et profonde, entourée d'arbustes épineux, bizarres, menaçants qui lançaient des bran-

Digitized by Google

ches droites et raides auxquelles on s'étonnait de ne point voir pendre de lambeaux. Au centre, une sorte d'îlot couvert de cette même végétation folle, aiguë, aux tons rougeâtres, d'où se dégageaient, aux jours de pluie, de vagues relents de labiées; aux alentours, un bruit sourd, continu, au même refrain perpétuellement lugubre, assez semblable à celui d'un torrent, sortant de l'eau par endroits, comme de béantes gueules d'hippopotames des pierres grisâtres dont les deux plus colossales semblaient attirer et contenir le vertigineux tournoiement de l'eau, et sur ce coin de terre au contour tourmenté, sur cette eau changeante qui réflétait çà et là de violentes ou macabres lueurs, se profilait les ombres gigantesques de trois saules immenses et majestueux. C'était le Charybde du pays, ce Trou-du-Diable riche en légendes, qui avait quelque chose de sauvage, d'impressionnant tout de même. On racontait qu'un baron de Bellone y avait été entraîné un soir qu'il rentrait ivre par un animal étrange chargé de chaînes. Cela donnait la chair de poule aux indigènes et de l'intérêt au village ; Ludovic tenait à sa légende comme à son nom, comme à ses truites, comme à ses domaines. L'incrédulité eut diminué son prestige, et il ne lui eut pas déplu d'entendre le père Niflard dire, fût-ce du Toinot : « Il n'oserait ! »

Le Toinot osait tout. Il y avait beau temps que cette chimère à ferrailles, qu'on disait entendre encore sur le coup de minuit du côté de la route, lui faisait hausser les épaules. Il ne retenait qu'une chose : c'est que le poisson pullulait, près de ces pierres qui horripilaient les naïfs, et il connaissait le moyen de se glisser dans ce fouillis de pointes, de s'installer dans l'île, d'y gagner sa journée. Maintenant, le Toinot en prenait tellement, de ces truites argentées, appétissantes, qu'il s'en allait les vendre en ville, vers le soir, à l'heure où, dans les maisons closes, le glou-glou infernal du Trou-du-Diable paraissait plus distinctement diabolique.

Ah ! le pauvre vieux Niflard, s'il avait pu apercevoir le Toinot dans son repaire, quelle aubaine ! Mais pour rien au monde le

Digitized by Google

garde ne se serait engagé dans ce coin-là, eût-il dû perdre les galons vert-de-grisés de son képi sexagénaire. On lui disait de veiller et il veillait, que diable, mais à sa façon. Sous bois, il longeait d'abord la rivière, crânement, la mine préoccupée, l'œil défiant; puis, à mesure qu'il approchait de la prairie des saules, il s'écartait progressivement du bord de l'eau, de l'air insouciant de l'homme qui rêvasse et se trompe de chemin, et finalement se détournait pour éviter ce Malstroem de village dont il parlait haut quand il en était loin... Entre les broussailles, le Toinot apercevait parfois, au bout, tout au bout de l'horizon, la casquette du père Niflard; les truites continuaient de diminuer, Ludovic, invariablement, continuait de plisser sa face patibulaire en demandant : « Eh bien, Niflard? » Et Niflard, digne pourtant dans la certitude du devoir accompli, quoique légèrement agacé, continuait de répondre : « Rien, monsieur le baron. »

Ludovic prit un grand parti. Puisque « ses gens » ne pouvaient mettre la main sur ces gredins-là, il fallait demander les gendarmes. Et telle était sa fureur de se voir berner par d'invisibles maraudeurs, de se sentir ridicule dans cette impuissance à écraser l'infâme, qu'il promit une prime de cent francs à celui qui découvrirait les voleurs.

Le bourgmestre promit d'envoyer des hommes. « Et je ferai désigner, dit-il, le grand Gérard, un ancien sous-officier de cavalerie, brave comme un lion qui, dernièrement encore, a sauvé des flammes deux enfants qu'on croyait perdus. Si celui-là n'empoigne pas le brigand?... »

Le surlendemain, on vit apparaître, majestueux sous leur colbak roussi, deux pandores qui révolutionnèrent le village. C'est que cela ne se voyait pas tous les jours des bonnets à poils, et c'était grave!... On prétendait qu'ils venaient pour la pêche. Vous savez, ça ne fait pas honneur au père Niflard. « Nenni dà, c'est un rude affront, mais s'il ne trouve pas, ce vieux? — Tiens donc! D'abord M. le baron a dit... » Les commères se groupaient aux portes, baissant la voix quand on

Digitized by Google

entendait des pas sur la route. Ils allaient leur train, les petits cancans de chaumière! La grande Michelle prétendait que M. le baron avait peur, mais Fifine savait bien que non, car le petit Louis avait entendu François qui disait à la sortie de la messe... Et puis, tout ça, n'est-ce pas, ça ne prouvait rien. Il n'y avait que le bel Arthur qui pût savoir quelque chose... Faut dire à Coralie de le questionner, ma chère. » Les mamans laissaient hurler les mioches pour écouter ces graves débats; les si, les mais, se croisaient, se compliquaient, s'embrouillaient, dans un touchant accord de niaiserie et de curiosité inutile. Pendant que les groupes enfiévrés discutaient le point de savoir si Arthur parlerait et si le baron avait, oui ou non, des craintes, les gendarmes s'étaient séparés pour explorer, l'un, le bois, l'autre, les bords de la rivière. Le fameux Gérard, promis par le bourgmestre, lança son cheval dans la prairie des Saules et piqua droit vers le Trou-du-Diable. Tout à coup, le cheval ralentit, hésitant, puis se jeta en arrière. A deux pas, un cadavre de corbeau gisait, les ailes ouvertes, étrangement, semblable à un épouvantail tombé de sa perche; Gérard éperonna sa monture qui se cabra, peureuse, secoua la tête comme pour un refus. Gérard s'entêta, au lieu de la diriger à droite au large dans la prairie verte; alors, la bête bondit brusquement à gauche, du côté de la rivière, s'enfonçant le naseau dans les branches rudes des houx et des ronces. Ce fut assez, affolée de peur et de souffrance, elle s'emballa, frôlant à chaque pas l'obstacle, se meurtrissant aux épines qu'elle voulait éviter dans cette fuite effrayante, et, finalement, s'élança en un dernier saut, s'abattit dans les branchages hérissés de la rive et jeta son cavalier par dessus bord. Le bruit sourd du gouffre se fit plus intense, les cercles d'eau se firent plus grands, puis il sembla qu'après de terrifiantes agonies, l'homme et le cheval étaient morts.

(*A suivre.*) MARGUERITE DELCHEF.

Digitized by Google

LES CONDAMNÉS POLITIQUES EN RUSSIE [1]

IX

Le voyage des condamnés se continue pendant de longs mois ; partis avant l'été de Pétersbourg, ils n'atteignent souvent Irkoutsk qu'au cœur de l'hiver. De cette ville, ils sont ensuite dirigés vers l'endroit qui leur a été désigné pour lieu d'exil. Mais tous n'arrivent pas jusque là. Nous avons vu, dans les chapitres précédents, combien il en mourait en route; quelques-uns parviennent à fuir, en bien petit nombre pourtant, dans ces pays désolés où celui qui s'écarte de la grande voie se perd bien vite et meurt de faim. D'autres enfin, qui n'étaient pas condamnés aux travaux forcés, se sont arrêtés dans les villes traversées, où ils vivent en colons forcés, avec une demi-liberté, ainsi que nous le verrons plus loin.

Mais tous ceux qui ont à subir une peine de plus de quatre ans sont envoyés dans l'extrême Sibérie orientale, sur les frontières de la Mandchourie où se trouvent les mines de Kara, ou bien parfois tout au nord, chez les populations Jakoutes qui habitent la contrée arctique arrosée par la Léna.

C'est une des punitions les plus terribles, infligée même parfois aux condamnés politiques victime d'une simple mesure administrative. Généralement les exilés de cette catégorie sont relégués dans la Sibérie occidentale : la vie y est moins rude, l'éloignement de la mère patrie moins grand et par conséquent le voyage plus facile; on y respire toujours

[1] Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1895.

Digitized by Google

un peu l'atmosphère russe, et les bruits de Pétersbourg arrivent encore parfois. Mais si ces bannis se sont montrés indociles, s'ils se sont révoltés contre une brutalité ou une grossièreté de leurs maîtres, alors le ministre de l'intérieur peut les exiler sur les confins de l'océan Glacial, où ils passent plusieurs années dans un *ulus* ou hutte de Jakoute, absolument isolés du reste du monde. Ils doivent loger dans l'unique chambre de la cabane avec la famille sauvage, avec les bêtes, le fumier, la paille pourrie et la vermine, surtout la vermine. Les condamnés politiques qui ont dû vivre en plein hiver, des hivers de huit mois, par des froids de 50 degrés dans ces trous enfumés, disent qu'il y a de quoi rendre fous les esprits les mieux équilibrés.

Avec le bannissement dans un *ulus* de Jakoutes, les travaux forcés dans les mines de Kara sont les peines les plus redoutées des condamnés politiques. Mais dans les mines, au moins, n'existe pas ce terrible isolement qui finit par leur peser plus lourdement que toutes les chaînes dont on les charge.

Ces mines sont situées dans le grand désert de la Transbaïkalie qui s'étend au delà du lac Baïkal jusqu'aux frontières de la Mongolie et de la Mandchourie, à plus de 5,000 kilomètres de Pétersbourg et à 1,000 kilomètres de l'océan Pacifique.

Les Russes donnent le nom de mines de Kara à tout un ensemble d'établissements comprenant les prisons, les laveries d'or et les colonies pénitentiaires proprement dites situées dans la vallée solitaire et triste de la Kara, au milieu des monts Jablonoi. Pour y arriver il faut d'abord gagner Irkoutsk, puis contourner la pointe sud du lac Baïkal et se diriger vers Tschita, la capitale de la Transbaïkalie. Les mines de Kara sont à environ 300 milles au-delà de cette ville. Les deux tiers du voyage se font par une assez bonne route postale qui descend d'abord la rivière Ingoda et longe ensuite la rive gauche de la Schilka, un affluent de l'Amour.

Près de Stretinsk, où la Schilka devient navigable, la route cesse tout à coup; en été, les communications avec les mines se font par bateau; en plein hiver, par traîneau. Mais en

Digitized by Google

automne et au printemps, quand la glace n'est pas assez solide, les mines de Kara sont littéralement séparées du reste du monde pendant des semaines entières. M. Kennan et son compagnon, M. Frost, qui étaient arrivés à ce point au moment où les eaux de la Schilka se prenaient, ne purent atteindre les mines qu'après des efforts inouis; ils eurent à suivre, pendant 70 milles, un très mauvais chemin, dans une contrée sauvage et montagneuse, où ils pensèrent plusieurs fois périr dans les tourmentes de neige.

Les laveries d'or de la vallée de la Kara sont la propriété particulière de S. M. le Tsar, et elles sont exploitées pour son compte personnel par les prisonniers. Le mode de travail est des plus primitifs, des détenus exténués par les privations ne pouvant guère travailler dans un climat si rude. La température moyenne des huit mois d'hiver y est de — 30° C.

A l'époque de la visite de l'auteur, il y avait environ 1,800 prisonniers condamnés aux travaux forcés dans les prisons de Kara et dans les colonies, et un grand nombre de femmes et d'enfants qui avaient volontairement suivi leur mari et leur père. Un millier de ces prisonniers étaient sévèrement tenus en prison, tandis que l'autre moitié vivaient dans des cabanes et des huttes hors de l'enceinte de la prison.

En effet, la peine des travaux forcés est partagée ici en deux périodes. Pendant la première, qui est une période d'épreuve, les prisonniers sont enfermés dans des cellules et conduits aux laveries d'or sous bonne garde.

Si leur conduite est satisfaisante, ils passent alors dans la deuxième période, qui est celle du *commandement libre*. Le prisonnier reste soumis aux travaux forcés; il reçoit de la prison sa ration journalière; il ne peut dépasser sans autorisation les limites de la colonie, mais il lui est permis de loger dans une cabane isolée avec d'autres prisonniers jouissant des mêmes privilèges, ou bien avec les membres de sa famille qui sont venus le retrouver. A ses heures perdues, il peut travailler pour son compte et vit, en somme, dans une liberté relative. A la fin de cette deuxième période, quand ses années de travaux forcés sont écoulées, il est envoyé dans la Sibérie orientale, où il est déporté pour la vie.

Digitized by Google

Il y a dans la vallée de Kara sept prisons qui sont fort éloignées les unes des autres, puisque la prison inférieure de Ust-Kara est à 20 milles de la prison supérieure. Le gouverneur de ces prisons était alors le major Potuloff, qui avait à sa disposition un millier de cosaques pour surveiller les condamnés.

Dans les mines de Kara, les prisonniers politiques sont séparés des autres. Il existe deux prisons spéciales pour eux. L'une pour les hommes, à la laverie inférieure; l'autre pour les femmes, à Ust-Kara. Ces prisonniers étaient en 1885-1886 sous les ordres immédiats d'un capitaine de gendarmerie nommé Nikolin, ayant à sa disposition 140 gendarmes; il avait été envoyé directement de Pétersbourg pour surveiller le plus strictement possible les condamnés politiques et pour espionner au besoin les actes du gouverneur.

Les prisons de la vallée de Kara sont, comme on doit s'y attendre dans ces régions absolument écartées du monde civilisé, encore plus mal soignées et aménagées que celles que nous avons vues jusqu'ici. Dans la prison pour hommes, l'air était tellement corrompu, que les visiteurs n'osaient plus respirer.

« Que le lecteur », écrit M. Kennan, « se figure l'air d'un caveau dont chaque atome aurait passé une douzaine de fois par les poumons, de sorte qu'il fût saturé d'acide carbonique; qu'il s'imagine cet air encore rendu plus mauvais par les fortes odeurs ammoniacales de corps humains non lavés depuis longtemps, par les vapeurs de linges mouillés, de bois humides et d'excréments, et il aura encore une idée très atténuée de l'air que les prisonniers respirent dans les cellules à Kara. »

La prison des femmes était plus claire, moins encombrée, mais la propreté y faisait pourtant défaut. Les prisonnières jetaient leurs sales eaux par les trous du plancher. Sur les banquettes, il n'y avait ni coussins, ni couvertures; aussi les femmes dormaient-elles tout habillées.

Comme dans toute la Sibérie, il y a ici naturellement un grand nombre de malades. Le scorbut et le typhus y règnent d'une façon permanente.

Digitized by Google

On comprend que les prisonniers considèrent comme une faveur de sortir de ces trous empestés pour aller travailler en plein air aux laveries.

En été, ils travaillent de 5 heures du matin à 7 heures du soir; en hiver, de 7 heures du matin à 5 heures. Pour toute nourriture, ils reçoivent le matin, avant le départ, du pain de seigle et du thé, à midi la même chose et ce n'est que le soir en rentrant, c'est-à-dire après quatorze heures de travail, qu'on leur donne un peu de soupe avec de la viande, du pain et encore du thé.

Comme vêtements, ils ont une grosse chemise de laine et un pantalon tous les six mois; une casquette de laine, un pantalon épais et un manteau par an; un *poluschuba*, ou manteau en peau de mouton, tous les deux ans; une paire de *brodnias* ou bottes en cuir tous les trois mois et demi en hiver, et une paire de *kotti* ou souliers tous les vingt-deux jours en été; ces souliers sont si mauvais que parfois il n'en reste rien après huit jours.

Les frais d'entretien d'un prisonnier aux mines de Kara montent à environ 250 francs par an.

Leur travail consiste à enlever le sable d'or qui se trouve dans le limon de la rivière, à le transporter aux machines où il est lavé.

Ce travail par lui-même n'est pas fort dur, mais il ne faut pas oublier l'état de faiblesse de ces malheureux qui n'ont rien à manger avant le soir et qui doivent travailler avec des entraves aux pieds, par tous les temps, en hiver par des températures de —30 et —40° C. Les plus robustes finissent par y laisser le peu de santé qu'ils ont gardée, et pourtant ils considèrent comme une sévère punition de ne pouvoir aller aux travaux, tant leurs cellules sont effrayantes.

X

Nous avons vu que les condamnés politiques envoyés à Kara qui ont terminé, à la satisfaction des autorités, leur temps d'épreuve, peuvent sortir de prison et vivre dans des

Digitized by Google

huttes ou des cabanes, sous la surveillance de la police. C'est en causant avec ces prisonniers du commandement libre, qu'un voyageur, qui veut faire une enquête sur le régime répressif russe, peut obtenir des renseignements que les autorités ne lui livreront jamais. La difficulté est d'entrer en relations avec eux; surveillés et traqués de toutes parts, ils sont méfiants envers l'étranger et d'un abord difficile. Celui qui veut pénétrer dans leurs maisonnettes doit, en premier lieu, échapper lui-même à la surveillance dont il est l'objet de la part des gendarmes, et ensuite être connu des prisonniers politiques ou posséder au moins des lettres de recommandation signées par des amis.

M. Kennan qui, dans son voyage de six mois à travers la Sibérie, avait eu l'occasion de faire la connaissance des bannis politiques établis notamment à Omsk, à Tomsk, à Irkoutsk et avait réussi à gagner leur confiance, était porteur de lettres d'introduction pour des condamnés politiques des mines de Kara. Mais il fallait pouvoir s'en servir. Dans les grandes villes, il est plus facile d'échapper aux regards inquisiteurs de la police que dans un hameau perdu de la Transbaïkalie. Un voyageur qui arrive dans ces régions en plein hiver est immédiatement signalé et connu de tout le monde. Pour M. Kennan, la difficulté etait encore accrue par ce fait qu'il n'avait trouvé à se loger que dans la propre demeure du gouverneur, le major Potulof. Le major était un homme charmant, sa femme une maîtresse de maison accomplie; ils cherchaient tous les deux à fournir le plus de distractions possibles aux voyageurs américains. Le major montrait volontiers sa prison, donnait une foule de renseignements, semblait ne rien vouloir cacher aux voyageurs.

Dès que M. Kennan faisait mine de sortir, le major demandait : « Et où allez-vous donc? Mais je vais vous accompagner. » Bref, c'était un hôte parfait, mais le moindre brin de liberté aurait bien mieux fait l'affaire de notre américain, qui brûlait d'impatience d'aller voir les exilés politiques. C'est précisément ce que le major ne voulait pas.

Cependant, un jour le gouverneur dut s'absenter, un incendie

Digitized by Google

avait éclaté dans une des prisons de la vallée et il devait y faire une enquête. Son absence durerait deux jours. C'était quarante-huit heures de liberté pour M. Kennan.

Parmi les lettres de recommandations que renfermait précieusement la doublure de sa pelisse, se trouvait un mot d'introduction pour une demoiselle Armfeldt, qui n'habitait pas loin du village, sur la route. M. Kennan, possédait exactement tracée sur une carte, la position de la maisonnette. Il savait aussi que cette demoiselle Armfeldt était la fille d'un général russe; qu'elle avait été emprisonnée le 11 février 1879 pour s'être trouvée, un soir, dans une réunion secrète que la police était venue troubler. Les hommes ayant résisté aux agents et s'étant défendus à coups de revolvers, toutes les personnes présentes avaient été jetées en prison. M^lle^ Armfeldt n'avait pris aucune part à cette résistance armée, mais elle fut condamnée, comme membre du parti révolutionnaire, à quatorze années et dix mois de travaux forcés, à la perte de ses droits civils et au bannissement perpétuel en Sibérie orientale. Elle avait terminé depuis peu son temps d'épreuve et vivait dans le commandement libre avec sa mère qui était venue la retrouver dans l'exil.

Son histoire avait intéressé le publiciste américain qui désirait faire sa connaissance. Dès que l'ombre du soir fut tombée sur la route, M. Kennan se dirigea en ligne droite vers la maisonnette qu'il reconnut immédiatement, grâce à la description qu'on lui en avait faite. Il frappa à la porte; une jeune femme vint lui ouvrir. Rapidement il expliqua le but de sa visite; avec une certaine méfiance, M^lle^ Armfeldt l'introduisit dans une petite chambre misérablement meublée, contenant en tout et pour tout une table, trois chaises, un lit et un grand coffre en bois.

Mais laissons la parole à M. Kennan :

« Je tirai mon lourd paletot et j'allais tendre à M^lle^ Armfeldt la lettre que je possédais, quand elle me saisit le bras et dit : « Arrêtez, ne faites pas cela. Attendez que j'aie fermé les volets et verrouillé la porte. » Et d'une main tremblante elle alluma la lampe, puis elle courut dehors fermer les volets,

Digitized by Google

verrouilla la porte et revint en disant : « Vous n'êtes pas habitué à l'atmosphère de soucis et de frayeur dans laquelle nous vivons. On aurait pu vous observer de la rue pendant que vous me donniez la lettre. »

Après avoir parcouru le papier, elle fit asseoir ce messager inespéré qui venait lui apporter des nouvelles d'un monde si lointain déjà, et l'invita à venir le soir, ajoutant qu'il rencontrerait chez elle plusieurs bannis politiques.

Après le souper, M. Kennan revint avec son compagnon, et le lendemain il passa dans la maisonnette la plus grande partie de la journée. Il fit la connaissance de plusieurs hommes politiques qui vivaient dans les mines depuis des années et qui lui fournirent des renseignements des plus intéressants sur la vie des bannis.

Malgré de nombreuses alertes, les deux Américains ne furent pas inquiétés. Pourtant, le second soir qu'ils étaient chez M^lle^ Armfeldt, ils eurent un moment d'angoisse. Ils étaient entrés depuis quelque temps, et assis au milieu d'un petit groupe de personnes, ils écoutaient le récit des infortunes de ces pauvres exilés et prenaient des notes, quand tout à coup on frappa aux volets. « Ce sont les gendarmes », fit une dame K., « ne les laisse pas entrer. Dis-leur quels sont les condamnés présents, peut-être cela suffira-t-il. » Tous les assistants s'étaient tus.

« Il me semblait entendre battre mon cœur, écrit M. Kennan. M^lle^ Armfeldt alla à la porte et, avec un admirable sang-froid, elle dit aux gendarmes : « Nous sommes ici, ma mère, Kurtejef, M^me^ Kolenkina, etc. » Après un colloque de quelques instants, les gendarmes se retirèrent ; M^lle^ Armfeldt referma la porte et revint dans la chambre en souriant : « Ils se sont déclarés satisfaits; ils n'ont pas demandé à entrer. » Et alors elle ajouta en anglais, en s'adressant à moi : « Les gendarmes nous visitent trois fois par jour, pour voir ce que nous faisons et s'assurer que nous n'avons pas encore fui. Pourtant leur visite est devenue maintenant une simple formalité, et ils n'entrent pas toujours dans nos cabanes. »

Digitized by Google

Les gendarmes n'avaient pourtant pas eu besoin d'entrer pour savoir que les deux Américains se trouvaient là. En effet, le lendemain dès son retour, le major Potulof avertit ses hôtes qu'il avait appris qu'ils étaient allés voir les condamnés politiques; il ajouta que cela était sévèrement défendu et pouvait entraîner des conséquences très graves pour les deux voyageurs. Tout dépendait de la manière dont le capitaine de gendarmerie Nikolin prendrait la chose; car c'était lui qui avait la surveillance exclusive des condamnés politiques.

Le capitaine Nikolin vint trouver le major, et M. Frost, qui donnait aux enfants Potulof une leçon de dessin, entendit qu'il était question de visiter les papiers et les bagages des deux voyageurs.

M. Kennan passa là un très mauvais moment. Si l'on fouillait ses papiers, tous les documents accumulés depuis six mois allaient être détruits et son enquête échouait. Il prit le parti de cacher, comme il put, les pièces les plus compromettantes; il déchira et brûla les lettres que les prisonniers lui avaient remises pour un parent ou un ami; il ne voulait pas être la cause involontaire de nouvelles rigueurs contre ceux qui avaient eu confiance en lui. Et il attendit l'arrivée des gendarmes.

Ceux-ci ne vinrent heureusement pas et les bagages des deux étrangers ne furent pas fouillés. Mais à partir de ce moment, les Américains furent surveillés de près et, pendant les cinq jours qu'ils passèrent encore dans la région des mines de Kara, ils ne furent plus abandonnés un instant par le major Potulof. Ce qui les sauva en cette circonstance, ce fut l'antagonisme qui existait entre le soldat et le gendarme, indépendants l'un de l'autre et jaloux de leur autonomie réciproque. Si M. Kennan n'avait pas été l'hôte du major, nul doute que le capitaine de gendarmerie ne l'eût fait soumettre à une visite en règle. Mais le major, en hôte correct, avait pris la défense des étrangers qui s'étaient confiés à lui.

Heureusement, les deux jours de liberté dont il avait joui aux mines de Kara, M. Kennan les avait bien mis à profit. Les bannis qu'il avait rencontrés chez M^lle Armfeldt lui

Digitized by Google

avaient fourni des renseignements très intéressants sur leur genre de vie et la manière d'agir du gouvernement et des autorités à leur égard. Les pages où M. Kennan raconte l'histoire des mines de Kara, depuis l'année 1879 où le gouvernement commença d'envoyer régulièrement les condamnés politiques travailler aux laveries d'or, sont peut-être les plus douloureuses de son ouvrage. Nous ne pouvons malheureusement que les résumer rapidement ici.

XI

Dès 1873, le gouvernement russe expédia dans les mines de Kara des condamnés politiques, mais en petit nombre; cette mesure n'est devenue générale qu'à partir de 1879. Avant cette date, la plupart des criminels politiques condamnés aux travaux forcés étaient enfermés, comme les criminels ordinaires, dans une cellule de la forteresse Pierre-et-Paul de Pétersbourg, ou dans la maison de force centrale de Charkow. Mais, le mouvement révolutionnaire grandissant et les emprisonnements devenant plus fréquents chaque jour, il arriva bientôt que toutes les prisons d'Europe furent remplies. Le ministre de l'intérieur prit alors le parti d'envoyer dans les mines de Kara, les criminels politiques condamnés à plus de quatre ans de travaux forcés.

En décembre 1880, il y avait environ cinquante prisonniers politiques dans les mines de Kara. Ils étaient tous encore enfermés dans les cellules, sauf neuf d'entre eux qui avaient terminé leur temps d'épreuve et vivaient dans de petites huttes sous le commandement libre. Tous devaient travailler dans les sables aurifères avec les prisonniers ordinaires, mais ils ne se plaignaient pas de ce travail qui leur permettait de respirer un peu d'air pur.

L'officier commandant à cette époque la colonie pénitentiaire de Kara était le major Kononowitsch, un homme instruit, humain et sympathique, dont les condamnés politiques de la Sibérie orientale parlent encore avec reconnaissance et estime. Ce n'était certes pas un révolutionnaire et il n'aimait

Digitized by Google

pas la révolution ; mais il reconnaissait que beaucoup de condamnés politiques étaient instruits, de noble caractère, que l'injustice et la tyrannie avaient poussés dans l'erreur. Aussi les traitait-il avec bonté et avec égards et cherchait-il à alléger autant que possible leurs souffrances.

Malheureusement, le gouvernement n'était pas animé des mêmes sentiments. Dès l'année 1880, le ministre de l'intérieur expédia dans la Transbaïkalie une série d'ordonnances qui avaient pour but de diminuer tous les privilèges accordés aux condamnés politiques et de renforcer leur peine. Il leur défendait d'abord d'entretenir encore une correspondance quelconque avec leurs parents. Puis il supprima le travail dans les laveries d'or. C'était les priver de la seule occasion qu'ils avaient de sortir de leurs infectes cellules et d'entretenir leur santé par le travail.

Enfin, au milieu de décembre de l'année 1880, le gouverneur reçut l'ordre de supprimer le commandement libre et de réintégrer dans les prisons tous les condamnés qui jouissaient de cette faveur, de raser à nouveau leur tête selon le mode décrit et de leur remettre des chaînes.

Le major Kononowitsch ne voyait pas l'utilité de ces mesures; aussi intercéda-t-il auprès du gouvernement pour faire rapporter cette dernière ordonnance. Mais ses démarches furent vaines. Le 28 décembre, il fit alors appeler devant lui les condamnés du commandement libre et leur fit connaître les ordres du ministre. Il ajouta qu'il avait essayé de faire apporter des adoucissements à cet ordre, mais en vain ; cependant, de sa propre autorité, il leur accordait encore trois jours de liberté : le 1er janvier 1881, ils devaient venir se reconstituer prisonniers.

Cette nouvelle fut un coup terrible pour ces infortunés. Pendant deux ans, ils avaient vécu d'une liberté relative avec leurs compagnons ou leurs femmes et leurs enfants. Et, dans trois jours, ils allaient devoir les abandonner sans ressources et reprendre leurs fers. Quelques-uns étaient si malades qu'ils sentaient qu'ils ne résisteraient pas à de nouveaux tourments ; et tous songeaient avec effroi aux chaînes, à l'air empesté des

Digitized by Google

cellules, aux planchers gluants, à la vermine, à toutes les horreurs de la prison.

Plusieurs d'entre eux ne purent supporter cette idée. Un nommé Eugène Semjonofski se logea une balle de revolver dans la tête; Rodin s'empoisonna; Uspenski se pendit; une femme, Mme Kawalofskaja, sœur de l'économiste russe V. Wowetsof, devint folle.

Frappé de ces scènes tragiques successives, le major Kononowitsch demanda et finit par obtenir son rappel. Il fut alors remplacé par le major Potulof, celui même chez qui logèrent MM. Kennan et Frost.

Les condamnés politiques survivants étaient maintenant étroitement enfermés dans leur cellule d'où ils ne voyaient qu'une mince bande du ciel. Le général gouverneur Anuschin, dans son rapport de 1882, reconnaît lui-même que leur situation était horrible. « La suppression des travaux rudes », écrit-il, « n'est pas une amélioration du sort des criminels d'État; au contraire, un complet isolement et un retour continuel sur eux-mêmes rendent leur vie insoutenable. »

On comprend que des prisonniers jeunes et intelligents ne pussent longtemps supporter une situation que le gouverneur général trouvait lui-même insoutenable. Dès le mois d'avril de l'année 1881, les prisonniers politiques les plus audacieux et les plus adroits de la vallée de Kara tentèrent de s'évader. Ils creusèrent, sans éveiller l'attention de leurs gardiens, une galerie souterraine et déjà leur travail était assez avancé pour qu'ils pussent fixer le jour de leur fuite, quand la galerie se remplit d'eau. Cet accident ne les découragea pas. Ils imaginèrent bientôt un autre moyen d'évasion.

Chaque soir un gardien, avant de fermer la porte des cellules, venait compter les prisonniers pour s'assurer que tous étaient entrés; une fois la porte fermée et les sentinelles posées aux quatre coins du blockhaus, toute fuite devenait quasi impossible. Il fallait donc parvenir à s'évader avant que les portes fussent fermées. Et voici ce qu'on décida de faire. Deux détenus se cacheraient dans les ateliers, une fois le travail fini et, à la faveur de l'obscurité, passeraient par-dessus la palis-

Digitized by Google

sade extérieure qui n'était pas gardée la nuit et fuiraient en descendant l'Amour. Pour que l'éveil ne fût pas donné dès le premier soir, les camarades mettraient sur les banquettes des deux manquants un mannequin faits de loques et recouvert du manteau gris des prisonniers. L'inspecteur, en faisant son compte, restait presque toujours à l'entrée de la cellule; il prendrait donc ces mannequins pour des hommes couchés le visage contre le mur; en remettant ces poupées chaque soir, on donnerait aux fuyards tout le temps d'atteindre un port de l'Océan où ils parviendraient à se cacher à bord d'un navire américain.

Ce stratagème, ayant réussi une première fois, fut renouvelé à quelques jours d'intervalle et, au bout de quinze jours, six poupées étaient régulièrement couchées chaque soir sur les banquettes des cellules, tandis qu'autant de prisonniers fuyaient par-dessus les montagnes vers l'océan Pacifique.

Si les prisonniers s'étaient contentés de ce résultat, il est probable que six d'entre eux fussent parvenus en lieu sûr; mais deux nouveaux détenus voulurent encore tenter l'aventure. Malheureusement, l'un d'eux, en sautant de la palissade, tomba dans un fossé plein d'eau. Le bruit de sa chute fut entendu par une sentinelle qui donna immédiatement l'alarme. Deux minutes plus tard, les soldats envahissaient les cellules. Un appel consciencieux fit constater l'absence de huit prisonniers et l'on découvrit les poupées que les détenus n'avaient pas eu le temps de faire disparaître.

Le gouverneur fut aussitôt averti; des dépêches furent lancées dans toutes les directions, donnant, avec leur signalement, l'ordre de capturer les évadés.

Ces malheureux, affaiblis par les privations et ne connaissant pas le pays, ne pouvaient longtemps échapper aux recherches. Ils furent tous repris. Les deux prisonniers qui avaient fui les premiers, appelés Muischkin et Khruschtschef, avaient parcouru plus de 1,000 kilomètres quand ils furent arrêtés à Wladivostok, au bord de l'océan.

Pendant qu'on ramenait les évadés dans les mines de Kara, les autorités se préparaient à donner une leçon aux prison-

Digitized by Google

niers politiques. Le gouverneur général de la province de Transbaïkalie, le général Iljaschewitsch, d'accord avec M. Galkin Wraskoi, fonctionnaire supérieur de l'administration des prisons, décida de les diviser par petits groupes, de les mêler aux prisonniers vulgaires dans les différentes prisons de la vallée de Kara et de les traiter comme *kartsernoi polozhenie*. Un prisonnier soumis à ce régime est privé de son argent, de ses livres, de ses cahiers, de ses plumes et crayons, de son linge de corps, de son tabac; il ne peut pas se promener dans la cour et ne peut voir personne d'étranger à la prison. Sa nourriture se compose exclusivement de pain de seigle et d'eau et, de temps à autre, d'un peu de *balanda* ou soupe d'orge.

Le général Iljaschewitch qui s'attendait à de la résistance de la part des prisonniers politiques quand ils apprendraient quel traitement on allait leur faire subir, rassembla aux laveries inférieures six sotnias de cosaques. Pendant dix jours, les prisonniers furent laissés dans une fausse sécurité. Puis, tout à coup, une nuit, l'ordre fut donné aux soldats de pénétrer dans la prison. Trois à quatre cents cosaques, sous les ordres du lieutenant-colonel Budenko, pénétrèrent, baïonnette au canon, en silence dans la cour de la prison, puis se répandirent dans les couloirs et, en même temps, tombèrent dans les quatre cellules sur les prisonniers endormis, les arrachèrent de leurs bancs, les fouillèrent, les brutalisèrent et les entraînèrent dans la cour avant qu'ils fussent revenus de leur étonnement. Toutes les protestations et les réclamations des prisonniers maltraités furent repoussées avec des cris de rage et de haine; quelques hommes, plus exaltés que les autres, saisirent des planches arrachées à leurs bancs pour se défendre, mais les cosaques les abattirent à coups de crosse.

Cette attaque brutale de prisonniers endormis par une masse de soldats furieux est connue dans les mines de Kara sous le nom de *Pogrom du* 11 *mai*.

Cette même nuit, les prisonniers furent divisés en trois groupes et conduits à pied, sans avoir rien mangé, vers les prisons d'Ust-Kara, de Kara moyen et de Kara supérieur.

Digitized by Google

Chaque groupe était escorté de cent cosaques auxquels le général Iljaschewitsch avait recommandé de ne pas ménager les coups de crosses.

Le convoi dirigé sur Ust-Kara renfermait un prisonnier enchaîné à une brouette. Les hommes demandèrent en vain de pouvoir se reposer après avoir marché d'une traite pendant 20 kilomètres, sans avoir rien bu ni mangé depuis la veille. Mais, l'officier qui commandait l'escorte refusa et les baïonnettes firent avancer les traînards. Les prisonniers qui avaient les mains libres se mirent alors à jeter des pierres aux soldats. Une lutte s'engagea, inégale, dans laquelle les prisonniers désarmés succombèrent; on leur lia les mains derrière le dos, et le convoi reprit sa marche pénible. Battus, épuisés, morts de faim et de soif, les condamnés politiques arrivèrent le soir à Ust-Kara, où, après une visite minutieuse, ils furent jetés deux par deux dans des cellules de force, sombres et sales, où ils n'avaient pour reposer leurs membres endoloris que des pierres humides et froides. Alors seulement ils reçurent une maigre ration de pain noir.

Les autres colonnes n'avaient pas été mieux traitées.

L'ordre régnait de nouveau à Kara, comme il avait un jour régné à Varsovie. Ce soir là, le gouverneur put s'enivrer à son aise. Il avait fait de la bonne besogne.

Pendant deux mois, les malheureux vécurent dans leurs infectes cellules dans lesquelles il n'y avait absolument rien d'autre que le *parascha* pestilentiel. L'air corrompu, l'absence de mouvement, la nourriture détestable et insuffisante firent leurs ravages habituels. Le scorbut éclata dans les prisons et en moins d'un mois plusieurs prisonniers furent au bord de la tombe; quelques-uns étaient si faibles que leurs jambes refusaient tout service. On leur avait enlevé tout leur argent; ils ne pouvaient pas se faire soigner, même à leurs frais. Ce n'est qu'après que le scorbut devint épidémique que le nouveau major de gendarmerie, chargé spécialement des prisonniers politiques depuis le 11 mai, le major Khalturin, permit de distribuer des objets de literies aux détenus.

Dans la prison des femmes à Ust-Kara, la situation n'était

Digitized by Google

pas meilleure, et pourtant elles n'avaient pris aucune part aux tentatives d'évasion. On redoubla de sévérité à leur égard, on les obligea notamment à porter le vêtement des prisonnières.

Le 6 juillet 1882, huit prisonniers politiques, que les autorités considéraient comme les plus dangereux, furent ramenés à Pétersbourg où ils furent enfermés dans la forteresse de Schlüsselbourg, et plus jamais on n'entendit parler d'eux. La femme d'un de ces malheureux, M^me^ Gellis, qui était encore en Transbaïkalie, lors du voyage de M. Kennan, n'avait plus jamais eu de nouvelles de son mari; elle ignorait s'il était encore vivant.

Vers la mi-juillet, les autres condamnés furent reconduits dans la prison politique de la laverie inférieure. Pendant leur absence on avait divisé les *cameras* en petites cellules où ils furent mis par six ou sept. L'espace était si restreint qu'entre les banquettes longeant les parois, deux hommes ne pouvaient se croiser; aucun mouvement n'était possible. En outre, les *paraschas* empestaient toujours l'air qui ne se renouvelait pas. Les condamnés réclamèrent l'éloignement de ces vases, on les menaça du knout. Alors ils jurèrent de se laisser mourir de faim et commencèrent la grève des estomacs, ou *golodojka*. Ils ne prirent plus aucune nourriture, et bientôt un silence de mort plana sur la prison. Pâles comme des cadavres, les prisonniers restaient couchés toute la journée sur leurs banquettes, n'ayant plus la force de se soulever.

Le cinquième jour de la grève, le major Khalturin parut et ordonna de cesser cette plaisanterie. Les condamnés lui répondirent qu'ils ne mangeraient que si on éloignait les *paraschas*, si on leur donnait des livres et si on les laissait se promener dans la cour pour respirer. Le major ne promit rien et la lutte contre la faim continua. Le dixième jour, alors que plusieurs malheureux étaient à bout de forces, le major reçut une dépêche du ministre de l'intérieur, le comte Dmitri Tolstoï, qui ordonnait de faire venir un médecin pour tâter le pouls des récalcitrants. On ne voulait pas laisser mourir ces malheureux, la souffrance seule réjouissait ces monstres.

Le treizième jour, la situation devenant grave, le major

Digitized by Google

Khalturin permit aux femmes libres des prisonniers de venir voir leurs maris, dont elles avaient été séparées depuis le 1er janvier. Il donna en outre sa parole d'honneur que si les prisonniers cédaient, il ferait tout son possible pour leur accorder ce qu'ils demandaient.

Les prières des femmes éplorées et les promesses formelles du major ébranlèrent les plus résolus et la grève des estomacs prit fin.

Les prisonniers furent désormais un peu mieux traités. Ils obtinrent des vêtements chauds; ils purent lire, écrire et se promener deux heures par jour dans la cour de la prison.

Bientôt le major Khalturin fut remplacé par un autre gendarme; de 1881 à 1885, il y eut sept commandants différents qui chacun, suivant son caractère, gouvernait les prisonniers avec plus ou moins de dureté.

En 1884, les cloisons furent enlevées et les prisonniers furent de nouveau réunis dans quatre *cameras*. En 1885, le commandement libre fut rétabli et les prisonniers qui avaient terminé leur temps d'épreuves purent retourner dans leur petite hutte auprès de leurs femmes ou de leurs parents.

Telle est, en raccourci, la lugubre histoire des mines de Kara.

XII

Tous les condamnés envoyés aux mines de Kara sont des forçats ou *katorzhniki*, et, comme nous l'avons vu, la peine des travaux forcés est partagée en deux périodes : celle de la prison et celle du commandement libre. A l'issue de cette deuxième période, le forçat condamné au bannissement perpétuel entre dans la classe des *poselentsy*, ou colons forcés. On le ramène dans une province de la Sibérie orientale. Il rencontre là les *poselentsy* qui n'ont pas été condamnés aux travaux forcés et les bannis administratifs, ou *sylvi*, qui sont des colons forcés à temps.

Les bannis de ces deux classes, qui se confondent, vivent sous la stricte surveillance de la police et sont soumis à des

Digitized by Google

règles très sévères que M. Kennan nous fait connaître : « Quand un banni administratif, dit-il, après un long voyage, de plusieurs mois peut-être, a enfin atteint la ville ou le village de Sibérie qui lui est désigné comme lieu de résidence, il est conduit au bureau de police, où on lui remet une carte d'identité, un billet de logement et un exemplaire imprimé des ordonnances et règlements de police On lui apprend qu'il ne peut dépasser les limites de la commune, que sa correspondance sera contrôlée et qu'à des intervalles très rapprochés, il devra se présenter régulièrement devant le chef de la police ou bien qu'il sera surveillé par un agent qui viendra le surprendre à domicile aussi souvent qu'on le jugera nécessaire.

« Son premier soin, en sortant du bureau de police, est de chercher un logement. Son passeport de banni et son règlement de police en poche, il court les rues. Dans son billet de logement rien n'indique qu'il est un banni ; mais chacun le sait dans la commune ; il est venu sous escorte ; aussi les logeurs refusent-ils de lui louer une chambre. Un condamné politique est, selon toute apparence, un homme très dangereux, et puis il peut être visité nuit et jour par la police. Un paysan n'aime pas de voir pénétrer chez lui, tous les jours et peut-être une demi-douzaine de fois, un agent soupçonneux ; ensuite, il peut être obligé d'épier son locataire et être appelé comme témoin chez le commissaire. En considérant tous ces désagréments possibles, le paysan préfère n'avoir pas affaire à une personne dont il ne sait en somme qu'une chose : c'est qu'elle est sous la surveillance de la police.

« Quand le déporté politique, éreinté, courant ainsi de porte en porte pour chercher un toit où s'abriter, se voit partout repoussé avec crainte et mépris, il comprend pourquoi les anciens appellent le billet de logement du déporté un « passeport de loups ».

« Enfin, avec l'aide peut-être d'un autre banni, notre homme réussit à louer une chambre misérablement meublée. Il déballe son maigre bagage et... regarde autour de lui... Sa première question, et la plus grave qui se présente à son

Digitized by Google

esprit, est celle de son entretien. De quoi vivra-t-il? Il a laissé dans la Russie d'Europe, sans moyens de subsistance peut-être, sa femme et ses enfants; bien souvent leur malheureux sort l'a profondément affligé, et, maintenant, la question la plus brûlante est celle de sa propre nourriture. Que va-t-il faire? Il étudie l'ordonnance de police et apprend, au § 33, que les bannis trop pauvres reçoivent un secours de l'administration. Ce secours consiste en une somme de 6 roubles par mois. Il s'informe et apprend que cette mensualité est absolument insuffisante, même pour subvenir aux besoins les plus urgents. Il doit donc, pour vivre, chercher une occupation.

« Naturellement, il est plus difficile pour un homme instruit de trouver, dans un village écarté de la Sibérie que dans une ville comme Pétersbourg, une occupation en rapport avec ses connaissances. D'avance, il a renoncé à de grands profits, à des travaux agréables et qui lui seraient sympathiques; il est prêt à faire tout ce qui lui permet d'unir le corps à l'âme. Il possède une instruction universitaire; il parle deux ou trois langues; peut-être est-il un médecin habile comme l'était le Dr Belloi, banni à Verkhojansk; un photographe, comme M. Karelin, à Ustj-Kamenogorsk; un journaliste, comme M. Bielokonski, à Minusinsk. Il pense que, même en Sibérie, il doit pouvoir gagner au moins 2 fr. 50 c. par jour; avec 80 à 90 francs par mois, il y aurait peut-être moyen de se tirer d'affaire.

« Il reprend l'ordonnance de police et lit qu'il lui est défendu, sous peine de prison, d'exercer les professions d'instituteur, de médecin, de chimiste, de photographe, de lithographe, de bibliothécaire, de copiste, d'éditeur, de compositeur, de littérateur, de journaliste, de conférencier, d'acteur, d'avocat ou de libraire; il ne peut accepter de fonctions publiques. Que reste-t-il alors à un homme instruit? Toute occupation intellectuelle lui est interdite. Il ne possède pas l'habileté manuelle nécessaire pour devenir menuisier, cordonnier, charron ou forgeron; il n'a pas de capital pour s'établir négociant ou débitant; il ne peut se faire cocher, puisqu'il lui est défendu de sortir de la commune. La seule

Digitized by Google

chose qui lui reste, c'est de cultiver le sol. Les ordonnances de police ne lui défendent pas de planter des pommes de terre, des choux ou des carottes.

« Il se décide donc pour la profession de cultivateur. Mais toute la terre qui entoure le village appartient à la commune et est partagée entre ses membres. A quatre ou cinq verstes du centre, le déporté pourrait trouver un terrain; mais s'il franchit les limites étroites du village, il court le risque d'être emprisonné.

« Dans cette situation sans issue, il ne lui reste d'autre choix que de se tourner vers le gouverneur de la province, vers le gouverneur général ou vers le ministre de l'intérieur, et de demander comme une grâce à ces hauts personnages de bien vouloir lui reconnaître le droit de gagner son pain quotidien. »

Les exemples suivants montreront que cette dernière planche de salut fait bien souvent défaut.

En 1883, les déportés politiques d'Akmolinsk prièrent le gouverneur général de leur accorder le droit de donner des leçons de musique... Le gouverneur, le général Kolpakofski, trouva que les condamnés politiques pourraient détruire le loyalisme des enfants d'Akmolinsk, en leur enseignant des chants révolutionnaires, et il leur répondit que l'enseignement de la musique était interdit aux déportés. Il ajoutait que si les bannis d'Akmolinsk cherchaient du travail pour vivre, ils pouvaient louer leurs bras aux Kirghiz, qui les payeraient à raison de 20 à 30 centimes par jour.

Le général Kolpakofski fit encore une réponse identique aux exilés d'Ustj-Kamenogorsk, qui avaient demandé l'autorisation de cultiver une parcelle de terre appartenant à l'État. Ils s'engageaient à défricher le sol, à payer un loyer dès qu'ils auraient pu récolter et à abandonner à l'État, à la fin de leur période de bannissement, le terrain avec sa plus-value sans réclamer d'indemnité. A cette proposition si raisonnable, le général Kolpakofski répondit que les condamnés pouvaient louer leurs services aux cosaques.

Tous les gouverneurs ne sont pas aussi sévères et quelques-

Digitized by Google

uns, comprenant la pénible situation des exilés politiques, leur permettent d'exercer des professions interdites par les ordonnances de police.

Parfois les habitants des villes sibériennes interviennent en faveur des condamnés, mais leurs démarches sont souvent accueillies de façon à rebuter les plus dévoués.

En 1883, la Société médicale de Twer avait envoyé au ministre de l'intérieur un mémoire dans lequel ses membres attiraient l'attention de Son Excellence sur ce fait que des régions entières étaient privées de tous secours médicaux, alors qu'il y avait en Sibérie tant d'étudiants en médecine et de docteurs. La Société priait donc le gouvernement de bien vouloir établir une dérogation aux ordonnances de police et autoriser les condamnés médecins à exercer leur art dans l'intérêt des habitants. Nous n'étonnerons plus personne en disant que la seule réponse que donna le ministre fut l'ordre de dissoudre la Société médicale de Twer : deux de ses membres, qui occupaient une place officielle à l'hôpital, reçurent leur congé.

XIII

La défense d'exercer la médecine est absolue pour les bannis politiques; aucune raison, aucune circonstance ne permet de l'enfreindre, et M. Kennan cite des cas où elle deviendrait réellement ridicule si elle n'était odieuse.

Un jeune étudiant de Charkow, Nifont Dolgopolof, allait passer en 1880 son dernier examen de médecine, quand éclata à l'Université une de ces émeutes plus fréquentes qu'on ne le pense en Russie. Les autorités académiques demandèrent le concours de l'armée pour mettre les mutins à la raison; les cosaques accoururent et balayèrent les rues avoisinnant l'Université, en distribuant dans le tas de grands coups de fouet. Le jeune Dolgopolof, qui n'était ni un révolutionnaire ni même un indépendant, assistant en spectateur à ces scènes de brutalité, ne put s'empêcher de dire à un fonctionnaire civil : « Vous devriez avoir honte; c'est lâche et scandaleux

Digitized by Google

de frapper des hommes avec un fouet! » L'étudiant fut immédiatement saisi, emprisonné, et quelque mois plus tard il cheminait sur la grande route militaire de Sibérie, banni par ordre du ministre de l'intérieur. Il fut déporté à Kurgan, dans la Sibérie occidentale. En mars 1881, obligé de jurer fidélité au nouveau Tsar, il refusa de s'exécuter, le traitement qu'on lui avait infligé ayant fait de lui un révolté. Il fut pour ce refus exilé plus à l'est, à Tjukalinsk, au nord d'Omsk.

L'ispravnik de cette ville était un homme irascible, ignorant et brutal, nommé Iljin ; le jeune étudiant en médecine entra bientôt en collision avec lui. Dolgopolof était non seulement très versé dans la science médicale, mais il avait, en outre, un excellent cœur et, malgré les ordonnances de police, il ne pouvait s'empêcher de porter secours aux malades qui le faisaient appeler. L'ispravnik ayant eu connaissance de la chose, le fit comparaître et lui défendit formellement de soigner n'importe qui. Le Dr Dolgopolof se le tint pour dit et s'abstint dorénavant de pratiquer son art.

Un jour de l'automne 1883, la femme du bourgmestre de Tjukalinsk, M. Balakhin, homme riche et important, fut blessée à la jambe par un coup de fusil. La blessure était grave et l'extraction de la balle semblait devoir être une opération difficile. Le médecin de la ville, le Dr Hull, nerveux et timide, vint panser la blessure, mais il n'osa pas retirer la balle. Sur ses conseils, le bourgmestre fit appeler le Dr Dolgopolof : « C'est un habile chirurgien, avait dit le médecin; lui seul ici peut tirer votre femme d'affaire. »

« Je ne puis pas pratiquer », fit savoir le jeune banni.

— Mais, répondit M. Balakhin, il s'agit d'un cas de vie ou de mort.

— Je le regrette ; mes relations avec l'ispravnik sont des plus mauvaises. J'ai déjà eu des désagréments avec lui pour avoir soigné des malades sans autorisation, et il m'est sévèrement défendu, d'une façon absolue, sous peine d'emprisonnement, de pratiquer mon art, pour n'importe quel motif.

— Vous avez été banni en Sibérie, reprit le bourgmestre, à cause de vos sentiments humanitaires. N'aurez-vous pas le

Digitized by Google

courage, malgré les menaces de la prison, de secourir ma femme mourante?

— Si vous posez ainsi la question, c'est autre chose. Je ferai l'opération et en subirai les conséquences. »

Le Dr Dolgopolof alla donc voir Mme Balakhina et trouvant que son état n'exigeait pas de soins immédiats, il télégraphia au gouverneur Lissogorski pour lui demander l'autorisation de faire l'opération que le médecin local n'osait entreprendre. La réponse revint une heure après. Le gouverneur se déclarait incompétent et conseillait au bourgmestre de s'adresser au département médical du ministère de l'intérieur, à Pétersbourg, c'est-à-dire à 2,000 kilomètres de là.

« Vous voyez, » fit dédaigneusement le Dr Dolgopolof, « quel intérêt vos supérieurs portent à la vie humaine. »

Et, sans plus tarder, il fit l'opération qui réussit fort bien. Le lendemain, l'ispravnik fit jeter le courageux chirurgien en prison. Il ouvrit ensuite une enquête. Le procès-verbal en est consigné dans les archives de la province de Tobolsk, sous la rubrique suivante : *Enlèvement non autorisé d'une balle de la jambe de Madame Balakhina, femme du bourgmestre de Tjukalinsk, par le banni administratif Nifont Dolgopoloj.*

Pendant que son procès traînait en longueur, le jeune homme contracta le typhus dans sa prison. Les habitants de la ville s'étaient vivement intéressés à ce jeune médecin, victime de son dévouement; aussi lui apportait-on tous les jours, à la prison, des vivres et des fleurs. Ces manifestations émurent l'ispravnik, qui ordonna de ramener le malade à son domicile. Mais en même temps, il avertissait le gouverneur Lissorgorski qu'un banni, nommé Nifont Dolgopolof, exerçait sur la ville une très pernicieuse influence; il demandait en conséquence de bien vouloir donner l'ordre de le déplacer; de la grave maladie du banni, il ne disait naturellement rien. Le gouverneur, ignorant la vraie situation, envoya aussitôt l'ordre de conduire, par étapes, le condamné politique à Surgut, au nord de la province de Tobolsk, sur l'Ob.

En possession de cet ordre, l'ispravnik commanda une escorte pour emmener son ennemi; mais l'officier de l'escorte,

Digitized by Google

se fondant sur un article de la loi, refusa d'accepter le malade. L'ispravnik Iljin voulait absolument être débarrassé de sa victime; il loua une charrette de paysans et, aux mépris des ordonnances, envoya les hommes de sa police pour emporter le docteur hors de la ville.

Nifont Dolgopolof était chez lui, au lit, encore si faible qu'il ne pouvait se lever. Les agents de la police le saisirent, et tel qu'il était vêtu de sa simple chemise de nuit, ils le jetèrent sur la charrette. C'était le 24 octobre 1883. Le temps était froid et le voyage aurait certes eu des suites funestes pour le docteur si un ami n'avait jeté sur ses épaules une chaude pelisse. Le malade fut conduit ainsi, à 200 kilomètres, à Ischim où se trouvaient à cette époque onze bannis politiques, parmi lesquels le nouvelliste Machtet.

Ils connaissaient presque tous le docteur Dolgopolof et tous savaient son histoire. Quand ils le virent arriver dans un état pitoyable, ils déclarèrent qu'ils s'opposeraient, même par la force, à tout nouveau transport du malade. Ils le firent examiner par le médecin civil et télégraphièrent au gouverneur Lissorgorski, lui demandant si l'ispravnik de Tjukalinsk avait le droit de faire porter sur une charrette, à cette époque de l'année, un homme mourant, vêtu d'une simple chemise de nuit. Le gouverneur télégraphia à l'ispravnik d'Ischim, de faire soigner le jeune médecin à l'hôpital et suspendit l'ordre de le conduire à Surgut jusqu'à sa guérison.

Quand Nifont Dolgopolof fut rétabli, quelques mois plus tard, il fut néanmoins exilé à Surgut.

D'après les règlements impériaux, l'ispravnik Iljin, de Tjukalinsk, aurait dû être sévèrement puni par son supérieur pour avoir fait voyager un malade; il ne fut jamais inquiété pourtant. On racontait à Ischim qu'une somme de 500 roubles, adroitement envoyée à Tobolsk, avait suffit pour adoucir la sévérité du gouverneur. Étant donnée la vénalité des fonctionnaires russes, vénalité reconnue par tous les auteurs, ce fait n'offre rien d'étonnant.

On pourrait croire que des cas pareils sont absolument exceptionnels et trouver qu'en somme il ne faut pas leur

Digitized by Google

donner trop d'importance dans un résumé sur le régime des condamnés politiques. Mais ils sont si fréquents, et M. Kennan en cite tant, qu'il nous parait impossible de les passer sous silence. Un exemple ou deux de la brutalité des mœurs administratives en Russie, montre sous son vrai jour l'état d'âme du gouvernement impérial.

En revenant des mines de Kara, M. Kennan passa par Minusinsk, petite ville située près de la frontière de Mongolie sur l'Ienissei supérieur. Il fut tout étonné de trouver dans ce coin retiré de la Sibérie orientale un musée d'histoire naturelle renfermant, entre autres choses, de belles collections de plantes, de minéraux et d'objets archéologiques, dont beaucoup provenaient de la Mongolie fort proche. Ce musée, installé dans la maison communale, occupait sept salles dans lesquelles les collections étaient parfaitement classées. Un catalogue très bien dressé comprenait 23,859 numéros. A côté de ce musée se trouvait une bibliothèque renfermant dix mille volumes. Tous les hommes instruits du pays parlaient avec éloge de ces deux institutions, qui n'ont pas leurs pareilles dans toute la Sibérie.

M. Kennan ayant demandé comment l'honneur de posséder de telles richesses scientifiques était échu à Minusinsk, il lui fut répondu que ces deux installations étaient l'œuvre d'un banni politique, le Dr Martinow. Comme tant d'autres, le Dr Martinow avait été un jour déporté à Minusinsk avec sa femme sans trop savoir pourquoi, par la voie administrative, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, sans avoir passé devant un tribunal. Après des commencements très difficiles il avait fini par obtenir l'autorisation d'ouvrir une pharmacie. Pendant ses heures perdues, il avait rassemblé des collections de plantes et de minéraux, et avait intéressé à son œuvre les instituteurs de la contrée avec lesquels il faisait des échanges. Au bout de quelques années, il fit don de ses collections à la ville qui les accepta avec reconnaissance et les installa, comme nous avons vu, à la maison communale. Malgré cet état de choses qui semblait devoir créer au Dr Martinow une situation privilégiée, sa femme et lui étaient toujours traités comme les

Digitized by Google

autres déportés politiques, et les règlements de police gardaient pour eux toute leur sévérité. A date fixe ils devaient se présenter régulièrement devant le commissaire en chef de la police, même quand l'état de la jeune femme semblait devoir l'en dispenser. Ainsi la veille de la naissance d'un de leurs enfants, le chef de la police obligea Mme Martinow à venir en personne signer le registre de présence, en la menaçant de la prison si elle ne venait pas. Au risque de mettre son enfant au monde dans le bureau du commissaire, la jeune femme dut obéir.

L'aventure qui survint au mari, un peu avant l'arrivée de M. Kennan à Minusinsk, est aussi bien typique et rappelle le cas du Dr Dolgopolof.

Une nuit on vint frapper à la porte de la pharmacie. Un paysan venait d'être blessé par un ours et son état était grave. Le médecin devait venir tout de suite s'il voulait encore trouver l'homme vivant.

Le Dr Martinow avait reçu l'autorisation de soigner les malades, mais il ne pouvait pas sortir de la ville sans permission spéciale. Or, à cette heure tardive, il ne pouvait songer à aller réveiller l'ispravnik. Et pourtant il fallait sauver le pauvre paysan. Il partit donc espérant tenir secrète son équipée nocturne. Le paysan avait eu la jambe broyée; l'opération fut assez longue, mais réussit parfaitement, et avant le jour le Dr Martinow était rentré chez lui. Personne ne l'avait vu.

Mais les paysans témoins de l'opération ne purent se taire et l'ispravnik finit par apprendre la chose. Aussitôt il avertit le gouverneur de la province, le général Pedaschenko qui donna l'ordre de mettre le coupable en prison.

Le Dr Martinow eut beau écrire au gouverneur, lui expliquer la situation où il s'était trouvé, rien n'y fit. Après une assez longue détention, le Dr Martinow fut condamné à cinq nouvelles années de bannissement. C'est ainsi que le représentant du gouvernement récompensa le dévouement et le zèle de cet homme de bien.

Ces deux exemples pris au hasard suffiront pour faire com-

Digitized by Google

prendre la haine que tous les condamnés politiques portent au gouvernement autocratique de leur pays. Ils montrent aussi que tous les torts ne sont pas du côté des révoltés.

XIV

Le cruel régime que nous venons d'exposer a soulevé plus d'une protestation en Russie. On rencontre, même parmi les fonctionnaires, des hommes aux tendances libérales qui blâment sévèrement l'attitude du gouvernement et cherchent dans la mesure de leurs moyens à adoucir la vie des exilés de Sibérie.

M. Kennan se plait à le reconnaître. Son enquête sur le régime pénitentiaire n'aurait jamais été complète et n'aurait même pu réussir s'il n'avait obtenu leur concours.

« Notre travail », écrit-il, « a été facilité, dans toutes les parties de la Sibérie, par des fonctionnaires honnêtes et intelligents qui tous, presque sans exception, condamnaient absolument le système de déportation ou tout au moins son mode actuel ». Leur franchise a même plus d'une fois étonné le publiciste américain.

« Le système de déportation me procure les moyens de vivre », disait un haut fonctionnaire de l'administration des prisons, « mais je n'en verrais pas moins avec bonheur sa disparition. Le régime actuel est un mal pour la Sibérie, un mal pour le coupable et une cause d'indiscible misère; mais que pouvons-nous faire? Lorsque nous nous plaignons à nos supérieurs à Pétersbourg, ils nous punissent, et même très sévèrement. J'ai appris à agir pour le mieux et à me taire. »

« J'ai fait des rapports jusqu'à satiété », déclare un autre, « sur les abus et les misères de ma division. La prison ici n'est pas même bonne pour enfermer des chiens et, depuis des années, je demande qu'on en bâtisse une nouvelle; le seul résultat que j'ai obtenu est une interminable correspondance. »

La population est favorable aussi dans beaucoup de localités aux bannis. « La sympathie pour les pauvres exilés politiques est bien plus grande qu'on ne le pense. Un soir, dit

Digitized by Google

M. Kennan, j'assistais à une assemblée socialiste privée, dans une ville de Sibérie, où tous les condamnés politiques de l'endroit étaient présents. J'y remarquai aussi plusieurs notabilités de la ville et six ou huit officiers de l'armée. Ceux-ci étaient des plus intimes avec les condamnés et chantaient avec eux les chansons interdites comme révolutionnaires. »

A Pétersbourg même, M. Kennan fit la connaissance de plusieurs fonctionnaires qui parlaient avec éloge des condamnés politiques et qui lui fournirent beaucoup de documents intéressants.

Mais plus haut, dans les régions gouvernementales, chez ceux qui, d'un mot, pourraient tout changer, règnent la dureté de cœur la plus implacable et la plus brutale indifférence.

Pourquoi? se demande à chaque pas le voyageur, pourquoi n'écoute-t-on pas quelques plaintes, pourquoi ne corrige-t-on pas les abus les plus criants? Parce que, répond le Russe ainsi questionné, ceux qui voudraient le faire n'en ont pas le pouvoir et ceux qui en ont le pouvoir ne veulent pas le faire.

Chaque année, des rapports exposant la vraie situation passent sous les yeux de l'empereur. Alexandre III, se contentait d'écrire en marge : Une histoire mélancolique et pas neuve! » Parfois une enquête est ouverte, illusoire. Après dix ans elle est abandonnée, sans résultat. Les lettres succèdent aux rapports, mais à chaque changement de fonctionnaire il faut tout recommencer. » Combien de fois, dit encore un gouverneur, n'ai-je pas demandé de pouvoir faire transporter en été les bannis par voitures, au lieu de les faire marcher lentement pendant toute l'année. J'ai démontré, avec chiffres à l'appui que le transport entre Atschinsk et Irkoutsk serait non seulement plus humain, mais aussi plus économique, à l'aide de voitures, car on épargnerait les frais de nourriture et de vêtements. Jamais on ne m'a répondu. »

Ainsi donc, toujours la même coupable indifférence. Le gouvernement russe connaît l'état des choses, en Sibérie, la situation des prisons et la manière dont sont traités les condamnés par les fonctionnaires de tous grades : les avertisse-

Digitized by Google

ments des esprits clairvoyants et les rapports d'hommes intègres ont dû lui ouvrir les yeux.

Mais il ne change rien au système établi. A côté d'un code pénal barbare, il lui faut un régime pénitentiaire barbare. Il se plaît à faire souffrir ses adversaires politiques, c'est-à-dire tous ceux qui montrent une certaine indépendance d'esprit. Ce sont ceux-là seuls qui nous intéressent et nous lui abandonnons volontiers les brutes criminelles qui ne cherchent qu'à tuer et à détruire. L'exil, la perte des droits civils, le séjour dans d'infectes prisons ne sont pas, à ses yeux, des peines assez fortes ; il faut encore y ajouter non seulement des tortures morales, mais encore des tortures physiques, les privations de toute espèce et les mauvais traitements quotidiens. Il ne lui suffit pas, à ce gouvernement froidement cruel, d'enfermer, dans des localités perdues, des hommes qui ont reçu souvent une belle culture intellectuelle, il faut encore les empêcher de continuer leurs études, leurs travaux scientifiques, les empêcher de vivre en utilisant leurs connaissances et ne leur laisser d'autres ressources que de retourner la terre pour le compte de pasteurs ou de soldats.

C'est là un régime honteux qui doit finir par draîner toutes les intelligences du pays. Et le gouvernement semble comprendre tout l'odieux de sa conduite, car il rougit de la faire connaître au monde. Pour empêcher la divulgation des faits qui se passent en Sibérie, il a muselé solidement la presse de son pays. Grâce à la censure, aucun journal ne peut révéler la situation des prisonniers politiques sans être immédiatement suspendu ; aucun ouvrage, aucun article étranger qui se rapporte à ce sujet ne peut passer la frontière. C'est ainsi que la *Century Magazine*, la revue américaine qui a publié l'étude de M. Kennan, ne parvenait plus à ses abonnés de Russie que dans un état pitoyable ; tous les articles sur la Sibérie étaient barbouillés d'encre d'imprimerie, « caviardés » selon l'expression russe. Souvent même les censeurs s'étaient bornés à arracher les pages incriminées.

Tous ces obstacles dressés devant celui qui veut connaître la situation exacte des condamnés politiques ne rendent que

Digitized by Google

plus méritoires les efforts de l'auteur américain pour arracher aux prisons et aux mines de Sibérie leur douloureux secret. Et nous espérons avoir montré suffisamment que M. Kennan a réussi dans la tâche ingrate qu'il s'était tracée.

MARCEL VANDERKINDERE.

Digitized by Google

LA FEMME QU'IL VOUS FAUT

La femme qu'il vous faut? C'est difficile à dire.
Mais puisque vous voulez savoir mon sentiment,
Je ne vous cache pas qu'un physique trop grand
N'a jamais eu le don de beaucoup me séduire.
C'est très beau, c'est très noble et c'est très imposant;
Mais cette majesté, dont la froideur le glace,
Ne charme pas l'amour qui préfère la grâce.
Trop petite, à mon sens, ne convient pas non plus.
Une petite femme est pourtant fort mignonne,
La gentillesse éclate en toute sa personne;
Ses mouvements sont vifs et ses airs résolus :
Mais pour l'atteindre, il faut se baisser presqu'à terre,
Il semble que l'on presse un enfant sur son cœur :
Si l'une nous déplaît par excès de grandeur,
L'autre, pour en manquer, ne saurait point nous plaire.
La moyenne, je crois, vaut encore le mieux,
Outre que la mesure est la loi de la vie,
Ce fut, de tous les temps, le type aimé des dieux ;
Elle a de l'élégance, elle a de l'harmonie
Et la beauté naquit de ce mélange heureux.

Jolie est un attrait; on peut être jolie
Pourtant, sans inspirer beaucoup de sympathie.
Si la séduction qu'un visage revêt
A l'âme qui l'anime emprunte son reflet,
Si c'est l'âme, en un mot, qui nous ravit en elle,
C'est un trésor du ciel et nous devons l'aimer.

Digitized by Google

Ce qu'on voit au dehors est fait pour nous charmer,
Et nous montre combien l'âme doit être belle.
Mais une beauté froide et sans expression,
Devant sa propre image en admiration,
Pour aimer son mari s'aime trop elle-même;
Provoquer les regards est son rêve suprême;
Ce n'est qu'une coquette, elle n'a pas de cœur,
Et ne peut ni goûter, ni donner le bonheur.
Sous ce rapport encor, je tiens pour la moyenne.
L'éclat de sa beauté n'attirant pas les yeux,
De ses adorateurs elle n'est pas en peine,
Son mari confiant n'en est que plus heureux.
Qu'au surplus, elle soit blonde, rousse ou châtaine,
La chose importe peu, pourvu qu'elle soit saine.
Prenez, à cet égard, l'avis d'un médecin.
Un être maladif n'est pas fait pour l'hymen.

Au moral, choisissez une femme agréable,
Bonne, compatissante et douce aux malheureux.
Une méchante femme est un suppôt du diable,
Une femme charmante est un présent des dieux.
Mais comment le savoir? Il faut s'en rendre compte,
Comme l'effet, toujours, à la cause remonte.
Étudiez, d'abord, le visage, avec soin :
Si les traits en sont durs, c'est d'un mauvais présage.
Des sentiments du cœur ils expriment l'image,
Une bonne médaille est marquée au bon coin.
Ne vous fiez pas trop aux figures pensives ;
Ces anges au regard, langoureux et profond,
Ressemblent à la mer dont on connaît les rives,
Mais dont jamais les yeux ne pénètrent le fond.
Les femmes, il est vrai, sont pleines de malice ;
Elles changent leurs traits au gré de leur caprice,
L'apparence est trompeuse et peut nous abuser.
Aussi faut-il encor les entendre causer.
Celle qui dit souvent du mal de sa voisine,
Sera, dans son ménage, agressive et chagrine.

Digitized by Google

Les regards inquiets cachent un cœur jaloux.
Cela flatte un amant, mais agace un époux.
La doucereuse est fausse et, sous son air timide,
Cache les noirs desseins d'une chatte perfide.
Elle marche sans bruit et parle sans crier,
Mais au bout de ses doigts sont des griffes d'acier.
Ces signes, toutefois, ne sont pas infaillibles.
Il peut même arriver qu'ils ne soient pas visibles.
La femme, à volonté, dissimulant ses traits,
Sait aussi déguiser ses sentiments secrets.
Je vous conseille donc une épreuve suprême.
Quoique la chose soit pénible quand on aime,
Contrariez ses goûts, montrez-vous exigeant,
Soyez, touchant vos droits, un Turc intransigeant.
Soutenez, hardiment, que le ciel a fait naître
L'homme pour dominer et commander en maître,
La femme pour lui plaire et non pour gouverner.
Si vous voyez son front doucement s'incliner,
Si son œil vous sourit, si sa main s'abandonne,
Aimez-la, faites-en votre femme, elle est bonne.
Mais si l'impatience éclate dans ses yeux,
Si son front révolté se redresse orgueilleux,
Votre contrat, fût-il signé devant notaire,
Rompez, sans hésiter, ce n'est qu'une mégère.

J'aime beaucoup le rire et la franche gaieté.
Une femme enjouée est dans une famille,
Comme un enfant heureux qui folâtre et babille.
Le fond de sa nature est la sincérité.
De mille traits charmants, son esprit étincelle,
Et par sa bonne humeur fait tout rire autour d'elle.

Les airs indépendants sont de mode aujourd'hui,
C'est le progrès des mœurs et tout marche avec lui.
Mais la simplicité me semble un don céleste.
Vive, quand on la trouve, une femme modeste !
Elle ne brille pas, mais c'est une humble fleur,

Digitized by Google

Dont le parfum caché nous enivre le cœur.
Du toit que nous aimons, c'est le ramier fidèle.
C'est pour nous qu'elle vit, pour nous seuls qu'elle est belle,
Et, tout ce qu'elle fait ne s'adressant qu'à nous,
Elle nous rend heureux, sans nous rendre jaloux.

D'esprit, n'en exigez qu'à dose modérée,
A moins de frapper juste et d'être circonspect,
Ce n'est le plus souvent qu'un futile caquet.
Dieu vous garde surtout d'une femme lettrée.
Soyez bien convaincu qu'elle ne vous fera
Que des rôtis brûlés et du mauvais potage.
Son cerveau doctoral, constamment à l'ouvrage,
N'aura jamais le temps de songer au ménage.
Et, si vous vous plaignez, elle déclamera.
Non, pourtant que j'estime une femme bornée,
C'est un sourd, dont l'oreille à comprendre obstinée,
Ne sait pas ce qu'on dit, saisit tout de travers
Et se fâche de voir qu'il répond à l'envers.
Mais j'aime un être aimant rempli d'intelligence,
Qui tient la maison propre, en soigne la dépense,
Sait parler sensément et borne son esprit
A vivre de manière à plaire à son mari.
La femme ne doit pas avoir d'autre génie.
Celle à qui Dieu donna cette philosophie,
Est bien proche d'atteindre à la perfection.

Que dire, après cela, de l'éducation?
Sous cent aspects divers elle peut se produire,
Mais le meilleur encore, que l'on en puisse dire,
C'est qu'il est bon d'avoir tous deux les mêmes goûts.
C'est l'unique moyen d'être heureux entre époux.
Il n'est pas, sous le ciel, de pire tyrannie,
Que deux êtres humains, accouplés pour la vie,
Qui doivent le rester et ne s'accordent pas.
C'est, comme qui dirait, chien et chat qu'on enchaîne,
L'un griffe, l'autre mord, et, quand ils sont bien las,

Digitized by Google

Pour comble de malheur, il leur reste la haine.
Ce sont à mon avis les élus d'ici-bas,
Ceux qui même en s'aimant parviennent à s'entendre.
Le temps jaloux s'attaque à l'amour le plus tendre,
Sur l'arbre, déjà mûr, par l'automne plié,
Heureux qui peut cueillir les fruits de l'amitié.
L'amitié, c'est le miel qui reste au fond du verre,
C'est le bonheur paisible après la passion.
Il est si doux d'avoir un tendre compagnon,
A qui l'on peut ouvrir son âme toute entière,
Qui comprend votre joie et plaint votre misère.
Ce fruit, tombé de l'arbre, à l'automne des ans,
Est, peut-être, plus doux que les fleurs du printemps.

En fait de liaison, vous connaissez l'adage :
Pares cum paribus. Le dicton est bien vieux,
Mais dans sa crudité je le trouve fort sage,
Le progrès jusqu'ici n'a pas inventé mieux.
Nos faiseurs de romans, nos rêveurs de chimères
Aiment à marier des cœurs et des chaumières.
C'est très beau dans leurs vers, mais le niveau du rang
Me semble du bonheur être un plus sûr garant.
Combien, le cœur épris d'une folle tendresse,
Dans une heure d'amour épousant leur maîtresse
Et croyant dans ses bras rencontrer le bonheur,
Tout à coup, réveillés des douceurs de leur songe,
Ont compris, mais trop tard, que c'était un mensonge!
L'illusion a beau nous aveugler le cœur,
De la froide raison, tôt tout tard, l'heure sonne,
On voit ce qu'on reçoit et l'on voit ce qu'on donne.
On donne sans compter sa fortune et son nom :
De ses meilleurs amis, on encourt l'abandon;
Du monde, où l'on était accueilli comme un hôte,
On se sent, tristement, exilé par sa faute;
Et si l'on tend la main à ses parents déçus,
Avec empressement la leur ne s'ouvre plus.
Qu'avez-vous en retour? Une femme jalouse,

Digitized by Google

De n'être point égale à celui qui l'épouse,
Qui n'ayant pas vos mœurs, ne peut s'en arranger,
Remplit votre maison d'habitudes nouvelles,
Chasse le peu d'amis qui vous restaient fidèles,
Et de la cave au toit finit par tout changer.
Alors adieu l'amour dont l'étreinte rapproche,
On se sent malheureux et l'on se le reproche.
A chaque occasion prompts à se disputer
On finit par ne plus pouvoir se supporter.
Et n'espérez jamais que la femme cruelle
Compatisse aux tourments que vous souffrez par elle.
Vous deviez les prévoir et les avez voulus.
A quoi peuvent servir vos regrets superflus?
N'a-t-elle pas aussi sa peine et sa tristesse?
Elle attendait de vous le bonheur et l'ivresse.
Vous ne lui donnez rien, c'est elle qui se plaint;
Au fond elle a raison, son but n'est pas atteint.
Elle a manqué sa vie en l'unissant à celle
D'un homme dont le rang est trop au-dessus d'elle,
Et qui, de bonne foi, se croyant généreux,
Au lieu d'un bon ménage a fait deux malheureux.

Je conclus en faveur de l'antique morale.
Pour éviter ces maux, épousez une égale.
Non qu'il faille chercher l'équilibre parfait,
Et mesurer la femme à la dot qu'on lui fait.
Non, mais qu'elle appartienne, au moins, à votre classe,
Et que dans votre monde elle soit à sa place.
Plus ou moins de fortune, alors, importe peu;
Quand on est élevé dans le même milieu,
On en a le parler, les façons, la culture,
Les goûts et les penchants sont de même nature,
Et cette affinité rapprochant les esprits,
Rapproche aussi les cœurs et les rend mieux épris.
Puis on garde son rang; si l'on veut, on peut suivre
Le monde où l'on était accoutumé de vivre.
Les parents des deux parts se traitent en amis

Digitized by Google

Et, pour surcroît de biens, l'aisance est au logis.
Est-ce à dire, pourtant, que malgré ces présages,
Le ciel ne puisse pas se couvrir de nuages?
Non, le plus clair azur se voile par instants,
Mais un coup de soleil ramène le beau temps.
Un mot, venu du cœur, calme et réconcilie,
Et, si d'instincts mauvais l'âme n'est pas remplie,
On n'a qu'à se baisser et qu'à tendre la main
Pour cueillir le bonheur tout le long du chemin.

Je me résume, ami, moyenne de stature
Du cœur et du bon sens, une douce nature,
Des goûts en harmonie, un rang qui s'équivaut,
Voilà pour être heureux la femme qu'il vous faut.

E. MINNAERT.

Digitized by Google

UN VAILLANT SOLDAT [1]

Le public est plus que jamais épris des souvenirs de la grande épopée militaire française. Chaque jour voit éclore de nouvelles publications apportant le récit, plus ou moins fidèle, plus ou moins intéressant, d'un des acteurs de ce drame inoubliable où les passions humaines se révèlèrent dans tout ce qu'elles ont de plus noble ou de plus abject. Celle dont nous allons parler peut compter parmi les meilleures, et elle offre pour nous cet attrait particulier qu'elle émane d'un enfant de notre pays, d'un jeune Montois dont les parents ont glorieusement perpétué les traditions dans les rangs de notre propre armée.

Comme tant d'autres jeunes gens de l'époque, Lahure, né en 1767, fut entraîné dans la carrière militaire par la révolution brabançonne. A peine était-il à l'Université de Louvain qu'il s'enrôla parmi les volontaires du Hainaut dans l'armée des États. Et, comme beaucoup d'autres aussi, épousant les idées plus modernes de Vonck, il se trouva, à la fin de la révolution, sous-lieutenant prêt à tirer l'épée contre ceux pour lesquels il avait pris les armes, préférant dès lors passer en France pour revenir sous le drapeau tricolore assurer l'indépendance et la liberté de sa patrie. On sait ce qui en advint et comment la légion Belgique, où Lahure conquit rapidement et vaillamment ses grades de lieutenant, puis de capitaine, fournit en somme une brillante pépinière d'officiers à la République

(1) Souvenirs de la vie militaire du lieutenant général baron L.-J. Lahure. 1787-1815, publiés par son petit-fils, avec une introduction de M. Paul Duplan. Paris, A. Lahure.

Digitized by Google

Française, au Consulat, à l'Empire. Toujours employée à l'avant-garde, la légion Belgique soutint partout l'honneur de son nom, et en même temps ses membres purent mieux juger des défectuosités des plans, de l'incapacité, voire de l'indignité de certains de leurs généraux et de beaucoup de leurs compagnons d'armes. Il faut lire ce que dit ce témoin oculaire de l'esprit qui régnait parmi les volontaires français : « Les bataillons de volontaires, tant qu'ils restèrent à l'état d'unités, apportèrent plus de causes de désordre que de force réelle. Les premiers, formés en 1791, furent les moins mauvais, parce qu'ils étaient encadrés par des officiers et sous-officiers du métier. Mais ceux qui vinrent ensuite, sous le nom de fédérés, furent généralement déplorables. Leurs chefs étaient nommés à l'élection, et on votait, non pas pour les plus capables, mais pour les candidats réputés comme les plus jacobins. Ces gradés, sans autorité, sans connaissances militaires, ne pouvaient ni se faire respecter, ni donner une instruction qu'ils ne possédaient pas. Aussi, fallait-il voir la tenue de ces bataillons et leur indiscipline ! Ils étaient la terreur des cantonnements par leurs maraudes. Beaucoup d'hommes se faisaient suivre de leurs femmes ou de leurs maîtresses et de leurs enfants ; on peut se figurer l'aspect que présentaient ces rassemblements. » Ainsi s'exprime Lahure, et s'il n'était pas besoin de cette appréciation pour détruire la trop fameuse légende de la génération spontanée des armées républicaines, encore vient-elle corroborer toutes celles dont on se complait, dans certains milieux, à contester la pertinence. De ces soldats improvisés, plus de la moitié quittaient les drapeaux avec une facilité inouïe ; sur les cent mille Français entrés en Belgique, dit Lahure, il n'en restait plus que quarante-cinq mille à la fin de 1792. Ce fut la fusion de ces éléments douteux au milieu des troupes exercées de l'ancienne armée royale qui constitua, enfin, les robustes légions dont les exploits étonnèrent le monde. Même, il fallut quelque temps pour obtenir une cohésion et une discipline parfaites. A Rome, à Naples, sous Championnet et Masséna, plus d'une fois la panique et la révolte se produisirent dans les corps expéditionnaires, bien qu'elles n'atteignissent plus les

Digitized by Google

indignes proportions de celles qui se produisirent en 1792 et dont Lahure raconte avec horreur les hontes et les crimes.

Sa répulsion n'est pas moins vive pour la cruauté de la Convention à l'égard des généraux malheureux, malheureux surtout, le plus souvent, à cause de ces éléments hétérogènes et indisciplinés, rassemblés sous leur commandement. Et on ne le trouvera pas fort tendre pour les députés en mission auprès des armées, dont le courage personnel fut, en général, indiscutable, mais dont l'ignorance militaire et les excitations révolutionnaires compromirent plus d'une fois les opérations de guerre et l'ordre parmi les troupes. Il vit condamner et exécuter Kilmaine et Houchard, si braves et si loyaux; peu s'en fallut que Dampierre n'eût le même sort, et Hoche lui-même fut sur le point de partager la triste destinée de son chef, le général Leveneur, à la veille du siège de Dunkerque, où il devait se distinguer si brillamment.

A coup sûr, on l'a vu plus haut, tous ces généraux, improvisés eux-mêmes, n'étaient point des tacticiens consommés ni même de sérieux hommes de guerre. Lahure, qui avait la vocation au plus haut point, en cite des exemples topiques. Si l'on avait suivi ses indications et bien gardé le point vulnérable de la place, le siège de Lille ne se fût peut-être pas produit. A la terrible bataille de la Trebbia, un mouvement esquissé par lui faillit changer en un triomphe la défaite causée par les hésitations de Moreau. La blessure affreuse qu'il reçut là arrêta ce mouvement et mit un terme en fait à sa carrière, tout en lui valant le grade de général de brigade. C'était la première qu'il recevait, en dépit de six années ininterrompues de campagnes et de faits d'armes que constataient, en les récompensant, et son avancement rapide et le sabre d'honneur décerné par le Directoire et les lettres affectueuses de chefs comme Bernadotte, Murat, Marceau, Berthier, Macdonald.

Comme chef d'avant-garde, on peut dire que Lahure eut peu de maîtres. Partout on le voit se garder avec le soin le plus minutieux et pourtant profiter avec audace des moindres occasions que lui offre l'ennemi. Sans hésiter, il s'avance de sa

Digitized by Google

personne, entraînant ses soldats électrisés, et c'est ainsi qu'il prend Harlem un jour presque à lui seul, qu'il conçoit et exécute ce coup hardi de la surprise de la flotte hollandaise dans les eaux glacées du Zuiderzée.

On lit avec curiosité le récit authentique de cet incident resté fameux et quelque peu transformé par la tradition populaire. Transcrivons-le ici dans son éloquente simplicité :

« Nous entrâmes à Alkmaar le 22 janvier, vers 8 heures du soir. Pendant que ma troupe prenait son logement, je me renseignais sur l'étape que je devais parcourir le lendemain, et j'appris que la flotte hollandaise, forte de quatorze vaisseaux de guerre, était retenue immobilisée dans les glaces du Texel. Aussitôt l'idée me vint de tenter de m'en emparer par un coup de main, dont la réussite devait dépendre moins du nombre d'hommes à employer que de la rapidité de l'exécution. Six à sept lieues nous séparaient de l'endroit où se trouvait la flotte; il s'agissait d'y parvenir avant le jour et sans que l'éveil de notre approche eût été donné. Sur le champ, je réquisitionne toutes les voitures disponibles. Les ressources de ce genre n'étaient pas grandes; néanmoins, je réunis de quoi transporter une compagnie du 3e tirailleurs, à laquelle j'adjoignis mon escadron du 8e hussards. Le reste de mes troupes devait suivre et me rejoindre aussi vite que possible. Il était environ 1 heure du matin quand nous nous mîmes en route. Avant de partir, je donnais l'ordre de garder les portes de la ville et de ne laisser sortir aucun habitant, dans la crainte qu'un courrier ne nous devançât pour porter l'alarme. La nuit était horriblement noire, la neige couvrait les chemins et nous n'avancions que lentement. Enfin, vers 6 heures du matin, nous arrivâmes dans les dunes, à hauteur de la position de la flotte. Je m'y postai et attendis qu'il fît assez clair pour se diriger. Dès que les premières lueurs permirent d'apercevoir la masse sombre des vaisseaux, je fis monter mes tirailleurs en croupe des cavaliers et nous nous avançâmes en silence sur la glace. Les navires, surpris par l'apparition de cette troupe, font quelques préparatifs de défense; mais, se croyant entourés, car ils ne peuvent apprécier notre nombre à cause de

Digitized by Google

la demi-obscurité qui règne encore, ils se décident à parlementer. Un officier se présente et m'invite à monter à bord de la *Princesse Louise*. Je suis reçu par l'amiral Rentie et lui expose que mon avant-garde est suivie d'un corps d'armée contre lequel il est dans l'impossibilité de lutter, puisque sa flotte ne peut se mouvoir, et que, d'ailleurs, les Français sont maîtres de la Hollande. Finalement, l'amiral se soumet et se rend à discrétion. »

Très justement, le général Lahure était fier de cet exploit unique, et quand un tableau vint le rappeler dans le musée de Versailles, en en attribuant tout le mérite à Pichegru, il réclama et obtint une rectification qui lui était bien dûe.

On peut le dire, ce fut là le trait le plus marquant de la carrière du général. Pour le surplus, ses souvenirs ressemblent à ceux de beaucoup de ses contemporains. Avec eux, ils signalent la dureté de l'existence, la façon trop élémentaire dont la Convention et le Directoire assuraient l'alimentation et la solde des troupes, les conséquences qui s'ensuivaient, les exactions scandaleuses de quelques généraux et surtout des commissaires civils, les actes de cruauté réciproques des armées ennemies et des populations rebelles aux idées républicaines. Que dire sur tout cela qui n'ait été dit déjà? Des portraits lestement enlevés, des anecdotes souriantes, des jugements bien pesés accompagnent ces traits principaux. Les mémoires parlent aussi des rencontres émouvantes amenées par la diversité des drapeaux sous lesquels servaient des enfants du même pays. A un instant donné, on surprend dans les rangs des Autrichiens un homme qui parle français et que l'on veut massacrer comme émigré. Lahure s'approche et entend le malheureux s'écrier qu'il est de Mons. Il le sauve et se trouve dans les bras de son concitoyen Ribeaucourt. Pour les émigrés eux-mêmes, il est plein de compassion et souvent il cherche, à l'exemple de la plupart de ses compagnons d'armes, à les sauver des guillotines révolutionnaires. Mais le fait, si honorable qu'il soit, peut mener à l'échafaud, et quand une comtesse, jeune et jolie, surprise au Helder, demande à Lahure un entretien

Digitized by Google

particulier, il ne la reçoit qu'en présence de ses officiers pour éviter les dénonciations des terroristes. Avec les étrangères, on le trouve moins farouche et ce n'est point sans complaisance qu'il nous parle d'une autre comtesse, non moins jeune et jolie, qui tint à faire peindre leurs deux portraits, à Udine, durant les négociations du traité de Campo-Formio.

Sauf pendant le court espace de temps qui précéda ce traité, Lahure ne servit point sous Bonaparte et il n'eut point de contact personnel avec lui. Il ne fut pas de l'expédition d'Égypte, et le 18 brumaire le trouva en disponibilité par suite de ses blessures. Aux bains de Saint-Amand, où il était allé chercher sinon la guérison, — il resta estropié — mais l'adoucissement de ses souffrances, il fit la connaissance de la fille du premier président de la cour de Douai, une vaillante aussi, qui avait arraché sa meilleure amie des mains du féroce conventionnel Joseph Lebon, et il l'épousa en 1800. L'année suivante, par une élection particulièrement flatteuse, le département de Jemappes l'envoya au Corps législatif et lui renouvela depuis son mandat sans interruption. On le présenta même comme second candidat à la présidence de l'assemblée, après Fontanes. La liberté de son langage et de ses opinions de législateur ne lui conquit pas la faveur de Napoléon, qui lui garda rancune d'avoir désapprouvé le jugement trop sommaire de Moreau; mais l'Empereur appréciait le soldat à sa juste valeur, et il le lui prouva en le chargeant, en 1807, de la formation des levées extraordinaires, du commandement important du département du Nord et de la direction, comme chef d'état-major, de la campagne qui refoula les Anglais du bas Escaut qu'ils avaient envahi. Lahure eut même parfois plus de crédit qu'il n'en souhaitait, puisque Napoléon, avec sa netteté et sa rapidité accoutumées, nomma son frère sous-préfet de Tournai au lieu du candidat que ce frère et le général lui avaient recommandé. En 1813, il fut créé baron; dès 1801, il était commandeur de la Légion d'honneur.

Délicat pendant les guerres de l'Empire, le commandement du département du Nord devient périlleux à leur fatale issue. Au milieu des événements qui se succédaient alors, il était, dit

Digitized by Google

justement Lahure, plus difficile encore de discerner son devoir que de l'accomplir. L'intérêt suprême de la patrie fut sa règle inflexible et rien ne put l'en faire dévier, ni l'offre d'un duché et d'un million que lui fut transmise au nom de Louis XVIII, en 1814, ni celle du bâton de maréchal que lui firent les conjurés bonapartistes à la veille du retour de l'île d'Elbe. Il sut repousser les avances du traître Bourmont comme il dédaigna les insultes du duc de Berry. Cette attitude loyale lui valut la disgrâce de la Restauration, qui n'avait jamais eu ses sympathies. Il avait, disait-il, brisé son épée pour ne plus la reprendre. Au moins, l'estime et la sympathie de ses concitoyens l'entouraient-elles dans sa retraite de Wavrechain, où il avait reçu un jour Marie-Louise, voyageant avec son impérial époux, et qui n'avait point eu l'heur de lui plaire. C'est là qu'au lendemain de la révolution de Juillet vint le trouver le nouveau gouvernement pour lui remettre le commandement du département du Nord qu'il reprit aussitôt ; là aussi que, trois mois plus tard, on lui offrit le commandement des volontaires belges, qu'il déclina et que prit malheureusement don Juan Van Haelen. Devenu Français en 1814, Lahure le resta jusqu'à la fin de ses jours.

Qui sait ce qu'eût produit un commandant pareil, énergique, hardi, résolu, à la tête de nos volontaires et de nos soldats de 1830? Sans la perte de la bataille de la Trebbia, s'écrie Lahure, peut être le Consulat et l'Empire ne fussent-ils pas survenus et les destinées de l'Europe eussent été singulièrement modifiées. Une question de même nature se présente à l'esprit quand on songe aux suites de la bataille de Louvain.

Mais laissons ces réflexions rétrospectives et revenons à notre livre. Quelques pages le clôturent dans lesquelles Lahure nous raconte sa promotion au double grade de lieutenant général et de grand officier de la Légion d'honneur. Léopold Ier lui avait conféré semblable distinction dans l'ordre national belge. Le 30 avril 1834, il prenait définitivement sa retraite et mourut quelques années après entouré de l'affection des siens. La ville de Mons honora à son tour sa mémoire en plaçant son buste au milieu des portraits des illustrations

Digitized by Google

locales, parmi tant de brillants soldats auxquels elle se glorifie d'avoir donné le jour.

Tel est, en substance, cet intéressant volume, écrit d'une plume simple, sans forfanterie, et où l'on sent à chaque page la conscience et la valeur de l'auteur. Il est précédé d'une introduction d'un style plus triomphal, que quelques corrections de détails, historiques et géographiques, amélioreraient pour ce qui touche aux Pays-Bas. Sa place est marquée dans nos bibliothèques populaires, car il inspire à la fois le culte de l'honneur et l'esprit de discipline qui fait seul les armées robustes et victorieuses.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

LE COMTE DE BISMARCK A VERSAILLES PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

Les intérêts diplomatiques et les intérêts militaires doivent primer dans l'État, entre autres raisons, parce qu'ils constituent des intérêts nationaux, c'est-à-dire communs à tous les citoyens, tandis que les compétitions qui forment l'essence de la politique intérieure ne tendent, le plus souvent, qu'à favoriser un parti au détriment d'un autre parti.

L'indépendance nationale est, pour un pays, le premier des biens. En temps normal, la diplomatie défend cette indépendance; elle veille à ce que les traités qui la garantissent soient observés strictement; elle s'efforce d'aplanir les difficultés qui s'élèvent dans les relations avec l'étranger. Mais il arrive toujours dans la vie des peuples un moment où les conventions internationales sur lesquelles repose leur autonomie ou leur intégrité territoriale, sont méconnues par des puissances que les fluctuations de ce qu'on appelle l'équilibre européen mettent en mesure de ne pas respecter des traités qui les gênent : alors la diplomatie ne peut plus rien pour le salut de la patrie et l'armée entre en scène.

Le public, en général, ne place pas assez haut dans ses préoccupations tout ce qui touche à l'existence même de la nation. Trop souvent, on voit les intérêts des partis être soutenus avec une passion ardente et aveugle qui relègue au second rang les intérêts supérieurs du pays ou qui, même, fait sacrifier, d'un cœur léger, ceux-ci à ceux-là.

L'homme le plus illustre de la seconde moitié du XIX^e^ siècle,

Digitized by Google

le prince de Bismarck, est grand surtout parce que, doué de facultés géniales, il fut constamment patriote avant tout et par-dessus tout. « En toutes circonstances, disait-il, le politique doit uniquement et exclusivement se demander : « Où est, en « ceci, l'avantage de mon pays? Comment pourrai-je réaliser « le plus fructueusement cet avantage? »... Il faut servir sa patrie en se conformant aux faits et à la situation des affaires, en tenant compte des possibilités, en calculant les chances, non en suivant ses propres idées... Il ne faut pas imposer à la patrie ses préférences et ses désirs, mais les sacrifier entièrement aux nécessités du jour. La patrie veut être servie et non pas dominée. »

Peut-être accusera-t-on de duplicité l'homme d'État qui formulait ces préceptes et qui usa son existence à tenir tête au Parlement de son pays. On aurait tort, on se tromperait. Il ne faut pas oublier que M. de Bismarck, luttant contre les Chambres prussiennes ou le Reichstag, représentait l'élément vraiment national du peuple allemand. Ses adversaires, dont les coalitions, pour le moins étranges, parvenaient quelquefois à lui faire échec, étaient les ultramontains et les démocrates radicaux ou socialistes. Les premiers, mettant leurs intérêts confessionnels au-dessus de tout, prenaient leur mot d'ordre à Rome. Les seconds, membres de l'Internationale, partisans secrets ou avoués de la république universelle, reniaient l'idée même de patrie et se proclamaient eux-mêmes, *ipso facto*, étrangers dans leur propre pays.

Le prince de Bismarck poussait le patriotisme jusqu'à faire plier la morale ordinaire devant les intérêts suprêmes de la nation. A ses yeux, l'homme d'État ne doit respecter des traités et des engagements internationaux désavantageux que pour autant qu'il ne puisse pas faire autrement. Le chancelier approuve le gouvernement russe qui profite de la défaite des Français pour déclarer qu'il ne reconnait plus le traité de Paris de 1856, et qu'il reprend possession de la mer Noire. « Dans l'été de 1866, dit il un jour, l'Empereur (Napoléon III) aurait dû occuper l'objet de la proposition Benedetti (la Belgique) tandis que nous attaquions l'Autriche... Nous ne pouvions l'en

Digitized by Google

empêcher; l'Angleterre l'aurait-elle attaqué? C'est peu probable... Mais l'Empereur est un *Tiefenbacher* (songe-creux)! »

Ainsi cruement exposée, cette manière de voir, inspirée par la théorie de la raison d'État, semble au moins cynique. Il faut cependant y réfléchir avant de la condamner. Le prince de Bismarck, recevant une députation à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance (1er avril 1895), faisait ressortir la droiture et la loyauté chevaleresques qui distinguaient à un si haut degré le roi Guillaume Ier, et il se plaignait d'avoir souvent éprouvé de grandes difficultés par suite de la répugnance qu'inspiraient à son vieux maître certaines choses que lui, Bismarck, jugeait cependant indispensables au point de vue des intérêts de la Prusse. Si, pourtant, le chancelier, en se montrant plus scrupuleux qu'il ne le fut, avait causé la défaite et la ruine de l'Allemagne, le massacre de ses armées et l'asservissement de ses peuples, n'aurait-il pas mérité d'être pendu haut et court, comme traître à son pays, pour avoir été plus rigoriste que ne le comporte la politique internationale de notre temps? Un chef de gouvernemeut comprendrait assurément mal son devoir en obéissant à des scrupules de conscience qui feraient de la nation dont il a la garde, le jouet, la risée et la proie des puissances étrangères.

Quoi qu'il en soit, il ressort de ceci un grave enseignement pour la Belgique. Quand les hommes d'État, assez forts pour faire preuve de franchise brutale, proclament hautement et nettement que, déchirer les traités onéreux, dès qu'il devient possible de le faire, est un *devoir* sacré pour les gouvernements, comment peut-on soutenir que les conventions internationales, garantissant l'existence de notre pays, ont suffisamment de valeur pour y rendre inutile une forte organisation de la défense nationale?

***

Singulière destinée que celle du prince de Bismarck! Après avoir été, comme il le dit un jour au Reichstag, le personnage le plus détesté, le plus haï qui existât en Europe, des bords de la Garonne à ceux de la Neva, il est, aujourd'hui, placé avec

Digitized by Google

Luther par la reconnaissance de la grande majorité du peuple allemand, demeurée patriote et fidèle à la tradition germanique, au premier rang des grands hommes dont l'Allemagne est fière. Dans la maison du bourgeois de Brême, dans la chaumière du paysan poméranien, on aperçoit souvent le portrait du chancelier de fer et celui du moine de Wittenberg, appendus à la muraille de la plus belle chambre, se faire pendant de chaque côté de la cheminée. Tous les deux, le grand homme d'État et le grand réformateur, ont affranchi l'Allemagne, celui-ci en brisant le joug spirituel de Rome, celui-là en substituant l'unité allemande au morcellement qui mettait, depuis des siècles, les pays situés entre le Rhin et la Baltique sous la coupe de l'étranger.

Luther a beaucoup écrit. Parmi ses nombreux ouvrages, l'un des plus intéressants est, à coup sûr, celui qui porte le titre de *Propos de table*. Il existe un livre analogue, inspiré par le prince de Bismarck. Pendant les longs mois d'hiver passés à Versailles, durant le siège de Paris, le chancelier dînait chaque jour avec les fonctionnaires du « ministère des affaires étrangères mobilisé », auxquels se joignaient souvent des invités du plus haut rang : princes, généraux, diplomates, ministres, hauts fonctionnaires, députés influents, chefs de partis, grands banquiers de Berlin et de Francfort. Le prince royal de Prusse fut un jour l'hôte du chancelier. Au cours du repas, la conversation roulait sur les sujets les plus divers. L'un des fonctionnaires qui accompagnaient M. de Bismarck, le conseiller intime Dr Moritz Busch, consignait chaque soir, dans un journal, ce que ces conversations avaient présenté de remarquable, notamment les « propos » du chancelier. Il put ainsi faire paraître, après son retour à Berlin, un livre rempli d'observations des plus curieuses, livre dont la valeur est d'autant plus grande, que le manuscrit en a été revu, assure-t-on, par M. de Bismarck lui-même, avant d'être livré à l'impression.

***

Les armées allemandes, rassemblées entre le Rhin et la

Digitized by Google

Moselle, allaient franchir la frontière quand, le 31 juillet, à 5 1/2 heures, le comte de Bismarck, portant l'uniforme de général prussien, monta en voiture devant les deux sphinx ornant le perron de son hôtel de la Wilhelmstrasse, pour suivre le Roi qui se rendait sur le théâtre des opérations militaires. Quelles pensées roulaient, en ce moment, dans la tête de cet homme qui devait, plus tard, si rudement reprocher au comte de Gramont de ne s'être pas fait tuer dans les rangs d'une compagnie française après le désastre de Sedan dont il était, en partie, responsable? L'état-major prussien ne doutait point de la victoire. Mais les conflits entre de grands peuples laissent le champ ouvert à tant d'événements, à tant de complications et d'éventualités défiant toute prévision, que la confiance dans l'issue finale de la lutte ne pouvait être absolue. De fait, les angoisses furent vives au ministère des affaires étrangères pendant les semaines qui précédèrent la capitulation de Metz. Presque toutes les forces allemandes étaient immobilisées autour de cette place et de Paris. Les Français réunissaient de nouvelles armées en province, sur la Loire et dans le Nord. Tirant parti, voulant profiter de la situation difficile où se trouva alors la Prusse, de grandes puissances, neutres jusqu'à ce moment, se préparèrent à intervenir au détriment de celle-ci. Déjà au mois d'août, le général de Roon avait dû former une armée en Silésie, à cause de l'attitude menaçante de l'Autriche, qui guettait l'occasion de venger Sadowa [1]. Le comte de Bismarck s'était montré l'un des plus énergiques partisans de la guerre. Que celle-ci tournât mal par suite d'interventions possibles, et l'Allemagne entière le rendrait responsable de son malheur. Il le savait bien et, sans doute, au moment de partir pour les champs de bataille où allaient se jouer les destinées de son pays, une alternative formidable

[1] L'habileté avec laquelle le comte de Bismarck sut établir et maintenir des rapports amicaux entre la Russie et la Prusse sauva, peut-être, l'Allemagne en cette circonstance. Quand l'Autriche parut vouloir profiter de ce que la majeure partie des forces allemandes était engagée en France, pour prendre la revanche de Sadowa, l'attitude de la Russie l'empêcha de bouger. Mais, malgré tout le génie du comte de Bismarck, l'appui du gouvernement russe aurait pu échapper au gouvernement prussien.

Digitized by Google

se présentait à sa claire et lucide intelligence. D'une part, c'était pour lui la puissance, la gloire, l'admiration et les applaudissements du monde, les bénédictions de tout un peuple; d'autre part, c'était la honte, la malédiction de la patrie mutilée et opprimée, une mémoire flétrie, un nom à jamais exécré et, pensée moins amère, une mort qui serait un suicide. « Sadowa a été une victoire, disait le comte à ses convives d'Herny; si c'eût été une défaite, je me serais certainement fait tuer, car jamais je n'aurais plus voulu me montrer. »

Le chancelier emmenait avec lui quelques fonctionnaires du ministère des affaires étrangères. C'étaient les conseillers intimes de légation Abeken et de Keudell, le comte de Hatzfeld, ancien attaché à l'ambassade de Paris, le conseiller de légation comte de Bismarck-Bohlen, cousin du chancelier, et le secrétaire intime Bœlsing. Deux chiffreurs furent adjoints à ces personnages. Quelques jours plus tard, le conseiller intime Dr Moritz Busch, l'auteur du journal dont il est question plus haut, le *petit Busch*, comme l'appelait familièrement M. de Bismarck, reçut l'ordre de rejoindre celui-ci. La biographie du *petit Busch* mérite de nous arrêter un instant; on imaginerait difficilement une existence plus mouvementée, une carrière plus accidentée et qui révèle mieux le courant des idées politiques en Allemagne de 1848 à 1870.

***

Moritz Busch naquit, en 1821, à Neustadt, village saxon situé non loin de Dresde. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à l'université de Leipzig, il se lança dans le journalisme, puis, en 1848, dans la vie politique. A cette époque, l'Allemagne traversait une crise singulière. Les libéraux et les démocrates voulaient fonder l'unité allemande sous l'hégémonie de la Prusse, en imposant toutefois des conditions peu acceptables. Le parlement fédéral de Francfort, où ils avaient la majorité, élisait dans sa séance du 28 mars 1849, le roi de Prusse empereur héréditaire d'Allemagne. Quant au fond, ceci plaisait fort à Berlin, mais Frédéric-Guillaume IV,

Digitized by Google

tout imbu de sentiments légitimistes, se refusait à tenir la couronne impériale du vote d'un parlement. Il croyait que c'eût été reconnaître le dogme de la souveraineté populaire et devenir le représentant d'un principe révolutionnaire. D'après lui, il n'appartenait qu'aux souverains allemands de constituer l'empire : c'était d'eux seuls que le roi de Prusse pouvait et voulait tenir la dignité impériale. Mais ces souverains repoussaient naturellement l'unité allemande, qui eut détruit leur indépendance et les eut transformés en simples vassaux. Moritz Busch, comme beaucoup de ceux qui, plus tard, s'attachèrent au comte de Bismarck et furent ses collaborateurs les plus dévoués, appartenait, en 1848, à la fraction la plus radicale du parti démocratique. S'étant donné corps et âme à l'œuvre de l'unité allemande, il fut si profondément dégoûté de la politique en voyant les idées étroites des uns et les préjugés égoïstes des autres, faire échouer cette grande œuvre, qu'il partit pour l'Amérique avec l'intention de s'établir comme fermier dans la solitude des prairies vierges de l'Orégon ou de l'Illinois. Ce métier ne plut-il guère au jeune docteur allemand ou son entreprise ne réussit-elle pas? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons, quatre ans plus tard, Moritz Busch en Allemagne. Il n'y reste pas longtemps en repos. Bientôt, il parcourt le Schleswig et le Holstein aux frais d'une société patriotique, afin d'y organiser dans la presse une vigoureuse propagande en faveur de l'expansion allemande. Ensuite, il se met au service du Lloyd autrichien et visite, pour le compte de cette puissante société, la Turquie, la Palestine, la Grèce, l'Égypte, la Nubie, la Hongrie, etc., collectionnant les matériaux de trois guides à l'usage des voyageurs en Grèce, en Turquie et en Égypte. Cette vie active ne l'empêche point d'écrire de nombreux ouvrages. En 1856, il entra à la rédaction des *Grenzboten* de Leipzig, dont il prit plus tard la direction et où il défendit avec ardeur la cause de l'unité allemande, ces amours de sa jeunesse. Tout dévoué à M. de Bismarck, en qui l'Allemagne voyait alors l'homme destiné à fonder cette unité, il fut attaché, en 1870, au bureau de la presse du ministère des affaires étrangères, où il eut pour

Digitized by Google

tâche de soutenir dans les journaux la politique du chancelier. Quand la guerre éclata, il fut désigné, comme nous l'avons déjà dit, pour accompagner M. de Bismarck qui désirait avoir auprès de lui un écrivain chargé de faire à la presse amie des communications en réponse aux articles malveillants ou calomniateurs que répandait la presse hostile de l'Allemagne et de l'étranger.

***

Moritz Busch quitta Berlin dans la soirée du 7 août. Ce jour-là, qui était le lendemain des batailles de Wœrth et de Spicheren, le quartier général allemand se trouvait à Soultz. Le voyage du conseiller intime fut très pénible, surtout au delà de Francfort. Les lignes de chemins de fer étaient encombrées de trains militaires qui transportaient des troupes. Bien que le pays fut pauvre, les habitants accouraient pour donner à boire et à manger aux soldats enfermés dans les wagons; « on voyait, dit notre auteur, de petites vieilles qui, ne pouvant offrir que du pain noir et du café au lait, l'offraient de bon cœur. »

Après bien des péripéties, Busch à qui ses longues pérégrinations en Amérique et en Orient avaient, du reste, donné une expérience de voyageur consommé, rejoignit à Sarrebrück le « Chef », c'est-à-dire M. de Bismarck, qui s'apprêtait à partir pour Saint-Avold. Il prit place et continua à le faire depuis, dans une des trois voitures formant le train du ministère des affaires étrangères mobilisé.

Nous ne suivrons pas jour par jour le comte de Bismarck et sa suite, depuis la frontière jusqu'à Versailles. Le cortège du chancelier roulait sur les routes poudreuses, au milieu de longues colonnes de troupes appartenant à tous les pays allemands et à toutes les armes : Prussiens bleu foncé, Bavarois bleu de ciel, Saxons noirs, hussards rouges, cuirassiers blancs, dragons, uhlans, artilleurs avec leurs pièces, gendarmes de campagne, ambulances, convois de bagages, charrettes de toute sorte, parmi lesquelles on en reconnaissait qui venaient du fond des provinces orientales de l'Allemagne.

Digitized by Google

Quelquefois, on voyait dans un champ, au bord de la route, un bivouac où s'alignaient des faisceaux de fusils et où des soldats en manches de chemise s'occupaient à faire la cuisine. Le docteur et ses compagnons s'émerveillaient de rencontrer de vieilles villes avec des cathédrales gothiques, comme Meaux, Reims et Bar-le-Duc. Mais quand on arrivait à l'étape, il ne s'agissait pas, le plus souvent, d'aller admirer des monuments. Un bureau était immédiatement installé dans le logis du Chef et la plus grande activité y régnait. « Des courriers allaient et venaient, des messagers apportaient lettres et télégrammes; les conseillers rédigeaient, sur les instructions du chancelier, des notes, des ordonnances, des circulaires que la chancellerie copiait, enregistrait, chiffrait et déchiffrait. De toutes les directions de la rose des vents coulaient des torrents de matériaux : rapports, demandes, articles de journaux, etc., et tout cela devait être promptement expédié. » Abeken surtout était admirable en ces circonstances. Ce « vieux monsieur », toujours tiré à quatre épingles et sanglé dans son uniforme bleu, improvisait au milieu du tumulte. « Sa main alerte produisait un document toutes les demi-heures. Du moins l'entendait-on, au bout de ce temps, remuer sa chaise et appeler le domestique. »

Le comte de Bismarck et le docteur Busch assistèrent à la journée de Sedan, mêlés au groupe de princes, de généraux et d'officiers de l'état-major, qui entourait le roi de Prusse sur cette hauteur de Frénois que connaissent tous ceux qui ont visité le champ de bataille. Le 19 septembre, le ministère des affaires étrangères mobilisé s'installa au magnifique château de M. de Rothschild à Ferrières. C'est là qu'eurent lieu les premières négociations avec Jules Favre qui demandait un armistice au nom du gouvernement français. Ces négociations n'aboutirent pas, comme l'on sait. Sur ces entrefaites, l'investissement de Paris avait été poussé activement et, dès le 19 septembre, le quartier général était établi à Versailles.

Le 5 octobre, de bonne heure, le comte de Bismarck et les conseillers de sa suite se mirent en route, à leur tour, pour cette localité. Le chemin de Ferrières à Versailles passe par

Digitized by Google

Villeneuve-Saint-Georges, Villeneuve-le-Roi et les hauteurs de Sceaux. Il traverse la contrée accidentée et pittoresque qui s'étend au sud de Paris. Rien ne révélait aux Allemands le voisinage d'une grande ville. Dans ce pays coupé, ils apercevaient seulement des champs, des bouquets de bois, des vignobles et des villages dévastés. Tout à coup, au détour d'une colline boisée, la « Babylone moderne », l'immense Paris, leur apparut à l'horizon, baignant dans une vapeur bleuâtre d'où émergeait distinctement le dôme du Panthéon... Les voitures roulèrent quelque temps encore. Enfin, elles franchirent une grille à bouts dorés, par laquelle on entrait, de ce côté, à Versailles. Elles suivirent une rue large, d'autres rues animées, traversèrent une allée droite plantée de vieux arbres (avenue de Paris) et prirent une courte rue bordée par des maisons à trois étages, d'élégants magasins et un café. De là, elles passèrent dans l'avenue de Saint-Cloud et, enfin, s'engagèrent à gauche dans une rue en pente, étroite et déserte, nommée la rue de Provence, où elles s'arrêtèrent devant la maison qui portait le n° 14 (actuellement elle porte le n° 20). Le comte de Bismarck logea pendant cinq mois presque jour pour jour, du 5 octobre 1870 au 6 mars 1871, dans cette maison qui appartenait à une dame Jessé.

Pour autant qu'on en peut juger de l'extérieur, l'habitation de M^me^ Jessé n'a pas été modifiée depuis 1870. Le chancelier occupait, au premier étage, deux petites chambres dont l'une lui servait de salle de réception et l'autre à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. La principale pièce du rez-de-chaussée était un salon où il y avait un piano, un canapé, des fauteuils et, sur la cheminée, une pendule surmontée d'un diablotin grimaçant. C'est dans ce salon, désormais historique, que furent signés l'acte de la capitulation de Paris, les préliminaires de la paix et les traités qui constituèrent l'unité allemande et l'Empire.

Derrière la maison s'étendait un beau parc, dans les allées duquel il n'était pas rare d'entrevoir, par les belles nuits, à la clarté de la lune, la haute silhouette d'un cuirassier blanc : c'était le chancelier qui venait là, sans doute, reposer dans le

Digitized by Google

calme et la solitude, ses nerfs fatigués, former des plans, mûrir des projets, tandis que le grondement lointain des pièces d'artillerie canonnant Paris arrivait jusqu'à lui.

***

Nulle part, on ne voit mieux que dans le journal de Moritz Busch se manifester l'unité qui caractérise la vie entière du comte de Bismarck, en dépit des apparentes volte-face politiques qui ont tant choqué beaucoup d'esprits trop enclins à se laisser impressionner par l'aspect superficiel des choses. Le châtelain de Schœnhausen, rejeton d'une longue lignée féodale de hobereaux qui ne sortent des bruyères et des forêts sauvages des marches brandebourgeoises que pour combattre le « Gaulois », est un Germain pur sang. Il l'est au moral et au physique. Il incarne le type même de la race; il en a au suprême degré les qualités et aussi les défauts. Dans la vie privée comme dans la vie publique, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, il obéit toujours à une impulsion, à un mobile qui fait reconnaître en lui le fils des vieux Teutons, sur lequel la civilisation importée du dehors n'a mordu qu'à la surface.

Les Latins ont, de tout temps, préféré à la campagne la ville, la cité, base de leur organisation politique et sociale depuis le monde romain. Les Germains, au contraire, aiment la vie champêtre et l'isolement en pleine nature. Sous ce rapport, comme sous les autres, le comte de Bismarck est un véritable Germain. Les villes lui inspirent une antipathie instinctive; il se sent mal à l'aise et comme dépaysé dans le milieu urbain. Monté au faîte des grandeurs, il ne cesse de soupirer après le domaine qu'il possède au milieu des landes de la Poméranie. Il s'y rend aussi souvent qu'il le peut. On l'appelle le solitaire de Varzin. Il s'occupe avec passion de l'exploitation de ses bois et de la culture de ses champs. « Un navet l'intéresse plus que toute la politique », disait la comtesse de Bismarck au conseiller Bucher, en parlant de son mari.

La sobriété latine fait hausser les épaules au chancelier. Pendant les dîners de Versailles, il ne manque jamais, quand

Digitized by Google

l'occasion s'en présente, de s'étendre avec complaisance sur ses exploits bachiques, du temps où il suivait les cours de l'université de Gœttingue et même du temps où il remplissait déjà les fonctions de ministre. Vider d'un trait, sans y porter les mains et sans répandre une goutte, un gobelet contenant à peu près une bouteille de vin, n'était qu'un jeu pour lui. A Letzlingen, où il venait d'accomplir ce haut fait, il voulut recommencer et demanda une seconde bouteille, mais le Roi s'y opposa en disant : « Non, non, c'est assez ! » Bismarck fait observer, au sujet de ces prouesses que, jadis, il était nécessaire pour les diplomates de savoir bien boire. On grisait les diplomates faibles, on les faisait consentir à des choses pour lesquelles ils n'avaient aucun pouvoir et, le lendemain, ils étaient tout étonnés de voir ce qu'ils avaient signé.

Les diners de la section mobilisée du ministère des affaires étrangères, pendant le siège de Paris, rappellent par leur plantureuse abondance les repas des Germains de Tacite. Le chancelier était encore un grand mangeur en 1870, bien qu'il se plaignit de ne plus pouvoir avaler d'affilée onze œufs durs. Dans la cuisine ministérielle s'entassaient des monceaux de victuailles qui arrivaient continuellement d'Allemagne, offrandes de ceux qui restaient au pays. C'étaient des oies grasses, du gibier, des poissons recherchés, des alouettes de Leipzig, de la choucroute de Magdebourg, des faisans, des pâtés de foies gras, des gâteaux, de la bière exquise, des vins fins et « autres choses fort estimables ». De Brême arrivèrent, un jour, trois mille cigares excellents. Rodbertus et le pasteur de Barwalde expédient des oies de Poméranie. Schultze, le patron du *Jardin de Leipzig*, à Berlin, envoie un colossal pâté de truites. De plus pauvres, qui n'avaient pas moins de bonne volonté, font hommage de « nobles saucisses ». Bref, toute l'Allemagne s'en mêlait, et cela réjouissait Bismarck. « Ils veulent absolument, disait le ministre, avoir un chancelier gras », et il ajoutait : « Quand je dois beaucoup travailler, il faut que je me nourrisse bien. Je ne puis conclure une paix convenable, si l'on ne me donne à manger et à boire convenablement. »

Bismarck déteste les Français, non seulement parce qu'ils

Digitized by Google

sont « l'ennemi héréditaire », mais encore parce qu'ils sont les « Gaulois » ou plutôt les « Celtes », et qu'en eux tout le choque ou le blesse, lui le Germain par excellence : leurs mœurs, leurs idées, leurs façons d'agir, de penser, de sentir. Ils lui paraissent déchus, surtout depuis que la race germanique des Francs a cessé d'être prépondérante entre la Meuse et l'Océan. « Ce que la France a valu dans le monde, elle le doit aux Francs. La révolution de 1789 a été le renversement de l'élément germanique par le celtique et que voyons-nous depuis? Et en Espagne, tant que le sang goth prévalut. Et de même dans la haute Italie, où les Germains jouaient autrefois le rôle principal. A la disparition de cet élément, tout fut désorganisé. »

La jactance des Français, leur goût inné pour les attitudes et les actions théâtrales, pour l'éloquence vide et sonore des rhéteurs, leur manie de se considérer comme le premier des peuples et de voir en Paris le centre du monde, excitent la verve sarcastique du chancelier. Ayant rencontré, près de Saint-Cloud, des gens qui, en l'apercevant, avaient cru devoir prendre des mines sombres et des poses héroïques, « cela me rappelle, dit-il, que dans l'armée napolitaine d'autrefois, il y avait un commandement correspondant à notre : « Arme « droite pour l'attaque! » et qui était : *Faccia feroce!* c'est-à-dire : « Faites une figure féroce! » — Tout chez les Français est attitude superbe, langage pompeux, mine imposante comme au théâtre ».

Les propos de M. de Bismarck, rapportés dans le journal de Busch, montrent, a-t-on dit, chez le chancelier des sentiments cruels. La cruauté n'est cependant pas naturelle aux Germains. Les courses de taureaux ne seraient supportées ni en Angleterre ni en Prusse. Sous Napoléon I[er], des guerres sanglantes ont désolé l'Allemagne; jamais on n'a vu se produire dans ce pays un déchaînement de passions atroces comme en Espagne et à Naples. En réalité, le chancelier se montrait plus humain que bien des philanthropes, mais il était trop clairvoyant et chargé de trop grandes responsabilités pour se payer de mots et ne pas voir les choses comme elles sont.

Digitized by Google

Quand la conversation de ses convives tombait sur le sujet des francs-tireurs et des républicains étrangers qui combattaient dans les armées françaises, notamment sous Garibaldi — ce qui arrivait souvent — M. de Bismarck ne parle que de fusiller, de pendre, d'exterminer, de brûler des villages. Il loue les Bavarois, parce qu'ils ont la main plus leste que les autres Allemands pour expédier les « francs-voleurs ». Il s'emporte contre les influences « incompétentes » de « très hautes dames » qui, par bonté d'âme irréfléchie, s'opposent au bombardement de Paris et parviennent à le faire retarder. « Si nous ne pouvons pas couvrir de garnisons tout le territoire que nous occuperons, dit-il, nous enverrons une colonne volante dans les localités qui se montreront récalcitrantes; nous fusillerons, pendrons et brûlerons; quand cela aura eu lieu une couple de fois, les Français deviendront raisonnables ». Et comme Winter prétendait que la seule présence de pelotons d'exécution dans ces localités suffirait, le Chef répondit : « Dame! je ne sais pas! quelques pendaisons seraient pourtant plus efficaces, ainsi que l'envoi de quelques obus bien dirigés et l'incendie d'une couple de maisons! Quant à être dur, disait-il encore, ce n'est certes pas ce qui m'arrêterait! »

Mais pourquoi le chancelier semble-t-il s'imposer comme un devoir de se montrer impitoyable, en toutes circonstances, envers l'ennemi? C'est qu'il n'ignorait pas que tout acte de générosité à l'égard de celui-ci se payait au prix du sang ou du bien-être des troupes allemandes, et qu'il songeait, avant tout, à ses compagnons, à ses compatriotes. « Dans ces derniers jours, sous l'empire d'une compassion sentimentale envers les Parisiens, on a, dit-il, remis sur le tapis une idée insensée. De grands magasins d'approvisionnements pour les assiégés seraient établis ici. On ferait venir les provisions de Londres et de Belgique. Les magasins seraient dans nos lignes et nos soldats pourront seulement les regarder, mais il leur sera défendu d'y toucher, quand bien même ils manqueraient de tout, — cela pour que les Parisiens ne souffrent pas de la disette lorsqu'ils devront capituler. Assurément, nous

Digitized by Google

avons dans cette maison ce qu'il nous faut, mais nos troupes qui sont là dehors n'ont pas toujours le nécessaire, et elles devront souffrir pour que les Parisiens, sachant qu'on s'occupe d'eux au dehors, reculent la capitulation jusqu'au jour où ils auront mangé leur dernier pain et abattu leur dernier cheval! On ne me demande pas mon avis, mais j'aimerais mieux me laisser pendre que de consentir à cela... On devrait contraindre par la famine les Parisiens, non seulement à capituler, mais encore à faire la paix. Malheureusement, il y a ici des gens qui veulent, par-dessus toutes choses, qu'on loue leur humanité et qui, par là, gâtent tout. D'ailleurs, notre humanité devrait consister à penser, avant tout, à nos propres soldats et à prendre soin qu'ils ne souffrent pas et ne se fassent pas tuer inutilement. »

Bismarck est royaliste d'instinct. Toujours on le trouve sur la brèche, défendant le Roi, les prérogatives de la couronne envers et contre tous, sans jamais raisonner même le sentiment qui le fait agir, tant ce sentiment est naturel chez lui. « Je suis ici, s'écriait-il un jour au Reichstag, et je combats au nom du Roi, comme un soldat et un sujet allemand de mon maître et souverain! » En cela encore, il est bien Germain. Le « loyalisme » moderne vient de ce dévouement de l'homme à l'homme qui caractérisait les compagnons d'Hermann et qui engendra la fidélité chevaleresque du vassal envers le suzerain. On ne constate plus, actuellement, d'énergiques manifestations de ce sentiment que chez les peuples où le sang germanique est resté prédominant, par exemple chez les Anglais et les Allemands. En France, comme en Italie et en Espagne, il a disparu depuis que les descendants des barbares y ont été absorbés par l'élément latin. Les nations latines sont républicaines ou césariennes d'instinct, elles ne deviennent jamais monarchistes que par raison. L'Espagne et l'Italie ont mis des rois à leur tête uniquement pour empêcher les chefs des partis politiques de bouleverser le pays en se disputant la première place. Mais on chercherait vainement chez les Espagnols et les Italiens quelque chose d'analogue au sentiment que les Anglais éprouvent pour leur reine... Le 17 no-

Digitized by Google

vembre arriva, à Versailles, une dépêche annonçant l'élection du duc d'Aoste comme roi d'Espagne. « Eh bien, je le plains », dit le chancelier, faisant allusion aux tendances antimonarchiques des Espagnols, que montrait la faible majorité obtenue par le duc.

Au Quatre-Septembre, la république fut proclamée en France. Aussitôt, des républicains de tous les pays, se considérant comme solidaires des Français, accoururent en grand nombre s'enrôler dans les troupes qu'organisait Gambetta. Garibaldi reçut le commandement d'une armée où l'élément cosmopolite des révolutionnaires internationaux et des héros de barricades était largement représenté. Le Chef fit faire sur ce sujet, par Moritz Busch, à la date du 19 décembre, un article destiné à la presse amie. « Une nouvelle puissance s'est levée contre nous, écrivit Busch (1), la république universelle, l'union internationale des gens sans patrie qui rêvent l'établissement des États-Unis d'Europe et la révolution cosmopolite. Le drapeau français a servi de point de ralliement à tous les adeptes de ces idées. Ils sont accourus de tous les points de l'horizon pour nous combattre, nous autres soldats de la monarchie. Polonais, Irlandais, Espagnols, Italiens et jusqu'à des vagabonds de la Turquie, sont venus se joindre, en qualité de frères, aux républicains français. Tout ce qui aspire à une conflagration universelle dans laquelle les anciens États disparaîtraient, toute la démagogie cosmopolite, ces rouges qui se sont fait entendre dans les congrès de Bâle et de Genève, considèrent la France actuelle comme un foyer duquel doit jaillir ce grand incendie révolutionnaire. »

La colère du chancelier était grande contre cette tourbe de républicains étrangers, renégats de leur patrie. Il veut qu'on fusille impitoyablement ceux qui tomberont entre les mains des troupes allemandes. Le 1er février, il rapporte à ses convives ce bout de conversation qu'il avait eu avec Jules Favre : « Qu'un Français prenne les armes contre nous, dis-je à Favre, je le comprends, il défend son pays et en a le droit.

(1) Nous empruntons le texte des articles de journaux reproduits, à la traduction publiée, sans nom d'auteur, chez l'éditeur Dentu.

Digitized by Google

Mais quant à Garibaldi, cet aventurier étranger, avec sa république cosmopolite et sa bande de révolutionnaires de tous les coins du monde, je ne lui reconnais pas ce droit. » — Jules Favre me demanda ensuite ce que nous ferions du célèbre condottiere s'il devenait notre prisonnier. — « Oh! dis-je, nous le ferons voir à Berlin, pour de l'argent, avec un écriteau au cou. »

Ce qui contribuait singulièrement à exciter l'irritation du comte de Bismarck contre les républicains français et cosmopolites, c'est que les républicains allemands n'étaient pas les derniers à se déclarer leurs amis et à leur prodiguer des témoignages de sympathie. « Les démocrates socialistes allemands, écrit Busch, sont républicains d'abord, et seulement ensuite un peu Allemands... Leur parti leur est plus cher que leur patrie. Ils aimaient assez à combattre Napoléon, l'adversaire de leurs doctrines, mais depuis la proclamation de la république, ils sont devenus Français d'opinion et d'inclination... » « Les démocrates allemands des différents partis s'inclinent devant le génie de Paris, écrivait-il dans un autre article. Ils voient dans la France la république mère, et depuis le jour où la république a été proclamée en France, ils considèrent avec leur loyauté et leur patriotisme, les armées allemandes comme des hordes de barbares. »

Un incident qui éclata au mois de septembre 1870 ne laissait pas de créer au chancelier de graves ennuis à Versailles. Le Dr Jacoby, député radical de Kœnigsberg, ayant publié dans le journal *l'Avenir*, de Berlin, une protestation contre tout démembrement éventuel du territoire français, fut arrêté et jeté en prison sur l'ordre du général Vogel de Falkenstein. Dans son for intérieur, le chancelier estimait, sans nul doute, que ce singulier Allemand, qui plaçait l'intérêt de la république française au-dessus de celui de son propre pays, était traité selon ses mérites; mais cette arrestation n'en constituait pas moins un acte d'autorité arbitraire au premier chef, ainsi qu'une violation flagrante, manifeste de la Constitution prussienne et, à ce titre, elle soulevait des protestations violentes et justifiées. M. de Bismarck voulait qu'on remît le Dr Jacoby

Digitized by Google

en liberté, mais le général Vogel de Falkenstein, vraisemblablement approuvé sous main par le Roi, refusait de relâcher son prisonnier. Le chancelier ne partageait pas la satisfaction de ceux qui se félicitaient de voir « ce méchant bavard pincé ». « S'il fallait, disait le ministre, m'en expliquer devant le Reichstag, je m'en laverais tout bonnement les mains. On ne pouvait me mettre sur les bras une affaire plus désagréable... Je ne me réjouis pas le moins du monde de cette arrestation. L'homme de parti peut le faire. Son instinct de vengeance est satisfait. L'homme politique ne connaît point de semblables sentiments. Il se demande uniquement s'il est utile ou non de maltraiter ses adversaires politiques. » Cependant, le Dr Jacoby, après avoir subi un mois de détention, fut libéré, ce qui mit fin à cette affaire.

* * *

Bien que les forces du parti républicain, de l'Internationale rouge, fussent déjà grandes dans l'Allemagne en 1870, ce n'était pas l'opposition haineuse de ce parti qui causait au chancelier ses plus cuisants soucis. Le parti ultramontain, l'Internationale noire, bien plus puissante que la rouge, contrecarrait par tous les moyens possibles la grande œuvre de l'unité allemande, à la réalisation de laquelle M. de Bismarck consacrait, à Versailles, les journées et les nuits d'un labeur prodigieux. Dans ce conflit, les adversaires du chancelier, les rouges et les noirs s'appuyaient sur la partie de la population allemande qni n'est point de sang germanique et cherchaient leur mot d'ordre à l'étranger, les uns à Paris, à Londres ou à Genève, les autres à Rome. M. de Bismarck représentait plus particulièrement les populations de sang germanique qui plaçaient, elles, les intérêts de l'Allemagne, de la patrie, au-dessus de tous les autres. Ceci demande peut-être quelques mots d'explication.

Les Germains ne détruisirent pas les anciens habitants qu'ils trouvèrent établis dans la contrée formant le territoire actuel de l'Allemagne. Ils se superposèrent simplement, pour

Digitized by Google

ainsi dire, à ces premières couches ethnologiques. De là deux éléments dans la population allemande : l'élément germanique, individualiste et protestant, et l'élément non germanique, socialiste dans les régions industrielles du Nord, ultramontain dans le Sud.

D'une manière générale, la densité proportionnelle de l'élément germanique diminue de la Baltique vers le Midi, et l'importance relative du catholicisme augmente dans le même sens. Alors que l'on compte, par 1,000 habitants, 708 catholiques en Bavière (281 protestants) et 621 dans le grand-duché de Bade (360 protestants), on n'en trouve que 7 dans le Mecklembourg (987 protestants), 18 en Poméranie (971 protestants) et dans le Schleswig-Holstein (977 protestants), 35 dans le Brandebourg (956 protestants). Le Reichstag (1894) se compose de 395 membres sur lesquels 96 forment le centre, qui est le plus nombreux des groupes parlementaires. De ces 96 cléricaux ultramontains, 30 viennent de la Bavière, 7 du grand-duché de Bade, 4 du Wurtemberg et 54 des provinces catholiques de la Prusse, qui sont surtout les provinces polonaises, lesquelles ne peuvent être comprises dans le monde germanique.

L'opposition ultramontaine créait d'autant plus de difficultés à M. de Bismarck, que le roi Guillaume Ier, comme le roi Frédéric-Guillaume IV, vingt ans auparavant, ne voulait recevoir la couronne impériale que des mains des souverains allemands. Or, ces derniers, parmi lesquels les plus puissants étaient ceux des États du Sud, se montraient fort peu disposés à se mettre dans la dépendance de la Prusse et, pour résister aux pressantes instances du chancelier, ils s'appuyaient sur les paysans catholiques et les curés bavarois, badois, wurtembergeois qui, par crainte de tomber sous la domination d'un gouvernement protestant, soutenaient énergiquement les tendances particularistes.

La Bavière formait le plus important des États dont l'adhésion était nécessaire pour la proclamation de l'empire. Mais, le parlement bavarois se montrait encore plus opposé que le roi Louis II à l'unité allemande. Le traité d'union ne fut voté qu'à

Digitized by Google

deux voix de majorité (1) par la seconde Chambre à Munich et M. de Bismarck en était réduit à se réjouir de ce résultat, car il ne comptait que sur une voix. A Berlin, on ne fut guère satisfait du traité avec la Bavière à cause des concessions faites à celle-ci. Cette opposition, en sens inverse, n'irritait pas moins le chancelier, qui disait qu'après tout les Bavarois s'étaient admirablement battus à côté des Prussiens et qu'il ne fallait pas traiter la Bavière en pays conquis. Il voulait voir les alliés du Roi contents. « J'avais à cœur, dit-il, qu'ils fussent intérieurement satisfaits... Et je sais que les plénipotentiaires bavarois sont partis contents. Je n'ai pas voulu les pressurer ni exploiter la situation. Le traité a ses défauts, mais il n'en est que plus solide. Je le tiens pour ce que nous avons obtenu de plus considérable dans ces dernières années... Quant à l'Empereur, je le leur ai rendu acceptable en leur faisant observer qu'il serait plus facile et plus aisé pour leur Roi d'accorder certains droits à l'empereur d'Allemagne qu'à son voisin le roi de Prusse. »

Les difficultés que les particularistes ultramontains suscitaient au chancelier apparaissent presque à chaque page dans certains chapitres du journal de Busch. — « Mercredi, 16 novembre. Le Chef est toujours souffrant. Parmi les causes qu'on en donne, on mentionne les contrariétés qu'il éprouve au sujet des négociations avec plusieurs États de l'Allemagne du Sud, qui semblent encore une fois vouloir nous abandonner. — Lundi, 21 novembre. Les négociations avec la Bavière ne semblent pas encore arrivées à leur terme; mais pourtant de bons résultats ont été obtenus quant au point principal... Il paraît certain que le résultat sera un compromis dans lequel nous n'avons maintenu l'essentiel qu'en sacrifiant beaucoup de droits et d'espérances. — Mercredi, 14 décembre. Ces messieurs du centre ne se décident pas encore à se montrer satisfaits du traité avec la Bavière. Treitschke m'en écrit de Heidelberg d'une façon presque désespérée : « Je comprends très « bien que le comte de Bismarck n'ait pas pu faire mieux; « mais c'est une déplorable affaire! »

(1) Deux voix au-dessus des deux tiers exigés.

Digitized by Google

Les négociations avec la Bavière se poursuivaient donc lentement, péniblement, au milieu d'inextricables embarras qui eussent, peut-être, lassé la patience ou brisé l'énergie de tout autre que le chancelier de fer. Plus d'une fois, on crut l'entente impossible. Les entrevues de M. de Bismarck avec les trois plénipotentiaires bavarois avaient lieu dans le salon du chancelier, rue de Provence. Le mercredi, 23 novembre, la réunion de ces personnages se prolongea dans la soirée. Bismarck-Bohlen, Hatzfeld et Busch se trouvaient dans la salle à manger. Vers dix heures, ils virent la porte du salon s'ouvrir et le chancelier se montra. Il semblait profondément ému. « Enfin, dit-il, le traité bavarois est terminé et signé... L'unité allemande est faite et nous avons un Empereur! »

***

Cependant l'hiver s'écoulait et tout annonçait le retour de la belle saison. Des merles sifflaient dans les jardins autour de la maison de M^me^ Jessé et semblaient saluer le renouveau. Le comte de Bismarck se trouvait encore à Versailles avec les conseillers de sa suite. Les premiers jours de février avaient marqué le commencement du cinquième mois de l'investissement de Paris. Durant cet espace de temps, trois grandes sorties avaient eu lieu et avaient été repoussées. Les armées de secours organisées par les Français sur la Loire et dans le Nord s'étaient fait battre successivement. Metz avait capitulé le 27 octobre. Un demi-million de Français étaient prisonniers en Allemagne. Vers la fin de janvier, les vivres allant manquer dans Paris et les ressources du reste de la France se trouvant à peu près épuisées, Jules Favre s'était rendu, le 23 de ce mois, à Versailes pour traiter de la reddition de Paris et de la conclusion d'un armistice. Les négociations furent terminées le 28 janvier et les opérations militaires s'arrêtèrent partout, sauf dans l'Est où, par suite de l'incurie de Jules Favre, elles durent continuer en vertu d'une stipulation particulière de la convention d'armistice.

L'article 2 de cette convention était ainsi conçu :

« L'armistice convenu a pour but de permettre au gouver-

Digitized by Google

nement de la Défense nationale de convoquer une assemblée librement élue, qui se prononcera sur la question de savoir si la guerre doit être continuée, ou à quelles conditions la paix doit être signée. »

L'assemblée élue conformément à cet article se réunit le 12 février à Bordeaux et vota, le 1er mars, les préliminaires de paix. La guerre était finie. Le lundi, 6 mars, le chancelier montait en voiture et quittait Versailles avec les fonctionnaires de sa suite, en franchissant cette même porte par laquelle il était entré dans la ville cinq mois auparavant. Ce départ fut marqué par un incident où le comte de Bismark ne se montra pas plus galant qu'il ne fallait, d'après son propre témoignage. Nous avons dit, on s'en souvient, que dans le salon de Mme Jessé se trouvait, sur la cheminée, une pendule surmontée d'un diable grimaçant. Mme Jessé supposant, sans doute, que M. de Bismarck tiendrait à posséder, à titre de souvenir, cette pendule qui avait mesuré le temps pendant de laborieuses négociations et sonné les heures de grands événements, offrit au chancelier de la lui vendre, mais à un prix exorbitant : cinq mille francs; proposition impertinente qui lui attira cette réponse : « Le lutin grimaçant de la pendule vous est, peut-être, cher comme portrait de famille et je ne voudrais pas vous en priver. » Le 9 mars, M. de Bismarck et ses compagnons arrivaient à Francfort et, enfin, le lendemain 10 mars, Moritz Busch se retrouvait à Berlin, après une absence de sept mois, intervalle de temps pendant lequel, conclut le docteur, en jetant un regard en arrière, « tout ce qui pouvait être fait par le chancelier et ses collaborateurs, on doit le reconnaître, a été fait et bien fait ».

LOUIS NAVEZ.

Digitized by Google

LE TROU DU DIABLE [1]

Fidèle au poste, le Toinot était dans son île. Ah! oui, elle était bien à lui, cette miniature d'île sauvage, calomniée et si hospitalière, avec son charme de fruit défendu et son hirsutisme de végétation. Abri sûr, dont lui donnait garantie l'imbécilité de ses concitoyens, il l'aimait d'instinct, par une sorte de reconnaissance dont il ne cherchait point à se rendre compte. Il ne la trouvait pas belle, assurément, avec ses bouts d'arbres bossus et ses cachettes épineuses, mais il la savait par cœur et le moindre changement eût désagréablement dérangé son admiration inconsciente et routinière. C'était le seul endroit d'où il n'avait jamais été repoussé et le tour de force quotidien qu'il lui fallait accomplir pour y arriver était compensé par le bien-être infini, par le sentiment d'orgueil qui l'envahissaient en pensant qu'il était le seul être assez hardi pour braver l'épouvantail et qu'il resterait insoupçonné. Eût-on mis en campagne toute la gendarmerie du canton, le Toinot n'avait rien à craindre; si quelque esprit fort — et ils étaient rares — parlait de visiter l'île, Ludovic lui-même dirait : « C'est impossible, on ne peut passer. » C'est pourquoi le Toinot, se sachant cherché, traqué, désigné, n'avait jamais hésité à venir, au petit jour, s'installer dans son *hérisson*, après avoir traversé un gué, connu de lui seul et contourné, en s'aidant de pierres branlantes, l'affreux gouffre dont il savait éviter les mauvaises passes et qui faisait,

[1] Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 mai 1895.

Digitized by Google

comme les cancans au seuil des portes, beaucoup de bruit pour rien.

Il était là depuis une couple d'heures et il avait déjà pris pas mal de nobles truites dans la noble rivière de M. le baron. En dépit de leur illustre origine, elle s'empilait piteusement — ô déchéance — dans une gibecière vétuste et délabrée, dont les cordons graisseux n'avaient plus de couleur. Au loin, à travers l'embroussaillement des branches rouges, le Toinot crut soudain apercevoir le fantastique bonnet à poil dont Niflard, vaincu, parlait en sceptique : « On se jouait de lui; soit. On verrait bien. M. le baron bougonnait. Eh! bien qu'il les fasse venir, mon Dieu, ces gendarmes! » Il a raison, Niflard, pensait le Toinot, narquois, fumant paisiblement sa bouffarde d'Harlebeke; on ne verra rien du tout. Ils vont battre les bois, explorer les rives, mais ils ne supposeront jamais qu'un être humain puisse venir se blottir dans cet enchevêtrement d'épines.

Brusquement, il lui sembla entendre le galop d'un cheval, de plus en plus distinct et fougeux; il perçut le halètement désespéré, le bruit de la course effrénée, et il vit se dresser, vision fugace et terrible, une masse noire d'où émergeait, en un frisson frénétique, une tête écumante. Puis, la chute, le plongeon, sans un cri de détresse.

Le Toinot se leva. Ainsi, il y avait là, près de sa retraite, un homme que l'eau, en ses tourbillons fous, devait balloter, attirer, repousser, comme pour mieux jouir de son agonie, un homme qui devait se débattre, lutter contre la mort; qui, tour à tour perdu, rendu à l'espoir, devait épuiser ses dernières forces, pour être, en fin de compte, englouti. Cet homme, c'était un gendarme, un ennemi; mais avant tout, c'était un être humain, un supplicié qui eût demandé grâce, s'il l'avait pu. Le Toinot ne voulut pas hésiter. Il avança, s'ouvrit un chemin qu'il connaisait bien entre deux puissants rameaux, semblables à des bras de pieuvres étendus pour saisir, et s'accrochant des mains au tranchant des pierres sinistres, il arriva au Trou du Diable, regarda un instant l'eau verte qui dansait

Digitized by Google

une sarabande de giries et sauta. Il vola, lui, brigand désigné par la foule, au secours de son accusateur possible, sans vouloir réfléchir. Le gendarme, cependant, s'il eut surpris le maraudeur, l'eut emmené sans rien entendre, fort de son droit, brutal, peut-être. Trouvant le Toinot en faute, il s'emparait de lui. Et le trouvant mourant, l'eut-il sauvé? Qui pouvait savoir? Risquerait-on sa vie pour cet infime, ce malfaisant, cette bête traquée, introuvable, qui se riait des menaces; pour ce misérable, ce loqueteux qui faisait peur? Ne l'eut-on pas vu disparaître avec joie, lui qu'on haïssait sourdement pour les craintes qu'il inspirait, pour les platitudes qu'on devait lui faire, pour les sourires qu'on devait lui adresser, de crainte de l'avoir à dos? Qui sait si, comme un chien hargneux qu'on noie, on ne lui eut pas jeté des pierres, au lieu de lui tendre la main?

Eh bien, à cette heure, ce paria pouvait, au lieu de se dévouer à cette force adverse et inexorable, se repaître d'un spectacle qui satisferait ses rancœurs et ses haines : un gendarme, lancé à ses trousses, se noyait, tourbillonnait dans le gouffre et peut-être son cadavre viendrait — ironique épave — s'échouer aux ronces de l'île qui abritait ce Robinson voleur!

Pourquoi ce sauvetage? Était-il possible, du reste? L'endroit était dangereux, il risquait plutôt de se noyer lui-même — dévouement inutile et stupide, en somme. — Pour lui, que sa guenille s'en allât aujourd'hui finir dans l'eau ou demain pourrir sous la terre, peu lui importait, mais les enfants? N'y songeait-il donc pas? Que deviendraient-ils, eux, proscrits déjà, écartés des jeux communs comme des lépreux? Qui donc leur donnerait la soupe quand le père ne serait plus là, se serait fait périr pour un homme qui ne demandait qu'à lui mettre la main au collet et les fers aux poings?

Non, le Toinot n'avait pas voulu penser, calculer, se souvenir; lui haï et méprisé, ne pouvait encore mépriser la vie des autres. D'ailleurs, ce Gérard, il l'avait bien connu, autrefois on avait trinqué ensemble, bien souvent. C'était un bon garçon, un peu brusque, mais droit, très brave, ne connaissant

Digitized by Google

que son devoir, s'il venait là, après tout, s'il recherchait un voleur, sans savoir qu'il était le compagnon de jadis, c'est qu'on le lui avait ordonné. Et puis, enfin, gendarme, bourgeois ou misérable, c'était un homme qui allait mourir.

Tout d'abord, le Toinot se sentit emporté pour jamais, affolé par une sensation de vide, d'abandon complet. Par une sorte de mirage effroyable, il revit comme le résumé de sa vie, puis il crut que c'était fini, qu'il s'en allait, emportant vaguement le regret d'un inutile héroïsme. Une main s'accrochant à lui, hideusement tenace et qu'il sentait crispée en une suprême étreinte lui rendit le sentiment de la vie, le courage de lutter pour deux. Il saisit une masse flasque et pesante, d'un mouvement surhumain l'entraîna et, s'arcboutant de tout le poids de son corps et de la dépouille inerte qu'il remorquait sur une pierre aigüe qui lui déchira la main, il franchit le dernier cercle du tourbillon en nageant vers la rive, du côté de la route. Dès qu'il eut touché terre, il jeta son fardeau sur la berge, voulut demander du secours, fit deux pas en avant, puis s'affala comme une masse, vaincu.

Il revint à lui dans une salle d'auberge où il vit Gérard étendu à ses côtés, et, dans le fond, quelques paysans qui regardaient en vidant des chopes.

Dans une illusion de rêve, dans cette état de demi-somnolence où l'on ne sait plus rien d'exact, où le cerveau affaibli se refuse à préciser et à vouloir, il entendit les versions diverses qu'on prêtait déjà à l'accident; il comprit vaguement que Gérard vivait, qu'on parlait d'eux et il perçut une voix qui disait : « Oui, je ne dis pas, c'est bon. Il est sauvé, lui... Mais, le cheval?... » —

II

C'était bizarre, à coup sûr, et cela faisait jaser, cette histoire d'un gendarme sauvé par un vagabond.

Le Toinot avait raconté qu'il passait sur la route, par hasard, au moment de l'accident et on feignait de le croire parce que,

Digitized by Google

somme toute, il avait montré du courage, cet homme ; mais la méfiance des paysans s'accommodait mal de ce récit trop simple. Il semble toujours, que là où l'on flaire une aventure ou un mensonge, on soit désespéré de ne pouvoir établir qu'un fait banal. Pour ce pauvre Toinot, passer sur la route, comme le premier venu, constituait un acte étrange qui faisait sourire les malins.

Quoiqu'il en fut, le pêcheur que sa main blessée gênait beaucoup, ne pouvait plus arriver à son île ; comme le vieux Niflard était malade et Ludovic en voyage, il se choisit pour quelques jours un coin de bois où le ruisseau élargi réverbérait les rutilences des feuilles d'automne, paysage superbe, reposant autant la vue que le Trou du Diable la frappait. Le Toinot y pêchait sans crainte, paisible comme l'innocence.

Il fallait voir avec quelle gravité il suivait le fil sous la transparence de l'eau, immobile, retenant son souffle et surveillant avec une inlassable vigilance, l'appât qui sursautait sous la caresse folle du bouillonnement, puis disparaissait soudain, voracement happé.

Il était là, assis sur le gazon, attentif, avec ce masque impassible dn pêcheur patient qui arrive à croire qu'en remuant un muscle de son visage, il effraiera la victime attendue ; il était là, avec son regard fixe, ne reflétant d'autre pensée que sa préoccupation de l'instant, le cou tendu, le bras rigide, se déplaçant à regret, prudemment, avec la crainte constante du tremblement ou de la secousse. Et c'était une grimace de joie qui lui plissait le menton et les lèvres et mettait dans son regard des lueurs de triomphe, quand le poisson était pris, quand Toinot levait sa ligne, la ramenait vers lui et détachait la proie. Puis, du même mouvement lent, méthodique, devenu machinal, il recommençait...

Son panier était à peu près plein et il cherchait des yeux le buisson plus touffu où il pourrait l'enfouir pour l'y venir reprendre entre chien et loup.

Comme il se sentait seul, bien seul et heureux ! Rien à l'hori-

Digitized by Google

zon que les arbres géants de la forêt immense; tout autour de lui une belle verdure sombre, aux teintes automnales; partout, des chants d'oiseaux. La pêche n'avait jamais été meilleure. Que Ludovic avait donc eu raison de partir et que Troinot bénissait la bronchite du père Niflard!

Quant aux gendarmes... Bah! ils devaient en être dégoûtés, des excursions dans le pays...

« Eh! l'homme, ne vous gênez pas! » Une main de fer s'abattit sur son épaule et le réveilla brutalement de ce songe de calme et d'indépendance auquel il s'abandonnait.

« Pincé, mon gaillard! » D'un bond, il fut sur pied, prêt à cogner, furieux.

« Gérard! » murmura-t-il, en reculant d'un pas.

« Eh bien? quoi? fit le gendarme. Allons, en route. »

Le Toinot voulait parler et demeurait stupide. Alors, il était pris?

C'était fini, cette bonne vie de braconnage et de maraude? La prison, maintenant! Et par qui allait-il être livré? Par l'homme qu'il avait arraché à la mort quelques jours auparavant, par l'ennemi en qui il n'avait voulu voir qu'un frère, par celui à qui il avait sacrifié ses haines et risquer d'immoler sa vie avec l'avenir de ses enfants.

Dans sa cervelle étroite, les idées se heurtaient sans parvenir à s'accorder; il ne se rendait plus compte de rien. Cette réalité du châtiment dont il avait tant ri terrassait sa belle arrogance. Il se révoltait pourtant, devant l'acharnement que ce Gérard mettait à le poursuivre.

« Alors, fit-il, la gorge serrée, tu vas m'accuser? »

Le gendarme ne répondit pas.

« Pour sûr, continua le Toinat, que si j'avais su, je t'aurais laissé te tirer tout seul du Trou du Diable, lundi dernier.

— Fallait m'y laisser. Tu es un voleur, je t'arrête, c'est mon devoir, je ne connais que ça. Marche.

— Ton devoir? Possible. Et puis, tu empocheras la prime.

— Après? Tant mieux. Et pas de résistance, hein, sinon...

Digitized by Google

« Je t'ai sauvé pourtant, répéta le Toinot, obstinément, dominé par cette idée. Je t'ai sauvé Gérard. Tu ne peux pas l'oublier... »

Le gendarme secoua la tête. « Mon devoir » dit-il encore.

« Eh bien! soit. Ton devoir est de m'arrêter, malgré tout, de me jeter en prison, de m'accabler devant les juges. C'est vrai. Je ne suis qu'un brigand, un va-nu-pieds, un misérable, on a peur de moi, je le sais bien, et tu aurais raison de m'emmener si j'étais seul, si je ne devais pas laisser derrière moi des enfants qui s'en iront demain se perdre par les routes, pleurant de faim et demandant leur père...

Laisse-moi, suppliait le Toinot, en voulant se dégager des mains de Gérard; je ne veux pas t'échapper, je te demande grâce; grâce pour les petits!

Le gendarme, impassible, examinait son prisonnier qui, la voix tremblante, parlait toujours, plaidant sa cause et comme excuses, racontait sa vie de misères et de chagrins.

Au fond, Gérard était ému. Qu'était ce bandit, réellement? Sincère ou comédien? Assez roué pour faire sourdre de vraies larmes de ces yeux d'ordinaire si narquois, pour trouver à propos de ces intonations déchirantes, pour feindre de se briser, de s'anéantir devant le plus fort, afin de l'apitoyer et de le convaincre? Songeait-il à ruser, commençant par l'apparent désespoir pour finir par la lutte et le crime? Ces supplications qui remuaient Gérard, n'était-ce pas la mise en scène obligée pour mener à bien quelque plan machiavélique, pour aboutir à quelque coup démoniaque dont l'idée avait surgi devant la menace du cachot?

Ébranlé, Gérard se méfiait encore; le Toinot, à présent, lui disait les injustices subies sans un mot de révolte, les exigences des marmots inconscients aux jours de dénuement complet, l'impossibilité de fuir ce village où il ressemblait à quelque maudit, sa haine contre Ludovic qui avait interdit à ses fermiers d'employer le Toinot parce que celui-ci ne le saluait pas assez bas... Il énumérait, une à une, amèrement, toutes ses souf-

Digitized by Google

frances et celle des petits malheureux inéluctablement unis à son existence de reprouvé... « Que veux-tu qu'ils deviennent, Gérard, si tu me livres, eux qui n'ont que moi? — Je ne te demande pas pitié pour moi, mais pour eux! » Il se faisait éloquent, persuasif.

Ces enfants, qui l'avaient condamné à rester là, qui l'avaient un peu fait ce qu'il était en somme, ne fallait-il pas demeurer auprès d'eux, après en avoir éloigné tout le monde? Gérard croyait-il donc que si le Toinot avait été seul, il aurait manqué de courage, il aurait jamais goûté de cette vie de rapines et de maraude? Et d'ailleurs, il promettait de partir, aujourd'hui qu'il avait, au fond d'un vieux sac, quelques pièces d'argent, il jurait de s'éloigner dès le lendemain, si Gérard voulait...

C'était lamentable de voir pleurer ce misérable, de le voir défendre le sort de ses enfants contre l'expiation qui le menaçait, de l'entendre s'accuser, se noircir comme pour les faire plus blancs, plus innocents et plus purs.

« Je suis une canaille, moi, mais les pauvres petits n'ont rien fait, eux! » Et avec un regard de pauvre chien battu, avec, dans la voix, la saccade qu'enchérissait le sanglot contenu, il répétait: « Pitié, Jacques, pitié pour eux! Nous étions des amis autrefois... Tu sais bien que, sans moi, les mômes seraient sur la paille... »

Et toujours revenaient, éternel refrain, ces mots où il mettait toute son âme, tout ce que sa rusticité trouvait encore de mieux, tout ce qui lui apparaissait enfin, comme la synthèse du dernier espoir : « Je t'ai sauvé, Gérard, je t'ai sauvé! »

Gérard hésitait à présent; ce déchirement lui allait au cœur.

Ils étaient seuls. Pourquoi le Toinot n'essayait-il pas de lutter contre lui? Pourquoi cette humilité incompréhensible et inaccoutumée? Pourquoi ne frappait-il pas, cet hercule dangereux? Ils étaient là, depuis un quart d'heure, face à face, l'un, impérieux, inébranlable; l'autre, suppliant, persévérant dans son attitude, dans son espoir. Était-ce donc que, réellement, il y avait entre eux un lien, un souvenir, quelque

Digitized by Google

chose comme un rapprochement venu du péril partagé? Il pouvait exister un sentiment qui empêchait cet homme de lever le poing, de se rébeller, de tenter la fuite? Ce goujat, ayant eu pitié, espérait en la pitié d'un autre? Oui, il y croyait, il l'implorait au nom de ses enfants, de ces anges vivant des vols du père et dont la disparition de celui-ci eut trop tôt fait des coureurs de grand'route. Il ne voulait pas frapper, et l'élan généreux qui l'avait poussé dans le gouffre, il l'attendait de celui qu'il en avait arraché...

« Pars, dit Gérard, simplement. Tu as risqué ta vie. Je risque mon avenir. Nous sommes quittes. »

Et comme pour ne pouvoir revenir sur ce mouvement dont la soudaineté généreuse avait eu quelque chose de brutal, le gendarme partit à grands pas, sans regarder en arrière.

A présent, Gérard avait peur, vaguement, mais terriblement peur. Il ne savait s'il devait regretter cette action qu'il ne jugeait pas mauvaise, mais qui l'avait fait manquer à son devoir de soldat.

L'incertain de sa conduite le tourmentait étrangement. Si on apprenait cela? Si on avait vu, entendu, par hasard? Pourquoi non?

Un paysan passant sous bois, pour couper au court; un enfant envoyé pour cueillir des fougères, malgré la défense...

Il n'était donc pas impossible, pensait Gérard, qu'on sût un jour que lui, le gendarme le plus vaillant du pays, lui, le fin limier dont tout le canton vantait l'adresse, la droiture, la témérité, avait laissé échapper volontairement un des plus dangereux malfaiteurs.

Aussi bien, cela pouvait se répandre, se dire d'abord tout bas, entre les bons rustres qui ne veulent faire tort à personne, mais qui parlent tout de même, puis les femmes jaseraient et alors...

Depuis que Gérard avait permis au Toinot de fuir, cette préoccupation ne le quittait plus et, quelquefois, sous l'affolante obsession de ce souvenir, il se donnait tort et ne com-

Digitized by Google

prenait plus sa pitié. C'étaient, à nouveau, de terribles combats que se livraient tous les sentiments contraires qui l'avaient sollicité ce jour-là, et tandis que le temps passait, effaçant peu à peu le tableau lamentable, jetant dans l'oubli les larmes, le désespoir, les arguments du malheureux et ne laissant intact et réel que le souvenir du vol impuni, Gérard en venait à se considérer comme un coupable qu'une sotte sensiblerie devait compromettre. D'une nature exaltée qu'énervait aisément une imagination vagabonde, il ne fut pas loin de se croire vraiment criminel; il n'aurait pu compter combien de cauchemars atroces avaient, depuis ce jour, hanté son sommeil; combien de hideuses hallucinations avaient peuplé ses insomnies. Le malheureux éprouvait souvent une sensation très rapide de vertige qui, étreignant son cerveau, lui donnait comme une sorte d'intuition du néant complet, moments atroces où la folie lui apparaissait et où il se raidissait désespérément contre l'envahissement de cette pensée que sa raison pouvait le quitter, qu'elle lui échapperait malgré ses efforts de volonté; vaincue par l'idée fixe des regrets qu'il croyait légitimes. Les tempêtes qui bouleversaient ce crâne devenaient plus effrayantes comme les jours fuyaient, et cet homme, qui eût défié les plus braves, frémissait à une pensée dont il était l'esclave avant d'en devenir la proie.

La réflexion, martyre auquel il ne pouvait se soustraire, grandissait ses épouvantes. Il lui semblait, à présent que sous bois, tandis qu'il écoutait le Toinot, les feuilles avaient craqué, broyées sous les pieds d'un témoin inconnu, et les caresses des buissons et de la brise lui revenaient maintenant à l'esprit comme des mouvements humains. Il se rappelait des bruits de pas, en se retraçant pour la millième fois la scène et, entre les branches, il voyait filer des bouts de sarreau, des coins de tablier...

Rien ne pouvait dissiper cette géhenne secrète, cette torture de souvenir qui s'acharnait sans merci sur son cerveau ébranlé. L'idée d'avoir, pour la première fois, failli à son devoir anni-

Digitized by Google

hilait toute son énergie; et la crainte obsédante d'être découvert et blâmé lui mettait le rouge au front. Chaque fois qu'on l'appelait pour lui transmettre des ordres de service, il lui semblait qu'on allait lire en ses yeux égarés le supplice qu'il endurait; et chaque appel, si amical fût-il, lui apparaissait, dans sa fièvre, comme une menace d'interrogatoire...

Il ne luttait plus, c'était fini; il attendait la révélation.

« Paraît que M. le bourgmestre a quelque chose à vous communiquer, lui dit un matin le brigadier. Passez par là avant la tournée. »

Gérard blêmit, quoiqu'il attendît cet ordre.

« C'est bien. »

Il monta en selle et partit au galop, par la grand'route. Arrivé près des terres du baron de Bellone, il s'arrêta, descendit et attacha son cheval à un poteau. Puis, brusquement, comprimant de ses poings crispés les battements fous de ses tempes, il se mit à courir.

Ah! il y fut vite à ce Trou du Diable qui avait voulu le prendre une fois; il y arriva en quelques secondes, égaré, haletant, épouvantable... Comme une bête furieuse, il s'enfonça dans les ronces qui bordaient la rivière, se déchirant la peau et les vêtements, se meurtrissant les yeux en cette lutte rapide et monstrueuse...

Lambeau vivant, mais sans conscience, sans voir les traces sanglantes qu'il laissait aux épines, il arriva au bord, parut chercher, de l'oreille, à reconnaître le grondement de l'eau et se laissa tomber, masse inerte que le courant entraîna...

Le Robinson sauveur n'était plus dans son île et tandis que le torrent sautait en cercles fous sur le sanglant cadavre, le bourgmestre attendait le brave gendarme Gérard, héros de plusieurs sauvetages, qu'il avait fait appeler pour lui remettre la décoration militaire.

MARGUERITE DELCHEF.

Digitized by Google

DE L'IDÉAL

Conférence donnée à l'Association des Étudiants en médecine de l'Université libre de Bruxelles, le 8 mars 1895, par M. le professeur Paul Heger.

MESSIEURS,

Lorsque le président de votre Association me demanda de venir causer avec vous ce soir, comme je l'avais fait les années précédentes, j'acceptai sa proposition avec le plus grand plaisir et je lui promis de vous parler de Gœthe.

Telle était, en effet, mon intention première. J'aurais voulu analyser avec vous le Faust et vous montrer qu'il n'est pas le personnage qu'on a souvent mis en scène, mais un représentant de l'idéal scientifique le plus élevé; Gœthe, vous le savez, est grand naturaliste avant d'être grand poète; Faust est un profond philosophe avant d'être un vulgaire amoureux de Marguerite.

J'aurais voulu suivre le développement de cette idée, si nettement affirmée dans la manière dont l'auteur présente son héros dès le début du premier acte, et dans ces vers superbes où il affirme les transformations de la matière et l'unité des forces physiques.

Obéissant à cette pensée, je repris la lecture du *Faust* en analysant les tendances idéales qui le caractérisent; l'idéal de sentiment, l'enthousiasme, le mélange de sensibilité et de scepticisme, toutes les passions humaines sont résumées dans Faust; il n'est pas seulement un personnage, mais une vivante

Digitized by Google

synthèse que dominent certains traits de l'ordre intellectuel le plus élevé.

C'est en méditant ce sujet, dont j'avais projeté de vous entretenir ce soir, que je m'écartai peu à peu de mon texte et de mon livre pour réfléchir aux processus cérébraux par lesquels l'idéal se forme en nous. Et ce sont ces réflexions, telles quelles, que je viens vous communiquer, avec l'espoir que nous les discuterons amicalement tout à l'heure.

***

Qu'est-ce que l'idéal?

Si je demandais à chacun de vous de répondre isolément à cette question, nous trouverions sans doute que la plupart confondent l'idéal et le rêve; c'est un ensemble d'aspirations vers un but plus ou moins précis, c'est le bonheur rêvé, l'espérance invincible, le demain qui doit consoler d'aujourd'hui; c'est la terre promise, le beau pays que l'on entrevoit de loin, c'est le repos après le travail, la possession après le désir. On porte ce rêve en soi, on tend consciemment ou inconsciemment vers sa réalisation; tout ce qui nous en rapproche nous réjouit et nous fortifie, et chaque fois, au contraire, que les circonstances nous en éloignent, nous souffrons, notre vie s'obscurcit, nous glissons vers le découragement.

L'enquête qui viserait à connaître l'idéal de chacun de nous, aurait certainement pour résultat de montrer l'extrême diversité de nos caractères et de nos tendances : il y aurait à tenir compte de l'idéal qu'on affirme ou qu'on avoue et de celui que l'on tait.

En admettant qu'un psychologue, un liseur de pensées, puisse conduire cette enquête avec sincérité et qu'il l'étende à un grand nombre d'hommes, il aboutirait certainement à démontrer qu'il n'y a pas d'idéal unique accepté par l'humanité; bien plus, il n'en est pas qui soit commun à un groupe géographique ou social, à une région ou à un peuple; certes, il y a des tendances communes, des lignes directrices, des convergences particulières à un groupe, à une profession ou caractéristiques d'une race, mais quelle que soit la race, quel que soit

Digitized by Google

le milieu, l'idéal est avant tout chose individuelle : c'est ce qu'il y a de plus intime, de plus profondément gravé dans notre cœur; c'est la chose dont nous ne parlons pas, que nous portons en nous et vers laquelle s'orientent nos pensées.

L'idéal appartient si peu à une région ou à un peuple qu'il provoque des groupements indépendants du pays et de la nationalité : dès que deux hommes ont senti qu'ils sont en communauté d'idéal, ils sont frères, quelles que soient leurs différences d'origine. L'idéal est donc une force intérieure supérieure à toutes les autres et dominant notre être à ce point qu'il n'est aucun lien, pas même ceux de la famille, qui puisse lui être victorieusement opposé. On vit, on meurt pour une idée; disons même que l'existence humaine n'a de prix qu'à la condition de servir un idéal de choix.

Non seulement l'idéal est individuel, mais il varie pour le même individu suivant différentes circonstances et surtout selon l'âge.

A votre âge, quel est votre idéal? N'est-il pas vrai que vous pensez tous à la vie qui s'ouvre devant vous avec de riantes perspectives? que vous en apercevez vaguement les bons côtés, les joies, les grandeurs? Votre idéal, à l'heure présente, c'est de prendre possession de cette vie, avec ses inconnues, c'est de résoudre l'énigme de demain, c'est de réaliser l'effort dont vous vous sentez capables. Peut-être pourriez-vous préciser davantage tel ou tel but idéal que vous vous proposez, vers lequel vous marchez. J'espère même qu'il en est ainsi, mais ce qui me paraît certain, c'est qu'à mesure que vous avancerez dans la vie en regardant devant vous, il vous arrivera fatalement de substituer un idéal nouveau à celui dont vous aurez obtenu la réalisation ou auquel vous aurez volontairement renoncé.

En vous interrogeant sur ce sujet, je fais revivre en moi un souvenir : celui d'un étudiant en sciences qui vint me trouver, il y a quinze ans. Il commençait la vie dans des conditions difficiles; fils d'ouvrier, il voulait gagner sa vie; en même temps, il sentait en lui des tendances idéales qui le poussaient vers la science, mais d'abord il voulait se suffire à lui-même, être indépendant.

Digitized by Google

C'était son idéal d'alors; faut-il vous dire si je l'y encourageai? Il se mit à travailler doublement du cerveau, à la fois pour apprendre et pour enseigner; donnant des leçons et passant ses examens de médecine; rien ne l'arrêtait dans cette voie; il a enseigné le latin à des élèves de l'athénée, les sciences naturelles aux gens du monde, il a même fait répéter les cours de psychologie à des Japonais. C'était un excellent répétiteur, parce qu'il communiquait à ses élèves quelque chose de son feu sacré.

Le jour arriva où il avait conquis sa place au soleil, où il avait pignon sur rue, le jour heureux où il put inviter chez lui ses vieux parents toujours inquiets, maintenant rayonnants; il avait réalisé son idéal, il tenait le bonheur!

Mais le voilà aussitôt reparti vers un idéal nouveau : il avait pris l'habitude de l'enseignement, il lui semblait désormais qu'une science que l'on acquiert sans pouvoir la communiquer n'a pas plus de sève qu'un arbre mort; et il vint me confier que son titre de docteur, cet idéal d'hier, ne lui suffisait plus ; il voulait devenir professeur à l'université; et le voilà passant sa thèse, se spécialisant par un travail opiniâtre; il a atteint son but, et vous direz qu'il doit être heureux quand il regarde le chemin parcouru, quand il voit, dans son souvenir, le petit campagnard qu'il était quand il vint user ses culottes sur les bancs de l'université. Ne devrait-il pas se déclarer satisfait?

Pas encore, cependant, car, à mesure qu'il enseigne, il aperçoit mieux les lacunes dans ce qu'il croit savoir; en même temps la science lui apparaît sous un jour nouveau qui ne lui apporte pas une suffisante lumière; il sent le néant de ses connaissances avec une acuité d'autant plus grande qu'il a la responsabilité de l'enseignement, cette responsabilité si lourde pour ceux qui ont le respect de la science.

Peut-être, s'il eut été libre d'agir à sa guise, eût-il fait comme autrefois Van Helmont; vous savez que celui-ci, nommé professeur de médecine, se crut à ce point au-dessous de sa tâche qu'il n'osa prendre possession de sa chaire et partit s'instruire à l'étranger!

La vie de chacun se passe ainsi dans des réalisations par-

Digitized by Google

tielles d'un idéal restreint jusqu'à ce que, d'étape en étaque, on arrive à désirer quelque chose de très grand, de très élevé, quelque chose de disproportionné aux forces individuelles, un idéal qui, par le fait même qu'il est irréalisable, ne cessera jamais d'appartenir à l'idée.

C'est comme une ascension continue au cours de laquelle on aperçoit des horizons de plus en plus étendus, jusqu'à ce que l'on atteigne un sommet d'où la vue s'étend sur l'infini.

***

Par quelle opération cérébrale se fait en nous la genèse de l'idéal ?

Le petit enfant qui naît à la vie mentale n'a vraiment aucun idéal ; il perçoit des impressions d'abord confuses, indistinctes et nous savons surtout, depuis les travaux de Meynert, que le rôle premier du cerveau antérieur consistera surtout dans l'enregistrement des réflexes.

Tout se passe comme si chacune des impressions perçues, chacune des opérations centrales exécutées par la moelle et le mésocéphale provoquait en un endroit déterminé de la substance grise corticale une modification matérielle persistante, ce que Meynert appelle une *image de sensation*, une *image de mouvement*.

Les réflexes sont primaires, ils précèdent ; ils dépendent des structures acquises avant la naissance dans la moelle et la bulbe ; les opérations concientes, attribut du cerveau antérieur, sont secondaires en ce sens qu'elles sont relativement tardives, qu'elles succèdent à la vie réflexe.

L'enfant accomplit un travail très fatiguant pour lui en analysant ce qu'il éprouve, en classant les images mentales qui arrivent en foule pour meubler son cerveau. Ce travail détermine une si prompte fatigue pendant les premières années, que l'on a grande peine à obtenir qu'il se prolonge au delà de quelques minutes ; l'instabilité de l'attention caractérise cette période.

L'enfant ne généralise pas aux premières heures où son intelligence s'éveille, il ne fait pas de synthèse, il ne connait

Digitized by Google

pas les procédés de l'abstraction : il touche à tout, il multiplie ses contacts avec le monde extérieur, il recherche avidement les impressions nouvelles, passant d'un jouet à un autre, accumulant pêle-mêle des images mentales qu'il classera plus tard. C'est le travail de classement, c'est-à-dire la réflexion qui le fatigue; la fonction du cerveau antérieur est pour lui un effort et l'éducation première aura pour but de l'y habituer.

L'image mentale donne des sensations renaissantes; lorsque l'enfant ferme les yeux et se détachant du monde extérieur commence à réfléchir, il met en jeu sa mémoire : il ressuscite les images accumulées, images de sensation, images de mouvement; il ne se borne pas à les raviver, il les apprécie, les compare entre elles, les classe comme ferait un collectionneur. C'est par ce processus mental que va se développer en lui le jugement et que naîtront les idées générales.

Jusqu'ici, vous le voyez, il n'est pas question de l'idéal : tout part de l'analyse des impressions, opération élémentaire de la conscience.

En rapprochant les unes des autres les impressions identiques ou analogues, elles se renforcent inévitablement; c'est pourquoi la répétition des impressions joue un si grand rôle dans l'éducation de l'enfant; les impressions uniques ou passagères, si elles n'ont pas été exceptionnellement intenses, ne persistent guère ou tout au moins n'interviennent pas dans les jugements, dans les concepts généraux en voie de formation : c'est la superposition, la fusion des impressions identiques qui détermine ces concepts généraux : à la longue, ce qui est contingent ou accidentel s'efface et disparaît, les caractères généraux ressortent au contraire de plus en plus à mesure que les mêmes impressions se répètent.

C'est ainsi que par la comparaison et le classement des images, l'esprit s'élève à des abstractions, à des idées générales qui deviennent de jour en jour plus nombreuses et plus stables; c'est par ce processus que l'intelligence de l'enfant se forme; et celui qui suit de près ce travail dans l'adolescent le voit peu à peu former ses opinions, affirmer des antipathies ou des

Digitized by Google

préférences, commencer à avoir de l'initiative, se faire enfin une règle de conduite personnelle.

On trouve dans cette structure psychologique des lignes dominantes, des convergences, des tendances idéales bien nettes qui se dessinent avec une apparente soudaineté à l'âge de la puberté; elles datent de loin et sont comme un résidu des impressions antérieures; c'est comme un degré supérieur de cérébration qui donne au jeune homme la virilité de l'esprit. Maitenant l'idéal va naître et se préciser : l'idée générale était un premier stade, un premier extrait des impressions acquises, elle n'était pas encore une véritable synthèse, mais l'association des idées générales entre elles engendrera les synthèses. L'idée générale est une pierre sculptée, mais elle ne peut pas être, à elle seule, un monument.

L'idéal est une construction interne qui se fait par le même procédé que celui qui a servi à la genèse des idées générales, mais cette fois il s'applique à ces idées elles-mêmes : c'est pourquoi l'acquisition en est tardive, et c'est pourquoi aussi elle est un degré supérieur de cérébration.

L'idéal c'est donc le monument dont les matériaux ont été lentement préparés par le travail de généralisation, de schématisation, accompli chaque jour; son point de départ est dans les impressions et en ce sens nous devons dire qu'il ne vient pas d'en haut mais d'en bas; l'idéal ne peut être réalisé en nous que par le travail cérébral coordonné et non pas en nous abandonnant paresseusement au hasard des impressions fugitives.

C'est ici qu'apparaît avec évidence la distance qui sépare le processus de l'idéalisation de celui du rêve : celui-ci est comme un écho désordonné des impressions du jour, comme une vibration qui persiste et cherche à s'éteindre en parcourant l'écorce. Le rêve ne correspond à aucun classement, à aucune comparaison des impressions entre elles, à aucune coordination; c'est une résurrection d'images cérébrales évoquées sans méthode, se groupant et se dissociant avec une égale facilité au hasard des communications fortuites établies à ce moment entre les centres corticaux, amenant ainsi parfois

Digitized by Google

ces associations fantaisistes, ces bizarreries, ces rapprochements ineptes qui nous font rire de nos rêves; au réveil, il n'en reste rien qu'une fatigue sans profit.

Tout au contraire, le travail méthodique, conscient ou inconscient de la comparaison des impressions classées, conduit à des synthèses et à ce mode de cérébration supérieur qui est comme un état nouveau : c'est la lumière se faisant dans l'esprit, c'est le jugement trouvant des bases pour s'établir avec fermeté, c'est l'idéal construit en nous.

***

Le processus de la genèse de l'idéal, tel que nous venons de le décrire, présente une singulière similitude avec un procédé photographique connu sous le nom de photographie galtonienne ou photographie composite. Je crois utile d'attirer votre attention sur cette analogie, non que je veuille identifier les images mentales avec des photographies instantanées et cependant durables, mais parce que les procédés même de la synthèse, de l'idéalisation me paraissent ne pouvoir être mieux compris qu'en les comparant à ceux de la photographie composite.

D'ailleurs, vous vous souvenez peut-être que précédemment, en vous parlant de l'évolution du langage (1), je me suis servi d'une comparaison analogue en considérant chacune de nos cellules cérébrales comme une petite armoire à clichés.

Vous connaissez sans aucun doute le principe de ces intéressantes expériences dues originairement à Galton et popularisées par différents auteurs, notamment par le professeur Bowditch, de Boston.

Ce principe est très simple : que l'on se propose par exemple d'obtenir la photographie composite des étudiants de candidature en médecine, on commencera par prendre le portrait de chacun de vous; chacun de ces portraits sera placé ensuite pendant un temps très court devant l'objectif et on divisera le temps de pose, pour chaque portrait, de manière à le rendre

(1) *Sur l'évolution du Langage. Revue universitaire.* Bruxelles, Lamertin, 1893.

Digitized by Google

égal pour chacun. Supposons trente photographies individuelles, nous choisirons une plaque peu sensible exigeant deux minutes pour être convenablement impressionnée; au moyen d'un dispositif préparé à cet effet, nous placerons successivement devant l'objectif chacune des trente photographies pendant quatre secondes. Quel sera le résultat? une image synthétique dans laquelle il est évident que les traits individuels se seront effacés et qui résumera les caractères communs; en se répétant, ceux-ci se sont inévitablement renforcés; ainsi l'image représentera le type composite, le schema.

Il suffit de réfléchir aux conséquences que doit avoir l'exacte superposition des images et leur fusion en une seule pour comprendre l'analogie entre le processus de la photographie composite et celui qui préside, dans le cerveau de l'enfant, à l'acquisition des idées générales : lorsque l'enfant compare et analyse ses impressions, que fait-il donc, sinon accuser les caractères qui se sont répétés?

Il superpose les unes aux autres, dans la perspective du souvenir, les impressions analogues ou identiques; leurs traits communs se renforcent pendant que les traits individuels ou d'exception se fondent ou s'effacent par le fait même qu'ils n'ont apparu qu'une fois et que l'intensité relative de leur image est insuffisante pour qu'ils puissent persister; finalement, il ne reste qu'une impression d'ensemble, un extrait de ce qu'il y avait de commun dans chacun des composants, un résidu qui correspond à une idée générale.

L'apparition de ces idées est tardive chez l'enfant parce que le développement du cerveau antérieur est inachevé pendant le premier âge; l'accomplissement des actes réflexes précède celui des actes intellectuels conscients : la conscience elle-même se fortifie et s'éclaire par la répétition des impressions successivement analysées, et la notion de ce qui est juste, de ce qui est bon, se forme par le même procédé que celui que nous venons de décrire pour l'acquisition des idées générales.

La fusion des images conduisant à des généralisations devient un procédé habituel de cérébration chez l'enfant, à mesure que s'organise le cerveau antérieur où s'enregistrent,

Digitized by Google

se classent, se coordonnent les opérations accomplies par les centres nerveux sous-jacents. Aussi, voyez avec quel entrain l'enfant s'abandonne aux généralisations : il se familiarise avec ce mode d'idéation au point qu'il en abuse et qu'il faut sans cesse le mettre en garde contre les conclusions hâtives, anticipées, qui lui font erronément déduire du particulier en général. En d'autres termes, il applique le procédé de la photographie composite sans accorder le temps de pose nécessaire ou sans superposer un nombre suffisant d'images individuelles, et il conclut en se dispensant du travail d'analyse et de comparaison raisonnée qui seul peut conduire à des généralisations légitimes; c'est de cette époque de la vie que datent pour chacun de nous des séries d'erreurs de jugement, de préjugés, que nous avons à rectifier plus tard.

Pendant cette période où l'enfant s'élève jusqu'à l'acquisition des notions générales, il commence aussi à « idéaliser » au sens complet du mot, c'est-à-dire à construire de toutes pièces, dans son imagination, des modèles qui ne sont pas l'exacte copie de ce qu'il a vu, mais des créations de son caprice, des êtres fictifs, sans existence réelle dans la nature et auxquels il prête vie. C'est la naissance de l'idéal proprement dit.

Le goût du merveilleux, si marqué dans l'enfance, part de cette tendance instinctive à sortir de la réalité pour laisser libre cours à la fantaisie; représentez-vous que l'acquisition des images cérébrales par l'exercice des sens, coûte du travail et cause une fatigue, surtout chez l'enfant éminemment impressionnable; quand il a rempli son *magasin à images*, l'enfant se repose en les laissant repasser devant lui, c'est là ce que nous appelons *s'abandonner à son imagination*. Et c'est un jeu naturel de son esprit que cette création d'êtres fictifs, inexistants dans la réalité, mais contenant en eux les causes des phénomènes et donnant ainsi à son esprit, avide de causalité, une satisfaction provisoire. L'enfant se distrait de ses observations exactes en écoutant des contes de fée; si on ne lui en raconte pas, il en forge pendant qu'il flâne ou qu'il rêve; d'ailleurs, on lui fournit toute une mythologie pour peupler le petit monde où s'éveille son esprit.

Digitized by Google

Remarquez que tous ces types fictifs créés à l'usage de l'enfance ont des caractères très accusés, soit en bien soit en mal, soit en beau soit en laid : ils sont hyperboliques, exagérés et c'est dans cette exagération même que réside la merveille. Ici encore je retrouve une analogie entre le procédé de l'idéation créant des types fictifs et le procédé de la photographie composite : j'ai remarqué, en effet, tant dans la brochure publiée par Batut ([1]) que dans les séries de photographies montrées au Congrès de Bâle par Bowditch, combien l'image composite a un caractère idéal supérieur à celui de chacune des images composantes; Bowditch superpose, par exemple, les portraits des professeurs de Cambridge, il obtient un type supérieur d'intellectualité, une figure à caractère, dont vous saisissez bien l'analogie avec le mythe créé dans l'imagination de l'enfant : ce type fictif est débarrassé des malformations accidentelles, il résume des formes générales ou permanentes, il est donc, il doit être un modèle très accusé. Il y a quelque chose de lui dans tous, mais il n'en est pas moins hors de la réalité; chacun lui ressemble plus ou moins, mais il n'est le portrait de personne. Ces caractères sont bien ceux d'un produit de généralisation, d'un schema, d'un idéal.

***

Laissons de côté maintenant ce qui concerne les processus cérébraux de la pensée et tâchons d'établir les rapports entre les différentes catégories d'idéal que nous portons en nous.

La faculté d'idéaliser est, nous venons de le voir, fort inégalement répartie. Quel est le point de départ de cette faculté qui donne à l'esprit humain sa véritable grandeur? Je ne vous étonnerai pas en vous disant que cette origine est humble et qu'il faut, à mon avis, la rechercher au delà de l'espèce humaine, dans l'animalité.

Vos études vous ont habitué déjà à envisager tous les problèmes biologiques au point de vue le plus général et vous

([1]) *La photographie appliquée à la production du type d'une famille, d'une tribu ou d'une race*, par ARTHUR BATUT. Paris, Gauthier-Villars, 1887.

Digitized by Google

connaissez tous le beau livre de Houzeau : *Les facultés mentales de l'homme comparées à celles des animaux*. Comparer n'est pas identifier et je veux admettre que le caractère différentiel le plus apparent entre l'homme et l'animal soit précisément le contraste entre le degré infime d'idéal existant chez la bête et l'élévation de cette même faculté chez l'homme.

Mais je ne saurais refuser tout idéal aux animaux et je pense, au contraire, que pour bien apprécier l'origine de cette faculté dans l'espèce humaine, il faut la rattacher à la satisfaction des besoins.

La satisfaction des besoins, voilà, comme le dit Dallemagne dans ses *Principes de sociologie* (1), l'axiome fondamental, la règle dominante à laquelle ne peut se soustraire aucun être vivant.

En observant de près les animaux que nous avons associés à notre vie, les chats, les chiens, ne les voyons-nous pas procéder méthodiquement à la confection de leur petit idéal en établissant des convergences qui tendent toutes vers la réalisation d'un même but : le besoin nutritif les domine.

En rapport avec ce besoin, les animaux domestiqués ne se font-ils pas un idéal de jouissances matérielles tellement intense qu'ils nous tyrannisent sans cesse pour que nous les aidions à le satisfaire? Voyez avec quelle persistance et quelle finesse une chatte met à profit toutes les circonstances pour se procurer la nourriture, la chaleur, le confort; dans son idéal de bien-être figure même la société de ses maîtres, car parfois elle refuse de leur survivre. Il y a de nombreux exemples de fidélité allant jusqu'à la mort, surtout chez les chiens. N'avons-nous pas le droit de dire qu'ils n'ont pu résister à la perte de leur idéal?

Ce n'est pas que j'imagine chez eux un désespoir susceptible d'être formulé; non, je pense qu'un chien mourant par affection pour le maître qu'il vient de perdre ne sait pas pourquoi il meurt; il souffre, mais il ne s'analyse pas : cette analyse psychologique qui nous permet de nous interroger et de nous

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*. Tome IV. 1885-86.

Digitized by Google

juger, est un degré supérieur de conscience que nous n'avons aucune raison plausible d'attribuer aux animaux. Mais les impressions qu'ils ont emmagasinées dans leur substance grise ne créent pas moins en eux des dominantes, des tendances qui peuvent rester inconscientes, mais agissent en eux comme un ressort latent d'une énergie suffisante parfois pour les briser.

L'animal sauvage que l'on capture et qui se brise la tête contre les barreaux de sa cage plutôt que de se soumettre à la captivité ne nous donne-t-il pas la preuve qu'il avait, dans son cerveau de bête, un certain idéal de liberté?

Ce n'est point la terreur qui fait mourir l'alouette, quand on néglige de recouvrir le dessus de sa cage, c'est le besoin qu'elle éprouve de prendre son vol vers le ciel qu'elle entrevoit.

Dallemagne a basé sa sociologie sur la hiérarchie des besoins; le besoin nutritif, le besoin génésique, le besoin intellectuel forment plus qu'une trilogie, c'est une gradation.

L'animal n'éprouve pas, et pour cause, le besoin intellectuel; son idéal est indigne d'être mis en regard du nôtre. Soit, mais ne connaissez-vous pas beaucoup d'hommes qui, sous ce rapport, ne valent guère mieux que les animaux?

Ces hommes passent leur vie à satisfaire leurs besoins nutritifs et aussi leurs besoins génésiques, ils dédaignent les choses de l'intelligence.

S'ils acquièrent forcément des notions nouvelles, ils les emmagasinent dans les dessous de leur cerveau, ne se donnant pas la peine de généraliser, d'idéaliser; les grands concepts qui correspondent aux idées de beauté, de justice, de vérité restent toujours à distance de leur esprit borné; s'ils y pensent, ils n'arrivent pas à les formuler.

Ces « négatifs » ne sont pas toujours des êtres mal doués, le plus souvent ce sont des paresseux; ils répugnent à un travail de cérébration qui est pour eux une fatigue et ils ne coordonnent pas leurs impressions; ils se contentent de « cérébrer » comme dans le rêve, sans méthode, sans harmonie, presque automatiquement.

Ces « négatifs » ne sont pas toujours des illettrés, tant s'en faut, au contraire : en causant avec des hommes du peuple,

Digitized by Google

vous constaterez souvent que leur cerveau façonné par les contacts quotidiens avec la réalité, stimulé par le travail, s'est fort bien équilibré et s'est élevé jusqu'à des généralisations très nobles, surtout dans le domaine du sentiment.

Les « négatifs » qui ne pensent pas à l'idéal et vivent comme s'il n'existait point, se rencontrent dans toutes les classes de la société ; combien y en a-t-il qui cachent sous des apparences d'éducation une incurable grossièreté ? Rien d'élevé ne sortira jamais de leur cerveau, leur idéal ne s'affranchit pas de l'animalité ; ils vivent en égoïstes, ils n'ont pas de besoins intellectuels.

Bien au-dessus de ces « négatifs » peu intéressants s'élèvent ceux qui, se refusant au travail cérébral intense, vivent d'un idéal de sentiment : leur nombre est immense et ils sont échelonnés en séries ou en groupes aussi variés que les objets mêmes de nos affections. Qui pourrait définir ou classer tout ce que nous aimons ? Celui-là seul pourrait dénombrer et mettre chacun à leur rang, selon la dignité de leur idéal, tous ceux qui ne touchent que vaguement à l'intellectualité et recherchent cependant la satisfaction des besoins les plus nobles dans le domaine du sentiment.

Il y a d'abord, au bas de la série, ces émotifs qui aiment sans comprendre, sans même demander à comprendre : ils ont un idéal fait d'abnégation, l'altruisme les domine, ils sont admirables et émouvants, sans intelligence.

Puis l'idéal se complète et s'étend, faisant une part au sentiment, une autre à l'élément intellectuel, s'ennoblissant toujours par le degré d'altruisme auquel il emprunte sa grandeur aussi bien que par l'élévation des pensées.

C'est lui qui engendre les sentiments héroïques, l'amitié allant jusqu'au sacrifice de la vie, le courage, l'amour.

Et c'est encore lui qui triomphe dans l'idéal artistique, fait, avant tout, de sentiment.

C'est ici qu'apparaît d'une manière frappante le procédé de genèse de l'idéal dont nous avons parlé plus haut en le comparant à la photographie composite : l'artiste fait son idéal en se laissant impressionner, imprégner par le milieu, il synthétise

Digitized by Google

ensuite et croit peut-être créer lorsqu'il compose, parce qu'il oublie les images premières et frustes pour s'absorber dans la contemplation de l'image synthétique formée au-dedans de lui.

Si vous parcourez un jour la vallée d'Ampezzo, qui s'étend à travers le pays des Dolomites depuis Cortina jusqu'à Venise, vous remarquerez les sommets crênelés et grisâtres des montagnes : ils ont une forme dentelée toute particulière. Vous observerez aussi les types vraiment très beaux des femmes de ce pays; à Piave di Cadore, on vous montrera la maison du Titien; c'est là qu'il est né, qu'il a vécu pendant les années de sa jeunesse.

Quand, plus tard, vous analyserez les tableaux du maître qui devait pendant sa longue carrière changer si souvent de résidence et de milieu, vous constaterez la persistance des impressions premières fixées dans son cerveau; comme on voit bien qu'il a tissé son idéal en synthétisant ce qu'il y avait de plus beau dans ce qu'il avait vu, c'est-à-dire de ce dont il avait été le plus longtemps et le plus profondément impressionné.

Les montagnes dentelées qui ferment le paysage dans presque tous ses tableaux, sont du même dessin que celles qui se découpent sur le ciel devant la petite maison où il est né, et dans ses personnages nous retrouvons toujours les mêmes types féminins poétisés; la célèbre Vénus du musée de Dresde me paraît être une photographie composite des jolies italiennes de la vallée de Cortina.

On sait d'ailleurs qu'une impression répétée s'impose parfois dans l'idéal de l'artiste, à son insu, et qu'il est arrivé à quelques-uns d'entre eux de reproduire les traits de personnages vivants qu'ils avaient admirés alors qu'ils s'imaginaient créer de toutes pièces un être fictif, purement idéal.

Ainsi, la plus haute réalisation de l'idéal esthétique a pour origine l'impression transfigurée par le travail cérébral.

Ici l'idéal de sentiment se confond avec l'idéal intellectuel. Vous rangerez encore parmi les fidèles de l'idéal de sentiment ceux qui sont dominés par l'idée religieuse.

L'idéal de sentiment est essentiellement mobile; parce qu'il

Digitized by Google

dépend du sentiment, il doit être inégal et rester provisoire, à moins qu'il ne se complète par des éléments intellectuels; les fidèles de chaque religion présentent à cet égard une gradation qui va du sentiment pur et simple très mobile et dépourvu d'intellectualité jusqu'aux conceptions philosophiques beaucoup plus stables et plus arides des théologiens.

Mais où le sentiment domine, l'idéal flotte et tend à ne pas demeurer : c'est pourquoi les réglementations, les devoirs extérieurs, les vœux solennellement prononcés, les préceptes formels sont multipliés à l'usage des fidèles : ce sont des barrières qui s'opposent à ce que l'on sorte du temple une fois que l'on y est entré.

L'idéal de sentiment, avec les variétés que comporte la diversité de son objet, est le plus répandu non seulement parce que la sensibilité domine tout notre être, mais aussi parce que, pour arriver à l'idéal intellectuel, il nous faut souvent passer par une série de phases qui correspondent à des degrés de l'idéal de sentiment.

Interrogeons-nous à ce point de vue : l'idéal ne commence-t-il pas toujours par être quelque chose de vague, que nous entrevoyons comme une image à contours indécis, que nous sentons bien avant de pouvoir le formuler, auquel nous obéissons souvent sans en avoir une claire conscience?

Beaucoup d'hommes le gardent tel quel, sans parvenir à le préciser davantage, soit qu'ils ne puissent faire un effort mental plus grand, soit qu'une crainte les retienne : il en est qui aiment cette indécision et préfèrent leur idéal de pur sentiment à tout autre; ils sentent bien que, s'ils avancent, ils vont devoir substituer des lignes accentuées à des contours brumeux — et c'est pour cela qu'ils refusent d'avancer.

L'idéal de sentiment est au fond des passions de la foule; c'est à lui qu'on s'adresse pour agiter les masses; c'est lui qui crée les grands courants de l'opinion; il est puissant, mais aveugle.

Dans l'individu, il domine par accès, avec les remous inévitables que comporte sa mobilité; il détermine des poussées plus ou moins périodiques qui sont les tendances personnelles.

Digitized by Google

En voyant l'infinie variété de ces tendances, en songeant que chacun de nous superpose un idéal de sentiment à un autre avant d'arriver à un mode supérieur d'idéalisation qui nous dégage des sens pour nous élever vers les généralisations les plus hautes, je ne puis m'empêcher de me souvenir du mode de développement embryonnaire de cet assemblage d'organes que nous appelons « le cerveau ». N'est-il pas composé d'appareils successivement formés dans la longue série ancestrale et qui se sont graduellement fusionnés en se superposant? Sous le cerveau antérieur, appareil intellectuel, siège de l'idéal, nous trouvons les vestiges de cerveaux sensitifs; le bulbe n'est-il pas comme un ancien cerveau dépossédé de toute conscience et uniquement préposé désormais aux fonctions de la vie végétative?

La lutte qui existe en nous entre l'intellectualité et les instincts, le drame de la vie intérieure, je les vois morphologiquement représentés dans l'évolution embryonnaire du système nerveux central. Et lorsque nous voyons persister jusque dans le cerveau de l'homme des vestiges du cerveau des reptiles tels que la glande pinéale et tant d'autres défroques de l'animalité, peut-on s'étonner encore de ce que le cerveau antérieur ne domine pas toujours autant qu'il le faudrait?

***

Il se fait donc, en chacun de nous, une évolution de l'idéal...

L'enfant n'y atteint pas, il n'en soupçonne pas même l'existence. Nourri dans les légendes qui donnent à son esprit l'explication de toutes choses, l'enfant s'y complaît; il s'y trouve à l'aise parce qu'elles sont adaptées à ses besoins intellectuels naissants et à son imagination avide de merveilleux.

L'enfant croit et, par conséquent, il sait; il croit ce qu'on lui a appris — et, par conséquent, il sait depuis combien d'années le monde existe et comment il a été créé; il sait ce qui adviendra de lui dans l'éternité. Avant qu'il n'ait, à cet égard, posé aucune question, on lui a fourni l'indiscutable réponse.

S'il peut se contenter de croire, si la foi satisfait à tous les besoins de son esprit, il n'ira pas au delà, l'idéal scientifiquel rne naîtra jamais pour lui : il vivra, il mourra avec son idéa eligieux.

Digitized by Google

Mais s'il cherche le vrai, s'il travaille et veut savoir sans se payer de mots, un jour viendra où le doute envahira son esprit, où il voudra comprendre; alors il commencera à interroger les mots : violemment, il leur demandera leurs comptes, en arrivant à sa majorité.

Et comme les mots sont des boîtes vides, la recherche du vrai le conduira inévitablement à interroger les faits; ce jour-là il fera de la science, il aura trouvé le sentier qui conduit au plus haut sommet. Bientôt, en suivant ce chemin, l'idéal scientifique lui apparaîtra clairement.

C'est surtout à l'âge où vous êtes, et à ce moment de vos études que la révélation du monde tel qu'il est peut déterminer dans vos esprits une évolution décisive vers l'idéal intellectuel. Ne vous attardez pas plus qu'il ne convient à l'idéal de sentiment. mettez en jeu toute l'activité de votre intelligence pour arriver au vrai.

L'idéal scientifique est dans la conquête des vérités de la science, il est aussi dans le plaisir que l'on éprouve à sortir du brouillard et à se mouvoir dans la clarté. Il n'est pas indispensable d'être un Laplace ou un Newton pour connaître cette joie, elle appartient aux plus humbles travailleurs.

Certes, les étudiants en médecine, ayant à résoudre les problèmes de la vie, ont un idéal scientifique difficile à atteindre, mais les conquêtes faciles ne sont pas désirables, un idéal qui s'offre ne vaut pas qu'on le ramasse.

D'ailleurs, dans aucune autre branche des connaissances humaines, l'idéal scientifique n'est à la disposition des flâneurs : remarquez bien qu'il ne suffit pas de s'être pâmé d'admiration en lisant Flammarion pour croire que l'on possède un idéal scientifique : celui-ci n'est dans aucun livre, il faut le construire en vous-même par le travail cérébral, l'enlever pour ainsi dire de force, c'est alors qu'il vaut!

Visez donc à l'idéal intellectuel, et le plus haut possible.

Mais ne dédaignez jamais l'idéal de sentiment : malgré son infériorité, il nous tient au cœur et ne nous lâche pas : nous lui devons des heures joyeuses de notre vie; même quand nous n'y croyons plus, respectons-le encore, parce que nous l'avons

Digitized by Google

aimé — c'est déjà une raison suffisante — et puis parce qu'il est toujours là prêt à nous ressaisir en colorant de teintes roses l'horizon de notre jeunesse passée.

Le sentiment s'élève et s'épure par la pensée qui s'y mêle; faisons évoluer en nous l'idéal de sentiment par lequel nous avons débuté dans la vie, additionnons-le d'éléments intellectuels, mais ne le méprisons pas : faut-il cesser d'admirer la Suisse parce qu'il y a dans le monde des montages plus hautes? La vue du mont Blanc est-elle moins imposante parce qu'il existe ailleurs un Himalaya gigantesque, un « toit du monde » tellement élevé qu'il projette son ombre jusque sur les astres voisins de la terre?

Il ne faut jamais détruire un idéal, mais il faut travailler à l'élever encore, à le consolider en remplaçant ce qu'il contient d'illusoire par des notions plus vraies, plus justes et par conséquent plus belles; ainsi nous superposerons graduellement l'idéal intellectuel à tous les autres, nous atteindrons les sommets de la pensée humaine.

L'essentiel est de vouloir sortir de la plaine, de quitter le marécage pour commencer à gravir; tous ceux qui habitent la plaine n'ont pas le même goût pour ces ascensions plus ou moins périlleuses: tous ne se sentent pas également attirés vers les hauteurs. Il en est aussi qui se mettent en route de bonne heure, dans un élan de leur prime jeunesse; ils marchent vite au début, mais ils s'arrêtent, bientôt fatigués, à un tournant du chemin : le but leur paraît trop haut, ils perdent courage.

Il ne faut pas se le dissimuler: poursuivre l'idéal scientifique, c'est se condamner au travail obstiné pour toute la durée de la vie; car il n'y a pas ici de définitive victoire et vous comprenez bien que l'idéal scientifique grandit toujours à mesure qu'on s'en rapproche : on ne le possèdera jamais tout entier et c'est pour cela qu'il est un idéal vrai.

Messieurs, si vous montez un jour à la Wengeralp ou au Faulhorn, vous rencontrerez le long du chemin, depuis Interlaken, des gens qui vous offrent des dessins ou des photographies qui représentent — ou ont la prétention de représenter — le site que vous alliez voir. Peut-être, si vous manquez de

Digitized by Google

vigueur ou de courage, renoncerez-vous à faire l'ascension : vous regarderez alors l'image dont vous allez vous contenter et, pour mieux justifier cette apathie, vous vous efforcerez de la trouver très belle.

A ceux qui partent à la conquête de l'idéal intellectuel, pareille aventure arrive fréquemment; il en est aussi qui s'arrêtent en route et se procurent, pour l'agrément de leur vie, un idéal de rencontre qu'ils ont trouvé le long du chemin : il y en a de toutes les qualités, à la portée de toutes les bourses, je veux dire de toutes les intelligences : vous tenez ici la raison pour laquelle tant d'hommes se déversent, à tout âge, dans l'idéal religieux.

***

Il semble que l'idéal scientifique ne devrait avoir ni détracteurs ni ennemis. En effet, tant qu'on s'en tient aux généralités, tout le monde s'en déclare partisan; mais, dans le détail, certaines personnes se trompent étrangement sur les moyens de le servir; d'autres en ignorent le chemin et s'égarent jusqu'à accuser les sciences expérimentales de détourner la jeunesse des plus nobles tendances de l'esprit. Je voudrais, en terminant, rencontrer cette objection, bien que je sache que ce n'est pas devant des étudiants en médecine qu'elle doit être combattue; les sciences d'observation, qui vous mettent en contact prolongé et intime avec la nature, vous conduisent sûrement à l'idéal scientifique le plus élevé.

Mais il faut reconnaître qu'il y a aujourd'hui, surtout dans certains milieux littéraires, une tendance fâcheuse à opposer l'empirisme à l'idéal; on critique nos méthodes, on va jusqu'à dire « qu'en attirant votre attention sur les forces physiques et fatales, nous déterminerions en vous une parfaite indifférence vis-à-vis de ce qui est bon ou mauvais, une anesthésie morale qui préparerait l'oubli du devoir et développerait l'égoïsme sensuel (1).

Et, remarquez-le bien, ceux qui parlent ainsi ne sont pas les premiers venus, ce sont des lettrés qui se posent vis-à-vis de nous en défenseurs de l'idéal que notre empirisme et nos

(1) PAUL DESJARDINS, *Le devoir présent*, Paris, 1893.

Digitized by Google

expériences tendraient à compromettre ; à les entendre nous conduirions la jeunesse au doute et au malheur.

En général, ces littérateurs confondent absolument le sentiment de la nature et l'idéal scientifique éclairé tel que nous le comprenons : ce sont des « sensitifs » qui ont cru trouver dans la science un idéal de sentiment et qui ont été rebutés par l'aridité des études de science approfondie : ils se sont alors mis en colère parce qu'ils n'obtenaient pas les solutions espérées. On a beau leur dire que la science n'a jamais promis à l'homme que la lumière et non pas le bonheur, ils veulent absolument, c'est le mot du jour, qu'elle ait fait faillite.

Laissons-les dire, il n'en sera ni plus ni moins, mais ne perdons pas de vue que l'idéal scientifique n'est pas fait seulement d'enthousiasme ou de sentiment : il est intellectuel ; on peut être transporté d'aise devant un beau paysage ou ravi en extase devant un coucher de soleil, tout ceci reste dans le domaine de la sensation, c'est-à-dire presque en dehors de nous ; au contraire, l'idéal scientifique naît par nos opérations cérébrales, il débute avec nos premiers efforts pour apprendre, il n'est à nous qu'après des années de labeur ; c'est à cause de cela qu'il nous satisfait en proportion du travail accompli et qu'il nous donne parfois des joies égales à celles de l'artiste devant son œuvre ou de la mère devant son enfant.

Mais le grand argument de nos adversaires, c'est le reproche qu'ils nous font sans cesse de développer le scepticisme. « Il faut une foi, disent-ils, et la science conduit au doute. »

Il est vrai que l'esprit de l'homme de science est généralement empreint de ce doux scepticisme qui nous fait respecter les idées du voisin ; c'est pour cela que nous sommes tolérants (les sectaires sont assez mal venus à nous le reprocher).

L'homme de science qui contemple le perpétuel écoulement des choses, qui voit les incessantes transformations de la matière, l'infinité des naissances et des morts, acquiert les grandes notions de l'abnégation et de l'humilité ; il se sent en communion avec la nature, il s'appuie sur elle, il ne souffre pas du doute, il n'est pas sceptique.

Devant l'infinie diversité et la mobilité de tout ce qu'il

Digitized by Google

observe, il s'habitue facilement à ne pas conclure : il se défie de lui-même, il se fait une règle de n'affirmer que ce qu'il peut prouver. Cela c'est le doute scientifique, mais ce n'est pas le scepticisme.

Le doute scientifique n'exclut pas la foi la plus sincère dans les lois de la science et dans l'avenir de l'humanité. Ne voyez-vous pas, au contraire, que ces choses se tiennent?

Le doute scientifique n'est pas une inquiétude : il donne, au contraire, cette philosophie tranquille que Jean Stas a si bien pratiquée et qui lui faisait dire un jour : « Le doute est l'oreiller du savant. » On dort tranquille, en effet, quand on se sent bien certain de ne pas avoir été dupé et que l'on attend humblement la lumière du lendemain.

Lorsque le Faust de Gœthe, désespéré, écœuré de la vie, défaillant, va se décider au suicide, c'est la foi dans la science que le poète évoque d'adord pour lui rendre courage. Il le fait dans une forme quelque peu sybilline : pendant que Faust se répand en lamentations, il aperçoit tout à coup ces mots inscrits devant lui dans le livre magique :

> Der Geist der Welt ist nicht verschlossen,
> Dein Sinn ist zu — dein Herz ist todt!
> Auf, bade, Schüler, unverdrossen,
> Die irdische Brüste in Morgenroth!

« L'esprit de l'univers n'est point fermé », c'est-à-dire, nous pouvons atteindre à cette compréhension du monde qui donne à l'homme de science la satisfaction psychologique, la paix intérieure.

Mais pour y atteindre, il faut aiguiser ses sens, s'armer de courage, — il faut humblement se faire écolier — travailler sans se laisser jamais détourner de son but; c'est ainsi qu'on arrive à percevoir l'aurore, à baigner de lumière les phénomènes terrestres.

Vous le voyez, c'est bien l'idéal scientifique que Gœthe fait apparaître ici, c'est lui qu'il évoque, avant tout autre, pour rappeler au désir de vivre son Faust désespéré; Gœthe avait raison : n'est-il pas trop tôt pour mourir tant qu'il reste quelque chose à connaître?

Digitized by Google

EN TERRE ALLEMANDE

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

II

Nuremberg. Rothenburg sur la Tauber. Ratisbonne. Passau.

Si l'on veut retrouver les derniers vestiges de la vieille Allemagne, c'est à Nuremberg qu'il faut venir les chercher. Car en aucune des grandes cités impériales le caractère ancien ne s'est mieux maintenu dans son originalité; aucune n'a gardé plus de traces de sa prospérité et de son développement artistique d'autrefois.

Que dire de Nuremberg qui n'ait été dit et redit? Quiconque a voyagé en Allemagne y a fait étape sur la route de Munich ou de Vienne, et tout pèlerin de Bayreuth rend visite à la gentille ville de Hans Sachs, le cordonnier-poète : ne semble-t-elle pas, au fait, faire partie de droit du pèlerinage aux *Maîtres Chanteurs?*

Nuremberg, avec ses maisons en grès rouge, ses hauts pignons et ses *Erkers* dentelés, ses riches façades sculptées, ses curieuses cours intérieures, ses gracieuses fontaines allégoriques, ses statues de saints aux coins des rues, ses églises et monuments du moyen âge et de la Renaissance, ses remparts ornés de tours et percés de portes pittoresques, son vieux *Burg* aux épaisses murailles du haut duquel le regard embrasse le calme paysage où serpente la Pegnitz, évoque très vivement à nos imaginations le passé. Elle nous reporte à l'époque de

Digitized by Google

la Renaissance et à ses grands hommes, aux bourgeois-artistes si personnels en qui vibrait l'âme populaire, tels que Adam Kraft, Wohlgemuth, Albert Durer ou Hans Sachs. Hommes très simples et très forts qui aimaient le coin de terre où ils étaient nés et qui, tout en étant de leur temps et de leur pays, créèrent un art profondément humain.

En parcourant le *Musée germanique*, où leur œuvre est réunie, on se prend à leur vouer une estime singulière. Une fresque de Kaulbach, *L'empereur Othon ouvrant le tombeau de Charlemagne*, symbolise le but de l'institution, qui remonte au milieu de notre siècle : « Mettre au jour le passé de l'Allemagne ». Là sont groupées des productions variées des arts industriels ; des sculptures en bois de Veit Stoss, des bronzes de Pierre Vischer. A l'étage sont les peintures ; nous y trouvons les maîtres de l'école de Cologne, maître Wilhelm et maître Stephan, et ceux des autels de la Vie et de la Mort de la Vierge ; Hugo Van der Goes représenté par un magistral portrait du cardinal de Bourbon, et encore le toujours spécial et élégant Baldung Grien. Ici trône le vieux Burgkmair, avec sa Vierge étrange et comme endormie. L'œuvre de Dürer est formidable ; on peut suivre ici toute la lignée de ces bois et de ces eaux-fortes où la pensée se manifeste si puissamment par le dessin. Dürer était un ardent disciple de Luther, et il s'efforçait de mettre toute sa ferveur, toute sa foi dans ses œuvres ; chacune provoque de longues réflexions. Voyez cette tête de Christ au regard si chargé de douleur ! On peut se rendre compte ici que le vrai royaume de Dürer est le dessin et la gravure ; il y est le plus varié, le plus habile, le plus puissant des maîtres (1).

Pour bien comprendre ces vieux maîtres de Nuremberg, il faut, je crois, avoir goûté soi-même tout l'ennui, toute la gravité monotone de l'Allemagne centrale. C'est en se tournant sur elle-même, en se cherchant dans ses plis profonds, que l'âme allemande atteignit à ce caractère austère, parfois sublime de mélancolie passionnée.

(1) Son admirable portrait de Jér. Holzschuher a été transporté au musée de Berlin, où nous l'avons signalé déjà. (V. *En Allemagne, la vie et l'art.*)

Digitized by Google

N'ayant que « l'ennuyeuse Pegnitz, qui ne coule qu'à regret et parce que c'est l'usage », disait Schiller, ils se sont enfoncés plus avant dans la vie intérieure, ils se sont dépensés au dedans.

L'ouvrage le plus remarquable de l'école nurembergeoise du XIVe siècle se trouve au Musée germanique : c'est le tableau d'autel de la famille Imhof. Mais les productions de cette école sont trop rares, et elle a trop subi l'influence de l'école de Cologne, la seule école allemande vraiment originale au XIVe siècle, pour mériter une étude particulière. Au XVe siècle, l'école de Nuremberg se résume en Wohlgemuth, auquel, d'ailleurs, faute de connaître ses confrères, on a attribué tous les tableaux qui proviennent de cette ville. Son élève, Dürer, continuera au siècle suivant la tradition ancienne, empreinte d'une si douce ingénuité; au cœur du XVIe siècle, il est resté un primitif; et son œuvre semble un reflet de ce qu'il y a de plus pur dans l'âme allemande.

Refaisons le tour classique de la vieille ville; partout surgissent des signes de la prospérité ancienne; la largeur primitive des rues même n'est pas sans causer de l'étonnement. Nous entrons à Saint-Sébald, l'église érigée au XIIIe siècle sur le modèle de la cathédrale de Bamberg et dont les deux chœurs, l'un roman, l'autre gothique, semblent perpétuellement se défier à travers la grande nef, de l'époque de transition. Là est le chef-d'œuvre de Pierre Vischer, le tombeau de saint Sébald, qu'il n'acheva qu'en treize ans et, encore, avec l'aide de ses cinq fils. Là aussi est un monument de maître Adam Krafft, le plus riche et le plus important qu'il ait sculpté. Nous voici maintenant devant le portail de la grande Lorenzkirche, et devant le tabernacle sous lequel s'est placé Adam Krafft, scellant l'ouvrier sous son œuvre; puis ce sera le tour du porche sculpté de Notre-Dame.

Naturellement, nous allons revoir, dans sa petite rue, près d'une place, la maison de Hans Sachs; il s'y débite aujourd'hui du *Fleischwurst* et du *Leberwurst*. Le poète le plus populaire de l'Allemagne au XVIe siècle n'a cessé de vivre dans le

Digitized by Google

souvenir de ses concitoyens; ils lui ont dressé une statue à proximité de sa demeure. Gœthe, qui le regardait comme son ancêtre intellectuel, a décrit dans un poème l'atelier de l'artisan visité par la Muse, et il a expliqué sa mission poétique.

La ville semble avoir été construite au hasard; les maisons n'observent aucun alignement. La pente continuelle du sol, les bras divers de la Pegnitz, les avances originales des maisons dans l'eau, les *Erkers* ou les balcons d'encoignure qui font saillie sur les façades, les immenses toits rouges percés de plusieurs étages de lucarnes, tout est d'aspect original et imprévu et forme contraste avec les capitales allemandes tirées au cordeau par les princes du siècle dernier. Dans ce beau désordre, pas une maison qui date du XIV^{e} siecle; à peine quelques-unes du XV^{e}. Mais si l'ogive et les lignes caractéristiques de l'art du moyen âge ont été effacées, les habitudes générales de cette grande époque restent clairement marquées dans les édifices.

Nuremberg eut à soutenir des guerres contre ses anciens burgraves, les comtes de Zollern, auxquels avait été cédée la Marche de Brandebourg et qui sans cesse ameutaient contre ses riches marchands la noblesse avide et besoigneuse du Nord. Elle eut à se garder des attaques de tous, des Turcs, de l'empereur, des princes catholiques, et, en outre, à défendre sa *Foi* nouvelle, le *Credo* de Mélanchthon, qui a ici sa statue. De là ces tours fortes, ces remparts indestructibles; de là aussi ces fortifications particulières; car chaque maison est bâtie en bonne pierre, voûtée solidement, fort peu ouverte par le bas, mais surmontée d'une tourelle surveillant la rue et d'un pavillon où la famille rassurée pouvait respirer et s'égayer sans sortir. Disposition défensive qui se retrouve dans la promenade couverte couronnant les fortifications de la ville, long corridor d'où l'on surveillait la campagne.

Bref, les pierres parlent à Nuremberg; elles évoquent la vision de la vie féodale; et combien de choses lointaines l'imagination y replace dans leur cadre! Mais c'est en parcourant la ville la nuit, au clair de lune surtout, et en errant au hasard,

Digitized by Google

au gré des pentes et des carrefours, dans le solennel silence, un *vrai* silence que j'ai éprouvé dans toute sa plénitude la sensation du passé. Car, le jour, on s'aperçoit trop que Nuremberg s'est transformée et développée; qu'elle suit le reste de l'Allemagne dans son élan général vers le bien-être. Il y a de longues avenues modernes en dehors des remparts; les tramways, la *lumière électrique* se faufilent entre les maisons des vieux âges; et partout s'étalent les affiches-réclames, peut-être même des affiches électorales, sans parler des importants faubourgs industriels, dont les cheminées sans nombre dominent les vieilles tours de la ville. C'est que Nuremberg est maintenant la première ville de l'Allemagne du Sud pour le commerce et l'industrie. Elle était, au siècle dernier, déchue complètement de sa grandeur; la découverte de la route des Indes par mer, puis la guerre de Trente ans, avaient ruiné ces anciens grands entrepôts de commerce entre l'Orient et le Nord. De même que le transit des denrées orientales débarquées à Venise avait enrichi Nuremberg, de même, Venise ayant perdu son commerce, Nuremberg, fatalement, diminua de vie, d'importance, de fortune. Toutefois, l'ancienne ville libre s'est peu à peu relevée depuis que la paix de Presbourg (1806) l'a fait passer au pouvoir de la Bavière. Elle, qui fabriqua autrefois les premières cartes à jouer, vers 1380, et qui eut la première papeterie de l'Allemagne, puis les premières montres, dites « œufs de Nuremberg » à cause de leur forme ovale, puis enfin les premières gravures sur bois, elle a aujourd'hui les produits chimiques; je me souviens des galeries sans fin où s'entassaient ces hideux produits du Nuremberg d'aujourd'hui à une exposition locale que j'y visitai en 1882, lors des premières représentations du *Parsifal* à Bayreuth.

La vieille ville est, en somme, grâce au développement économique qui fait la joie des « traficants », en train de se noyer dans une ville nouvelle; le moment approche, hélas! où elle sera bien morte; ce ne sera plus qu'un musée dont on regardera l'une après l'autre chaque curiosité comme par devoir. Tout ce charme supérieur, ce parfum des temps de

Digitized by Google

sa floraison, qui restait à Nuremberg et en faisait un rare coin privilégié, se sera évaporé.

J'allais oublier les jouets d'enfants, ces fameux jouets que les paysans de la région fabriquent à très bas prix et qui s'exportent jusqu'en Amérique et en Chine. C'est d'ici que viennent ces trompettes en bois dans lesquelles les enfants du monde entier sonnent leurs futures victoires; ces arches de Noé qui renferment tous les animaux de la création; ces ménages avec tous les ustensiles de cuisine en bois de sapin qu'alignent gravement nos petites filles et qui font leur première éducation de ménagères. Puis, montant à un degré supérieur, il y a les jouets sculptés au couteau. Façonner dans un morceau de bois une figure d'animal ou d'homme, voilà la genèse de la sculpture sur bois, le véritable art allemand. Le faiseur de jouets d'enfants est arrivé insensiblement, de son modeste point de départ, à atteindre au plus haut développement de cet art de la sculpture. On peut suivre ainsi dans l'histoire les progrès de l'ouvrier allemand : Syrlin et le bois, Adam Krafft et la pierre, Peter Visscher et le bronze, matières de plus en plus difficiles à travailler; puis succèdent les formes plus légères, moins « réelles », de la peinture, de la gravure sur bois : Veit Stoss; de la gravure sur cuivre : Albert Dürer.

A Nuremberg, le désir vous prend bientôt d'une vieille ville qui serait exempte de toute souillure moderne. Que cela vous décide à vous diriger vers Rothenburg sur la Tauber; là, vous jouirez du spectacle unique d'une ville des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, conservée comme sous cloche à l'abri des atteintes de la civilisation et infiniment plus caractéristique que Nuremberg, si même elle n'en possède pas les riches échantillons d'architecture médiévale. Là, la population n'a pas dépassé les 7,000; là, les rues sont restées tortueuses, les pignons sont restés entassés pêle-mêle; la double enceinte du moyen âge est absolument intacte avec ses vingt-sept tours encore debout qui attendent les hommes de guet, et ses six portes défendues par les bastions et les demi-lunes et dont les clefs restent précieusement déposées en l'hôtel de ville

Digitized by Google

mi-gothique, mi-renaissance. Ce n'est pourtant pas par enchantement qu'on se trouve porté en ce coin émergé des siècles passés; ce sont les modes de transport ordinaires de notre siècle qui vous y amènent; heureusement, cet édifice d'une modernité criante entre tous, la gare de chemin de fer, est à une dizaine de minutes en dehors des murs, et le sifflet des locomotives ne vient pas troubler le repos de la vieille cité.

Rothenburg, dont la fondation remonte au VI^e siècle, eut son époque brillante dans l'histoire, l'époque des fiers déploiements de lansquenets, de reîtres et de pandours; ce fut l'une des grandes places fortes de l'empire. La ville devint à peu près indépendante sous son bourgmestre Henri Töpler, le Van Artevelde franconien, le grand Rothenburgeois, qui dort depuis tantôt cinq siècles de son dernier sommeil, à l'ombre d'une dalle de la collégiale gothique. Chaque enfant y connaît par cœur l'histoire de ce bienfaiteur public. « *C'est ici que vécut le grand bourgmestre Töpler en* 1408 », lit-on sur une plaque commémorative.

La curieuse petite place était restée ignorée du public, quand il y a quelques années, en 1881, je crois, les Rothenburgeois ont imaginé de donner avec costumes, en grand tralala, le jour de la Pentecôte, la représentation scénique d'un épisode fameux et encore vivant dans le souvenir des habitants. Voici l'affaire en deux mots : Lorsque, il y a plus de deux siècles et demi, Tilly assiégea la place, celle-ci, après une résistance opiniâtre, dut se rendre à merci (1), et le vainqueur se disposa, selon les usages de l'époque, à faire pendre les notables et à mettre le feu aux quatre coins de la ville. Prières, supplications, délégations, rien ne put attendrir la moustache blanche. On allait procéder à l'opération en question, lorsque Tilly avisa, dans la salle de l'hôtel de ville où il avait établi ses quartiers, un vidrecome de taille inusitée,

(1) Ce fut en octobre 1631. Les premières représentations auraient donc été données à l'occasion du 250^e anniversaire de l'événement que nous allons raconter. Nous en donnons le récit dans la version rapportée par M. Octave Maus, qui nous a révélé le premier Rothenburg sur la Tauber. Il est d'autres versions un peu différentes.

Digitized by Google

capable de contenir au moins treize chopines. Une idée baroque traversa l'esprit du général : « S'il se trouve parmi vous », dit-il aux malheureux qui attendaient le supplice, « un buveur capable de vider ce broc d'une haleine, je vous fais grâce à tous! » Alors s'avança résolument le vieux bourgmestre Nusch, qui sans doute n'était pas à son coup d'essai; il fit remplir l'énorme coupe et la vida jusqu'à la dernière goutte, d'une magistrale lampée.

Et c'est grâce à ce « Meister Trunk », comme on dit là-bas, que les modernes touristes peuvent admirer une ville endormie depuis Tilly, et, en outre, que Rothenburg peut se dire la ville des *Meistertrinker* aussi bien que Nuremberg se dit la ville des *Meistersinger*. Vous pensez avec quel soin extrême on se garde d'y rien changer, et quel scrupule on se ferait de toucher à un pignon ou de remplacer les vitres en cul-de-bouteille d'une lucarne. Rothenburg conservera donc son enceinte médiévale, ses tours de toutes formes, ses portes flanquées de clochetons ou de poivrières et surmontées d'aigrettes capricieuses, ses bretèches [1], ses lucarnes à flèches, ses pignons triangulaires, ses cariatides naïves intercalées entre les fenêtres, ses armoiries sculptées dans les façades, ses frustes inscriptions à la gloire des célébrités locales... Mais ce qui le guette, c'est une société américaine qui en fera l'acquisition pour l'exploiter à grand renfort de réclame et qui établira, comme à Pompéi, des tourniquets aux issues...

Je m'achemine maintenant vers Ratisbonne. Tout ce haut plateau, dont les eaux s'écoulent d'un côté vers le Rhin et de l'autre vers le Danube, est recouvert d'une neige épaisse; les rivières sont entièrement figées par le froid. Nous voici à la nuit tombante; l'obscurité s'étend lentement sur le paysage. Près de nous coule, dans sa vallée profonde, le Laber noir; nous côtoyons des ravins dont nous ne voyons pas le fond; sur

[1] Ancien terme militaire désignant des ouvrages de charpente en saillie sur des faces de maçonnerie et s'ouvrant à la partie inférieure par de larges mâchicoulis.

Digitized by Google

les flancs des collines, le blanc alterne avec de grandes taches sombres. Aspect nocturne fantastique...

Regensburg! Il est minuit, et l'auberge *Maximilian*, en face de la gare, est là pour me recueillir. Comment de l'allemand *Regensburg* avons-nous fait *Ratisbonne* en français? Ce serait un mystère bizarre, en effet, si l'on ne connaissait le nom latin *Ratisbona* que la ville porta après avoir cessé d'être un camp romain, le « camp de Regen », *Castra Regina*. Le nom allemand *Regensburg* est la traduction littérale de ce nom primitif.

Le lendemain, dès 6 heures du matin, déambulant et errant la sur neige fraîchement tombée, je me hâte de découvrir cette vieille ville que je ne connais pas. Beaucoup de maisons très anciennes à étage surplombant, quelques-unes avec de hautes tours de défense érigées par les patriciens du moyen âge. Ceci est assurément l'une des villes les plus âgées de l'Allemagne, puisqu'elle existait déjà du temps des Romains. Elle avait été fondée par Tibère et s'appela même quelque temps *Augusta Tiberii;* origines lointaines, dont elle a rassemblé les souvenirs trouvés çà et là en un musée d'antiquités romaines logé dans une vieille église. Un évêché fut fondé à Ratisbonne par saint Boniface, en même temps qu'à Würzburg, au VIIIe siècle, époque où la place fut conquise par Charlemagne; et très tôt, dès le XIIe siècle, elle devint « ville libre ».

C'était alors le centre le plus florissant de l'Allemagne méridionale, et aussi le plus peuplé, et ce rang fut maintenu pendant les cinq derniers siècles du moyen âge, jusqu'à l'avènement d'Augsburg et de Nuremberg. La ville témoigne encore de ce passé; elle reste aussi curieuse au point de vue de l'art du moyen âge que Nuremberg l'est pour le XVIe siècle. Une conséquence en est l'absence de tout vieux tableau à visiter, — circonstance rare dans une ville d'Allemagne, — l'art de Ratisbonne étant antérieur à la peinture.

Postérieurement, au XVIe siècle, la ville fut le siège de la *Ligue de Ratisbonne*, qui avait pour objet d'arrêter les progrès du protestantisme; et au XVIIe siècle elle eut l'honneur de devenir le siège ordinaire de la Diète de l'empire. On montre, au sombre Rathhaus actuel, la salle basse, obscure,

Digitized by Google

où se tint la Diète de 1667 à 1806. Là sont encore la table de bois blanc devant laquelle Charles-Quint but en 1532, le fauteuil de cuir dans lequel se sont assis les empereurs, les grands pots où l'on servait le vin à la ronde, et les costumes de la vieille Allemagne, les anciennes tapisseries, le livre de justice pour l'Autriche, la Bohême, etc. En bas, les cachots, la chambre des tortures, la grille derrière laquelle le juge, caché, écoutait les aveux vrais ou faux, arrachés aux patients par la douleur. Tout est à sa place, prêt à fonctionner encore, s'il le fallait. C'est ainsi que, non seulement à Ratisbonne, mais partout en Allemagne, vous retrouverez des traces de la rude justice par laquelle les villes de l'empire rassuraient leurs marchands contre les violences des brigands. Mais était-ce seulement des malfaiteurs qu'on traitait ainsi sans miséricorde?...

Cela dura jusqu'aux invasions françaises de la fin du siècle dernier. Ratisbonne cessa alors d'être ville libre ; érigée en principauté, elle fut dès le début de notre siècle cédée à l'Électeur de Mayence, Charles de Dalbert. Napoléon, après avoir perdu, puis repris cette importante position stratégique, en une bataille de cinq jours où il fut même légèrement blessé au talon, la donna à la Bavière, qui la garda désormais. Mais au contraire de Nuremberg, elle ne s'est guère développée sous le régime bavarois ; elle n'a guère aujourd'hui plus de la moitié de la population de Würzburg. C'est qu'elle n'a pas comme cette dernière les industries du drap et du cuir, ni les fonderies de cloches. Elle se contente de manufactures de tabac et de papier, de distilleries et de quelques chantiers au Danube, où elle construit des engins de navigation.

Précisément parce qu'elle n'a pas été ravagée par l'industrie moderne, Ratisbonne a gardé sa physionomie originale ; l'artiste n'y est point choqué à chaque pas par l'étalage insolent de tous ces progrès matériels qui en fin de compte font tout l'opposé de notre bonheur. Ici, je ne trouve guère de vraiment *modernes* que les inévitables larges promenades plantées et gazonnées qui prennent uniformément partout la place des fortifications démolies, et les villas toutes neuves campées sur les anciens bastions.

Digitized by Google

L'art catholique fleurit dans la cléricale Bavière; les églises et chapelles pullulent ici, et toutes ont du monde à l'office du matin. La population compte à peine plus d'un septième de protestants (6,000 sur 38,000). Mais l'intérieur des édifices religieux semble avoir un aspect plus sévère que chez nous. Ces édifices sont d'époques et de styles divers : citons l'ancienne cathédrale de style roman primitif, attenant au cloître de la cathédrale actuelle; l'église romane du vieux couvent de bénédictins de Saint-Emmeran, fondé au VII^e^ siècle et devenu en ce siècle, y compris ses beaux cloîtres, résidence des princes de Tour-et-Taxis; puis une basilique romane du XII^e^ siècle dite église des Écossais, *Schottenkirche*, avec des sculptures bizarres; une vieille église du style de transition; enfin et surtout, le *Dom* ou cathédrale Saint-Pierre, partie romane, partie gothique. L'architecture de cette dernière paraît inspirée de celle de la célèbre cathédrale de Strasbourg d'Erwin de Steinbach. Dans le fait, la construction en fut commencée à la fin du XIII^e^ siècle, époque où s'achevait la nef ogivale de Strasbourg; elle dura plusieurs siècles et ne fut même achevée que de notre temps, car les gracieuses flèches à jour sont récentes. La façade semble, à vrai dire, une façade d'hôtel de ville, ornée au premier étage de son balcon sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres et surmontée d'un pignon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale. Ce sont là des traits de la décadence de l'architecture religieuse en Allemagne. Une particularité frappe encore à la façade : c'est l'existence d'un porche en forme de triangle devant le riche portail de l'entrée principale, au haut du grand escalier. A l'intérieur, il est d'autres anomalies : le transept ne s'étend pas au delà de la ligne des bas-côtés, et le chœur n'a pas de pourtour. Cela donne à l'ensemble un aspect original et complètement différent de celui du Munster de Strasbourg. L'église renferme plusieurs monuments en bronze ou en marbre blanc; signalons, de Guillaume Roritzer, l'artiste de la fin du XV^e^ siècle, le couronnement en pierre du puits et surtout le haut tabernacle sculpté voisin du maître-autel. Que le lecteur qu'importuneraient ces notations excessives veuille bien m'excuser. Je visite

Digitized by Google

encore les cloîtres de la cathédrale, d'architecture curieuse et contenant des restes de fresques et des tombes de patriciens.

Devant le Dom, le marché du matin, pittoresque. Tout proche est le Danube et le vieux pont de pierre du XII^{e} siècle qui unit la ville à son faubourg du nord : un long pont tout étroit et à forte pente des deux côtés, permettant aux bateaux de passer en tout temps sous l'arche du milieu. A vrai dire, il traverse deux bras séparés par une île. Le fleuve, dominé par des collines demi-boisées demi-moissonnées, est d'une gravité, d'une ampleur superbe. Il vient de recevoir un peu plus haut les eaux de la Franconie moyenne et des Frankenhöhe, que lui verse l'Altmühl ou Vieux-Moulin, et celles de la Haute Franconie et des monts des Pins (Fichtelgebirge) que lui verse le Nab; en face, le Regen lui apporte les eaux de la Böhmer Wald ou forêt de Bohême. Près du pont, une haute tour forte de l'ancienne noblesse regensburgeoise, sur laquelle est peint un énorme Goliath défiant un tout petit David. Plus loin, à un hôtel, une autre tour, celle des Romains (*Roemerthurm*), et, à une vieille demeure patricienne, la « tour d'or »...

A deux lieues en aval, au sommet d'une colline, est le fameux monument du Walhalla, auquel accède du côté du Danube un formidable escalier fractionné par des terrasses et dont le bas est de construction cyclopéenne. C'est le « Temple de l'Honneur », le Panthéon, le Westminster que le roi Louis I^{er} de Bavière a érigé pour les grands hommes de l'Allemagne, il y a quelque cinquante ou soixante ans. Il est destiné spécialement à célébrer la défaite que Hermann infligea aux légions romaines de Varus, et la délivrance de la nation allemande à Leipzig, en 1813. Selon le goût bien connu des rois de Bavière, le monument est imité du Parthénon d'Athènes; mais si l'architecture en est grecque, la mythologie du Nord et spécialement la *Saga* des Nibelungen y a sa grande part aussi, comme l'indique le nom du temple et la présence des quatorze Walkyries supportant l'entablement de la grande halle. On sait que les Walkyries étaient des vierges guerrières ayant pour mission de choisir sur les champs

Digitized by Google

de combat les héros destinés au séjour divin du Walhalla, ce paradis scandinave situé au sommet des airs.

Ainsi que le disait un grand historien français [1] qui visita l'édifice au lendemain de son inauguration (1842), c'est un vrai paysage d'Albert Dürer qu'offrent de là-haut la belle plaine du Danube et les austères rochers boisés de sapins qui resserrent son rivage; une vue immense dans son ensemble, mais sérieuse..., non pas une vue du Midi ou d'Orient, mais un paysage du Nord, noble, héroïque, vertueux, comme il convient à un tel monument. En arrière, les graves montagnes continuent et forment un cadre merveilleux. La montée à travers les rocs et les bois sombres prépare admirablement l'apothéose : rude et sombre aussi fut la route du héros vers la gloire. Mais si l'emplacement est bien choisi, l'édifice a été mal conçu. Il eût fallu quelque chose de simple, de grand, de fruste; des assises de granit, un portique sauvage qui laissât douter si la montagne ne faisait pas partie du monument. On n'a tenu compte ni du paysage, ni du génie allemand qui est juste l'opposé de l'esprit gréco-romain et qui n'est pas non plus l'esprit scandinave. Ni le nom de Walhalla, ni l'imitation du Parthénon ne convenaient ici. Il eût fallu encore qu'au-dessus du portique les arbres venus d'eux-mêmes étendissent leurs branches; que la nature ainsi accueillit maternellement ceux qui, après la rude journée de la vie héroïque, viendraient chercher dans ce grand asile, non la gloire, mais le repos, le souvenir, la reconnaissance des peuples qu'ils ont servis...

Le roi Louis Ier aimait ces éblouissantes constructions, ces temples d'éclat olympique, juchés au haut d'escaliers géants dans le soleil de midi. Car, aussitôt le Walhalla achevé, il fit construire non plus à l'est, mais à l'ouest de Ratisbonne cette fois, un autre temple rappelant le soulèvement de l'Allemagne contre le César français, le temple de la Délivrance, *Befreiungshalle*. Très haute rotonde revêtue aussi de marbre à l'intérieur et surmontée d'une coupole à riches caissons, avec deux douzaines de « Victoires » en marbre de Carrare. Dans l'un et l'autre édifice, on trouve nombre de cariatides, de bustes, de

(1) Jules Michelet, auquel nous avons emprunté plus d'une fois.

Digitized by Google

tables gravées, de frises, signées Schwanthaler, Rauch, Wagner.

Maintenant, j'ai quitté Ratisbonne et les anciennes abbayes, les cloîtres, les restes de fresques, les tombes de patriciens, les tours isolées ornées de statues, les colonnes à bas-reliefs, les colonnes gothiques à sculptures et statuettes qui lui donnent un caractère archaïque spécial. L'Express-Orient, ou pour parler correctement la langue de la Compagnie internationale des wagons-lits, l' « Ostende-Vienne », m'emmène vers l'est. Et me voici installé confortablement pour quelques heures, après prélèvement de copieux suppléments par les agents de la Compagnie. Copieux, car, à peu de chose près, ils équivalent, autant que j'en puis juger, à la différence entre les prix de la 1re et de la 2e classe, et l'on sait que cette différence est très accusée en Allemagne. En regard du surplus de frais qu'ils occasionnent, voyons quel avantage procurent ces trains extra-rapides. Prenons pour exemple le parcours total Ostende-Vienne, tarifé dans ce train 181 fr. 10 c., alors que le voyage par les autres express vaut 140 fr. 75 c. en 1re classe et 100 fr. 90 c. en 2e classe. Ce train effectue le trajet en vingt-quatre heures et même réellement en vingt-trois, si nous tenons compte de la différence d'une heure entre l'heure occidentale et l'heure centrale d'Europe; tandis que les meilleurs parmi les autres express mettent six heures et demie de plus. Ces six heures et demie gagnées exigent un supplément de 40 francs pour les voyageurs munis d'un coupon de 1re classe, de 80 francs pour les voyageurs munis d'un coupon de 2e classe, catégorie de beaucoup la plus nombreuse en Allemagne. Certes, pour les industriels, financiers, hommes d'affaires pour qui *time is money*, ou pour les personnes maladives et fortunées, à qui le confort et la tranquillité sont absolument nécessaires, l'avantage obtenu n'est pas payé trop cher. Mais les touristes, j'entends les touristes sérieux qui ne brûlent pas les étapes, voudront employer à effectuer le parcours non pas quelques heures, mais même quelques jours de plus, qui leur permettront de s'arrêter en route aux points intéressants et

Digitized by Google

de voyager seulement pendant la journée; car à leur point de vue, le sommeil réparateur dans un bon lit fixe est infiniment préférable à la toujours médiocre nuit passée dans une couchette de *sleeping car*.

Dans le fait, nous sommes très peu de voyageurs à profiter de ce superbe train de luxe : juste une demi-douzaine dont la majorité se rend pour affaires dans la péninsule des Balkans ou en Orient. Rares sont, il est vrai, les touristes qui se décident à quitter leurs foyers par ce temps d'hiver! Le train, qu'on peut parcourir d'un bout à l'autre, comprend trois longues voitures : deux *sleeping cars* et un *dining car,* dont les caisses reposent à leurs extrémités sur deux trucs à quatre roues. Le mouvement de balancement assez sensible qui résulte de la longue portée des caisses incommode certaines personnes au point de leur couper tout appétit et de leur causer une vague sensation de malaise analogue au mal de mer. Voilà qui ne doit pas faire les affaires du wagon-restaurant!

A part cela cependant, il faut avouer que cette manière de franchir les grandes distances est confortable au possible! De larges et somptueuses glaces vous permettent d'embrasser du regard, sans fatigue et sans torticolis, la totalité du paysage qui défile. Je ne parle pas des aménagements facilitant votre toilette complète et des gens de service nombreux et bien stylés qui répondent avec célérité à l'appel des timbres électriques. Dans le compartiment-salon que j'occupe, je suis admirablement pour mettre mes notes au courant; il y faut un peu de bonne volonté, toutefois, car la trépidation du train en marche m'empêche la plupart du temps d'écrire sur la table que j'ai devant moi. Et un moelleux divan à épais coussins m'engage à prendre du repos dans toutes les positions les plus agréables. Le soir venu, un aimable employé de la Compagnie, en uniforme, tirera de ce divan deux lits superposés; le dossier relevé fournira le lit supérieur.

Vous arrive-t-il aussi de rêver en wagon, à moitié écroulé sur la banquette? Rêverie toute particulière, avec des poussées subites d'idées, tantôt merveilleusement subtiles, tantôt

Digitized by Google

informes, incohérentes. Le mouvement de vibration qui se communique jusqu'à notre cerveau donne à notre imagination une vie singulière et active en nous la sécrétion de la glande poétique; la régularité des secousses nous berce et nous assoupit, mais d'un sommeil tout léger, qui se dore de délicieuses visions, vagues et infinies pérégrinations de notre âme.

A l'horizon lointain fuit déjà Straubing, une petite ville très ancienne, où nous avons rejoint le Danube. Plaines immenses toutes blanches de neige; rares maisons, quelques églises, parfois isolées de toute habitation humaine. C'est la Basse Bavière, *Niederbayern,* que nous allons traverser maintenant : région peu peuplée; je m'amuse à consulter la petite statistique de poche de Justus Perthes que je porte avec moi; elle n'y accuse que 62 habitants par kilomètre carré. Les gens, quand on en aperçoit, ont la tournure des gens de la Suisse allemande et du Tyrol. Pays fertile, d'ailleurs, qui est comme le grenier d'abondance de la Bavière.

Voici Plattling; nous traversons l'Isar, la rivière de Munich, laquelle se jette un peu plus bas dans le Danube. En face, de l'autre côté du fleuve, commence la forêt de Bavière, *Bayrische Wald,* qui fait partie de la *Boehmer Wald Gebirge* (chaîne de montagnes de la forêt de Bohême), pays pittoresque à bois de pins et de hêtres. D'ici part une ligne de chemin de fer qui traverse cette région et aboutit à Pilsen, en Bohême, ligne intéressante pour les ingénieurs, à cause des divers travaux d'art qu'elle a nécessités.

Vilshofen, encore une localité romaine (*Villa Quintanica*). Nous courons quelques lieues sur la berge du Danube; le fleuve ne se laisse que rarement approcher de si près par la voie ferrée. Nous nous absorbons maintenant dans une contemplation scrupuleuse : tout le long du chemin, nous nous efforçons de fixer en nous ces montagnes, ces champs, ces bois, ce fleuve, qui fuient, coulent devant nous, comme notre vie elle-même...

Nous allons arriver à Passau, dernière ville bavaroise, dont déjà nous apercevons les tours et aussi la forteresse qui

Digitized by Google

couronne la colline, sur l'autre rive. Premier arrêt du train depuis Ratisbonne; parcours de 118 kilomètres, que nous avons effectué en deux heures, d'une seule haleine (1). Ce n'est déjà plus ici la splendeur des gares de l'empire allemand : nous stoppons devant un bâtiment bas et long, peint en jaune vif. Pour être moins fastueux, il n'est pas de meilleur goût. Ici aurait lieu la visite de la douane pour les voyageurs ordinaires. Mais notre train n'attend pas : nous n'allons pas à la douane, c'est la douane qui vient à nous; de respectables agents autrichiens montent en nos voitures et vont nous accompagner jusqu'à Wels, la prochaine station.

Passau est encore une de ces vieilles petites villes issues d'un camp romain; *Castra Batava* fut fondé pour commander les vallées des deux affluents du Danube, l'Inn et l'Ilz. Bien que ne comptant que 17,000 habitants, Passau a un air imposant: elle le tient de ses constructions des siècles passés qui s'étagent en amphithéâtre au-dessus de l'Inn et que domine un pèlerinage de Notre-Dame de Bon Secours (*Mariahilf*).

Après Passau, la voie ferrée quitte le Danube, qu'elle ne pourrait d'ailleurs plus suivre sans de considérables difficultés. C'est la partie du fleuve qu'on descend en bateau; descente pittoresque; le lit du Danube se rétrécit de moitié entre des rives boisées se dressant à grande hauteur, et il présente courbe sur courbe. Le chemin de fer, lui, remonte l'Inn qui forme, depuis les traités de 1815, frontière entre la Bavière et l'Autriche, puis il s'échappe vers Wels par une vallée latérale.

De doux et paternes gardes autrichiens du *Kaiserin Elisabeth-Bahn* ont succédé aux gardes bavarois de l'Est bavarois (*Bayr. Ost-Bahn*). J'utilise mes présents loisirs à arracher ses secrets à la « tarification par zone » des chemins de fer austro-hongrois. Dans le livret-règlement dont le garde est porteur, je lis que, de Passau à Vienne, nous franchissons quatorze zones, taxées chacune d'un prix uniforme, mais variables d'étendue : les premières sont de 16 kilomètres, les suivantes de 25, et elles vont en croissant rapidement. La seconde classe

(1) Le même express effectue en Belgique, entre Ostende et Bruxelles, un parcours un peu supérieur en moins de sept quarts d'heure.

Digitized by Google

se paye le double, la première classe le triple de la troisième, aussi bien pour les *Schnellzüge* (express) que pour les *Personenzüge* (trains omnibus). Enfin, il n'y a aucune franchise de bagage. Voilà quelques-unes de mes découvertes de ce jour, fruit de peu laborieuses recherches. En Hongrie surtout, les longs trajets sont très favorisés, car les prix maxima perçus correspondent à un parcours de 226 kilomètres (soit environ la partie hongroise du parcours Vienne-Budapest); cela correspond environ à 20 francs de notre monnaie pour la première classe des trains express. D'une manière générale, d'ailleurs, les voyages en chemin de fer coûtent relativement peu en Autriche-Hongrie, étant donné surtout que les voitures de deuxième classe y valent bien celles de première classe de nos pays.

Ce sont maintenant les jolis sites de la Haute Autriche qui défilent devant nous; au loin, à droite, les Alpes de Salzburg. Une petite ville avec un vieux château, Wels, sur la Traun; cette rivière vient d'Ischl et du Salzkammergut, et me rappelle cette jolie contrée que je visitai jadis à la bonne saison. Puis Linz, chef-lieu de province et ville de plus de 50,000 âmes qui s'aperçoit à peine de la gare, située à distance. Nous nous rapprochons du Danube, paraît-il, sans encore le voir toutefois. Au loin, de l'autre côté du fleuve, les montagnes couvertes de neige apparaissent comme une chaîne d'Alpes de Suisse ou de Norvège. A droite, les Alpes de Styrie et d'Autriche forment fond de tableau.

Nous traversons une contrée pittoresque dominée par un château du prince Auersperg. En franchissant l'Enns, à Enns, nous entrons dans la Basse Autriche. Puis Amstetten, un bourg que la victoire de Murat a rendu célèbre (1805). Enfin, nous rejoignons, au sommet d'une grande courbe, le Danube : il vient de passer ses rapides de Grein, *Greiner Schwall*, que des récifs rendaient jadis dangereux pour la navigation. Nous le longeons pendant quelque temps pour le quitter définitivement à Melk sur le Melk. Sur le rocher qui domine ce bourg,une vieille abbaye de bénédictins, fondée au XI^e^ siècle, qu'on prendrait pour un palais. Non loin est Dürrenstein,

Digitized by Google

l'ancienne forteresse juchée sur son rocher, où Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, fut retenu prisonnier quinze mois par le duc Léopold, son ennemi, jusqu'au moment où il fut découvert par le troubadour Blondel. Sa rançon servit à élever les fortifications d'Enns. A dire vrai, que ce soit le vrai lieu de captivité du roi Richard, certains le contestent; suivant eux, l'aventure chantée par le vieux Grétry aurait eu pour théâtre un autre château-fort de Dürrenstein, situé, celui-ci, aux confins de la Styrie et de la Carinthie.

Notons encore, en passant, Saint-Poelten, petite ville à évêché. Pays à châteaux d'archiducs, à anciens monastères de l'ordre de Cîteaux, à couvents en ruines de l'ordre des chartreux, à florissantes abbayes d'augustins et de bénédictins, à antiquités romaines, à hauteurs boisées, à pèlerinages célèbres avec panoramas étendus.

Vienne n'est plus bien loin. Déjà nous entrons dans les montagnes du Wiener Wald (forêt de Vienne). Perché haut, un château des Liechtenstein. Constamment, en parcourant l'Autriche, on trouve attachés à la terre des noms de vieilles et illustres familles de la monarchie. Voici un autre château, au prince Dietrichstein. Maintenant, nous roulons entre les maisons de campagne où les habitants de la capitale viennent l'été chercher la fraîcheur des bois. La couleur des constructions, entièrement peintes en vert d'eau ou jaune d'œuf, frappe.

Enfin, Vienne! C'est la gare de l'Impératrice Élisabeth, dite aussi plus simplement gare de l'Ouest. A la sortie, des agents en uniforme, très polis, marquent de signes bizarres mon bagage: c'est, paraît-il, le passage de l'octroi. Maintenant, encore une distance de plus de trois kilomètres à franchir, — c'est le cas de toutes les grandes capitales, hormis Berlin, — et je m'installe à l'Hôtel Impérial, au Ring, un ancien palais du duc Philippe de Wurtemberg, ainsi que le rappellent les deux imposantes guérites en pierre dont l'entrée est flanquée.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE (1)

DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE

§ 5. — *La population et ses classes* (suite).

II. — *Le clergé.*

Venons-en, enfin, à l'examen de la condition des personnes dans l'état social qui a précédé le nôtre.

La classification de la population en trois ordres : clergé, noblesse et peuple ou rôture subsistait à la fin de l'ancien régime telle que le moyen âge l'avait constituée, et tout, dans les institutions, contribuait à la maintenir.

La notion de l'égalité des citoyens, si elle avait pénétré, à la fin du XVIII^e siècle, dans les esprits d'élite auxquels les œuvres des philosophes français n'étaient pas étrangères (2), était inconnue dans nos institutions nationales, tant au point de vue civil qu'au point de vue politique. A Liége, où l'égalité politique avait existé, les ouvriers n'étaient plus ni électeurs ni éligibles à aucun office (3) depuis le règlement de 1684.

***

Il y avait donc trois ordres dans l'État : le clergé venait en tête.

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 mai 1895.

(2) Encore ne s'agissait-il, tout au plus, que des Européens. On parlait, à cette époque, de la traite des nègres comme d'un commerce très naturel, très productif et même nécessaire. Voir *Le voyageur dans les Pays-Bas* (1782), I, p. 58, 75.

(3) HENAUX, II, p. 500.

Digitized by Google

La religion catholique était la religion d'État imposée par les souverains, et le concile de Trente était la règle de foi (1).

Le pouvoir civil resta, néanmoins, toujours le maître et, de différentes manières, il fit voir que le pouvoir séculier l'emportait sur le pouvoir ecclésiastique. (2)

Nous savons que, dès les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, la généralité du clergé, moines et prêtres avaient perdu de vue leur mission de charité et d'éducation; nous avons aussi montré quel thème cette corruption fournissait à la littérature populaire, quel désarroi elle semait dans l'esprit des masses.

Le mal ne fit qu'empirer pendant la période bourguignonne. Le chroniqueur Jacques Duclercq, dont le frère était chanoine, disait que, « en orgueil, luxure et convoitise, les gens d'église passaient outre mesure toutes gens séculiers (3) » Les chefs de l'Église durent intervenir plusieurs fois pour ramener leurs subordonnés à de moindres scandales publics. Il s'établit aussi des ordres religieux nouveaux qui voulaient réagir, par leurs actes et leur discipline, contre le relâchement des anciens ordres. Les frères de la vie commune, propagateurs d'une sorte de « mysticisme pratique, » rendirent ainsi de grands services à la religion (4).

Mais la foi était robuste; elle négligeait les personnes pour ne revérer que les principes et les dogmes. Les fondations pieuses et les couvents continuaient à recevoir des dons et des legs. Et la main morte monacale devenait un danger social.

Les souverains durent multiplier les édits contre l'accaparement des biens de la nation par les couvents et les abbayes. On en trouve la liste dans les *Études sur les constitutions nationales* de M. Faider [p. 83 à 88] (5).

Ce n'était, évidemment, que dans l'intérêt public, et plutôt dans l'intérêt du trésor public, que nos princes prirent ces

(1) FAIDER, *Études sur les constitutions nationales*, p. 143.

(2) BORGNET, *Histoire des Belges à la fin du* XVIII^e^ *siècle*, I, p. 47.

(3) Cité par FRÉDERICQ, o. c., p. 97.

(4) ALTMEYER, *Les précurseurs de la Réforme*, I, p. 135.

(5) Voir en outre l'ordonnance publiée par VAN LOKEREN, *Chartes de l'abbaye de Saint-Pierre*, t. II, p. 133; *Belgique judiciaire*, 1846, p. 1388; 1891, p. 1249.

Digitized by Google

mesures. L'esprit anti-religieux en était totalement exempt. Joseph II lui-même, qui supprima un grand nombre de couvents, était un catholique fervent, et tous nos souverains ont considéré la religion comme un moyen du gouvernement (1). L'expulsion du nonce du pape, en 1787, fut une conséquence de la volonté de Joseph II d'être le maître dans ses États; mais rien de plus.

La crise religieuse occasionnée par Luther fut un coup terrible pour le culte catholique dans notre pays. Et, si le pouvoir civil n'était venu au secours de la religion, il paraît certain que nos provinces flamandes seraient devenues protestantes comme les provinces du Nord.

Il faut ajouter, cependant, que, en dehors de l'aide efficace que le clergé catholique trouva dans les armées des souverains espagnols pour ramener notre pays dans l'obédience catholique, il jugea nécessaire aussi d'employer des moyens moraux et d'éducation pour rasseoir les croyances sur des bases solides. On sait, peut-être, que Érasme fut choisi par le pape Adrien VI pour tenter la lutte théorique en faveur de l'Église romaine contre Luther (2).

Mais ce n'était pas par ces dissertations toutefois que le combat devait finir chez nous en faveur de la religion catholique; ce fut par des actes et, parmi ces actes, nous nous arrêterons à la création des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas et à l'institution de l'ordre des jésuites.

L'établissement des nouveaux évêchés (1560), qui reçurent les revenus de plusieurs abbayes (celui de Gand eut les revenus de l'abbaye de Saint-Bavon) (3), rencontra, de la part du clergé, et surtout de la part des abbés que l'on dépouillait, une vive opposition (4); mais l'autorité ecclésiastique supérieure et l'autorité civile tinrent bon, et ce fut chose définitive.

Il est à remarquer, seulement, que, ainsi que le dit M. de

(1) Gérard, *De Berg*, I, p. 168, 169.
(2) Altmeyer. *Les précurseurs de la Réforme*, II, p. 283.
(3) Prosper Claeys, *Pages d'histoire locale*, III, p. 2.
(4) Neny, *Mémoires*, I, p. 43.

Digitized by Google

Neny, dans ses *Mémoires,* « les évêchés, toutes les premières dignités des chapitres et de la plupart des abbayes, étaient et restèrent à la collation immédiate du souverain » (1). C'était donc encore une marque de la prépondérance du pouvoir laïque sur le pouvoir ecclésiastique. Aucune bulle ou décision épiscopale ne pouvait être publiée et avoir force de loi que de l'assentiment du gouvernement (2).

L'introduction de l'ordre des Jésuites dans notre pays date de 1584 (3) : édit de mai qui les autorise à posséder des biens, c'est-à-dire à constituer une mainmorte, jusqu'à concurrence d'un certain revenu.

L'autorité communale de Gand, entre autres, manifesta, dès 1585, un grand désir de voir ces religieux se fixer dans cette ville ; mais son vœu ne fut exaucé qu'en 1591 (4). Les jésuites furent installés à Liége dès 1566 (5), à Bruxelles en 1585 (6), à Anvers en 1574 (7). Grâce à l'appui du pouvoir civil, cet ordre prospéra rapidement et il eût façonné dans notre pays tous les esprits selon ses visées, si, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il n'avait trouvé un rival dans l'ordre des augustins.

Dès la fin du XVII^e^ siècle cependant (1671), les demandes de subsides toujours croissantes des jésuites fatiguèrent les autorités communales; et il y eut, à ce propos, une querelle assez vive entre les échevins de Gand et le couvent des jésuites de cette ville (8). Les administrateurs civils perdirent le ton habituel d'onction qu'ils employaient avec les ordres religieux pour constater que si le manque de fonds ne permettait plus aux jésuites de continuer à donner l'instruction aux pauvres, il n'y avait pas grand inconvénient, attendu que, « forcés par

(1) *Mémoires,* II, p. 102.
(2) FAIDER, *Études sur les constitutions nationales,* p. 144.
(3) *Placards de Flandre,* III, p. 43.
(4) *Inventaire des documents religieux des archives de Gand,* I, p. 27.
(5) POLAIN, p. 91; HENAUX, II, p. 283.
(6) HENNE, II, p. 6.
(7) MERTENS, V, p. 24.
(8) *Inventaire des documents religieux des archives de Gand,* p. 64 65; P. CLAEYS, *Pages d'histoire locale,* II, p. 130.

Digitized by Google

la misère, ces pauvres entrent dans les ordres et deviennent des prêtres qui n'ont de religieux que l'habit ».

Cette déclaration est caractéristique, car, comme le dit très justement M. Gérard (1), la multiplication des couvents, dans notre pays, n'était pas la cause de la décroissance de l'activité sociale, mais son effet. « L'existence des couvents n'était pas la cause, mais l'effet de l'oisiveté publique, et celle-ci n'avait elle-même d'autre cause que la position qui avait été faite au pays par la politique. On exagère l'influence des monastères, quand on les représente comme ayant eux seuls produit l'espèce de dégradation intellectuelle dans laquelle étaient tombés les habitants de nos provinces. Ce fâcheux état des esprits était le résultat de l'avilissement politique du pays, et l'on pourrait dire que c'est celui-ci qui, donnant une fausse direction aux idées religieuses, avait couvert le pays de couvents parasites, plutôt que d'attribuer aux monastères un effet préexistant. »

Il est curieux de constater qu'un fonctionnaire, non des moins intelligents de la ville de Gand (2), marque, comme une des preuves du relèvement de cette ville, à partir de 1600, la création des nouveaux couvents et l'érection d'une quantité d'églises et de chapelles qu'il énumère complaisamment.

A la fin du XVIII^e^ siècle, le sentiment général était devenu très défavorable à l'ordre des jésuites, non seulement parmi les laïques, mais aussi parmi les clercs. Des querelles violentes avaient surgi à Gand entre cet ordre et les augustins, sur les méthodes d'enseignement, et entre ces mêmes jésuites et les curés, au sujet de l'enseignement du catéchisme (3). Aussi la bulle de Clément XIV, du 21 juillet 1773, qui supprima l'ordre, fut elle mise à exécution dans notre pays sans difficultés, dès le mois de septembre suivant (4) par la sécularisation des biens de la société.

(1) *Rapedius de Berg*, I, p. 336.

(2) JUSTE BILLET, maître de la police, dans ses mémoires manuscrits aux archives de Gand.

(3) Voir *Nos écoles à Gand*, les *Pages d'histoire locale*, de M. P. CLAEYS. II, p. 142; l'*Inventaire des archives de Gand*.

(4) *Placards de Flandre*, VI, p. 74.

Digitized by Google

Un épisode curieux de l'évolution de la religion catholique fut le jansénisme, qui prit naissance dans notre pays, du nom de l'évêque d'Ypres, Jansenius (1638 †). Il n'entre pas dans notre sujet de développer cet incident. La bulle *unigenitus* de Clément XI, qui condamnait les nouvelles propositions, fut publiée, chez nous, avec l'autorisation et la sanction du gouvernement, le 26 mai 1723 (1).

Ce n'était pas impunément que nos souverains avaient prétendu asseoir leur domination, même sur la conscience et la liberté religieuses de leurs peuples. On finit par s'habituer à subir ce joug, et notre population acquit un vernis de religiosité qui, à en juger par les mœurs, n'avait de la foi et de la piété que les apparences et les manifestations extérieures.

La situation était extrêmement favorable pour le développement des couvents, et si, comme nous l'avons vu, les autorités communales ne se trompaient pas sur la signification de ce développement, elles n'avaient pas le pouvoir d'y mettre obstacle quand le gouvernement de leur en donnait pas l'occasion.

Les administrations, comme, par exemple, celle de Gand (2), en faisant des objections à l'érection d'un nouveau couvent, ne pouvaient songer qu'à défendre les finances communales, sachant par expérience que tous les couvents jouissaient de l'une ou de l'autre exemption d'impôts (3).

A l'époque révolutionnaire, presque anarchique, de 1577 à 1584, quand la religion catholique eut été bannie, que les biens des couvents et des abbayes eurent été confisqués et administrés au profit de l'autorité civile (4), les échevins de Gand en aliénèrent une grande partie dans l'intérêt public. Il est vrai qu'ils payèrent des pensions alimentaires aux anciens prébendiers.

(1) *Placards de Flandre*, IV, p. 5.

(2) PROSPER CLAEYS, *Pages d'histoire locale*, III, p. 21.

(3) IDEM., *Idem*.

(4) *Archives religieuses de Gand*, I, p. 122, 131; II, p. 236 et *passim*. Ces documents établissent, notamment, que les revenus du couvent des Riches-Claires atteignaient, en 1582-1583, 105 livres, et ceux du couvent de Galilée, 234 livres.

Digitized by Google

C'étaient des motifs de piété ou de compassion pour les misérables qui avaient dicté, tantôt de la part des particuliers, tantôt de la part des administrations communales elles-mêmes, les chartes de fondation des couvents au XV^e^ siècle (1). Chacune de ces fondations était pourvue d'un capital qui servait à entretenir les religieux chargés du soin des malades. Mais ce furent, comme nous l'avons dit, d'autres considérations qui firent que les couvents se multiplièrent tant à partir du XVI^e^ siècle.

La création d'établissements où les hommes et les femmes se cloîtraient fut comme une épidémie, contre laquelle les papes, eux-mêmes, durent sévir. [Bulles d'Urbain VIII, du 28 août 1624 (2).] L'autorité civile, devant un exemple si solennel, prit, dès lors aussi, des édits qui défendirent l'érection de nouveaux couvents sans le consentement du souverain (1630-1658) (3).

Dans une lettre des échevins de Gand, adressée au conseil de Flandre, le 26 avril 1631, ces magistrats constatent que depuis la mort de l'archiduc Albert (1621), cinq communautés de femmes se sont établies dans la ville (4). Trois années auparavant, les mêmes magistrats, en expliquant leur refus d'accueillir les dominicaines, déclarèrent qu'il y avait dans la ville vingt monastères de femmes, deux béguinages et six à sept hôpitaux confiés à des religieuses (5).

En 1778, d'après l'annuaire ou *Wegwijzer*, il y avait à Gand quarante couvents ou abbayes d'hommes et de femmes, avec 2,121 pensionnaires (6).

A Bruxelles, on comptait trente-neuf couvents (7), à

(1) Fondation du Riche-Hôpital à Gand, en 1424, par les échevins; du couvent de Galilée, en 1439, par un particulier. N^os^ 541 et 576 de l'*Inventaire des chartes.*

(2) *Placards de Flandre,* III, p. 49.

(3) *Ibid.*, III, p. 52; *Placards de Brabant,* III, p. 172, 174.

(4) DE POTTER, *Second cartulaire,* p. 283.

(5) *Archives religieuses,* II, p. 278.

(6) Voir nos articles sur : « Il y a cent ans », dans la *Flandre libérale,* décembre 1887, janvier 1888.

(7) HENNE, II, p. 55.

Digitized by Google

Anvers, vingt(1) en 1765 (298 hommes, 481 femmes); à Liége, il y avait six abbayes et quarante-trois couvents avec 8,000 pensionnaires (2).

On éprouva une satisfaction presque générale quand, le 13 mai 1771 (3) et le 17 mars 1783, parurent les édits qui, d'abord, réglèrent les admissions dans les ordres, puis supprimèrent les couvents inutiles et affectèrent leurs biens à la fondation d'une caisse de religion destinée, en partie, à des travaux d'utilité publique (4).

« Les esprits étaient, dit M. Gérard dans son ouvrage déjà plusieurs fois cité, préparés à la réforme du clergé et même à la suppression totale des monastères (5). » Shaw constatait, à l'époque même, que cette dissolution de quelques monastères avait été faite « sans opposition » (6).

Ce ne fut que plus tard que l'on en fit un moyen de soulèvement et de révolte contre le gouvernement autrichien.

Des ordonnances de 1786 (7) prescrivirent un dénombrement général des biens du clergé et, en général, de toutes les mainmortes (8). Les résultats de ce dénombrement sont conservés aux archives du royaume, où ils forment une collection volumineuse. Nous n'avons pas eu l'occasion de les dépouiller, mais un article sur les revenus des abbayes et couvents à la fin du XVIIIe siècle, publié par la *Belgique communale* (III, p. 438) et dressé d'après les constatations faites, par les agents du gouvernement autrichien, chaque fois qu'un emploi d'abbé à la nomination du souverain devenait vacant, donne quelques chiffres qui montrent l'extrême variété qui régnait dans la fortune des couvents :

(1) MERTENS, VI, p. 632.
(2) HENAUX, II, p. 541 ; POLAIN, p. 119.
(3) *Placards de Flandre*, VI, p. 34, 106.
(4) *De Berg*, I, p. 391 ; II, p. 252.
(5) *De Berg*, I, p. 127.
(6) *Essai*, p. 119 ; confer. *Le voyageur dans les Pays-Bas*. Cet auteur prévoyait que, avant un demi-siècle (depuis 1783), il n'y aurait plus eu dans toute l'Europe « ni guimpes, ni frocs ».
(7) *Placards de Flandre*, VI, p. 1924, 1927.

Digitized by Google

	Nombre de religieux.	Revenus annuels. Florins.	Dépenses annuelles. Florins.
Abbaye de Saint-Michel, à Anvers (1772) . .	52 h.	74,065	67,746
— de Caudenbergh, à Bruxelles (1769). .	16 h.	7,730	8,047
— de la Cambre, — (1757). .	31 f.	40,000	28,110
— de Saint-Pierre, lez-Gand (1760) . .	44 h.	142,874	110,370
— de Baudeloo, à Gand (1759). . . .	30 h.	40,067	24,973
— de Waerschoot, — (1768). . . .	6 h.	4,977	4,926
— de la Biloque, — (1758). . . .	22 f.	17,104	3,694
— du Groenenbriel, à Gand (...). . .	21 f.	6,963	8,709

Les chartreux de Gand, qui avaient été supprimés en 1782, avaient un revenu net de 10,932 florins (1).

Les États de Brabant estimaient, en 1787, à 300 millions de florins la valeur des biens du clergé (2).

L'auteur du livre intitulé *Le voyageur dans les Pays-Bas* (1782-1784), dit que le clergé de nos provinces possédait seul, en fonds de terres, plus de biens que le reste des habitants; plus loin, il évalue ses propriétés aux trois quarts. Cette appréciation est, peut-être, exacte pour l'ensemble du territoire et surtout pour le Brabant, où la grande culture existait encore et où il y avait des abbayes excessivement riches (3).

Mais il résulte d'un relevé que nous avons fait dans les terriers de la ville de Gand et de sa banlieue (4), que le clergé n'y possédait pas, à beaucoup près, une aussi grande portion du sol. Au centre de la ville, au quartier Saint-Jacques, sur 585 parcelles cadastrales, le clergé (couvents, abbayes, évêché, fabriques d'églises, cures, confréries, hôpitaux, tables des pauvres) n'avait que 20 parcelles; au quartier de la rue Haute, sur 480 parcelles, il en avait 33.

Dans la banlieue, hors la porte de Courtrai, à Saint-Pierre-Ayghem, sur 597 parcelles, il en avait 100; hors la porte d'Anvers, 104 sur 410; à Royghem, hors la porte de Bruges, 88 (5) sur 379.

Il faut, cependant, ne pas oublier que bon nombre de par-

(1) VANDERHAEGHEN, *Inventaire des documents religieux*, I, p. 116.

(2) GÉRARD, *Rapedius de Berg*, I, p. 118.

(3) T. I, p. 49, 90, IV, p. 235.

(4) Archives communales.

(5) Le couvent des chartreux, dont le siège principal était à Tronchiennes non loin de là, compte pour un grand chiffre dans ce total.

Digitized by Google

celles, appartenant à des particuliers, payaient le cens féodal à des corporations ecclésiastiques. Pour le quartier Saint-Jacques, on trouve 187 fiefs ecclésiastiques sur 585 parcelles.

Mais la fortune du clergé ne consistait pas seulement en biens-fonds. Il semblerait que sa fortune en numéraire fût également considérable. *Le voyageur dans les Pays-Bas* dit que « les abbayes et maisons religieuses riches, ne pouvant acquérir de nouveaux biens-fonds, renfermaient dans leurs coffres-forts, tous les ans, une partie considérable de leur revenu ». Et cet argent improductif épuisait la quantité de numéraire en circulation dans le pays (1).

Le même auteur constate que les terres des abbayes étaient mieux cultivées que celles des particuliers, parce qu'elles les donnent à un tiers meilleur marché que les séculiers ne donnent les leurs (2) »

L'édit de 1783, qui supprimait les couvents inutiles, portait que la mesure était prise, entre autres motifs, pour « augmenter le nombre des prêtres chargés du soin des âmes ». L'organisation du clergé régulier laissait, en effet, énormément à désirer; car, à côté des prébendes, des cures dotées de riches bénéfices, nombre de prêtres ne vivaient que du produit des dîmes (3) et de secours; et nombre de petites localités étaient peu ou point desservies. Aussi Joseph II prit-il plusieurs mesures pour obtenir une meilleure répartition des capitaux et immeubles affectés par les générations précédentes à l'entretien des ministres des cultes.

L'édit du 29 mai 1786 (4) ordonna une enquête complète sur la situation des paroisses; celui du 14 juin suivant (5) défendit le cumul des bénéfices ecclésiastiques; celui du 16 juin prescrivit que ces bénéfices ne seraient accordés qu'à des personnes ayant satisfait à des concours (6).

(1) T. I, p. 43, 46.
(2) T. I, p. 91.
(3) Voir le mot dans les *Placards*; confer. *Le voyageur dans les Pays-Bas*, IV, p. 405.
(4) *Placards*, VI, p. 1937.
(5) *Ibid.*, VI, p. 1945.
(6) *Placards de Flandre*, VI, p. 1947.

Digitized by Google

Le voyageur français Monconys rapporte incidemment que, vers 1666, l'évêché de Gand était doté de 80,000 livres de revenu, dont 20,000 à distribuer en aumônes. La mense épiscopale de Liége produisait 200,000 livres (1).

A la fin du XVIIIe siècle, le revenu net de l'évêché de Gand, toutes charges déduites, était de 60,000 florins environ (108,000 francs) (2)

Le soulèvement que le clergé réussit à fomenter, en 1789, contre le gouvernement autrichien, en faisant croire que les édits de réforme religieuse étaient attentatoires au culte, prouve combien la population était foncièrement attachée à la religion catholique et à ceux qui la représentaient. Le protestant Shaw consacre tout un chapitre de son *Essai* à étudier l'évolution cléricale aux Pays-Bas (3). Il constate que la domination espagnole avait implanté chez nous des pratiques et des coutumes qui n'existaient d'abord que dans la péninsule.

Le fait est que la religion catholique jouait un rôle dans toutes les manifestations de la vie civile, et que, sans parler des actes de l'état civil, naissances, mariages, décès, qui étaient exclusivement de la compétence des prêtres, l'exercice des métiers, des industries était soumis à la preuve de l'orthodoxie de ceux qui les pratiquaient.

En 1591, des édits défendirent de recevoir des hérétiques dans les corporations (4). Cette défense fut renouvelée en 1618 (5). Les médecins avaient interdiction de traiter les malades qui ne se confessaient pas (6).

L'observance des dimanches et jours de fêtes religieuses était rigoureusement prescrite (7).

(1) *Journal des voyages*, de MONCONYS, t. II, p. 95, 122.
(2) *Wegwijzer van Gent*, de 1787, p. 23 ; *Le voyageur dans les Pays-Bas*, IV, p. 382.
(3) P. 110 et suiv.
(4) HENNE, II, p. 7.
(5) ID., p. 23.
(6) Ordonnance du 9 octobre 1693.
(7) *Placards de Flandre*, II, p. 33; III, p. 14; *Placards de Brabant*, III, p. 154.

Digitized by Google

Un édit du 20 juillet 1592 (1) montre à quel degré de superstition on en était arrivé après les guerres religieuses; il ordonne une surveillance spéciale à l'égard de ceux qui pratiquent les « maléfices, sorcelleries, impostures, illusions, prestiges », de « l'invention du diable, ennemy commun du genre humain ».

Le gouvernement autrichien essaya, par divers moyens, déjà signalés, de réagir contre cet abaissement intellectuel provoqué par le fanatisme. Citons encore l'édit du 28 avril 1786 (2), qui supprima toutes les confréries ou associations religieuses de laïques existant dans les églises et les chapelles, et les remplaça par une confrérie unique : *L'amour du prochain*; l'édit du 10 mai 1786 (3) qui diminua le nombre des processions et des pèlerinages, etc.

Les édits des 12 novembre et 15 décembre 1781, 1er mai 1782 sont les plus mémorables en ce qu'ils organisent la tolérance civile à l'égard des protestants. Shaw remarque, à cette occasion, que les protestants dans les Pays-Bas sont mieux traités que les catholiques en Angleterre (4).

Il y avait, on s'en doute bien, dans la masse de la population instruite, des esprits qui se révoltaient contre la sujétion de l'idée. Ils étaient réunis en sociétés secrètes et affiliés à la franc-maçonnerie anglaise. Il y eut une loge à Gand dès 1730; en 1784, on en comptait seize dans les Pays-Bas. Les princes de Ligne, de Gavre, les ducs d'Aremberg, d'Ursel en faisaient partie (5). Des édits de Joseph II, datés du 9 janvier et du 15 mai 1786 (6), restreignirent d'abord le nombre des loges où dominaient les sentiments de nationalité indépendante, puis déclarèrent qu'elles ne pourraient plus se réunir ailleurs qu'à Bruxelles, afin d'être sous l'œil du gouvernement. Elles furent totalement supprimées en 1787.

(1) *Placards de Flandre*, II, p. 35.
(2) *Ibid.*, VI, p. 1911.
(3) *Ibid.*, VI, p. 1920.
(4) SHAW, *Essai*, p. 115.
(5) Documents cités dans l'*Histoire de la franc-maçonnerie*, par PAUL ROSEN.
(6) *Placards de Flandre*, VI, p. 1756, 1922; HENNE, II, p. 316.

Digitized by Google

***

La principauté de Liége, et sa capitale spécialement, par la présence d'une foule de hauts dignitaires, se trouvait dans une position encore plus favorable que les Pays-Bas proprement dits, au développement de l'état ecclésiastique.

Les bourgeois de Liége avaient, dès le XV[e] siècle, senti quel était le mauvais effet de ce développement; et des révoltes furent la manifestation de ce sentiment (1). Mais le peuple eut le dessous dans cette lutte, et le clergé put s'étendre jusqu'au point où l'intérêt public, dans la principauté comme dans le reste des Pays-Bas, commanda des mesures contre l'extension des mainmortes [1530] (2).

Prescriptions vaines, puisque en 1606, on constata que le clergé possédait les deux tiers des propriétés foncières et qu'il jouissait de toutes les immunités (3).

La situation était, à ce point de vue, plus triste dans la principauté que dans les Pays-Bas; car, ici, la suprématie conquise par le pouvoir séculier obligeait le clergé à une certaine tenue, tandis que, dans la principauté, le clergé était le maître absolu. Cette omnipotence entraînait une corruption et une immoralité scandaleuse du haut en bas de l'échelle ecclésiastique (4). Un mandement du 1[er] septembre 1756 rappela le clergé liégeois à la discipline et à la décence des mœurs.

III. — *La noblesse.*

Le clergé, comme nous l'avons dit, venait à la tête de la nation, et les édits qui réglaient les préséances [en 1744, notamment (5)], mettaient les premiers des nobles du pays après les doyens des églises.

La noblesse formait donc le second ordre dans l'État.

Depuis l'époque reculée, où les conquérants francs avaient partagé les terres entre leurs officiers et depuis que les emplois

(1) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 39.
(2) HENAUX, II, p. 267.
(3) ID., II, p. 364 et 571.
(4) ID., II, p. 541.
(5) *Placards de Flandre*, V, p. 1024.

Digitized by Google

militaires ou administratifs, conférés après l'organisation de la conquête, étaient devenus héréditaires, comme il y avait, attachés à la possession de ces titres ou de ces terres, des distinctions et des avantages de toute nature, on avait vu les riches roturiers diriger toute leur ambition vers la conquête de ces titres. Quant aux terres, ils les avaient achetées, soit individuellement, soit en commun (agrandissement des cités).

De leur côté, les princes avaient tenu à ne composer leur cour que de gens titrés, et ils avaient conféré les ordres et les armes aux personnes qui leur avaient rendu quelque service.

De sorte que la tendance à la multiplication des nobles, tout au moins au maintien de cette classe de privilégiés, venait à la fois du bas et du haut de la société.

Dès l'avènement des ducs de Bourgogne, les souverains s'étaient, d'ailleurs, attachés à consolider la situation privilégiée de la noblesse, et la création de l'ordre de la Toison d'or par Philippe le Bon, en 1430, ne fut, comme le dit M. Gilliodts (1), que la réalisation d'une « association » de nobles, destinée à aider le pouvoir dans sa lutte contre les franchises et les libertés des bourgeois, associés, eux, dans leurs gildes.

Mais, ici aussi, l'abondance devint un mal et le souverain dut prendre des mesures pour restreindre le mouvement.

Une ordonnance du comte Guy de Flandre avait, dès 1294 (2), rappellé une défense formelle aux non-nobles d'acquérir des fiefs mouvant de lui. La défense était vaine, évidemment, puisque les bourgeois du XIVe siècle avaient les grosses fortunes et que, à défaut des domaines relevant du comte, ils pouvaient acheter ceux des seigneurs de moindre envergure. Aussi est-il connu que nombre de maisons nobles datent de cette époque.

Les efforts des roturiers fortunés pour entrer dans la classe distinguée par ses titres et ses honneurs continuèrent à travers les siècles (3). Les collections de décisions administratives et politiques de nos souverains renferment nombre d'édits, à partir de 1595, destinés à refréner l'abus que l'on faisait des

(1) *Inventaire des archives de Bruges*, t. IV, p. 520.
(2) *Placards de Flandre*, I, p. 47.
(3) *Le voyageur dans les Pays-Bas* (1782), I, p. 37.

Digitized by Google

titres et qualifications nobiliaires. On y fait, notamment par un décret du 15 juillet 1662, la distinction formelle entre « la vraye et ancienne noblesse » et « les familles roturières » (1).

A Liége, une élimination semblable fut faite, en 1600, par le prince Ernest de Bavière (2). Les édits du 5 avril 1695, du 2 mai 1765 prirent des mesures pour empêcher les usurpations des titres et pour conserver « le lustre et la splendeur du corps de la noblesse au pays liégeois. »

Le préjugé que les nobles dérogeaient en se livrant au commerce, déjà combattu à l'époque de Guicchardin (3), lequel constate que les nobles « ne peuvent exercer la marchandise, comme semblablement n'est usé des autres gentilshommes de par-deçà, ainsi que pour diverses et justes causes exercent infinis gentilshommes d'Italie, principalement Vénitiens, Florentins, Génevois et Luquois », ce préjugé était encore en pleine action sous Marie-Thérèse, ainsi que nous l'avons vu, et le *Voyageur dans les Pays-Bas* (1782) le flétrit encore (4).

Les troubles religieux du XVI^{e} siècle et les guerres amenèrent la ruine d'une foule de maisons nobles. Philippe II avait ordonné un dénombrement des fiefs « mouvants des cours du roi » ; mais il dut, en 1596 (5) proroger, cette opération, vu « qu'il était mal possible d'y satisfaire, parce que la plupart des terres estant vagues et les propriétaires aboustans incogneuz, comme elles sont encore présentement ».

Juste Billet, dans ses *Mémoires*, écrits à Gand au XVII^{e} siècle, constatait que « à l'époque de l'arrivée des archiducs Albert et Isabelle dans le pays, les nobles étaient ruinés et en triste état, parce que, à cause des troubles, leurs biens et leurs terres avaient très peu rapporté, les terres étant pour la plupart vagues et sans locataires. De sorte que leurs revenus (même chez les plus riches) étaient minimes. Les plus grands seigneurs

(1) *Placards de Flandre*, II, p. 652 et suiv.; III, 1388 et suiv.
(2) HENAUX, II, p. 342.
(3) Traduction française, p. 148.
(4) I, p. 32.
(5) *Inventaire des chartes de Gand*, n° 1-2[illegible]

Digitized by Google

étaient obligés de s'employer dans les armées : les hommes d'âge, seuls, restaient pour occuper les magistratures ».

Le règne des archiducs remit un peu de lustre à ces blasons; mais le même chroniqueur gantois constate que de nombreux noms nobiliaires, d'antique origine, avaient disparu et avaient été remplacés en éclat et en richesse par des lignées nouvelles issues de mariages riches, (à l'étranger probablement).

Le XVII[e] siècle, avec ses guerres continuelles, ne permit pas toutefois aux nobles de se refaire beaucoup, tandis que, dans les villes, la bourgeoisie se relevait des ruines du XVI[e] siècle et s'enrichissait.

En 1699, on vit le gouvernement en peine de trouver, pour compléter l'administration de Bruxelles, le nombre voulu de personnes appartenant aux lignages. On lisait dans un rapport du conseil d'État, daté du 28 juin 1699 et cité par MM. Henne et Wauters (1), que « parmi les candidats présentés pour la place de bourgmestre, il y en avait très peu de capables, les familles nobles s'étant retirées, depuis quelques années, de vouloir servir dans la magistrature, à cause que, *pour des avancements d'argent* (2), on y a mis des personnes de peu de naissance ».

Avec la paix et le gouvernement autrichien, une partie du lustre et du prestige de la noblesse revint au XVIII[e] siècle. La cour de Bruxelles devint extrêmement brillante (3) : ce fut comme une « succursale de la cour de Vienne (4) ».

La cour des princes-évêques ne le cédait en rien, d'ailleurs, à celle des gouverneurs des Pays-Bas (5).

La noblesse était, en somme, la classe sociale qui, chez nous, possédait le plus d'esprits cultivés, grâce aux loisirs que leur procurait la fortune et aux relations étendues qu'ils pouvaient avoir, par leurs alliances, avec les nobles des cours de France, d'Autriche, d'Allemagne.

(1) II, p. 156.
(2) Les médianates.
(3) ROGER, *Cour de Bruxelles*, p. 49.
(4) ID., *Ibid.*, p. 70.
(5) ROGER, p. 72; ordonnances des 2 mai 1765, 6 mars 1766, pour le maintien de l'État noble.

Digitized by Google

Chose digne de remarque, mais qui n'étonne point, la noblesse de notre pays avait suivi très attentivement le mouvement d'idées qui se faisait en France, et il y eut des sympathies nombreuses pour les principes de la révolution française parmi les nobles du plus haut titre (1).

Le chevalier Vilain XIIII, dans ses *Réflexions sur les finances de la Flandre* (1755), a des idées très révolutionnaires (2) sur les franchises et exemptions d'impôt dont jouissent « les riches et les puissans » au détriment du « pauvre peuple ».

Mais la routine sociale, comme il arrive, perdurait à travers les siècles, et ce n'était qu'un bouleversement radical et violent qui pouvait changer cet ordre de choses.

La féodalité persistait dans ses institutions, longtemps après qu'elle avait cessé d'être la forme de la société; elle persistait, notamment, dans tout ce qui touchait à la propriété individuelle.

Et si, dans notre pays, les propriétés allodiales étaient plus nombreuses que partout ailleurs, il y avait, néanmoins encore, quantité de seigneuries et de fiefs, dotés de tout leur cortège de redevances et de droits surannés.

La féodalité — au point de vue des propriétés — resta une sorte de bloc immuable, quand tout changeait et se tranformait dans la société ancienne.

Les fiefs ressortissaient de la juridiction particulière des cours féodales (3), et sortaient ainsi du droit commun. A toutes les époques, le gouvernement central fit des efforts vains pour connaître les parties du territoire qui étaient ainsi soumises au droit féodal. Dès 1446 (4), on ordonnait des mesures pour que les propriétés fussent soigneusement indiquées, mais le mouvement de ces mutations était si considérable que l'on ne put jamais le suivre. Une ordonnance de 1753 (5) prescrivit, — ce

(1) GÉRARD, *De Berg*, II, p. 366.
(2) P. 267.
(3) NÉNY, *Mémoires*, II, p. 140.
(4) *Placards de Brabant*, I, p. 259.
(5) *Ibid.*, X, p. 49.

Digitized by Google

fut la dernière fois, — un dénombrement des fiefs et des arrière-fiefs avec les droits qui leur compétaient.

Ces droits différaient peu de ceux dont la nomenclature nous a été rendue familière par les lois abolitives de la révolution française (1). On trouve, dans les relevés des biens de ceux qui possédaient des fiefs : des seigneuries douées des droits de haute et de basse justice, des lots et ventes; on trouve le champart, les corvées, les banalités, les pêcheries, les nominations d'administrateurs communaux, les redevances en nature, etc., etc. (2). Mais il est certain que les servitudes personnelles étaient abolies chez nous depuis les premières chartes d'affranchissement des communes (3).

Ce furent les propriétaires de ces grandes seigneuries qui, plus tard, crurent devoir se soustraire, par l'émigration, à l'application brutale des lois révolutionnaires. Leurs noms figurèrent sur les listes des « ci-devant nobles ».

Ils étaient innocents de l'horreur qu'inspiraient ces restes de la féodalité aux Français envahisseurs; puisqu'ils avaient trouvé ces propriétés dans l'héritage de leurs parents et que ces modes de possession paraissaient tres normaux dans le milieu social de ce temps.

Nobles, ils l'étaient peut-être par le sang, mais ce n'était pas tant à leurs personnes qu'on en voulait qu'à quelques-unes de leurs propriétés, entachées d'antiquité.

Car si, d'une part, les nobles de naissance avaient, à côté de leurs seigneuries féodales, des propriétés allodiales rentrant dans le droit commun, d'autre part, il y avait beaucoup de bourgeois qui possédaient des fiefs et des sous-fiefs.

Quoi qu'il en soit, la qualité de noble conférait un privilège politique : celui d'être représentant aux États provinciaux. Et cette qualité se prouvait, dans le Brabant, par le nombre de quartiers, les titres et les revenus dont on jouissait. On

(1) NENY, *Mémoires*, II, p. 236.

(2) États de biens aux archives communales de Gand, *passim*. Nous avons compulsé le registre de 1787 : 330/290.

(3) Confer. HENAUX, II, p. 664.

Digitized by Google

devait être au moins baron et avoir au moins 4,000 florins (7,240 francs) de revenus. La noblesse aux quatre quartiers devait être reconnue par un chapitre noble (1).

Les parvenus étaient donc éliminés de la caste privilégiée des nobles admis dans les États, et des institutions très complexes leur rendaient l'accès aux titres très difficile (2).

(*A suivre.*) MAURICE HEINS.

(1) NENY, *Mémoires*, p. 155; règlement du 2 avril 1778.

(2) Voir l'édit du 11 décembre 1754 (*Placards de Flandre*, V, p. 1028) et les ordonnances des 2 mai 1765, 6 mars 1766 au pays de Liége.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Le dépeuplement des campagnes, par EMILE JOTTRAND.

L'auteur attribue le dépeuplement des campagnes à l'émigration constante des campagnards vers les villes où ils vont exercer des métiers et des professions libérales qu'ils préfèrent à l'agriculture.

Il donne à cet égard des relevés statistiques intéressants. De 1846 à 1890, les citadins ont doublé de nombre, les campagnards n'ont augmenté que d'un quart et cette progression s'accentue d'année en année.

Au point de vue matériel, cette situation a sa gravité. C'est en effet la population des campagnes qui nourrit celle des villes et il serait à souhaiter que le nombre des ouvriers agricoles augmente pour accroître la production des denrées nécessaires à l'alimentation du pays.

Au point de vue moral, la situation n'est pas moins grave, car, en même temps que l'émigration se fait plus forte vers les grandes agglomérations, l'immoralité s'y développe. L'auteur cite ce fait significatif que sur trois enfants qui naissent à Bruxelles, il y a un bâtard.

Il constate, en outre, que le désir de s'enrichir et la cupidité ont créé dans toutes les villes une armée innombrable d'individus qui ne reculent devant aucun moyen pour satisfaire leurs goûts de luxe et de plaisir.

La facilité des communications, l'attrait du séjour de la capitale et surtout la centralisation administrative contribuent puissamment à l'exode des campagnes. On veut tout avoir à

Digitized by Google

Bruxelles, tandis que dans les autres pays, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, la Hollande et l'Amérique, on trouve des cours d'appel, des universités et des parlements, siégeant dans de petites localités. Aix, Grenoble, Douai, Oxford, Cambridge, Upsala, Heidelberg, Iéna, Leyde, Groningue, en fournissent des exemples.

Quel est le remède ? La décentralisation d'abord, ensuite la résidence plus fréquente et plus nombreuse, à la mode anglaise, des familles aisées à la campagne. Cela y amenerait des ressources et de la vie.

L'auteur oublie de dire que beaucoup de monde serait tenté d'habiter la campagne, s'il y avait partout un bon maître d'école enseignant convenablement le français et si la politique cléricale n'en rendait pas le séjour impossible à un homme qui aime à penser et à agir librement.

Telle qu'elle est, cette petite brochure ne manque pas d'intérêt. X. X.

La balançoire clérico-libérale, par CH. VERCAMMER, conseiller provincial.

Sous ce titre, M. Ch. Vercammer vient de publier une nouvelle et suggestive étude sur notre situation politique.

Les persévérants gagnent, dit le proverbe flamand. Tandis que tant de vieux et de jeunes libéraux se découragent et abandonnent la charrue dans le sillon, lui, lutte toujours et ne désespère jamais.

La balançoire clérico-libérale est une réponse au refrain des sacristies et des maisons du peuple : « Le libéralisme est mort; il n'a plus de raison d'être. »

L'auteur démontre à l'aide de la statistique que, lors de la grande consultation du 14 octobre, les pour cent des suffrages obtenus par les cléricaux, les libéraux et les socialistes se chiffrent par 45, 38 et 17.

Les cléricaux, en effet, ont obtenu . .	5,633,123 voix.
Les libéraux	4,712,885 —
Les socialistes	2,256,803 —

Ces chiffres prouvent que les radicaux avaient tort, quand ils prédisaient que le suffrage universel amènerait le déclin du

Digitized by Google

cléricalisme, et que les libéraux avaient raison, lorsqu'ils disaient qu'il amènerait une majorité cléricale énorme.

Ils prouvent, également, que les prétendues forces des socialistes, augmentées du renfort radical, sont loin d'être ce que l'on pense à première vue. La poussière qu'elles soulèvent sur la route fait illusion sur leur nombre. Les pages que l'auteur consacre aux socialistes méritent d'être lues par tous les libéraux. Il a touché juste, et les feuilles socialistes lui en montrent leur mauvaise humeur en l'appelant un conseiller provincial doctrinaire élu par le clergé.

L'auteur retrace ensuite, à grandes lignes, l'histoire du parti libéral et arrive à cette conclusion qu'il est seul capable de résoudre efficacement et pacifiquement la question sociale.

Les socialistes, en effet, ne voient cette solution possible que par la révolution; le cléricaux, par la théocratie, qui nous ramènerait au moyen âge, et les libéraux, par le développement de la personnalité humaine, à l'encontre de toutes les tyrannies, qu'elles revêtent la forme religieuse, politique ou économique.

Voilà certes des idées encourageantes pour le parti libéral. Le jour où les éléments éparpillés du libéralisme se réuniront, — et ils se réuniront — on sera étonné de voir la prodigieuse puissance de ce malade dont on a si souvent prédit la mort et qui, dans la crise qu'il traverse, est en train de refaire lentement ses forces.

Ne désespérons pas et félicitons l'auteur d'être un de ceux qui disent : *fluctuat non mergitur*. Le vent le secoue, mais il tient tête à l'orage.

X.X.

Digitized by Google

LIBERTÉ DE CONSCIENCE

La loi scolaire, présentée au débotté par un ministre d'un cléricalisme intempérant et surchauffé, a ramené au premier rang des préoccupations politiques de l'heure actuelle la grande cause de la liberté de conscience.

Ce serait une erreur de croire que la réalisation des projets de ce fougueux M. Schollaert puisse combler les vœux ardents que les politiciens catholiques ont formés à ce sujet. Ils attendent beaucoup trop de leur future domination sur l'instruction infantile. Ils s'illusionnent au point de penser que la conquête de l'école leur servira d'acheminement à une restauration de la suprématie morale et légale de l'Église romaine.

Eh! mais, cela se pourrait espérer, si nous étions en plein XIII^e siècle, à une époque où n'existaient ni la liberté de parole, ni l'intense activité intellectuelle d'aujourd'hui, ni la presse, ce merveilleux instrument de diffusion de la pensée.

Au point où nous en sommes arrivés, l'école confessionnelle ressemble singulièrement à un fusil à pierre. Je ne nie pas que ce ne soit un moyen d'action d'une certaine valeur; le fusil à pierre est aussi un engin de quelque utilité. Si l'Église voulait tenir sérieusement et irrévocablement le monde sous sa coupe, elle ferait bien mieux de lancer toutes ses foudres contre le « savoir lire et écrire » : car là est la source de son impuissance, là, l'origine de ses déroutes successives et irréparables. Il est certain, du reste, que le journalisme clérical fait beaucoup plus pour propager l'influence qu'il sert que des prédications adressées aux bambins qui usent leurs culottes sur les bancs de l'école et attendent avec impatience que M. le vicaire ait fini

Digitized by Google

sa leçon de catéchisme — bien ennuyeuse, ma foi — pour aller jouer aux billes dans la cour.

Il en reste toujours quelque chose, dira-t-on : je n'en disconviens pas, et ce quelque chose, c'est parfois l'aversion la moins déguisée pour la gent qui porte soutane.

Mais n'exagérons rien : si démodée que soit toute cette mousqueterie digne du moyen âge, on peut en faire, avec un brin de perfidie joint à beaucoup de ténacité, un usage nuisible et odieux.

C'est une démonstration qui n'est plus à refaire; effectivement, c'est de ce côté que les polémistes et les propagandistes les plus brillants du parti libéral ont, durant de nombreuses années, porté leurs principaux efforts. Ils ont souvent dépeint l'enfant voué à l'infâme régime de l'obscurantisme; souvent ils ont dénoncé la déformation et la crétinisation des jeunes esprits, grâce à l'action déprimante et abrutissante des ignorantins, et certes leur thèse n'est point dénuée de toute justesse. Ils l'ont pourtant poussée beaucoup trop loin, pensons-nous. Là n'est pas, en l'occurrence, la violation la plus grave de la liberté; *la plus grande ignominie réside dans les capitulations de conscience imposées aux pères de famille et aux instituteurs.* Nous y reviendrons.

Mais, encore une fois, qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée : montrer que la cléricalisation scolaire n'est point aussi efficace que les uns s'en flattent ou que les autres le redoutent, ce n'est, en aucune manière, passer condamnation sur une machination aussi détestable. Pour la réprouver, nous pouvons invoquer la haute et audacieuse conception du libre examen que, de toutes, nous croyons la plus fondée : si l'on voulait donner au libre examen toute sa signification théorique et toute son ampleur pratique, il faudrait que chacun de nous ne fût appelé à se former une conviction sur le problème des destinées humaines qu'à l'époque où le développement intellectuel de l'individu est achevé. C'est une vue théorique peut-être, incomplètement réalisable, sans doute, spécialement à raison de l'influence de la famille et de celle de la coutume qui agissent dans un sens diamétralement opposé. Mais réali-

Digitized by Google

sons-la tout au moins dans la mesure du possible et interdisons, chaque fois que nous en avons le pouvoir, de parler métaphysique aux enfants, c'est-à-dire de leur inculquer des dogmes qu'ils ne sont point en âge de comprendre et, à plus forte raison, de discuter, dogmes dont, effectivement, il leur restera toujours des traces et comme un préjugé favorable dans leur vie subséquente.

C'est pourquoi nous n'entendons absolument pas énerver la vigueur des protestations et des réprobations qu'ont suscitées les desseins rétrogrades de notre nouveau ministre de l'intérieur. Elles sont profondément légitimes, ces flétrissures; nous tous, champions de la liberté, nous devons nous insurger contre le joug sous lequel on prétend courber la jeunesse.

Mais, enfin, cela ne nous empêche pas de constater l'inanité des espérances immodérées des catholiques militants et de nous abstenir de les encourager dans la confiance que leur politique scolaire sera vierge de tout mécompte.

L'enseignement primaire religieux, un boulevard contre l'irréligion, allons donc! Et alors pourquoi déchaîner une guerre funeste à la paix des hommes de bonne volonté, pourquoi semer les haines, pourquoi mettre, surtout, pères de famille et instituteurs dans l'humiliante et révoltante obligation de plier servilement devant la toute-puissance du prêtre, afin de sauvegarder leurs moyens d'existence? Et c'est cette considération — nous le disions déjà il n'y a qu'un instant — qui doit inspirer particulièrement l'éloquence des protestataires : car c'est le père de famille qu'on atteint surtout dans sa dignité d'homme et dans l'intégrité des droits de sa conscience et ce sont les maîtres qu'on veut ravaler au rang de valets des ministres du culte.

Ce n'est point la seule tare de la politique confessionnelle. Car cette liberté de conscience qu'on foule aux pieds chez autrui serait de l'intérêt bien compris de la religion elle-même. Contrainte, pression morale, exploitation des humaines faiblesses, autant de facteurs de décadence pour l'Église qui commet la folie insigne d'y recourir. De là, en effet, l'hypocrisie, la révolte intestine, l'attiédissement de la foi, la corruption des

Digitized by Google

fidèles. Il y a plus encore, car la violence morale ruine la base doctrinale de toute croyance : la *libre adhésion* de laquelle seule peut découler la véritable responsabilité ; et se pourrait-il qu'une religion, quelle qu'elle soit, ne tînt pas à honneur de proclamer et d'organiser celle-ci ? Et puis, le malheureux qui troque sa conscience contre une fonction, une clientèle, un gagne-pain ne souille-t-il point la robe de néophyte dont on le pare ? L'opprobre d'une conversion si odieuse ne rejaillit-il pas sur l'Église qui l'a arrachée ou simplement encouragée par un attrait illicite ?

Chose profondément regrettable, les hommes qui président aux destinées du catholicisme en Belgique — je les nomme, car on les a découverts — nous apparaissent imbus de cette idée fausse et pernicieuse : la valeur intrinsèque du nombre. Mon Dieu ! s'ils avaient la moindre chance de réussir à supprimer toute dissidence, je comprendrais à la rigueur — sans l'approuver du reste — la tactique dont ils font usage. Car voici leur grand cheval de bataille : l'impiété est un scandale ; il faut la bannir de la face du monde. Mais la loi leur interdit l'espérance de faire cesser jamais ce scandale imaginaire. Dès lors, pourquoi ne pas comprendre que l'on fait fausse route et qu'on dénature de pitoyable façon le principe dont on a la garde ?

Multiplier les faux frères, violenter les consciences, déconsidérer la religion, en employant d'aussi misérables artifices pour soutenir son prestige et recruter ses effectifs, est-ce donc là le résultat qu'ils ambitionnent ?

Car, encore un coup, ils n'en peuvent espérer d'autre. Dieu merci, nous avons une libre Constitution. Mais supposez même que, grâce à la force irrésistible des majorités électorales, ils portent, chose monstrueuse, des coups directs à cette Constitution et entreprennent de ruiner la liberté en la dépouillant des garanties inscrites en sa faveur dans notre pacte fondamental, encore n'atteindraient-ils pas cette liberté dans ses sources vives. La raison d'être en est trop profonde pour qu'on puisse l'abolir d'un trait de plume. Méditez sur la genèse de notre civilisation, vous en verrez le *pourquoi*.

Digitized by Google

C'en est fait, depuis plusieurs siècles, de l'unité de croyance de l'Europe occidentale. Vainement a-t-on versé des flots de sang pour la restaurer. Que la liberté de conscience soit un droit inhérent à la nature humaine, c'est chose discutable peut-être; mais ce qui est certain, c'est qu'elle est une nécessité du monde moderne, nécessité qu'a fait surgir la coexistence sur le même sol de plusieurs confessions, la catholique et les protestantes.

Vivant côte à côte, dans l'impuissance de s'exterminer mutuellement, protestants et catholiques ont fini, de guerre lasse, par se laisser en paix les uns les autres. La brèche ouverte, tout a passé; des entrailles de la tolérance pour les hérétiques, la philosophie est née, puis a grandi et marché et progressé avec de plus en plus de liberté et d'audace. Aujourd'hui, qui pourrait songer à revenir sur tout cela? Qui pourrait rêver de rendre son sceptre à l'orthodoxie déchue? On ne remonte pas le cours des grandes évolutions humaines. Nous ne saurions plus vivre sans la liberté des opinions et, au fond de soi-même, il n'est pas de réactionnaire si impénitent qui ne sente ses velléités de retour au passé écrasées sous le poids de ce grand fait d'histoire.

L'Église doit en faire son deuil et en prendre son parti. La liberté de pensée et de parole est trop profondément entrée dans le tempérament des peuples modernes pour que les attentats contre elle ne soient pas voués à un infaillible avortement. Le prétendu scandale qu'elle voudrait refouler dans l'ombre ne pouvant l'être même au prix des plus grands efforts, ne ferait-elle pas plus sagement de remettre en honneur le principe que la *persuasion seule fait l'homme véritablement religieux?* Ce serait la digne rançon de sa souveraineté temporelle perdue. Des prélats illustres ont compris cette vérité, mais jusqu'ici leurs appels sont demeurés infructueux.

Voilà donc pourquoi l'enseignement primaire confessionnel — d'une efficacité d'ailleurs restreinte sur le petit monde qu'on va y soumettre — est chose doublement néfaste : il constitue, d'une part, un instrument d'asservissement vis-à-vis d'une foule de citoyens, de l'autre, une cause de discrédit irrémédiable

Digitized by Google

pour la religion catholique qui en fait inconsidérément son arme favorite de prosélytisme.

Étranger à cette religion sans en être aucunement l'adversaire, nous ne pouvons qu'assister en spectateur à une déchéance qu'elle prépare de ses propres mains. Mais nous ne saurions témoigner le même détachement pour les pères de famille et les membres du corps enseignant dont la liberté morale est sous le coup d'un attentat abominable.

MAURICE ANSIAUX.

Digitized by Google

L'ALCOOL N'EST PAS UNE BOISSON, C'EST UN POISON.

Dans la question si importante de l'alcoolisme, qui, à bon droit, préoccupe aujourd'hui la plupart des gouvernements, il importe de bannir de la discussion toute équivoque qui ne pourrait que retarder l'élucidation d'un problème dont la solution s'impose d'une manière urgente.

Il doit être bien entendu que c'est à l'usage abusif de l'alcool éthylique lui-même (C^2H^6O.) que nous nous attaquons, et non pas, comme on s'en est trop longtemps contenté, aux adultérations dont il est l'objet ou aux impuretés qu'il peut contenir, ni aux proportions relativement faibles d'alcools supérieurs ou de bases pyridiques dont les eaux-de-vie peuvent être souillées.

Ces derniers produits ne doivent, en réalité, être considérés que comme quantités négligeables en présence des méfaits suffisamment sérieux de l'alcool éthylique. La science, d'accord avec les faits, nous montre combien perfides sont les illusions dont les croyants de l'alcool persistent à se bercer au sujet des bienfaits supposés de ce fallacieux liquide en rejetant toutes ses fautes sur ses impuretés.

Certaines liqueurs, il est vrai, telles que l'absinthe, le kirsch, le kummel, sont plus particulièrement dangereuses, à cause de la présence des principes tétanisants qu'y introduisent les essences qui servent à les préparer.

Digitized by Google

La plupart de ces mixtures alcooliques, depuis les prétendus apéritifs, les stomachiques, les bitters, jusqu'aux *crèmes*, ou autres produits multicolores vendus sous le nom de *liqueurs fines*, sont fabriquées avec des alcools de *tête* ou de *queue*, c'est-à-dire avec des eaux-de-vie de qualité inférieure dans lesquelles le mauvais goût est dissimulé par du sirop de sucre et par les essences plus ou moins toxiques qui masquent complètement la qualité suspecte du véhicule.

Le Dr Lancereaux, dans un travail spécial, a particulièrement insisté sur les phénomènes d'intoxication chronique résultant de l'usage habituel des boissons alcooliques avec essences : troubles de la sensibilité, troubles des fonctions intellectuelles et troubles de la motilité, portant à la fois sur les muscles de la vie organique et sur ceux de la vie animale.

Mais les impuretés des eaux-de-vie ont été reconnues assez insignifiantes, eu égard à l'action malfaisante de l'alcool éthylique par lui-même, pour que la Diète de Finlande ait renoncé depuis 1889 à exiger la pureté absolue de l'eau-de-vie et qu'elle tolère 0.2 p. c. d'impuretés dans l'alcool à 40° destiné à la consommation. La Suisse admet également, nonobstant le monopole de rectification qu'elle s'est réservé, une tolérance analogue.

Strassmann, en expérimentant sur des chiens, a constaté d'ailleurs que l'alcool consommé par le bas peuple berlinois, bien que renfermant parmi ses impuretés au moins 1 p. c. (!) d'alcool amylique, ne faisait qu'aggraver quelques-uns des symptômes de l'alcoolisme chronique, mais sans accélérer sensiblement la mort.

Le système du monopole par l'État appliqué à la rectification seule de l'alcool ne saurait donc résoudre sérieusement la question de l'alcoolisme. Il peut atténuer le mal dans une certaine mesure, mais il ne peut le conjurer.

Peut-être même cette forme du monopole aurait-elle pour effet d'encourager à la consommation par suite de la garantie de pureté qu'offrirait au public l'alcool rectifié par l'État.

Tandis qu'en se réservant le monopole de la fabrication, la production exclusive combinée avec des droits élevés à

Digitized by Google

nos frontières sur les alcools étrangers, permettrait d'augmenter graduellement les prix de ces denrées malfaisantes au profit de dépenses d'intérêt public.

Il faudrait, d'une autre part, endiguer le flot de la consommation en restreignant, par une élévation progressive du droit de licence, le nombre des débits de spiritueux, jusqu'à ce que l'on parvienne à supprimer d'une manière presque complète ces « instruments d'abrutissement social ».

Il est aujourd'hui incontestablement établi que tous les alcools de la série $C^2H^{2n}OH$, dont les plus importants sont l'alcool éthylique, l'alcool amylique, l'alcool méthylique et l'alcool propylique, possèdent tous, quoique à des degrés différents, des propriétés éminemment toxiques.

Tous produisent, à des doses variables et d'une manière plus ou moins prompte, un empoisonnement aigu ou chronique d'autant plus redoutable que ce dernier surtout vicie jusqu'à la descendance.

Les effets généraux déterminés par ces produits distillés sont à peu près les mêmes pour tous. Après avoir provoqué une excitation passagère, ils aboutissent fatalement à la fatigue d'abord, puis à la paralysie des centres nerveux et s'attaquent surtout aux centres les plus élevés de l'organisme. Leur coefficient de toxicité, qui paraît être en raison de leur poids atomique, varie suivant leur solubilité ou leur volatilité. Il varie nécessairement aussi suivant le degré de concentration du liquide alcoolique, comme en raison de l'usage plus ou moins répété ou abusif de celui-ci.

L'alcool amylique est le plus toxique, parce qu'il est rapidement absorbé, tandis qu'il n'est que lentement éliminé.

Mais l'alcool éthylique, par ses affinités pour la substance nerveuse, montre une tendance singulière à se condenser dans la masse cérébrale, et c'est en cela surtout que réside sa nocivité.

Dujardin-Beaumetz avait divisé en trois périodes : excitation, résolution et collapsus, les phénomènes toxiques de l'alcoolisme aigu. Ces phénomènes, qui correspondent à ceux que produisent dans une succession plus rapide les anesthé-

Digitized by Google

siques, sont d'autant plus accentués qu'on s'éloigne plus de la constitution moléculaire de l'alcool éthylique, et l'on voit apparaître, sous l'influence des alcools supérieurs, des phénomènes convulsifs analogues à ceux que produisent certaines huiles essentielles contenues dans les liqueurs telles que l'absinthe.

Quoique les eaux-de-vie belges soient en général bien rectifiées et pures, quelques-unes renferment encore des traces d'alcool amylique ou d'aldéhyde qui en augmentent les propriétés nuisibles. Les alcools provenant de grains altérés ou de maïs contiennent, en outre, des alcaloïdes volatils d'une grande toxicité.

Les effets considérés comme physiologiques de l'alcool ont été assez amplement étudiés déjà pour qu'il soit superflu de répéter ici ce qui, tant de fois, a été exposé ailleurs. Mais il est un fait capital, essentiel, sur lequel j'insiste, parce qu'il paraît avoir jusqu'à présent échappé à l'attention même des médecins qui se sont occupés de l'alcoolisme, c'est que l'action initiale de l'alcool éthylique, la stimulation générale qu'il produit et que l'on fait valoir habituellement comme l'un de ses effets bienfaisants n'est, en réalité, que le premier symptôme de l'intoxication. C'est un premier indice de la réaction de l'organisme vivant contre l'action offensive résultant du contact de l'alcool avec nos tissus.

C'est un acte de défense des cellules nerveuses sensitives et motrices contre l'agent destructeur dont l'économie cherche à se débarrasser, la phase excito-motrice qui précède les effets stupéfiants ou paralysants consécutifs du poison. L'alcool, en un mot, n'excite que pour déprimer.

La chaleur locale que développe son application n'est encore que le premier degré de l'action mortifiante qu'il exerce sur la fibre vivante en se combinant par osmose avec l'eau et en coagulant l'albumine des tissus.

Quant au sort que l'alcool lui-même subit, peu importe, au demeurant, les modifications que ce liquide éprouve dans l'organisme, si nous constatons les effets pernicieux que son usage habituel produit sur l'économie animale.

Digitized by Google

J'ai déjà surabondamment insisté, dans un précédent travail (1), sur les effets pernicieux de l'alcool sur la race, et démontré les vices héréditaires qu'il engendre. Inutile d'y revenir.

On ne saurait pourtant assez mettre sous les yeux de tous les tristes conséquences qu'amène, pour la santé du buveur de profession, l'ingestion habituelle de l'alcool, duquel on pourrait dire :

Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpe cadendo.

S'il est vrai qu'ingéré à doses modérées, sous forme diluée, et pour ainsi dire à l'état natif, tel qu'il se trouve dans les boissons fermentées comme le vin et la bière, l'alcool exerce des effets agréables et parfois utiles, il en est tout autrement de ces produits artificiels que fournit la distillation des liquides fermentés.

Les produits volatils condensés par l'alambic, en abandonnant les composés glycosiques ou albuminoïdes et les autres matières fixes complexes qui conféraient aux liquides alcooliques certaines propriétés nutritives, ont perdu par cette opération les qualités qui en constituaient la valeur principale. Par leur subtilité même, ils échappent à l'assimilation organique et tendent, au contraire, en traversant l'économie, à altérer ou à détruire, par leur contact nuisible, les combinaisons quaternaires dans lesquelles réside la vie.

Il semble qu'ici encore, comme dans tous les processus biologiques, plus on s'éloigne de la nature, plus celle-ci se trouve offensée et tend à reprendre ses droits par sélection destructive.

Aussi n'est-il nullement téméraire d'affirmer que, de tous les agents destructeurs dont s'est entouré l'homme, c'est l'alcool qui, chaque jour, fait le plus de victimes et qui entraîne *l'anéantissement de la plus grande somme des activités humaines.*

Cruveilhier a constaté que dans la seule ville de Londres,

(1) *L'alcoolisme, l'hérédité et la question sociale,* par le Dr Van den Corput. — Bruxelles, Lamertin, 1895, broch. de 32 p. in-4°.

Digitized by Google

l'abus des liqueurs fortes faisait chaque année 50,000 victimes. Dans son rapport à la commission chargée, en 1888, de rechercher l'influence de l'alcoolisme sur les maladies en Angleterre, le Dr Owen estime que, passé 25 ans, les hommes sobres vivent en moyenne dix ans de plus que ceux qui s'adonnent à l'eau-de-vie. Lancereaux évaluait au 1/20 de la mortalité dans les hôpitaux de Paris, le chiffre des décès dus à l'alcoolisme, chiffre évidemment trop modeste, et qui certes n'a fait que s'accroître.

Outre tous les maux physiques et matériels qu'il engendre, les ruines, les désastres, les crimes qu'il accumule, l'alcool est, en outre, comme nous l'avons démontré, le facteur le plus puissant de la dégénérescence de l'espèce.

Au point de vue de l'hérédité, Combemale, avant nous, et bien d'autres encore, avaient constaté que les désordres engendrés chez les enfants par l'alcoolisme des parents consistent non seulement en malformations multiples, mais surtout en un défaut général de résistance de la constitution, d'où résulte dans la descendance une prédisposition marquée au développement de certaines maladies telles que la phtisie.

Le Dr Thorain, dans une thèse récente, a également démontré le rapport pathogénique de l'alcoolisme chronique avec la tuberculose pulmonaire.

Tous les aliénistes sont d'accord, en outre, pour reconnaître que les troubles intellectuels, depuis l'idiotie jusqu'à l'hystérie et surtout l'épilepsie, de même que la folie paralytique, n'ont pas d'origine plus fréquente que l'alcoolisme atavique.

L'alcool est, en effet, de tous nos ingesta, c'est-à-dire de tous les agents qui composent notre milieu alimentaire, celui qui conduit le plus fatalement aux psychoses, par la perversion des instincts ; à la mort, par les maladies, et à l'extinction de la race, par la stérilité ou la dégradation morale.

Il ne faut pas s'étonner dès lors que la pathologie de l'alcool comporte l'altération de presque tous nos organes.

L'*alcoolisme chronique* aboutit à la fois à la cirrhose atrophique du foie, à la stéatose du cœur et des reins, à la sclérose

Digitized by Google

ou au ramollissement par athéromasie artérielle, du cerveau et de la moelle.

La plupart des lésions rencontrées à l'autopsie, tant du côté des appareils circulatoire et respiratoire que du côté du système nerveux, ainsi que du tube digestif, sont dues en majeure partie à des phénomènes paralytiques ou asphyxiques.

La glande hépatique est l'organe, en général, le plus profondément altéré, parce qu'il est celui qui, après l'estomac, toujours atteint de catarrhe chronique chez le buveur, est l'un des premiers exposé au contact de l'alcool. Loin d'agir comme apéritif, celui-ci coupe l'appétit en anesthésiant l'appareil digestif et corruguant sa muqueuse. De plus, il coagule les albuminoïdes et précipite les peptones.

Le foie, qui doit être regardé comme la barrière défensive de l'économie contre les ingesta malfaisants que nous introduisons dans notre appareil digestif, reçoit directement l'influence nocive de l'alcool qu'il retient et reprend par la circulation entéro-hépatique.

Il résulte, en effet, des expériences de Géoffredi, publiées en 1893, que cette glande exerce dans l'alcoolisme une action protectrice, au moins lorsque l'alcool est administré à petites doses quotidiennes et qu'un exercice suffisant permet son élimination successive.

Il est, par conséquent, aisé de comprendre qu'étant le plus exposé aux atteintes de l'alcool, cet organe en éprouve le plus directement les effets nuisibles.

Aussi, l'affection la plus typique produite par l'usage habituel de l'alcool éthylique est-elle la cirrhose atrophique granuleuse du foie, si commune dans nos hôpitaux, cirrhose des buveurs, presque toujours suivie d'ascite ou d'entérorhagies.

Dans cette triste maladie, il se développe, sous l'influence de l'action irritante de l'alcool qui traverse l'organe, des granulations embryonnaires le long des ramifications de la veine-porte, granulations qui, peu à peu, se transforment en tissu fibreux cicatriciel, lequel produit, après une période d'engorgement hépathique, l'atrophie des éléments propres de la glande. C'est-à-dire qu'il y a hyperplasie conjonctive inter-

Digitized by Google

sticielle, puis destruction consécutive des acini glycogènes.

Mais les désordres les plus graves sont ceux que l'on rencontre dans le système nerveux. Du côté du cerveau et de la moelle, l'alcool détermine des effets analogues à ceux qu'il produit sur le foie : une artério-sclérose amenant l'atrophie de la substance nerveuse, et ce résultat est ici d'autant plus fatal que l'alcool, se condensant dans la matière cérébrale et particulièrement dans la substance corticale la plus vascularisée, exerce à la longue une action dissolvante sur certains éléments essentiels de celle-ci.

Des thromboses par endartérite ou des embolies cérébrales produisant des nécrobioses de certaines régions du cerveau, viennent fréquemment compliquer encore cet état.

De plus, on observe souvent chez les ivrognes des paralysies musculaires accompagnées ou précédées de douleurs plus ou moins vives et de tremblements fibrillaires siégeant surtout dans les extrémités, mais qui résultent plutôt de l'altération des nerfs que d'une action directe sur le tissu musculaire.

De même aussi, l'on constate parfois de la tachycardie, par suite de parésie du nerf vague ou pneumogastrique.

Les altérations produites par l'alcoolisme chronique peuvent se diviser en deux périodes :

1° d'irritation ou de réaction par contact, déterminant une suractivité passagère des organes, et comme conséquence :

2° de prolifération conjonctive, qui amène l'atrophie et la paralysie finale.

C'est la marche commune des processus pathologiques.

Nous avons déjà montré combien est erroné le préjugé populaire qui voudrait que l'alcool réchauffât, qui prétend même qu'il nourrit et réconforte.

Non seulement l'eau-de-vie ne possède aucune des propriétés du nutriment, mais, comme tous les alcools, elle produit l'abaissement de la température organique, abaissement qui résulte du concours de trois ordres de phénomènes, à la fois physiques, chimiques et physiologiques ; c'est-à-dire que, en se volatilisant par les surfaces cutanée et, surtout, pulmo-

Digitized by Google

naire, l'alcool soustrait aux tissus vivants une certaine quantité de calories, tandis que, d'une autre part, en diminuant le pouvoir oxydant des hématies qu'il asphyxie, il entrave les procédés bio-chimiques et, par cela même, il surcharge le sang de matériaux incomplètement préparés à la désassimilation rénovatrice, lesquels, à leur tour, exercent une action nocive sur les organes. De plus, — et c'est ce phénomène trompeur qui surtout cause l'erreur du vulgaire, — en paralysant les vaso-constricteurs, l'alcool produit la dilatation des vaisseaux périphériques, d'où résulte l'afflux d'une plus grande quantité de sang vers la superficie et l'augmentation de la surface évaporatoire qui détermine un abaissement notable de la température interne.

Ce n'est donc qu'en entravant les fonctions digestives, en obturant l'appétit et enrayant la nutrition intra-moléculaire, et, d'une autre part, en abaissant la température, que l'eau-de-vie ou ses dérivés pourraient être envisagés comme aliments d'épargne, mais d'une épargne négative.

Du côté de l'intelligence, que l'alcool ne stimule un instant que pour la troubler bientôt, il pervertit les fonctions les plus élevées de l'esprit; il fait dévier l'imagination en troublant la raison ; il hypnotise le moral et engourdit tout sentiment de dignité humaine en ravalant l'homme au-dessous de la brute.

Le système musculaire subit également, comme nous l'avons vu, une déchéance semblable. A la fausse énergie, à l'embonpoint de mauvais aloi des buveurs succède immanquablement une paralysie lente des nerfs trophiques amenant l'amaigrissement et le tremblement caractéristique des ivrognes. Leurs gestes menaçants s'épuisent dans le vide et un revers de main suffit pour les abattre.

* * *

L'observation froide des faits, aussi bien que l'analyse scientifique, nous montre donc que si, comme le prétend le vulgaire, l'alcool « donne du cœur », s'il paraît, en effet, donner un coup de fouet passager à l'énergie défaillante, il ne soutient en réalité que comme les coups de fouet soutiennent la rosse qui s'épuise en un dernier effort !

Digitized by Google

Un breuvage doué de telles propriétés funestes, un liquide qui produit sur nos organes de pareils désordres peut-il être considéré comme boisson?

Certainement non!

C'est d'ailleurs ce qu'il convient de confirmer encore en examinant en quoi consiste, au double point de vue chimique et physiologique, ce qu'il faut entendre par *boissons*.

On comprend sous ce nom des aliments liquides, ingérés pour satisfaire la soif qui résulte de la perte constante des liquides de l'économie, et pour favoriser l'assimilation des aliments solides.

Les boissons sont aussi nécessaires, sinon plus, que ce que nous entendons vulgairement par aliments; elles sont, en réalité, le véhicule de ceux-ci et jouent, de la sorte, dans l'évolution biologique des êtres, un rôle considérable.

Aussi exercent-elles sur l'organisme vivant des effets multiples et variés dont on ne se rend, en général, pas assez exactement compte.

Les liquides introduits dans les voies digestives, tout en réparant les pertes continuelles de l'économie en eau et en éléments solides par les principes minéralisateurs ou les composés organiques que ces liquides tiennent en dissolution, ont pour effet, non seulement de servir de véhicule d'introduction aux matériaux nécessaires à la vie, mais, en outre, d'entraîner au dehors la partie essentielle des déchets résultant de l'usure de nos tissus.

L'*eau*, le menstrue universel, le grand moteur de la vie, est à ce double point de vue la boisson la plus salutaire pour l'homme adulte.

Dans toutes les conditions, comme dans tous les climats, c'est, ou plutôt ce devrait être, la boisson normale, car elle constitue la majeure partie de l'aliment par excellence, de l'aliment type le plus complet, le *lait*, qui est la première boisson, le nutriment primordial unique de tous les mammifères et dont le sang n'est qu'une transformation.

L'eau, que la nature a mise partout le plus largement à la disposition de l'homme, mais qui, par cela même, est dédai-

Digitized by Google

gnée par lui, l'eau, comme la plupart des bienfaits qui sont à notre portée, semble d'autant plus méprisée que la civilisation nous éloigne davantage des mœurs primitives.

Après le jus fermenté du raisin, que connaissait Noé, l'homme, dont l'existence est de plus en plus tourmentée, de plus en plus enfiévrée, a cherché une stimulation factice dans l'usage des boissons excitantes artificielles.

La plus quintescenciée, comme la plus perfide, est sans contredit *l'alcool*, que l'on peut regarder comme l'expression vraie de notre fin de siècle, — l'ère ou plutôt l'errement de l'alcool.

***

Mais quelles peuvent être dès lors les causes, quels seraient les mobiles du funeste penchant qui porte aujourd'hui l'homme, dans presque toutes les contrées du monde, à user d'un breuvage que repoussent instinctivement les animaux ?

C'est là une question d'anthropologie sociale dont on ne s'est guère jusqu'à ce jour occupé, et qui mérite, ce me semble, que nous nous y arrêtions.

A quel besoin réel ou factice répond cette passion de l'alcoolisme qui ne s'est manifestée à l'état de mal social que depuis le milieu de ce siècle ?

Ce serait, sans aucun doute, vouloir établir une relation forcée entre le pouvoir antithermique que nous avons reconnu à l'alcool, pouvoir qui fait recourir à cet agent dans le but d'abaisser l'élévation de température qui, dans certaines maladies, accompagne le développement de la fièvre, et l'aberration qui pousse certains hommes à recourir aux boissons distillées.

Bien au contraire, c'est, à notre avis, dans le but fallacieux de se procurer une stimulation factice, de s'entraîner par une excitation momentanée à l'activité dévorante de la vie moderne, circonstance qui toutefois n'empêche guère les propriétés hyposthénisantes ou altérantes de l'alcool de s'exercer.

Il est d'abord une observation qui doit nous frapper, c'est que l'instinct alcoolique est surtout développé parmi les races inférieures, particulièrement chez le nègre et le peau-rouge,

Digitized by Google

de même que nous constatons le mal dans les classes de la société dont le niveau intellectuel ou moral est, ou primitivement ou secondairement, abaissé, et c'est alors surtout que ces êtres sont en contact avec des individualités supérieures, que, par une sorte d'instinct de rivalité, ils éprouvent le plus impérieusement l'appétence pour un stimulant factice qui leur laisse croire, pour quelques instants, à une supériorité éphémère.

Or, le danger de l'alcool réside précisément dans le fait que le besoin de stimulation augmente sans cesse en raison de l'épuisement de forces, de l'avilissement intellectuel qu'il produit; de même aussi, le besoin d'excitants se fait sentir d'autant plus vivement que l'activité vitale ou industrielle est plus intense, la dépense d'énergie plus grande, l'usure moléculaire plus rapide.

Nous constatons, en effet, que l'alcoolisme est presque partout en rapport direct avec l'activité industrielle ou avec le développement des machines.

La fièvre du travail réclame, dirait-on, le même agent que la médecine oppose parfois à celle de la maladie.

En Belgique, c'est dans le Hainaut et dans la province de Liége que, relativement au chiffre de la population, la consommation de l'alcool est le plus élevée.

Pour ce qui concerne la France, il résulterait des tableaux dressés par M. Lunier et présentés par lui au Congrès antialcoolique de Bruxelles, que les départements du Nord et du Pas-de-Calais, essentiellement industriels, consomment moins d'alcool que ceux de la Somme et de l'Aisne, où la population agricole est relativement plus nombreuse.

Mais de tous les facteurs du milieu naturel, le climat est celui qui exerce sur l'alcoolisme l'influence la plus certaine.

C'est incontestablement dans le Nord, particulièrement dans les climats froids et humides, que l'appétence pour les boissons fortes est le plus prononcée.

Les peuples méridionaux, guidés par leur instinct, sont naturellement sobres. L'expérience prouve d'ailleurs les dangers à courte échéance de l'alcool dans les pays chauds.

Digitized by Google

Les Anglais, cosmopolites pratiques, savent tous que le régime qu'ils peuvent suivre sans trop d'inconvénients en Angleterre leur serait promptement mortel aux Indes.

La vie active, au grand air, et surtout l'exercice, le travail musculaire peuvent permettre de supporter l'usage modéré de l'alcool, à cause de son élimination rapide, tandis qu'il n'en pourrait être de même lorsque ce liquide est ingéré à jeun, par un individu livré à une existence oisive et vivant dans l'inaction. Les effets funestes de l'alcool sont alors prompts à se manifester.

La nécessité de suppléer à l'insuffisance de l'énergie organique, le besoin de réparer les pertes rapides causées par la vie intensive que développent à notre époque la vapeur et l'électricité, ont été, selon nous, les causes les plus actives de l'abus des alcooliques.

A ces circonstances, il faut ajouter l'imprévoyance, le désordre et surtout l'ignorance du peuple.

L'alcoolisme, sous ce rapport, nous offre l'exemple le plus lamentable des aberrations auxquelles peuvent conduire certains préjugés. Il est, en effet, pour le peuple, pour la grande masse même des individus, le résultat d'idées radicalement erronées qui reposent sur une ignorance complète du mode d'action de cet agent pernicieux sur l'organisme.

Le vulgaire s'imagine trouver dans l'alcool la quintescence de la force, la résistance aux maladies, le bien-être absolu; que dis-je, il croit y puiser la santé, la vie, voire l'esprit, car n'est-ce pas l'*eau-de-vie* qu'il s'assimile, l'esprit même du vin ou le produit distillé du grain? Ce liquide souverain peut donc, aux yeux du vulgaire, tenir lieu presque à la fois et du vin et du pain! c'est l'eucharistie profane du prolétaire.

Ce n'est pourtant pas à dire que l'alcoolisme n'existe pas également dans certaines classes instruites de la société. Loin de là. Nous avons au contraire montré ailleurs que ce vice est assez fréquent parmi les nombreux dévoyés des professions dites libérales; mais il est à remarquer que c'est surtout dans cette catégorie de névrosiques dépourvus de

Digitized by Google

notions d'ordre, parmi ce que l'on nomme les déséquilibrés, que se rencontrent ceux qui se laissent aller à l'alcool, et l'on peut affirmer que chez l'homme doué d'un jugement sain et d'une volonté bien disciplinée, qui connaît les dangers de l'eau-de-vie, le vice de l'alcoolisme ne s'observe guère.

A l'ouvrier aux prises avec les nécessités les plus urgentes de l'existence, au prolétaire en proie à la misère, à tous les pauvres, tant de l'intelligence que de la bourse, il fallait un moyen prompt et certain, — dût-il leur être plus tard fatal, — de prêter aux uns les illusions d'un bien-être éphémère, aux autres une étincelle d'esprit ou un regain de forces, à tous, l'oubli passager de leurs maux, l'entraînement au *struggle for life!*

Tous croient avoir trouvé dans l'eau-de-vie la liqueur qui réalise à peu de frais les désidérata de leurs rêves et qui répond à leurs aspirations brutales.

L'alcool est pour eux le philtre de Circé, plus perfide et plus abrutissant que n'eût jamais pu l'être celui de l'enchanteresse antique.

Il est l'impitoyable usurier de tous les besogneux de la force ou de la pensée, car il leur prête à tous une richesse d'emprunt, en préparant, si l'on n'y met promptement obstacle, la banqueroute finale de l'espèce humaine!

Il est digne de remarque que chez les peuples mahométans, l'alcoolisme est peu fréquent, grâce à l'usage excessif du café ou peut-être aussi aux préceptes hygiéniques du Coran.

Mais remarquons ici que, par un contraste singulier qu'expliquent bien moins les différences de race ou de religion que celles des mœurs et le développement de l'industrie, tandis que dans tout le nord et une partie de l'occident de l'Europe, de même que dans le nord de l'Amérique, l'homme éprouve le besoin d'une excitation factice par l'alcool, en Orient, au contraire, en Chine comme dans l'Inde, c'est le besoin du sommeil bercé de rêves, c'est l'hypnose produite par le haschich ou par l'opium qui est devenue le fléau populaire.

Les uns croient suppléer aux déficiences de leurs énergies épuisées par le surmenage musculaire, exténuées par les excès

Digitized by Google

ou par le besoin en recourant à un succédané prompt et sûr qui leur donne l'illusion de la force et la confiance en soi.

Les autres, au contraire, cherchent un tempérant à leur excitation nerveuse exaltée.

Tous espèrent l'oubli momentané du présent et aspirent à un état meilleur qu'ils ne font qu'empirer.

Tant il est vrai que le choix des breuvages ou des agents inébriants varie avec la nature de l'homme et les conditions de la civilisation, comme avec les temps et les lieux.

Aussi, pourrait-on dire des boissons, avec plus de raison que ne l'avait écrit Brillat-Savarin en parlant des aliments : Dis-moi ce que tu bois, je te dirai ce que tu es, voire ce que sera ta descendance ! »

De toutes les sensations que fait éprouver le besoin de réparation résultant des déperditions continuelles que subit l'organisme vivant, la soif est celle qui se fait sentir le plus impérieusement.

Or, ce n'est ni le désir d'étancher sa soif, ni la nécessité de réparer les pertes de liquide de l'économie qui font boire l'alcoolique.

Loin de rafraîchir, l'alcool ne fait que rendre la soif plus ardente, car il irrite les terminaisons du glosso-pharyngien qui sont le siège de cette sensation ; il dessèche les muqueuses et il provoque, en outre, ces transpirations épuisantes qui inondent le buveur au moindre effort.

De plus, au lieu de diluer le sang, de laver nos tissus comme le fait l'eau qui forme la base des boissons proprement dites, l'alcool se combine à l'eau de nos tissus qu'il durcit et surcharge le sang de produits de désassimilation imparfaitement élaborés qui ne tardent pas à altérer profondément le filtre rénal.

Ce qui pousse l'ivrogne, c'est le fallacieux préjugé que l'eau-de-vie répare les forces ou supplée à leur insuffisance. C'est aussi, pour quelques-uns, un penchant malsain à s'étourdir par les effets d'un poison qui enivre les sens et stupéfie l'intelligence.

Voyez, aux abords des usines ou des fabriques, ces distille-

Digitized by Google

ries, ces bars, j'allais dire ces *bacs*, où l'ouvrier, chaque fois qu'il entre ou qu'il sort des ateliers, ne manque jamais de se rendre. Dès cinq heures du matin, sur le comptoir sinistre, sont alignés des verres pleins du liquide incolore, mais perfide, que viennent vider d'un trait les malheureux buveurs.

Plus le genièvre leur brûle le gosier, mieux ils l'apprécient.

Ils savent qu'il faut à la machine du feu et de la vapeur pour la mettre en mouvement, et ils s'imaginent qu'il faut à l'homme le fatal stimulant que les Espagnols, dans leur langue énergique, appellent si justement l'eau brûlante : « agua ardiente ».

Ils boivent, ou mieux, ils ingurgitent, non par goût, mais on dirait presque par dégoût, machinalement, sournoisement, sans y trouver la moindre sensation agréable, et comme s'ils exécutaient un acte pénible mais nécessaire.

Quelques-uns, le petit nombre, les jeunes, boivent par bravade; les vieux, par fanatisme.

Beaucoup de ces malheureux, privés de l'éducation qui aurait pu rectifier leurs penchants mauvais, ne font qu'obéir en aveugles à l'instinct atavique. Poussés par les dispositions héréditaires qui leur ont été transmises avec le sang, ils ne font que reproduire les impressions cérébrales de leurs parents. C'est de la phototypie psychologique.

Car il est certain qu'une impression répétée développe dans les couches sensibles du cerveau une image, une disposition mentale, qui, à la longue, se reflète dans les expressions extérieures, dans les traits même du visage et qui constitue l'innéité instinctive ou la mémoire ancestrale transmise par héritage à la génération future.

Il faut encore, chez l'ouvrier, tenir compte de l'influence occulte, mais permanente et fatale du milieu.

L'homme, qu'il descende ou non du singe, l'homme du peuple surtout, est essentiellement imitateur.

Ce qu'il voit faire, et en particulier ce qui le frappe, il aime à le répéter. Son esprit inculte, n'étant pas habitué à réfléchir, subit machinalement l'influence de l'exemple, dont la contagion despotique domine bientôt son intelligence frappée d'inertie.

Digitized by Google

Tous nos orateurs de meetings savent combien les masses sont suggestibles. Elles ne demandent qu'à se laisser entraîner par ceux qui ont le talent de s'emparer de leur volonté en caressant leurs instincts ou flattant leurs faiblesses et leurs tendances passionnelles.

Le besoin de *boire*, comme celui de fumer, s'acquiert par suggestion et devient bientôt une habitude, c'est-à-dire un acte irréfléchi, automatique.

La *suggestion* s'est dès lors transformée en *sujétion*, dont l'homme est devenu l'esclave.

C'est la loi de l'éducation intuitive dans ce qu'elle a de fâcheux lorsque le jugement, frappé d'une sorte d'hypnotisme, a perdu la force de direction et renonce au courage de réagir.

C'est aussi pourquoi, de même que dans un champ infesté par l'ivraie, il faut un certain temps de soins continus et de vigilance pour en extirper le mauvais grain, de même l'on ne peut espérer triompher de l'alcoolisme qu'au prix de longs efforts, de mesures nombreuses et d'une persévérance opiniâtre.

C'est ici que pourraient intervenir utilement pour rectifier les préjugés funestes concernant les spiritueux les exemples salutaires de sociétés de tempérance, les bons conseils exposés dans des tracts spéciaux, les démonstrations antialcooliques et surtout la persuasion puissante de la femme, si une éducation ménagère mieux dirigée, plus conforme à sa nature, avait pourvu celle-ci de notions plus justes touchant la santé, les soins de la famille et l'hygiène domestique.

Ainsi que je le disais dans une étude *Sur l'organisation des Écoles pratiques professionnelles en Allemagne, en Suède et en Russie*, publiée dans les *Annales du génie civil de France*, Paris, 1866, la vulgarisation générale des préceptes de l'hygiène, dès l'école primaire, en contribuant au bien-être des masses, serait le plus sûr moyen d'élever le capital des forces vives de la nation et de lui assurer une génération forte et intelligente. Car, c'est à propos de l'hygiène surtout que l'on pourrait répéter ces paroles de Bossuet : « L'ignorance est la plus dangereuse des maladies et la cause de toutes les autres. »

Digitized by Google

Il est curieux, d'une autre part, et presque consolant de constater que, par une coïncidence étrange, dont la science a, par la suite, établi la consécration rationnelle, l'instinct naturel ait porté, depuis une couple de siècles, presque tous les peuples à faire usage de deux boissons, le *café* et le *thé*, qui toutes deux contiennent un principe actif azoté, dont la constitution moléculaire est identique pour toutes les deux et dont les propriétés, au lieu d'être inébriantes et paralysantes, comme celles de l'alcool, favorisent au contraire l'innervation cérébro-spinale qu'ils raniment et soutiennent.

Les infusions des feuilles du théier ou des graines torréfiées du caféier, dont se rapproche également le cacao, tout en jouissant de propriétés légèrement stimulantes et nervines que trahit leur arome délicat, doivent, en même temps, être considérées comme indirectement alimentaires, ou tout au moins comme boissons d'épargne physiologique, car elles réparent les forces et dissipent la fatigue beaucoup mieux que ne le font le meilleur consommé ou les boissons alcooliques.

Elles favorisent, de plus, incontestablement les facultés de l'intelligence.

Le café doit ces propriétés à un alcaloïde, la caféine, identique à la théine du thé et voisine de la théobromine du cacao ou de la noix de kola.

Les boissons que l'on prépare au moyen de ces agents jouissent de propriétés qui, loin de troubler ou d'épuiser les fonctions organiques, raniment au contraire celles-ci, et prêtent réellement à l'économie des forces nouvelles, ce qui les avait fait considérer par le professeur Gubler comme dynamophores.

Ces boissons, essentiellement agréables et salutaires, possèdent certaines qualités alibiles et sustentatrices, tout en stimulant légèrement le fonctionnement du cœur en même temps que l'innervation cérébro-spinale. Elles agissent dans un sens opposé, sous certains rapports, aux alcooliques.

Feu mon savant ami, le docteur Moleschott, professeur à Heidelberg et plus tard à l'Université de Rome, prétendait même que le thé favorise la réflexion et développe le jugement,

Digitized by Google

tandis que le café, comme l'avait déjà constaté Delille, porte plus à l'imagination, sans doute à cause de la caféone, l'arome suave bien connu, que la torréfaction développe dans le café.

Parmi les boissons alcooliques obtenues par fermentation, les plus anciennement connues sont naturellement celles qui doivent nous présenter les garanties les plus sérieuses, puisqu'elles sont consacrées par une longue expérience.

Tels sont *les vins* et *les bières* qui résultent de la fermentation alcoolique de certains fruits sucrés ou de certaines graines amylacées, dans lesquelles un schizomycète spécial développe, en même temps que de l'alcool, différents acides, comme l'acide carbonique, de l'acide succinique et de la glycérine.

Les vins authentiques produits en général par la fermentation alcoolique du moût de raisin, contiennent, — quant aux vins français, — de 9 à 14 p. c. d'alcool.

Le Château-Yquem présente une richesse alcoolique centésimale qui peut s'élever jusque 15; il contient, en outre, une forte quantité de matières extractives, tandis que les autres vins n'en renferment en moyenne que 16 grammes par litre, quantité qui d'ailleurs varie beaucoup, suivant les différents crus.

Ce résidu solide, qui se dépose en partie par le vieillissement dans les vins de Bourgogne comme dans ceux du Midi, est formé d'acides non volatils, tels que l'acide tartrique, de différents sels, de matières colorantes, d'un peu de sucre et de traces de substances protéiques.

Les vins de Champagne contiennent de 8 à 12 p. c. d'alcool; le xérès, 17; le madère, de 17 à 23; mais la plupart de ces produits qui constituent le fonds ordinaire des Bodegas sont aujourd'hui plus ou moins alcoolisés et ont subi ce qu'on nomme le *vinage*, de telle sorte qu'il serait difficile de déterminer où finit la boisson naturelle et où commence le produit distillé.

Aussi conviendrait-il, comme on a proposé de le faire en France, de fixer à une teneur de 12 à 15 p. c. la limite des boissons fermentées. Tout liquide contenant au delà de cette

Digitized by Google

proportion d'alcool devrait être assimilé aux produits distillés et considéré comme nuisible.

Au point de vue de l'hygiène, on peut établir que, pour ne pas dépasser les limites physiologiques, la quantité d'alcool qui peut être introduite par l'usage des boissons fermentées dans l'organisme, ne doit point dépasser 50 centilitres cubes par 24 heures. Au delà, naît l'abus.

Les vins, en général, les vins légers et purs s'entend, malheureusement bien rares aujourd'hui, constituent des boissons toniques, agréables, plus ou moins stimulantes et très légèrement reconstituantes par les traces de matières minérales et organiques qu'ils contiennent et qui ne permettent pas de les assimiler à de l'alcool étendu.

Ils n'ont cependant pas les qualités solides et fortifiantes que possèdent *les bières*.

Celles-ci sont des boissons légèrement alcooliques obtenues, comme les vins, sans distillation et parfois encore en fermentation secondaire, préparées avec des semences germées de céréales, le plus souvent d'orge ou de froment, auxquelles on ajoute des strobiles de houblon.

Nos anciennes bières belges de fermentation haute contiennent de 3 à 5.8 p. c. d'alcool et environ 36 grammes de matières extractives par litre.

Elles sont en général plus ou moins acides, par la raison que, la fermentation se continuant, une certaine quantité d'acides acétique et lactique et d'anhydride carbonique s'y produit.

Dans certaines bières étrangères, — le stout, par exemple, — la proportion d'alcool atteint jusque 7 et même 9 p. c.

En outre, les bières contiennent de la chaux, de l'acide phosphorique, de la maltose, de la dextrine, de la glycérine et des matières protéiques azotées en proportions qui doivent les faire apprécier comme plus nutritives, plus reconstituantes que les vins, bien qu'elles soient en général moins riches en alcool.

A la stimulation légère produite par l'alcool agréablement dilué, se joint dans ces boissons celle plus fugace et plus inof-

Digitized by Google

fensive de l'acide carbonique, qui donne à certaines qualités de bières leurs propriétés pétillantes.

C'était, au rapport de Dioscoride, une bière d'orge qui formait la boisson ordinaire des anciens Égyptiens, auxquels les Grecs empruntèrent la civilisation qui de chez eux s'est répandue sur l'Europe.

C'était la bière, comme nous l'apprend Tacite, que buvaient nos robustes ancêtres et c'était cette même boisson qui soutenait la vaillance des soldats d'Hermannius lorsqu'ils anéantirent, au Teutoburgerwald, les légions romaines commandées par Varus, de même que ce fut encore la bière qui triompha en 1870.

Mais on ne peut rapprocher de ces breuvages salutaires, on ne peut placer au rang des boissons, ce liquide alambiqué, l'*alcohol* que les alchimistes arabes du XI^e^ siècle ont fait connaître aux spagyristes du moyen âge, et qui fut employé pour la première fois sous forme de cordial considéré comme propre à préserver de l'atteinte des miasmes paludériens, par les troupes anglaises engagées en 1581 dans les guerres des Pays-Bas.

Jusqu'en 1678, on ne trouvait l'esprit-de-vin que dans les officines des apothicaires, où ce liquide, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, devrait être relégué parmi les poisons.

Dans les comparaisons ou les assimilations forcées que l'on a voulu établir entre les boissons fermentées et l'alcool, l'on n'a pas tenu compte des organismes vivants, des germes animés que renferment les boissons fermentées et qui en constituent des liquides doués de vertus tout autres que les propriétés d'un composé purement chimique tel que le serait un vin artificiel, quelque bien dosés que puissent être, au point de vue tant quantitatif que qualitatif, les éléments qui le composent.

Ces mixtures artificielles ne seront jamais que des produits chimiques, des composés morts, dans lesquels, lorsqu'on les compare physiologiquement aux boissons fermentées, l'alcool, à proportions égales, révélera d'une manière bien autrement brutale et funeste ses propriétés toxiques.

Ce sont des germes ou organismes microscopiques qui, en

Digitized by Google

provoquant dans les vins une fermentation ultérieure lente, y développent les éthers œnanthiques ou les bouquets délicats qui s'y forment par le vieillissement.

Or, ces ferments, ces organismes vivants introduits avec les boissons fermentées dans nos organes digestifs, y contribuent en même temps que les acides et les sels, au travail de la digestion et facilitent l'assimilation des nutriments que ne ferait qu'enrayer la présence de l'eau-de-vie distillée.

C'est d'ailleurs ce qui a été confirmé par les expériences de Wolfhardt et par celles de Glusinski, desquelles il résulte que la présence de l'alcool dans l'estomac entrave la digestion des amylacés et ralentit celle de la viande.

Les bières, plus encore que les vins, contiennent des ferments ou germes vivants qui entretiennent dans certaines variétés de ces boissons une fermentation continue plus ou moins active, laquelle en modifie peu à peu la composition et en constitue des breuvages dont les éléments se trouvent virtuellement préparés à l'assimilation organique par le mouvement de transformation dont ils sont animés.

De plus, les matières saccharines ou protéiniques que retiennent les bières, mais surtout leur richesse en phosphates, les rendent essentiellement alibiles et reconstituantes.

De telle sorte que l'on pourrait, à mon sens, presque dire que, dans les vins naturels et dans les bières, l'alcool existe à l'état *vitalisé*, tandis que dans les eaux-de-vie, dans les liqueurs fortes ou fines, l'alcool distillé qui a passé par l'alambic est un produit brut, une sorte de *caput mortuum* des liquides fermentés, qui, au lieu de favoriser l'évolution de la vie animale, lui est d'autant plus nuisible qu'il s'éloigne de la constitution de nos tissus.

* * *

Nous venons de comparer brièvement les propriétés des principales boissons.

Nous avons recherché quelles sont, à notre avis, les causes sociales et psychologiques qui ont porté l'homme à user d'un agent que l'on peut, à bon droit, regarder comme une boisson contre nature.

Digitized by Google

Mais aux causes « morales » que nous avons exposées, il faudrait ajouter encore une impulsion instinctive, inconsciente, d'ordre physiologique, qui généralement n'est pas même soupçonnée.

D'après le professeur Lauder-Brunton, de l'hôpital Saint-Barthélemy, de Londres, l'action directe, primitive, de l'alcool sur le cerveau serait analogue aux effets produits sur la circulation intra-crânienne par toute irritation des branches du nerf trijumeau, irritation qui provoque, par action réflexe, une stimulation passagère de l'encéphale et, par suite, un réveil des énergies nerveuses.

C'est ainsi que nous voyons beaucoup d'hommes s'entraîner instinctivement au travail de la pensée et faciliter l'activité de l'intelligence par l'habitude d'irriter l'une ou l'autre branche de la cinquième paire, soit en se grattant la tête, soit en se frottant le front ou le menton, d'autres en se tortillant les moustaches.

Des effets identiques se produisent à notre insu en mâchonnant certains objets, comme l'extrémité d'un porte-plume, en croquant un bonbon, ou mieux encore, en prisant ou fumant.

Qui ne sait que Démosthène s'entraînait à l'éloquence en roulant dans sa bouche un caillou !

Quelque futiles que puissent, de prime abord, paraître ces observations, elles peuvent néanmoins conduire à certaines conclusions utiles.

Elles doivent, en effet, nous suggérer la pensée de substituer à l'irritation recherchée dans l'usage de l'alcool, certaines substances qui, sans avoir la même action nuisible, exerceraient sur l'appareil nerveux des effets analogues.

C'est dans ce but que Lauder-Brunton avait proposé l'usage de quelques gouttes de teinture de capsicum qui produit une sensation agréable de chaleur dans l'estomac, en même temps qu'une irritation légère des nerfs buccaux.

Mais une simple infusion de gingembre, de cannelle ou de sauge, si estimée des Romains, voire quelques gorgées d'une limonade gazeuse me sembleraient préférables. Ces agents inoffensifs auraient l'avantage d'exercer sur les nerfs

Digitized by Google

sensitifs de la bouche une action légèrement stimulante et de provoquer, par effet réflexe, sur le centre vaso-moteur une dilatation des artères du cerveau, lequel, plus largement irrigué, fournirait au système nerveux plus d'énergie et aux organes plus de force.

Quoi qu'il en soit, parmi tous les moyens proposés pour combattre l'alcoolisme et dont il n'est permis de négliger aucun, ce serait un léger appoint, un adjuvant aux dispositions sérieuses et aux mesures sévères qu'il est urgent de prendre pour combattre ce fléau de la société moderne.

En terminant et comme conclusion de cette étude déjà bien longue, je crois pouvoir déduire de tout ce qui précède :

1° Que l'alcool n'est ni ne peut être une boisson ;

2° Que c'est un poison dont les ravages menacent l'humanité ;

3° Qu'il est du devoir de l'État, sinon de l'interdire, du moins de s'efforcer d'en restreindre et d'en réglementer sévèrement l'usage ;

4° Que l'État doit, à cet effet, monopoliser la fabrication, mais surtout chercher à restreindre la consommation de l'alcool ou des produits auxquels celui-ci serait ajouté ;

5° Que, tout au moins, et comme mesure transitoire, il convient de majorer progressivement les droits de licence sur les débits de liqueurs distillées et d'assimiler à celles-ci les boissons contenant au delà de 12 ou de 15 p. c. d'alcool ;

6° Qu'il faut favoriser la multiplication d'établissements ou de trinkhalls où ne se débiteraient que des boissons salutaires : café, thé, chauds ou froids, laitages, limonades, chocolat ;

7° Qu'il faut dégrever les vins naturels, les bières ou toutes autres boissons alimentaires et frapper d'impôts onéreux les liqueurs ou les produits alcoolisés de toute espèce ;

8° Que l'instruction populaire et la moralisation des masses sont les meilleurs moyens indirects d'enrayer les ravages de l'alcoolisme ;

9° Qu'il est urgent de combattre celui-ci par le concours de tous les moyens accessoires dont il est possible de disposer, notamment par l'éducation domestique de la femme, par la

Digitized by Google

diffusion des préceptes rationnels de l'hygiène, par l'institution de conférences et la publication de tracts spéciaux ;

10° Qu'il appartient en outre à l'initiative privée de réagir avec persévérance contre les maux qu'engendre l'ivresse, par la création de sociétés de tempérance ou de ligues contre l'abus des boissons enivrantes. Il faut que la réprobation publique poursuive le buveur ;

11° Que, de même que la loi protège les aliénés et les incapables, des mesures législatives doivent garantir la société et protéger l'ivrogne contre lui-même, par sa séquestration passagère dans des asiles particuliers ;

12° Qu'il serait désirable que les débitants de boissons alcooliques, ou les communes, fussent rendus responsables des frais comme des dommages occasionnés par les individus mis par ces débitants, ou trouvés sur le territoire de ces communes en état d'ivresse ;

13° Qu'il convient de sévir avec plus de rigueur contre l'ivresse, en infligeant de fortes amendes pécuniaires et un emprisonnement de quelques jours à un mois aux ivrognes, ou mieux, en privant ceux-ci du droit de vote pendant une ou plusieurs années.

Dr VAN DEN CORPUT.

Digitized by Google

LE CULTE DES HÉROS

A propos du nouveau Calendrier positiviste des grands hommes [1]

Quand parut, il y a déjà quelque temps, ce nouveau Calendrier positiviste des grands hommes, publié par les soins de mon illustre ami M. Frédéric Harrison, je ressentis à le lire et à le relire cette jouissance exquise et perverse que l'on éprouve toujours à voir ses idées les plus chères proclamées par leurs adversaires les plus acharnés. Sous le souffle de la science positive, le culte des Héros s'affaiblissait de jour en jour, la flamme vacillait dans le Panthéon des dieux. Voici qu'il était réservé aux positivistes, aux iconoclastes eux-mêmes, de rallumer la foi qui menaçait de s'éteindre. Aussi bien je ne pus m'empêcher de voir dans ce livre tout à la fois comme une malicieuse ironie du destin et une superbe revanche des Immortels et d'y constater une fois de plus cette contradiction intime du positivisme de Comte : une méthode qui détruit la religion et une religion qui contredit la méthode. Voilà cinquante ans que la méthode positiviste s'acharne à inquiéter les hautes spéculations et à supprimer les grands hommes au profit des Lois naturelles. Et voilà cinquante ans aussi que la religion positiviste s'obstine à adorer ce qu'avait brûlé la méthode. Comme le prophète Balaam, le prophète du positivisme avait reçu mission de maudire : de maudire les grands hommes représentants de la liberté humaine ; comme le prophète Balaam, voici qu'au terme de son système il lui a

[1] *The positivist Calendar of Great Men.* Maxmillan, London.

Digitized by Google

fallu bénir là où l'on n'attendait de lui que malédictions. *Felix culpa!* Heureuse inconséquence, bienheureuse palinodie, car c'est à cette inconséquence que nous devons la triomphante glorification des Héros contenue dans ce livre.

I

Naguère, quand un historien retraçait les annales de la civilisation, histoire des religions, histoire de l'art, histoire des sciences, il représentait cette civilisation comme la conquête des grandes individualités qui avaient lutté, souffert et triomphé pour elle. Cette vieille histoire était essentiellement, selon le mot de Carlyle, la biographie des grands hommes. La civilisation tout entière était conçue comme ce tableau de Raphaël où la culture grecque est symbolisée dans l'École d'Athènes, où l'École d'Athènes est symbolisée dans un groupe de Demi-dieux. Cette vieille histoire s'attachait avec prédilection aux temps antiques et aux temps barbares, parce que, plus que d'autres, ils avaient offert un champ illimité au déploiement des vertus héroïques, parce que jamais l'humanité n'avait été plus misérable et que jamais les grands hommes n'avaient été plus grands. Comme les philosophes réalistes de la scolastique, ces historiens croyaient que rien n'existait dans l'humanité qui n'eût auparavant existé dans l'âme et dans le cœur des grands hommes : Héraclès et Thésée, Périclès et César, Charlemagne et Napoléon, Jésus et Bouddha, Cervantes et Shakespeare, Gœthe et Victor Hugo, Michel-Ange et Beethoven, Aristote et Archimède, Descartes et Newton, voilà, pour cette ancienne histoire, les Démiurges de l'humanité.

Si l'humanité avait attendu deux mille ans avant que Descartes reprît le problème d'Archimède presque au point précis où Archimède l'avait laissé, c'est qu'Archimède, avant de le résoudre, avait été tué par l'épée stupide du soldat de Marcellus, c'est qu'Archimède n'avait pas laissé de successeur. Si l'Empire romain avait joui d'un siècle de Paix romaine, entre la tyrannie hideuse de Domitien et la folie plus hideuse de Commode, ce fut l'œuvre des Antonins. Si à cet âge d'or

Digitized by Google

succéda un âge de fer, c'est que Marc-Aurèle avait eu pour fils un monstre furieux. Si les empires de Charlemagne et de Napoléon étaient tombés avec eux, c'est qu'eux seuls pouvaient en soutenir le poids, c'est que les Césars seuls peuvent être les créateurs et les supports du Césarisme. Si l'art de Michel-Ange meurt avec lui, c'est que son génie seul pouvait lui insuffler la vie; si l'admirable mouvement poétique de l'Allemagne s'arrête à la mort de Gœthe, c'est que le Jupiter olympien de Weimar en était et le principe et la fin. Et ainsi l'histoire se montrait éblouie de l'œuvre des grands hommes. Et non seulement elle les exaltait, mais elle les isolait sur un socle d'airain. Elle faisait de leur grandeur une solitude. Elle imposait leurs noms aux siècles, comme pour placer les siècles sous leur égide : siècle de Périclès, siècle des Antonins, siècle de Charlemagne. Parfois elle les adorait dans une apothéose, elle en faisait les Demi-dieux des Panthéons, les Ases des Walhallas, les Saints des calendriers, les Héros éponymes des cités. Spontanément, l'imagination populaire exaltait ses Héros en libérateurs légendaires et célébrait dans ses cantilènes épiques les gestes de ceux qui avaient laissé leur longue trainée lumineuse dans la nuit des temps barbares.

Quels que pussent être les démérites de cette histoire, elle avait un mérite : exaltant l'individualité de celui qui faisait l'histoire par le tranchant du glaive et par le rayonnement de l'idée, elle exaltait tout à la fois, dans la postérité la plus éloignée, l'individualité de ceux qui lisaient leurs exploits; elle inspirait, elle vivifiait, elle donnait la contagion de l'héroïsme. En un mot, c'était une histoire *créatrice;* Tacite, s'il faut en croire l'histoire « scientifique », n'était peut-être qu'un pamphlétaire pas passionné et suspect. Mais comme il savait tremper les caractères et retremper les courages défaillants! Les Vies de Plutarque, s'il faut encore en croire l'histoire « scientifique », n'étaient peut-être que des « romans historiques ». Mais comme ces « romans historiques » suscitaient les forces vives et tendaient les ressorts et bandaient les volontés vers la cible des hauts desseins! Combien d'hommes, combien de faibles femmes, depuis Montaigne et Shakespeare jusqu'à

Digitized by Google

Rousseau et Mme Roland, ont trouvé dans les Vies de Plutarque la révélation de leur propre héroïsme! Qui saurait calculer, par exemple, la part énorme que ces « romans historiques » ont eue dans le drame de la révolution, et dans tout le drame des temps modernes!

Je le répète, quels que pussent être les démérites de cette histoire, n'était-ce pas quelque chose d'avoir suscité tant de génialités? N'était-ce pas quelque chose, et quand on y songe bien, n'était-ce pas toute chose d'avoir entretenu dans l'âme des nations le sens de l'héroïque — au travers des tyrannies séculaires — et d'avoir notamment donné à la France et à l'Italie un viatique vivifiant pendant leur longue journée au travers du despotisme?

II

Cette vieille histoire, celle de Plutarque et de Tacite, celle des poètes épiques, cette histoire chargée d'années et de chefs-d'œuvre, voici qu'aujourd'hui on nous dit qu'elle est surannée, voici qu'elle est entrée elle-même dans le domaine des choses historiques, c'est-à-dire des choses qui furent un jour et qui ne sont plus. S'il fallait en croire Herbert Spencer, Carlyle en aurait été le dernier représentant : elle serait morte avec lui dans une superbe enthanasie. A d'autres temps, d'autres méthodes. Après l'histoire individualiste, l'histoire sociologique; après l'histoire artistique et héroïque, l'histoire scientifique. Après la liberté de l'humanité, la fatalité de la nature. Après la monarchie absolue des grands hommes, la démocratie des foules. L'œuvre du grand homme était l'affirmation souveraine de la volonté : désormais, la science lui substituera le déterminisme du hasard, des contingences du climat, de la race, du moment. Le grand homme était l'autocrate, véritable roi absolu de droit divin, le droit divin du génie. La démocratie lui a substitué le règne de l'opinion, le règne de la grande voix populaire. Dans ce crépuscule des dieux, il faudra dire désormais : *Vox populi, vox Dei.* — La Voix du peuple sera désormais la Voix de Dieu.

Digitized by Google

Et toujours plus étroitement, plus implacablement, s'est rétréci le cercle fatal qui a encerclé l'individualité des Immortels. On a rattaché les chefs-d'œuvre isolés à l'œuvre totale de l'artiste qui les porte aussi naturellement, aussi nécessairement que le bananier porte ses bananes; on a rattaché l'artiste lui-même à un ensemble plus grand, la gerbe d'artistes dont il n'est que la plus haute tige; on a rattaché le groupe d'artistes à un ensemble plus vaste encore, la foule anonyme dont les goûts, les opinions ont suscité les œuvres, et les ont formées, déformées suivant ses caprices... Et c'est ainsi qu'en dernière analyse, l'œuvre isolée ne nous apparaît plus que comme perdue dans un vaste système, un rouage infinitésimal dans un mécanisme infiniment grand, vague passive et éphémère qui élève sa crête sur l'océan des phénomènes.

Innombrables se sont succédé les attaques contre les Immortels; innombrables les crimes de lèse-majesté perpétrés par les iconoclastes du génie !

Et d'abord, on a nié le génie : on l'a nié chaque fois que le temps en avait effacé la trace, chaque fois que le Héros n'était plus là pour témoigner de son œuvre. On l'a nié pour en faire hommage à la grande foule anonyme, inarticulée, inconsciente. Dans les temps brumeux de la préhistoire, on n'a plus vu dans les héros que des symboles et des abstractions. Sigurd et Achille n'ont été que des mythes. Mythes aussi les poètes qui ont chanté ces mythes! Tous ces mythiques personnages ne nous laissent apercevoir aux origines qu'une mythification incessante, aboutissant à une immense mystification de la postérité! L'épopée n'était plus l'œuvre des poètes épiques, mais l'œuvre collective de la démocratie. L'architecture gothique n'était plus l'œuvre des grands créateurs qui dérobèrent leur vie à la gloire et réalisèrent leurs rêves et leurs prières dans de grandioses poèmes en pierre. Non, l'architecture gothique était tout simplement comme l'architecture des castors, l'œuvre de la conscience coloniale, de la conscience populaire du moyen âge, des gildes de maçons laïques.

Malheureusement, cette théorie des œuvres collectives et anonymes, qui expliquait avec tant de complaisance tant de

Digitized by Google

phénomènes littéraires et artistiques, ne pouvait tout expliquer. Bien évidemment, elle ne pouvait s'appliquer qu'aux œuvres des temps brumeux, où l'individualité ne s'était pas affirmée. Bien évidemment, dans les temps historiques, où seule on pouvait vérifier la théorie, la théorie ne tenait plus et, dans ces temps historiques, la conscience collective se débarrassait, sur les grands hommes, du soin de produire les chefs-d'œuvre. Bien évidemment, la fonction de faire des grandes choses s'était spécialisée dans les individus. Ceux-là, on ne pouvait les nier, mais on les pouvait encore rabaisser. On les rabaissa donc. On les rabaissait directement, en dépouillant le génie de sa légende, en promenant le microscope et la loupe et les lunettes sur leurs faiblesses, en s'attachant aux taches des soleils, en s'attaquant aux chefs-d'œuvre avec l'acide corrosif de l'implacable analyse. On les rabaissait indirectement en regardant le génie comme un phénomène tératologique et morbide, une psychose, en imposant au génie la promiscuité de la folie, ou en expliquant les vertus des grands hommes par les instincts des petites bêtes.

Et quand l'histoire scientifique a ainsi épuisé toutes ses méthodes, quand la science ne peut nier des génies trop évidents, ni rabaisser des génies trop grands, il lui reste un moyen plus subtil, plus mortel aux Immortels : elle enlève aux héros leur attribut souverain, leur inamissible liberté. Elle ne voit plus dans les Héros les soldats d'une Idée, elle n'y voit que des phénomènes nécessaires, elle ne voit dans leurs œuvres que des précipités chimiques, des « problèmes de mécanique psychologique », la coordination de certains effets, la diagonale d'un parallélogramme de forces sociales; elle ne voit plus dans ces œuvres qui apparaissent une fois en chaque siècle et qui donnent à ce siècle sa signification, elle n'y voit qu'une inflorescence pareille à la fleur séculaire de l'aloe centenaire.

Il y a juste un siècle que parurent les *Prolégomènes* d'Homère, œuvre révolutionnaire en des temps révolutionnaires.

Il y a juste un siècle qu'un des plus grands des iconoclastes

Digitized by Google

modernes s'attaqua à la plus auguste idole des temps antiques. Et ce que Wolff fit pour l'*Iliade*, ses Épigones, Lachmann et les Lachmanniens le firent pour les *Eddas*, les *Nibelungen*. Désormais, la théorie des épopées populaires collectives, *ravaudages de cantilènes*, était fondée. Toutes les épopées, toutes les bibles furent soumises à la même critique. Tour à tour, on enleva aux Titans les plus étincelants diamants de leurs diadèmes, on effeuilla au vent les plus beaux fleurons de leur couronne. Ceci tua cela. L'analyse tua la synthèse. La critique toujours en éveil, toujours soupçonneuse, tua le sentiment poétique et créateur. Désormais, on douta des poètes, on douta de la poésie. On douta des Héros, on douta de l'héroïsme. On chercha le ver au fond du fruit vermeil, l'interpolation, la falsification rongeant les chefs-d'œuvre.

C'est ainsi qu'on en est arrivé à douter de la plupart des œuvres de Platon, à conclure que le *Phédon* est apocryphe, que cette œuvre ascétique appartenait à une âme naturellement chrétienne et ne pouvait avoir rien de commun avec l'auteur du *Phèdre* et du *Banquet*. C'est ainsi qu'on en est arrivé presque à ne plus oser admirer le divin Platon, de peur de se surprendre à admirer son apocryphe. C'est ainsi qu'on n'ose plus s'abandonner à l'enchantement des évangiles, de peur d'être dupe d'un faussaire et d'un faux apôtre. C'est ainsi qu'on a contesté l'authenticité des plus héroïques lettres de Dante. C'est ainsi qu'on a porté une main sacrilège sur Shakespeare, qui ne serait plus que le chancelier concussionnaire de la reine Élisabeth.

Un jour viendra sans doute où toutes les œuvres, celles qui ont été saluées de risées; toutes les conceptions, celles qu'on a raillées comme des utopies; toutes les actions, celles qui ont conduit au martyre, seront dites issues naturellement et sans secousse, accouchées sans forceps des entrailles de leur temps; un jour viendra où, dans un lointain recul, Socrate ne représentera plus que les idées de ceux qui lui ont donné la ciguë, où Jésus-Christ ne représentera plus que les sentiments des Juifs qui l'ont mis en croix, où Dante ne représentera plus que les idées de ceux qui, dans sa vieillesse, lui ont appris combien

Digitized by Google

dur à monter est l'escalier d'autrui, où le Titan Michel-Ange ne sera plus que le fils de son temps, où Christophe Colomb ne sera plus que l'usurpateur des projets de ses contemporains.

En attendant ce jour sept fois heureux pour l'histoire scientifique, les micrographes de l'histoire se font les exécuteurs des hautes œuvres de l'esprit humain. Partout, dans la vie des grands hommes, ils séparent la poésie de la vérité, ils séparent la légende qui s'est cristallisée autour des faits vulgaires, comme l'ambre enchâsse le vil insecte. Partout, ils enlèvent aux martyrs leur auréole et ne leur laissent que leur couronne d'épines. Ils ont proclamé cette vérité que nul génie n'est grand pour son valet, et inaugurant cette histoire faite par des valets à l'usage des hommes serviles, ils ne se lassent pas de surprendre les confidences des laquais, de recueillir les dépositions des femmes de chambre. Ils supputent toutes les jeunes filles que Gœthe a abandonnées, tous les mensonges que Lamartine a accumulés dans ses *Confessions*. Heureux, bienheureux ces micrographes, quand ils sont parvenus à réduire les Immortels à leurs dimensions, quand ils ont découvert le point vulnérable des Siegfried que le sang du dragon n'a pas couvert et qu'ils ont réduit les Chevaliers errants du Droit à la taille moyenne de la médiocrité, — quand ils ont servi le bon sens de Sancho-Pança contre les folies idéalistes de don Quichotte.

Et c'est ainsi que partout dans ce jardin enchanté, qu'était autrefois l'histoire, nous ne cueillons plus les pommes dorées des Hespérides, sans y voir grouiller les vers hideux du dénigrement et de l'avilissement.

En vérité, qu'on y prenne garde : en nous enlevant les grands hommes ou, ce qui revient au même, en les ravalant et en les dénigrant, on pourrait bien nous enlever nos derniers défenseurs, ceux qui ont témoigné jusqu'ici devant l'histoire que l'humanité réalisera quand même les idées qui sont en elle et que toutes les fatalités conjurées de la nature et du passé ne prévaudront pas contre elle. Chaque fois que je vois un de ces micrographes historiens s'efforcer d'éliminer les Héros et

Digitized by Google

l'héroïque de l'histoire, invinciblement, il me vient à l'esprit cette fière parole de Dante : *E s'io vo chi sta, e s'io sto, chi va ?* Aussi bien, si les Héros s'en vont, qui donc nous restera, pour les grandes tâches, pour les œuvres de salut? Et, de même que Beaconsfield demandait un jour à propos des controverses darwiniennes : Êtes-vous pour les anges ou pour la bête? ne faudra-t-il pas demander : Êtes-vous pour les Héros ou pour la médiocrité universelle?

Du moins, que nous allègue-t-on pour justifier ces crimes de lèse-héroïsme? On nous dit ceci : Soyez reconnaissants à notre âge *scientifique* de vous avoir libérés de ces merveilles tombées du ciel, de ces aérolithes venus d'un autre monde, de ces Envoyés du Seigneur, Missi dominici, véritables missionnaires d'une théocratie déguisée. Spencer a raison : Carlyle n'était qu'un puritain déguisé, et Carlyle en secouant la foi de ses pères convenantaires n'en avait pas dépouillé l'esprit.

Soyez reconnaissants à notre âge *démocratique* de vous avoir émancipés de la tyrannie de ces monarques, symboles et justification de l'absolutisme d'autrefois, de vous avoir délivrés de l'esclavage de ces prétendus libérateurs.

Souvenez-vous que le XIX^e^ siècle se glorifie d'avoir restitué au mot égalité son vieux sens étymologique *d'iniquité*, et que le génie serait à la fois la plus monstrueuse des iniquités et la plus insupportable des inégalités. Ces héros transcendants et surhumains, ces « Superhommes », suivant le mot d'un poète allemand, c'étaient des hommes comme vous. Ils mangeaient comme vous, ils dormaient comme vous, ils haïssaient comme vous, ils aimaient comme vous la Vénus terrestre alors même qu'ils affectaient de ne chanter que la Vénus Uranie. — S'ils ont été plus que nous, ils le doivent aux circonstances, au courant qui les a portés et emportés au loin. Abjurez donc le culte hérétique des héros, dernière survivance atavique des despoties orientales et des tyrannies antiques. Vous prosterner devant leur individualité, c'est abdiquer la vôtre, c'est adorer comme des Boschimans, des colosses aux pieds d'argile, des fétiches de terre glaise que vous avez pétris de vos mains et que de vos propres mains vous avez exaltés.

Digitized by Google

A cela, je réponds : « *Timeo Danaos et dona ferentes.* » Je crains le fatalisme surtout quand il prétend m'émanciper. Où vous voyez des tyrans, je vois des libérateurs. Car ces grands hommes, ce sont *nos* grands hommes, chair de notre chair et fibres de nos entrailles. Ils sont les produits mérités par nos aïeux et par nous-mêmes. Sachons que, en les admirant, en les défendant contre les iconoclastes, c'est notre propre dignité que nous sauvons et que nous gardons, et qu'en les grandissant, c'est l'humanité tout entière, c'est nous-mêmes que nous grandissons dans les plus riches possibilités de notre être. Car il ne suffit plus de dire : « *Homo sum et nihil humani a me alienum esse puto.* » Il faudra dire : Je suis homme et rien de ce qui est *surhumain* ne saurait m'être étranger. Le grand homme, c'est le miroir indéfectible où nous voyons notre propre image agrandie : nous y voyons ce que nous aurions pu être si notre caractère était égal à nos aspirations, nous y voyons ce qu'il nous est arrivé d'être à ces rares moments de la vie où l'inspiration nous possède, où nous avons un démon, un « génie » dans l'âme. Nous y voyons ce que nous serons peut-être un jour, si, au contact et à la contagion de l'héroïsme, nous parvenons à nous ressaisir et à incarner dans nos actes notre rêve et notre idéal.

Nous défendons les héros, non seulement parce qu'ils nous sont supérieurs et que leur vie est pour nous un idéal vivant et réalisé, mais aussi parce qu'ils nous sont semblables : ils nous sont semblables, car nous les comprenons, nous comprenons leur grandeur. Car n'est-il pas écrit :

Du gleichst dem Geist den du begreifst.

Je le demande, en vérité : vous voulez rapetisser les Titans, mais est-ce bien pour nous grandir et n'est-ce pas plutôt pour grandir ces monstres symboliques des siècles exclusivement scientifiques : monstres abstraits, monstres à majuscules : Fatalités! Lois de l'Univers! Est-ce bien pour exalter notre activité? Et n'est-ce pas plutôt pour nous dispenser des efforts héroïques? N'est-ce pas pour nous jeter passifs devant les forces brutales du destin? Tant que les géants dominent l'horizon, tant que je puis suivre dans l'histoire leurs actes tan-

Digitized by Google

gibles et visibles dans leurs effets, j'affirme avec confiance ma souveraine liberté. Au contraire, submergez-les dans la foule anonyme dont ils se distinguent à peine, et je suis comme ces Hindous, comme ces pâles mangeurs de lotus : je m'assieds au sein d'une nature trop vaste et trop puissante, trop écrasante pour ma chétivité. Ne voyant plus surgir le front des Immortels dans la pleine clarté du jour, je suis comme l'Athénien qui n'aurait plus vu Pallas Athéné surgir du haut de l'Acropole ; je vois surgir dans la nuit les fantômes muets et stupides, les fatalités victorieuses des libertés, les collectivités victorieuses des individualités, je ne vois plus dans l'humanité qu'un jouet de la nature et dans la nature une arène de gladiateurs et, en entrant dans cette arène, j'y laisse toute espérance.

Et ne me demandez pas d'où ce génie solitaire. Pourquoi cette monade créatrice de toute civilisation. Ne me demandez pas pourquoi la monade de carbone aux quatre crochets est la monade créatrice de toute vie organique. Ne me demandez pas la cause du génie quand je ne m'attache qu'à ses effets. Je veux bien que les génies ne soient que des produits mérités par les aïeux et par les contemporains, par le passé et par le présent. Mais je ne résous pas la question, je la pose et je la pose dans son immense, dans son unique signification ; je la dresse de toute sa hauteur. Il ne s'agit de rien moins que de l'éternel duel entre Zeus et Prométhée, duel où Prométhée est tout à la fois le vainqueur et le vaincu du destin. Il ne s'agit de rien moins que de l'éternel duel de la nature et de la culture ; duel et dualisme que les naturalistes philosophes comme Huxley ne peuvent eux-mêmes méconnaître, culture dont les héros sont les ouvriers : porte-flambeaux de l'idée, porte-glaives de l'idéal.

Je sais bien les formidables ennemis que les héros ont à combattre et qui ne sont rien moins que les deux puissances du jour : la science et la démocratie. Je sais bien que les héros gênent la démocratie niveleuse et égalitaire, négatrice de toute supériorité, et que les héros gênent la science fataliste, négatrice de toute individualité. L'homme de génie gêne la science, non seulement parce qu'Il est rebelle à toute explication scien-

Digitized by Google

tifique, parce qu'il ne peut y avoir de science des individus, mais aussi parce que le culte des héros met en danger toutes les théories en faveur dans la science contemporaine. Il met en danger le déterminisme, lui, le grand libérateur. Il met en danger la théorie de l'évolution, lui, le grand révolutionnaire. Il met en danger les théories socialistes, lui, la vivante incarnation de l'inégalité. Enfin et surtout, il ouvre la porte du mystère : car si en lui-même il n'a rien de mystérieux, étant une réalité visible et positive, il n'en est pas moins une réalité inexpliquée et peut-être inexplicable.

Je le répète, je vois donc bien les deux puissances conjurées contre le Culte des Héros. Mais je sais aussi que la science a été impuissante toujours à expliquer le génie, témoin les efforts de Galton, de Ribot et de Lombroso. Et je sais aussi qu'il y a une science plus haute que celle qui nous tyrannise depuis vingt-cinq ans, qu'il y a une démocratie plus noble que celle qui nous gouverne. J'en appelle de cette science étroite à la science large et mieux informée. J'en appelle de cette démocratie intolérante et niveleuse à la démocratie de l'avenir, qui saura reconnaître les supériorités héroïques et qui saura leur obéir.

Et voilà pourquoi j'applaudis une fois de plus à l'illogisme qui a permis au positivisme d'apporter sa pierre au Panthéon des Demi-dieux et d'esquisser le Panthéon que l'avenir bâtira aux Immortels. J'applaudis et j'entre dans le Panthéon en secouant sur le seuil toutes les poussières du siècle. J'entre et je salue les Immortels, chacun dans sa niche, chacun sur son piédestal, chacun sur son autel : Cervantes, victime de la destinée et dont les malheurs inspirèrent l'œuvre la plus tristement gaie de toutes les littératures ; l'aveugle Milton, dont la cécité peupla le monde de l'art d'éblouissantes visions ; le sourd Beethoven, dont la surdité enchante les oreilles des générations. Tous ils sont là, avec leur grandeur qui nous hausse jusqu'à eux, avec leurs faiblesses qui les font descendre jusqu'à nous, faiblesses qui sont la rançon de l'ivresse du génie, ivresse que nous devons couvrir du manteau de Noé. Ils sont là tous, ceux qui ont conquis le feu, ceux qui ont con-

Digitized by Google

quis le langage, ceux qui ont vaincu les fauves, les fauves du dehors et les fauves qui étaient en eux, ceux qui ont vaincu les dieux et les fétiches, ceux qui ont défriché la terre et bâti la maison. Ils sont tous là, les belliqueux et les pacifiques, ceux qui ont tenu le glaive, ceux qui ont tenu la parole plus tranchante que le glaive et la plume plus puissante que la parole, ceux qui ont eu le sens de l'art, ceux qui ont eu le sens du divin, les Christophe Colomb qui ont découvert les mondes réels, les Newton, plus grands, qui ont découvert les mondes planétaires, et les poètes, plus grands que tous, qui ont découvert les mondes de l'idéal.

Et voilà pourquoi j'estime qu'il faut maintenir quand même, envers et contre tous, la doctrine altière et virile, le Culte des Héros, qui n'est autre chose que la souveraine indépendance de l'individualité supérieure : le poète et le trouvère par excellence, le troubadour des mondes inconnus et des utopies imaginaires, l'accoucheur des possibles.

CHARLES SAROLÉA.

Digitized by Google

CIVILISATION ET SAUVAGERIE

Je me trouvais, l'an dernier, par une belle journée d'avril, à bord du paquebot *La Corse*, qui fait le service de Marseille au Maroc. Le navire traçait à travers les eaux azurées de la Méditerranée son sillage argenté en serrant de près la côte d'Afrique, afin de toucher à Melilla, notre prochaine escale. Je me promenais sur le pont en compagnie d'un voyageur français, quand, soudain, ce dernier attira mon attention sur un incident dont je me souviens surtout par cette raison qu'il eut pour effet de me déterminer à écrire cet article.

Soigneusement voilée, de façon à ne laisser voir que les yeux, la femme d'un Marocain de qualité était assise près du bord du steamer. Céda-t-elle à l'influence de la chaleur ou à l'instinct de coquetterie bien naturel chez toute jeune femme? toujours est-il qu'un instant vint où elle laissa tomber le lambeau d'étoffe blanche qui cachait son visage. Elle avait une physionomie agréable en dépit d'un maquillage que les femmes arabes n'affectionnent que trop. A peine son mari, qui se trouvait à peu de distance, se fut-il aperçu de cette grave infraction aux convenances qu'il la rejoignit et, d'un air courroucé, lui adressa quelques paroles qui amenèrent la femme à se voiler aussitôt plus hermétiquement que jamais.

Cette scène froissa le passager français, mon voisin.

« Cela est-il assez ridicule, s'écria-t-il, ne se croirait-on pas à des milliers de lieues d'un pays civilisé?

— Que considérez-vous comme ridicule, objectai-je après un instant de réflexion, le maquillage, le fait de se voiler la face ou la colère du mari?

Digitized by Google

— Mais le tout, répartit mon interlocuteur.

— Êtes-vous bien sûr, fis-je, que dans nos régions, qui se targuent d'avoir l'apanage de la civilisation, il n'existe pas une foule de coutumes qui aient des affinités avec les usages en vigueur dans les pays que nous considérons comme sauvages? Bien plus, ne nous montrons-nous pas parfois, dans notre manière de vivre, plus illogiques, plus inconséquents que certaines peuplades reculées? Paradoxe, allez-vous dire sans doute. Voyons. Prenons d'abord le maquillage. Mais en Europe ne voyons-nous pas un tas de femmes, même de la meilleure société, se peindre la figure d'odieuse façon? L'on emploie les substances les plus diverses pour réparer des ans l'irréparable outrage. L'on a poussé le raffinement jusqu'à imaginer un procédé qui permet d'émailler le visage. La femme qui use de cette abominable invention semble ne pas s'imaginer qu'elle paraît avoir la tête de ces bustes féminins exposés à la vitrine de certains coiffeurs. Parlerons-nous du fait de se voiler la face? Nos Européennes n'emploient-elles la voilette? Cette dernière est en tulle ou en dentelle, qu'importe le tissu employé? Elles n'en parviennent pas moins, le cas échéant, à dissimuler aussi bien leurs traits que cette Arabe. Venons-en à l'irritation provoquée chez ce Marocain par le motif que sa femme a laissé apercevoir sa physionomie. Cet homme part de ce principe qu'ayant fait de cette femme la compagne de sa vie, elle n'a plus à chercher à plaire à personne; elle ne doit plus même, en laissant apercevoir ses traits par d'autres hommes, réjouir involontairement ceux-ci. Que se passe-t-il en Europe? Pour se rendre à une fête, les femmes mariées ne sauront jamais assez se décolleter. Elles imagineront même des artifices de toilette de tous genres pour faire valoir les charmes qu'elles étalent au public. Soit dit en passant, cet usage, charmant pour les jeunes femmes, est déplorablement suivi par de vénérables douairières qui n'ont plus à produire que les débris de l'opulence d'autrefois, restes qu'il vaudrait mieux céler. Au bal, les maris trouveront très naturel que leurs compagnes dansent, en ce costume, durant toute une nuit, avec d'élégants et gracieux cavaliers. Mais, à

Digitized by Google

parler franc, qui est plus logique de ces maris dont nous venons de parler ou de ce Marocain que vous venez de taxer de ridicule? La réponse ne me paraît pas douteuse.

Les réflexions qu'il m'arriva d'émettre en cette occasion firent naître en moi d'autres idées à propos de particularités que j'avais constatées soit en voyage, soit en étudiant certains ouvrages scientifiques. C'est ainsi que l'on s'étonne, pensais-je, de voir certains sauvages se perforer le cartilage du nez pour y introduire un anneau. Cela excite notre hilarité. Et cependant nous ne trouvons pas le moins du monde étrange que chez nous les femmes, voire même des hommes, se perforent les oreilles dans le même but. Au nombre des passagers qui se trouvaient à bord, figurait un Roumain qui portait, rivé au poignet droit, un large bracelet d'or. Pourquoi trouverions-nous singulier qu'un noir ait au bras ou à la cheville un épais anneau de métal? Peut-on imaginer quelque chose de plus hideux que notre chapeau de haute forme? Or, je revoyais par la pensée le modèle d'une coiffure de la tribu des Bayanzis au Congo, coiffure dont j'avais eu le dessin sous les yeux. Ce couvre-chef ressemble absolument au nôtre. Supposons que l'ouverture soit pratiquée au fond et que nous portions notre chapeau les bords en l'air, et nous serons coiffés à la façon de certains Bayanzis.

En suivant ce courant d'idées, j'en vins à conclure qu'il serait peut-être intéressant de faire une étude sur les affinités, plus nombreuses qu'on ne le croit, qui existent entre les domaines de la civilisation et de la sauvagerie. Telle est la genèse de ce travail.

Les peuples civilisés comme les races reculées ont un signe d'affection ou de respect identique: le baiser. Pour ne parler que de ce qui se passe en Europe, nous citerons l'usage qui existe de s'embrasser au moment où l'on part pour un voyage, soit à l'époque où l'on rentre d'une absence. La cérémonie du baisemain à la cour d'Angleterre est connue, et nul n'ignore qu'à Rome les fidèles vont baiser la mule du pape. Dans bien des régions en Europe, — nous en avons eu la preuve en Styrie, en Italie, en Espagne, — la basse classe, pour nous remercier

Digitized by Google

d'une aumône, a la déplorable habitude de nous embrasser la main. Si même, dans les classes élevées de la société, la pratique de cette coutume a disparu, elle persiste dans les paroles.

Il n'est pas rare d'entendre les Autrichiens dire l'un à l'autre : *Küss d'Hand*. Quant aux Espagnols, ils possèdent l'expression bien connue : *Beso a usted los manos*.

Si nous consultons M. Garrick Mallery, nous constatons que, considéré comme simple salutation, le baiser parait avoir été en usage entre hommes avant d'être employé entre personnes de sexe différent. Cela peut sembler bizarre, mais on se l'explique lorsqu'on se rappelle qu'il n'y avait pas de salutation publique adoptée d'homme à femme, sans doute parce que les femmes sortaient moins. Dans l'antiquité, du reste, la femme était considérée comme un être inférieur. L'usage du baiser entre hommes, qui a un je ne sais quoi de grotesque le plus souvent, s'est maintenu cependant. A vrai dire, il est d'une nature spéciale et consiste plutôt en une sorte de simulacre.

A l'issue du Ramadan, nous avons vu nombre d'Arabes échanger le baiser de paix. Les lèvres atteignaient plutôt le burnous jeté sur les épaules que la tête. En Orient, en général du reste, les lèvres sont appliquées sur les extrémités flottantes de la barbe de l'homme salué.

Quand le baiser fut adopté aussi pour les femmes, l'on conçoit aisément que sa vogue fut excessive. D'après la chronique de Winsenius, il fut inconnu en Angleterre jusqu'à ce que la princesse Rowena, fille du roi Hengist, eut enseigné cette forme de salut à l'insulaire Vortigern. Il devint plus tard du devoir strict du visiteur, en Angleterre, d'embrasser toutes les femmes de la maison, même sans présentation préalable. L'aventure arriva à nombre de littérateurs étrangers, notamment à Érasme.

Interroge-t-on l'histoire des premières églises chrétiennes, l'on voit que le baiser y fut d'abord introduit comme un signe d'affiliation : « Saluez tous les frères avec un baiser sacré »; puis il passa dans le rite comme baiser de paix donné au nouveau prosélyte baptisé et ensuite dans la célébration de l'Eu-

Digitized by Google

charistie. Mais comme il sembla ne pas s'appliquer à l'usage religieux et spirituel entre les sexes, il fut ordonné que les hommes n'embrasseraient plus que les hommes, et les femmes seulement les femmes. Finalement, une autre restriction amena encore une innovation. Le baiser cérémonial de l'église romaine ne fut plus échangé qu'entre les ministres du culte, et une relique ou une croix appelée l'*osculatorium* ou *pax* fut présentée aux lèvres des fidèles.

Nous citions plus haut l'usage du baise-main qui s'est maintenu à la cour d'Angleterre. Notons que le baisement des mains entre hommes remonte à une haute antiquité. Il est mentionné dans l'Ancien Testament et aussi par Homère, Pline et Lucien. Dans la République romaine, le baisement des mains des supérieurs était connu, mais ce mode de salutation était plus énergique que ne pouvaient l'admettre les empereurs, et les courtisans, même d'une situation importante, furent tenus de s'agenouiller et de porter de leur main droite le bord de la robe de l'empereur à leurs lèvres. Bien que nous ne fussions pas vêtu d'une robe comme un empereur romain, il nous advint au Maroc de voir un indigène, à qui nous avions donné une aumône, presser le pan de notre veston contre ses lèvres. Champlain rapporte un autre usage qui existait en 1622 chez les Algonkins et les Iroquois. Pour le saluer, chacun embrassait sa propre main et la plaçait ensuite dans la sienne.

Le baiser était, dans l'antiquité, appliqué aussi respectueusement sur les objets sacrés tels que les statues des dieux, ainsi qu'on le voit sur les œuvres d'art de l'antiquité. Nul n'ignore que de nos jours un tas de statues de saints sont l'objet d'une semblable vénération, la statue de saint Pierre, à Rome, a un pied à peu près usé par le contact des lèvres des fidèles.

Existe-t-il des pays où le baiser est inconnu ? Oui, chez les peuplades qui portent des anneaux dans le nez ou dans les lèvres. L'on dit que bien que les Japonais soient très affectueux, surtout pour leurs enfants, ils ne connaissent pas le baiser, le mot même n'existe pas dans leur langue. Nul doute que la civilisation, qui accomplit des progrès incessants, n'ait

Digitized by Google

bientôt fait d'introduire le baiser dans cette région de l'extrême Orient.

Chez les peuples civilisés, la poignée de main est devenue d'un usage que l'on pourrait qualifier d'abusif. En effet, on serre la main de gens avec lesquels on n'a que des rapports accidentels et pour lesquels on n'éprouve pas de réelle affection. Suivant une opinion, le serrement de mains serait d'une origine relativement récente. On peut se demander alors comment il se fait qu'Énée rencontrant son père Anchise dans les enfers lui dit : Permettez-moi, mon père, de vous serrer la main. La citation si connue de Virgile : *da jungere dextram*, permet d'inférer que la poignée de main était connue des Troyens. Mais ce qui prouve que cet usage est ancien c'est qu'il n'est pas du tout l'apanage exclusif des peuples civilisés. Si nous consultons divers auteurs sous ce rapport, nous serons fixés sur ce point.

En effet, nous voyons que la poignée de main est très répandue dans l'Asie centrale. D'après Speke, elle existe aussi chez les habitants du Karagné. Chez les Masaï, malheureusement pour le voyageur, la poignée de main se complique d'autres cérémonies que Thomson décrit ainsi : « Avec la chaleur, les Masaï commencent à sortir. De tous côtés nous sommes accueillis par les mots de *shore, shore,* (ami). Quant à moi, on me salue du titre de *lybon* (médecin). Je fais comprendre par un son inarticulé que je suis tout attention. *Gusak* (votre main), me demande-t-on. Après un vigoureux serrement de main, le cérémonial continue par le mot *subai* (comment vous portez-vous?) auquel je réponds *ebai* (bien). Puis le visiteur demande *jogon? mashetan* (portez-vous un bracelet de perles?) et, sans hésitation, il en passe un au malheureux. »

Avouez que lorsque vous rencontrez un ami au boulevard, à l'exception de l'offre du bracelet de perles, que d'ordinaire vous remplacez par un verre de madère ou de porto, si vous êtes dans le voisinage immédiat d'un café, vous ne tenez pas un autre langage que les Masaï.

La poignée de main se complique parfois d'autres exercices. Chez les Wanika, pour saluer, on saisit d'abord la main de

Digitized by Google

la personne qu'on rencontre et l'on appuie son pouce contre le sien.

Lender se plaint, dans son journal, d'être forcé de « serrer la main, faire claquer ses doigts, se courber, incliner la tête, puis y placer la main avec solennité, ainsi que la poitrine ». Le récit suivant de Schweinfurth fait également mention du claquement de doigts. « Les salutations des Niam-Niam sont toujours stéréotypées par une phrase. S'ils se rencontrent dehors, ils ne manqueront pas de dire : *Muiyette;* mais à la maison, ils se serviront des mots *mookenow* ou *mookenote*. Leur expression pour les adieux est *minahpatiroh*. Veulent-ils faire preuve d'intentions loyales, ils disent *badya, badya, muie* (ami, bon ami approche). Puis en se saluant, ils se serrent aussi la main, mais ils unissent leurs mains droites de façon à faire claquer l'un contre l'autre les deux médius; puis, tout en se congratulant, ils font de la main un geste étrange qui, d'après nos idées européennes, exprimerait plutôt le mépris. Chez les Monbutto, d'après le même auteur, la façon générale de saluer est le serrement de la main droite accompagné du mot *Gassigy* et d'un craquement des articulations du médius.

Rebmon raconte ce qui suit au sujet de son premier voyage à Iagga :

« Lorsque je vins à Masaki, mon guide me mit de l'herbe dans les mains, afin que je puisse saluer le roi d'après les coutumes nationales; celui-ci en tenait de même une poignée. L'on sait que parmi les formules de politesse que nous employons en terminant une lettre, figure celle-ci : bonne poignée de main. Or, les Cherokees, depuis qu'ils ont appris à écrire dans leur propre langage, avec leur propre syllabaire, terminent leurs missives amicales par le mot *wiguyàligû*, qui signifie : « Je vous serre la main à distance. »

Remarquons maintenant que, dans plusieurs parties du monde, ce ne sont pas les mains qui sont réunies, mais les doigts ou certains d'entre eux pliés de manière à former une sorte de crochet ou d'anneau. Les Paponas du Torres Strait plient partiellement les doigts de la main droite et les accrochent à ceux de la personne saluée, séparant ensuite brusque-

Digitized by Google

ment leurs mains. L'opération est répétée ainsi plusieurs fois. Schweinfurth décrit, comme d'un usage général en Afrique, l'enlacement des doigts médians et leur séparation violente donnant souvent lieu à un craquement. Le signe d'amitié du Dakota consiste à porter en avant et un peu en l'air l'index et le majeur de la main droite, joints ou étendus, la main venant à un pied environ en face de son sein droit; à déplacer la main vers la partie de droite du visage; la porter en avant de huit pouces environ, pour le relever encore un peu finalement. On le voit, le geste trace une sorte de crochet dans l'espace. Les Indiens du Sud enlacent fréquemment leurs index en avant du corps pour exprimer l'amitié. Le Comanche fait un geste plus emphatique : il place les mains l'une au bout de l'autre et réunit étroitement les deux index de manière que les deux extrémités de ses doigts et les pouces de chaque main soient en contact formant ainsi deux anneaux distincts.

Le Delaware Noaman, dans son discours à Tinicum, établit la relation du signe d'amitié avec l'alliance en simulant un nœud rappelant ainsi l'étymologie de alliance qui vient de *alligare*, lier avec. Certains sourds-muets des États-Unis enlacent les index par amitié, réunissent les mains, la droite dessus pour mariage, et font ce dernier signe avec la main gauche dessus pour « paix ».

Nous disions plus haut que les peuples civilisés abusent vraiment de la poignée de main. Nous ne craignons pas de dire que certains peuples orientaux font preuve de plus de raffinement et d'intelligence que nous. Ils font les salutations avec leurs propres mains, évitant ainsi de déranger la personne saluée. L'on trouve cet excellent usage au Japon et en Chine. Voici comment un voyageur contemporain rapporte la rencontre de deux sujets polis du Céleste empire : « Chacun place les doigts d'une main sur l'autre qu'il tient fermée, les pouces se touchant; puis se tenant à quelques pieds de distance l'un de l'autre, ils élèvent et abaissent doucement leurs mains en face de leur poitrine. S'ils veulent accentuer encore la courtoisie, après avoir accompli le geste précédent, ils placent la main

Digitized by Google

qui a eu le principal rôle sur leur propre estomac et non sur celui de l'interlocuteur.

Quelle est maintenant la signification de la poignée de main? Chez tous les peuples, elle est une preuve d'union et de bonne foi. Nous avons souvenir d'avoir assisté dans le nord de la Hollande à la conclusion d'un marché sur la place publique entre paysans. Le contrat n'était conclu que lorsque les contractants avaient fait adhérer leurs dextres. En Irlande et dans quelques parties de l'Angleterre, il existe un singulier cérémonial qui consiste à déposer un peu de salive dans la main droite avant de la présenter pour échanger un serrement de mains destiné à sceller un marché. Entre boxeurs, prêts à lutter dans l'arène, il est d'usage de présenter la main droite, en signe de bonne foi, avant que les premiers coups puissent être échangés. Dans les fêtes alpestres, on organise des luttes. Avant d'en venir aux mains, comme à l'issue du combat, les adversaires ne manquent pas d'échanger une poignée de main. Souvent après un duel, les combattants se donnent la main.

En signe d'affection, les Gonds tirent les oreilles de leurs amis. Ne sait-on pas que Napoléon Ier se plaisait à faire de même lorsqu'il voulait témoigner à quelqu'un toute sa faveur? Livingstone rapporte que les peuplades du Zambèse tapotent dans les mains de la personne saluée. En Corée, au dire de H. Saint-John, l'on n'a d'autre salutation que le soufflet réciproque. Cette coutume rappelle celle proverbiale des fiançailles en Irlande.

Dans beaucoup de régions chaudes, notamment aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Guinée, les naturels expriment leurs sentiments amicaux en projetant de l'eau sur la tête de ceux qu'ils saluent. Cet acte est symbolisé par les hommes des pirogues qui, quand ils approchent d'un navire, lui envoient de l'eau de la mer avec leurs pagaies. La signification de cet usage est soulignée par les paroles prononcées en même temps et dont le sens est : Soyez rafraîchis. L'on peut se demander s'il n'y a pas quelque relation entre cette coutume et la cérémonie du baptême. Il est bon d'observer aussi que lorsqu'on voit une pléïade de jeunes gens prendre leurs ébats au bain, l'on peut

Digitized by Google

constater que nombre d'entre eux prennent plaisir à projeter de l'eau les uns sur les autres à l'aide des mains.

Comment saluons-nous les personnes que nous rencontrons? En nous découvrant la tête. C'est ce qui se passe chez les Tchuski. Le capitaine Cook dit en parlant de ces derniers : « Ils furent assez polis pour ôter leurs bonnets et nous faire de profondes révérences. » Saint-Johnston raconte qu'à Fidji, les naturels ôtèrent leurs turbans devant lui. Chez les Otahiti, l'on trouve que se découvrir la tête ne suffit pas. Cook indique, en effet, que les indigènes, comme marque de respect, se déshabillent jusqu'à la ceinture.

Les voyageurs notent comme bizarre certaine coutume des Andamans, des Tahïtiens et des Néo-Zélandais. E. Man, parlant des premiers, dit : « Des parents montrent leur joie en se revoyant, après quelques mois d'absence, en se jetant les bras autour du cou et en pleurant à chaudes larmes comme si leur cœur se brisait. Il ne faut point courir chez les Andamans pour assister à des scènes semblables. Il suffit de se rendre à Anvers, lors du retour d'un de nos compatriotes qui a achevé son séjour de trois ans au Congo. L'on verra alors souvent les proches parents du voyageur lui sauter au cou en pleurant. La joie comme la douleur excite les larmes. Si nous nous bornons le plus souvent à adresser à la personne que nous rencontrons un banal : Comment vous portez-vous, il existe des peuplades reculées, beaucoup plus méticuleuses au point de vue des règles de la civilité. Les Biluchis, par exemple, ont un cérémonial très compliqué : ils s'abordent avec toute une série de questions, non seulement sur la santé de l'interlocuteur lui-même, mais sur celle de sa famille, sur la prospérité de sa maison en général : le *salaam uleikum* n'est que le prélude du *chungo, hulla? khiar, sullah?*, etc. (êtes vous bien portant, heureux, content?). Lorsque l'une des parties a terminé son interrogatoire, l'autre le commence à son tour. Dans une grande assemblée, ces cérémonies prennent un temps considérable.

Il existe naturellement chez diverses peuplades des façons d'opérer le salut tout à fait spéciales ; mais comme elles n'ont

Digitized by Google

aucune affinité avec les us et coutumes des peuples civilisés, elles s'écartent de notre sujet et nous les laissons de côté.

Complétons toutefois ces observations par l'explication curieuse, donnée dans le *Journal d'hygiène*, sur l'usage de saluer ceux qui éternuent. On y relève les particularités suivantes : On vous salue quand vous éternuez, dit Aristote, pour vous montrer qu'on honore votre cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit. Cette politesse s'est étendue jusque chez les peuples traités de barbares. Quand l'empereur du Monomotapa, par exemple, éternuait, ses sujets en étaient avertis par un signal convenu, et il se faisait alors des acclamations générales dans tout le pays.

Le P. Famien Strada prétend que pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée; les rabbins, remontant plus haut encore, soutiennent que c'est à Adam qu'il faut faire honneur du premier éternuement. L'origine la plus probable des souhaits adressés aux personnes qui éternuent parait être celle-ci : Sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, il y eut, en Italie, une sorte de peste qui se manifestait par des éternuments ; tous les pestiférés éternuaient ; on se recommanda à Dieu, et c'est de là que viendrait l'usage de saluer par une pieuse formule les gens dont la membrane pituitaire est trop vivement exitée.

Si nous rendons visite aux populations de l'Équateur, nous verrons les naturels s'enduire le corps d'huile et de poudre rouge de Nkoula. Nous nous empresserons de nous écrier qu'ils n'embaument pas. Question de goût. Est-ce que nos mondaines, qui depuis un certain temps ont adopté des parfums violents qui imprègnent l'air à plusieurs mètres autour d'elles, s'imaginent par hasard qu'elles réjouissent tous ceux qui se trouvent dans leur voisinage ? Ce serait de leur part une erreur capitale. Trouvez-vous dans une salle de bal, tous ces parfums se mêlent et produisent une atmosphère qui souvent n'a rien d'agréable. Il serait même peut-être bon d'en revenir à l'ordonnance de Louis XV, qui prescrivait le parfum du jour pour les personnes de la cour, afin d'éviter un mélange d'odeurs qui ne s'accordaient pas toujours.

Digitized by Google

Si les humains échangent entre eux des marques de politesse, de déférence et d'affection, il leur arrive aussi de vider des querelles par les moyens les plus barbares. Malgré tous les efforts tentés jusqu'à ce jour parmi les peuples civilés, l'on n'a pas pu extirper la coutume du duel. A chaque instant, des provocations suivies de rencontres parfois fatales se produisent. Ce ne sont pas les hommes seulement qui se livrent à ces combats. En effet, l'on a vu des femmes aller sur le terrain. Cette scène a même été reproduite par une gravure bien connue. N'est-il pas curieux d'observer que des femmes aussi, au cœur du continent africain, se livrent parfois à une lutte de ce genre? Seulement, les noires ont soin d'éviter des armes meurtrières. Le genre d'escrime auquel elles se livrent est beaucoup moins dangereux et ne manque pas d'un certain piquant. Voici comment notre regretté camarade, Camille Coquilhat, narre l'épisode curieux dont il fut témoin au Congo, chez les natifs de l'Équateur.

Deux „ dames „ de la tribu, dit-il, ayant un grave différend à vider, se transportèrent accompagnées d'un grand concours de peuple sur un espace de terrain suffisamment libre et dur. On forma le cercle et, à l'aide de quelques bois de lances, quelques notables se mirent en devoir d'empêcher les assistants d'intervenir. Sans un mot, les deux jeunes femmes, dont les membres étaient vigoureux, se ruèrent l'une sur l'autre, les mains ouvertes, le buste penché en avant.

Leurs palmes, tombant sur la chair ferme et huilée, rendaient des sons mats ; elles ne cherchaient pas à se frapper, mais bien à s'étreindre d'une façon particulière dont nous ne nous rendions pas bien compte. Ces froissements de muscles, ces mouvements violents firent tomber leurs courts vêtements et ce fut dans leur triomphante nudité que ces belles de Wangata continuèrent la lutte. L'admirable couleur bronzée de leurs membres luisants, que le soleil parsemait de reflets brillants sur les hanches rebondissantes, sur les cuisses tendues et les mollets remontés, faisait une vive opposition avec le sol blanchâtre. Une incessante vibration déplaçait les muscles et les mettait en valeur nouvelle, dévoilant les aspects

Digitized by Google

imprévus de leurs formes. Des acclamations et des imprécations éclataient entre les deux partis composant le public.

L'objectif des lutteuses devenait visible ; aux efforts qu'elles faisaient pour gagner de la main droite le bas du dos de l'adversaire, on aurait pu croire qu'il s'agissait de renouveler la rencontre de Gervaise avec Virginie dans l'*Assommoir*, de Zola. Ce n'était pas cela ; je ne sais, continue le vaillant explorateur, comment définir l'opération qui devait caractériser la victoire. La main droite de chacune allongeait tant qu'elle pouvait son doigt médius. Enfin, un cri d'orgueil sortit de la poitrine de la plus petite des deux antagonistes; son doigt étendu avait trouvé le logement qu'il cherchait ; il s'y était replié en crochet et, ancré en ce point d'appui, il put d'un mouvement brusque faire basculer l'ennemie en avant et la jeter sur les genoux, la face près de terre. Maintenant, la fille battue et honteuse s'exaspérait, elle voulait mordre, égratigner. On sépara les combattantes : l'honneur était satisfait.

A tout prendre, ce duel-là valait mieux que celui des Européennes se battant au fleuret, le torse nu.

Il est bien étrange aussi de relever maintes analogies entre certaines pratiques appliquées en cas de maladies chez les peuples civilisés et d'autres en usage parmi des races encore rudimentaires. Il est avéré que nous possédons aujourd'hui des princes de la science qui obtiennent des résultats magnifiques en matière médicale. En fait, examinons cependant ce qui se passe encore chez nous. Ne voyons-nous pas bien des malades, surtout à la campagne, qui, trouvant que leur médecin ne les guérit pas assez vite, se rendent en catimini chez un rebouteux qui a la réputation, dans ses environs, d'opérer des cures mystérieuses ? Bien plus, des malheureux, faibles d'esprit, ne vont-ils pas trouver des exploiteurs qui, à l'instar des anciens sorciers, passent pour posséder des remèdes magiques ? Les tribunaux condamnent encore parfois ces véritables escrocs. Eh bien, transportons-nous au Cambodge. Comment la médecine y est-elle pratiquée ? Voici d'abord le *louk-crou-pet*. C'est le médecin véritable. On n'en trouve pas beaucoup, aussi doit-on souvent se rabattre sur le *crou thnam*

Digitized by Google

ou professeurs en médicaments, ou donneurs de remèdes. Viennent enfin les *thmúps* et les *ap* qui, comme nos rebouteux, sont censés posséder des remèdes mystérieux et magiques. Or il arrive parfois, nous apprend M. A. Leclerc, que le *louk-crou-pet*, après avoir soigné un malade, se garde bien de s'opposer aux pratiques des autres guérisseurs rebouteux ou sorciers qu'il plaît au malade de faire appeler. On dit même que, ne sachant plus que faire, il sait au besoin y avoir recours et qu'il achève par des incantations une cure qu'il a commencée avec des médicaments.

Voici un trait analogue emprunté à notre milieu social. Il est récent. Un domestique est mordu par le chien de son maître. Pas de doute, l'animal est reconnu enragé. Le maître fait appeler aussitôt son médecin, un de nos plus éminents praticiens. « Figurez-vous, se dit-il, que Pierre — donnons ce nom au domestique — veut aller en pèlérinage à Saint-Hubert. Il croit encore à cette légende qu'un voyage là-bas et la soumission aux pratiques auxquelles on s'y livre sur les patients ont encore quelque efficacité !

— Gardez-vous bien de le détromper, fit le savant professeur, Pierre ira à Saint-Hubert... mais à son retour de Paris, où il va sur-le-champ suivre le traitement à l'Institut Pasteur. Au Cambodge, comme dans le cas que nous venons de citer, l'on ne fait en pareil cas que laisser l'imagination produire une influence qui peut avoir un heureux effet sur le moral du malade.

Croirait-on que certaines peuplades sauvages pratiquent le chantage tout comme dans notre milieu civilisé. Il n'est pas rare de lire les débats de procès se déroulant devant nos tribunaux, qui nous révèlent que mari et femme se sont entendus pour que celle-ci fasse semblant d'écouter les doux propos de quelque personnage bien renté. L'époux interrompt brusquement le rendez-vous accordé à la victime qui, par crainte, ne s'en tire qu'en versant une importante somme d'argent. Au centre de l'Afrique, chez les Ba-Ngala, nous retrouvons le même procédé. Les maris en possession de nombreuses épouses se rendent parfaitement compte de ce que cette

Digitized by Google

situation crée de tentations. C'est pourquoi, étant donné qu'aucun déshonneur ne s'attache à eux par suite des infidélités de leurs femmes, ils s'entendent avec les plus séduisantes d'entre elles pour qu'elles entraînent quelque imprudent. Les mesures sont prises alors pour surprendre ce dernier, pour le capturer et l'amener à payer. S'il n'est pas en fonds, on le vendra ou ses parents et alliés interviendront dans le réglement de l'indemnité.

Si nous comparons le système postal en usage chez nous au siècle dernier et celui qui existe en Chine, — où une réforme nécessaire est en élaboration — nous constaterons qu'il y a entre eux une grande analogie.

Chez nous, à cette époque, les messagers se chargeaient des lettres, des petits paquets, des envois d'argent et des commissions verbales. Ils s'établissaient pour faire le service entre deux localités, lorsque les relations existantes pouvaient leur assurer des bénéfices.

Que voyons-nous en Chine? Des entreprises privées ont établi des communications postales, entre les diverses provinces impériales, au moyen de *boutiques à lettres*. On n'emploie pour cela aucun timbre-poste. Seul le cachet du propriétaire de la boutique est appliqué sur l'enveloppe.

Dans les ports ouverts aux Européens par les traités, les boutiques à lettres sont employées par les indigènes seuls; mais dans l'intérieur, les étrangers les emploient aussi. Ce système ressemble au système américain connu sous le nom *d'express delivery* et, en dehors des lettres, transmet des petits échantillons. Cette institution assure contre les pertes; en effet, le contenu des lettres, et échantillons remis à une boutique à lettres est montré au détenteur de la boutique qui l'enregistre, puis ensuite cacheté et timbré par ce dernier. Les frais de transport des valeurs sont proportionnels à ces valeurs; pour les lettres la taxe varie suivant la distance à parcourir. Un reçu est délivré par le détenteur de la boutique à lettres qui est dès lors responsable. Comme ces boutiques sont des entreprises privées, il existe entre les divers détenteurs une concurrence dont le public profite.

Digitized by Google

Dans certaines provinces, les deux tiers du prix de la transmission sont payés par l'envoyeur, le reste est touché chez le destinataire. Un mode de payement très apprécié des négociants indigènes consiste à avoir un compte ouvert dans la *boutique à lettres.* Le réglement s'en fait à la fin de chaque mois. Il y a près de deux cents boutiques à lettres à Shangaï. Les employés de ces boutiques vont jusque dans les maisons à la recherche de clients. Dans le nord de la Chine, où les chevaux sont nombreux et les routes convenables, les porteurs de lettres emploient des chevaux et des mulets; ils en trouvent dans des stations établies tous les 16 kilomètres. Chaque messager porte de 70 à 80 livres de lettres, paquets, etc., et font 8 kilomètres à l'heure; à chaque station il change de cheval jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la station terminus qui lui est assignée, où il remet son courrier à un autre messager chargé du service suivant. Le mauvais temps ne saurait arrêter ce service qui doit être fait quand même.

Dans les pays civilisés, l'on décerne des récompenses pour actes de courage et de dévouement. Sauver son semblable en péril est donc considéré comme un acte exceptionnel. L'esprit d'assistance mutuelle existe parfaitement chez les sauvages. En parlant des Boshimans, par exemple, Lichtenstein rapporte l'histoire touchante d'un indigène tout près de se noyer dans une rivière et qui fut sauvé par ses compagnons. Malgré le froid, ils se dépouillèrent de leurs fourrures pour le couvrir; ils le portèrent devant le feu pour le sécher, le frottèrent puis enduisirent son corps de graisse chaude et parvinrent enfin à le rappeler à la vie.

Les Hottentots, qui occupent un des degrés les plus bas de l'échelle humaine, sont cependant doués d'un esprit de sociabilité très remarquable. On les dit toujours prêts à s'entr'aider. Si l'on fait un présent à un Hottentot, il le partage aussitôt entre tous ses camarades présents. Le Hottentot ne mange jamais seul, si affamé qu'il soit, il ne manque pas d'appeler ceux de ses compatriotes qu'il voit passer pour leur faire partager son repas. Kolben, qui connaissait bien les Hottentots, émettait naguère à leur sujet cette parole sévère pour les

Digitized by Google

peuples civilisés : leur parole est sacrée, ils ne connaissent rien des artifices corrompus et sans foi de l'Europe.

Chacun sait que, sur notre vieux continent, l'on est peu porté à se rendre des services d'argent. L'on demande de sérieuses garanties et l'on stipule des intérêts parfois très onéreux. Bink nous révèle que chez les Papous un ami paye souvent la dette de son ami, à la seule condition que celui-ci opère le remboursement sans intérêts aux enfants du prêteur. Heureux Papous !

Chez certaines peuplades, l'esprit de solidarité est poussé fort loin. Citons sous ce rapport les Esquimaux. Chez eux, les produits de la chasse et de la pêche appartiennent au clan. Il y a pourtant des tribus, surtout dans l'Ouest, où, sous l'influence des Danois, la propriété privée tend à faire partie des institutions; mais, s'il faut en croire Kropotkine, ils ont une façon originale d'éviter les inconvénients résultant d'une accumulation de richesses dans les mains d'un seul, qui aurait bientôt pour effet de détruire l'unité de la tribu. Lorsqu'un homme est devenu riche, il convie tous les membres de son clan à un grand festin, et, après les avoir bien régalés, il partage entre eux toute sa fortune.

Sur la rivière Yukou, dans l'Alaska, Dall a vu une famille distribuant ainsi dix fusils, dix vêtements complets de fourrure, deux cents colliers, une quantité de couvertures, dix peaux de loups, deux cents castors et cinq cents zibelines. Ensuite, ils se dépouillèrent de leurs vêtements de fêtes, les donnèrent à leurs compagnons, et après s'être couverts de vieilles fourrures en lambeaux, ils adressèrent quelques paroles à leurs hôtes, disant que s'ils étaient maintenant plus pauvres qu'aucun d'entre eux, ils avaient du moins gagné leur amitié. Ces partages de biens ont été remarqués non seulement chez les Esquimaux, mais à Ignitok, dans le voisinage du détroit de Behring, par Jacobsen, et chez les Indiens de Vancouver, par Gilbert Sproat.

Singulière coïncidence, chez certaines peuplades, en Chine, notamment, à la mort d'un personnage on porte divers objets lui appartenant jusqu'à son tombeau et, la cérémonie des

Digitized by Google

funérailles terminée, on les rapporte à la maison. Chez nous, l'on fait absolument de même pour les uniformes, les épées, les croix et les autres distinctions honorifiques d'un défunt.

Que de fois n'a-t-on pas entendu d'énergiques protestations contre les frais de justice. Un procès entraîne chez nous des dépenses considérables devant lesquelles bien des gens reculent. Or, chez les peuplades primitives, la justice non plus n'est pas gratuite. Voyons notamment ce qui se passe au Congo, chez les Ba-Ngala. S'il s'agit d'héritage, de dettes, de dommages causés aux plantations, aux cases, aux pirogues, aux nasses à poissons, etc., les parties essaient d'abord de s'entendre à l'amiable. Cette voie épuisée, l'une d'elles ou toutes deux proposent l'arbitrage. Les arbitres sont choisis d'ordinaire parmi les notables ou les chefs, et les intéressés, s'ils sont désireux d'une entente, nomment des amis communs. Les querelles relatives aux héritages sont d'abord déférées à un conseil de famille. Il est toutefois à remarquer que ce sont presque toujours les mêmes hommes qui sont appelés à ces fonctions de juges, et d'aucuns en ont une si grande habitude qu'ils en remontreraient aux hommes de loi les plus retors du vieux continent.

Les importants personnages, sollicités de se constituer en tribunal, font observer combien cette mission les dérange et leur occasionne de pertes de temps. Les courses et les entretiens préliminaires à la formation de la cour d'arbitrage sont soigneusement rapportés aux plaideurs et ceux-ci sont invités, avant toute réunion, à liquider les frais étonnants de ces premières démarches.

Enfin, le conseil de justice s'assemble. Les parties vont prendre la parole. « Permettez, font les juges, il fait très chaud, nous venons de loin, donnez-nous à boire et à manger. Oh! pas en nature. Non, non, en bon fil de laiton, s'il vous plaît. Il faut s'exécuter.

Est-ce tout? Non pas. Les arbitres se retirent à l'écart et, après un long calcul, les voilà qui reviennent et exposent aux patients que les frais de justice monteront à tant de fils de laiton. Ainsi, le litige portant sur une valeur de trente à cent

Digitized by Google

cinquante fils de laiton, les frais pour chaque partie seront de quinze à soixante fils.

Quelquefois, quand la passion anime les intéressés, les frais de justice égalent la valeur du dommage. Il arrive que plusieurs séances sont exclusivement consacrées à débattre les honoraires du tribunal.

Dès que l'on s'est enfin entendu sur ce grave sujet, l'affaire marche assez rondement.

L'on est porté à croire que l'on ne peut pousser plus loin qu'en Europe les soins dont on a coutume d'entourer les enfants. S'il faut en croire le *Popular Science Monthly*, c'est au contraire le Japon qui devrait être appelé avec raison le paradis des enfants. Dès le commencement de la vie de l'enfant, on voit se manifester cet amour que chacun a pour lui; il est la grande préoccupation de tous les instants. Il est choyé par tous. Et d'abord, dès qu'il atteint son centième jour d'existence, c'est un événement et l'occasion d'une fête de famille où il tient la première place. Les amis, les parents viennent le cajoler, lui apporter des jouets. C'est l'âge où, dans les classes pauvres, on considère que le bébé peut être porté attaché sur le dos de son frère ou de sa sœur, de celle-ci le plus souvent, pendant qu'elle vaque à ses occupations et passer ainsi la plus grande partie de la journée au grand air.

A ce propos, il semble nécessaire de faire remarquer que la santé de l'enfant est l'objet des soins les plus éclairés. Non seulement l'allaitement est fort prolongé, si bien même que l'on voit à chaque instant des enfants de 4 ans s'arrêter de jouer pour prendre le sein maternel; mais encore à l'époque de la dentition, on fait manger aux bébés des aliments spéciaux, poissons et petits crustacés, pour leur fournir la chaux dont ils ont besoin. On s'ingénie à développer leur musculature; pour les enfants de familles pauvres au moins, dès qu'ils sont solides sur leurs jambes, on les habitue à porter un petit faix attaché sur leur dos, faix proportionné à leur petite taille et dont on augmente le poids au fur et à mesure qu'ils grandissent. On en fait ainsi de vigoureux porteurs qu'on s'étonne de trouver sous la petite écorce du Japonais.

Digitized by Google

Pour peu qu'on soit mélangé à la vie quotidienne au Japon, on y voit immédiatement quelle place importante y tiennent les enfants, et combien on s'occupe de leurs amusements et de leurs petites joies. Dans toute ville, il y a une série de marchands, de colporteurs qui ont les enfants pour uniques clients. Détail singulier, en dépit de l'affection profonde des parents pour leurs enfants, les Japonais ne sont pas démonstratifs. Il est bien rare qu'une mère presse ses lèvres sur la figure de son enfant, même alors qu'il est encore tout jeune. Frères et sœurs ne s'embrassent point, n'échangent point de caresses. En Europe, au contraire, l'on est beaucoup plus expensif vis-à-vis des enfants. Parfois même on pèche par excès sous ce rapport.

Malgré notre état de civilisation, personne n'ignore combien subsistent encore dans maints esprits, même appartenant aux classes élevées de la société, d'idées superstitieuses. L'on sait que le vendredi est considéré comme jour néfaste. Que de gens ne veulent pas dîner à treize à table ! Les couteaux en croix, la salière renversée passent pour présager des incidents fâcheux. Bien d'autres menus faits qu'il serait oiseux d'énumérer sont encore envisagés comme de mauvais augure. Nous retrouvons des superstitions analogues à l'autre bout du monde, chez les Malgaches par exemple. Certains jours sont considérés comme *fady*, c'est-à-dire défavorables. L'on ne doit pas alors entamer l'entreprise que l'on a en projet. Certains animaux sont *fady* : le serpent, auquel on ne touche pas. En rencontre-t-on un, l'on aura soin de s'arrêter pour le laisser passer. *Fady* aussi l'anguille ; *fady* la caille, etc.

Il n'est pas rare, dans notre vieille Europe, de voir des personnes dévotes attribuer aux scapulaires qu'elles portent une influence mystérieuse. D'autres font un voyage à Lourdes et en rapportent un récipient plein d'eau de Lourdes à laquelle elles attribuent un pouvoir plus ou moins miraculeux. Les Malgaches ont, dans le même ordre d'idées, des amulettes (*ody*) qui préservent les guerriers des blessures. Il y a de ces amulettes, du reste, qui exercent des effets spéciaux, comme gué-

Digitized by Google

rir du mal de dents, du mal de tête, qui font obtenir les bonnes grâces des belles indigènes.

Il existe toutefois chez les Malgaches une amulette dont ils devraient bien nous envoyer le secret, car, en Europe et notamment chez nous, le besoin s'en fait terriblement sentir, c'est l'*ody* qui corrige de l'ivrognerie. Et s'il faut en croire M. L. Perrier, cet *ody* merveilleux aurait de l'efficacité : « J'avais à mon service, raconte-t-il, un très bon domestique malgache, mais qui avait malheureusement un penchant très prononcé pour les liqueurs fortes, et quand il s'y laissait aller, il était pendant plusieurs jours hors d'état de faire quoi que ce fut. Lassé de lui faire inutilement des observations, je lui déclarai un jour que je ne voulais plus le garder près de moi. Il me supplia de ne pas le renvoyer, me demandant deux jours pour aller prendre un *ody* qui le délivrerait de son défaut. J'y consentis et je dois reconnaitre qu'à partir de ce moment, non seulement il ne s'enivra plus, mais qu'il ne voulut plus boire ni vin ni spiritueux. »

Dans certaines circonstances, telles qu'un danger auquel on a échappé, nos dévots font un vœu. La tribu des Betsimisakara, en Madagascar, fait absolument la même chose.

Très curieuse aussi la comparaison que l'on peut faire entre les usages adoptés chez les peuples civilisés et ceux pratiqués chez maintes peuplades primitives lorsque la mort vient enlever un habitant.

Un personnage d'un certain rang vient-il à décéder chez nous, on le revet de ses habits de cérémonie et l'on expose son corps. Notre ami Charles Rabot, qui connaît si bien les régions septentrionales, nous apprend que chez les Groenlandais orientaux, lorsqu'un membre de la tribu succombe, on le revêt de ses plus beaux vêtements, puis on sort le cadavre de la hutte. Aussitôt après le décès, les pelletteries qui garnissent le lit et les murs de la hutte sont exposés pendant trois jours à l'air. N'a-t-on pas coutume ici de soigneusement aérer l'appartement du défunt? Trois jours durant, les membres du clan groenlandais ne se livrent à aucun travail et passent ce temps à pousser des gémissements, en chantant les qualités de celui

Digitized by Google

qu'ils viennent de perdre. Chez nous, l'on peut dire avec la ballade que les morts vont vite; l'on consacre, en effet, un temps moins long à vanter les qualités du défunt.

Chez les Balinais (Java), l'on a adopté une mesure hygiénique. Nombre d'entre eux ont conservé un usage qui semble se rattacher à la plus ancienne conception religieuse de l'île, celui de porter les cadavres dans la montagne et de les livrer aux bêtes sauvages en les exposant à la lisière des forêts. La plupart des autres, se conformant à la tradition brahmanique, font procéder à l'incinération des corps. Les aborigènes australiens poussent parfois le respect des morts plus loin. Ils veulent même conserver quelque chose du corps des notables. Ils déposent ceux-ci sur des tréteaux de feuillages, sur les branches fourchues des arbres; les chefs sont recouverts d'écorces et placés dans les troncs d'arbres. Ils laissent les corps se dessécher et reviennent se partager leurs os et leurs ongles qui sont regardés comme de précieuses reliques. A rapprocher de la coutume, en usage ici, de conserver une mèche de cheveux de l'être cher que l'on vient de perdre.

Qui croirait que la tradition de représenter les divinités ou les saints par des statues, usage dont on abuse sur le vieux continent a été retrouvée au Dahomey. M. le capitaine Foussagrives a, en effet, découvert en cette région une statue en fonte qu'il a rapportée au musée ethnographique du Trocadéro. Ce spécimen de l'art dahoméen, haut de $1^{m}50$ environ, représente un homme debout tenant une clochette de la main gauche et un sabre de la main droite et coiffé d'une sorte de chapeau rond agrémenté de pointes d'armes diverses. Un détail qui prouve que l'artiste a cherché avec un soin scrupuleux à copier la réalité, c'est que l'extrémité de chacun des pieds de la statue est découpée en cinq doigts régulièrement modelés et pourvus chacun d'un ongle bien marqué.

Si nous nous en rapportons à M. Maurice Delafosse, ce personnage ne serait autre que *Bo* ou *Gbo*, le Mars dahoméen. C'est le protecteur spécial des guerriers qu'il défend du fer et du feu. Le Dahomey possédait donc l'effigie de son dieu des armées.

Digitized by Google

Une statue non moins intéressante existe parait-il au Japon : celle du dieu des touristes. Cette statuette curieuse, dont une reproduction existe dans un musée de Lyon, est en bois dur et date du XVII^e^ siècle. Le dieu est assis sur un bloc de rocher. Il est figuré par un vieillard à tempérament sec, tenant dans la main droite, en guise de sceptre, un bâton de montagne — ne serait-ce pas un primitif alpenstock? — qui se termine par un sistre bouddhique en bronze à plusieurs anneaux métalliques, et dans la main gauche, reposant sur le genou, un rouleau qui n'est autre chose qu'une carte de géographie, comme l'on sait qu'il s'en fabriquait depuis plus de trois cents ans au Japon. Enfin, le sculpteur paraît avoir voulu, d'après le fini des deux pieds nus et très anatomiquement rendus, indiquer la nécessité qu'il y a pour un touriste d'avoir les pieds nerveux, à l'arcade plantaire bien caractérisée et aux orteils ne chevauchant pas les uns sur les autres. Le dieu est un prêtre divinisé : le bâton et l'instrument qui le termine sont portés en Chine et au Japon par les prêtres mendiants qui le tiennent à la main, le brandissant et avertissant ainsi de leur passage les personnes qui sont désireuses de leur donner, car il leur est expressément interdit de quêter ou de demander. Dans l'Inde, le sistre est aussi l'insigne des courriers qui s'en servent comme d'un talisman pour éloigner les serpents et les tigres.

L'on s'est plu souvent à reprocher aux peuplades sauvages leur propension pour des yeux cruels, des cérémonies où l'on se plaît à voir couler le sang. Il est évident que si nous assistons aux scènes auxquelles se livrent les Aissaouas en Algérie, par exemple, nous éprouverons un sentiment de répugnance. Ce qu'ils font, demanderez-vous peut-être, lorsqu'ils procèdent à leurs exercices de véritables possédés? Au son d'une musique infernale et des clameurs assourdissantes des Arabes qui les entourent, ils semblent prendre plaisir à se torturer. On leur présente des pelles rougies au feu, ils les saisissent en exprimant leur joie par des contorsions horribles et se les appliquent tour à tour sur le front, sur la langue, à la paume des mains, à la plante des pieds. Celui-ci saisit une grosse alène et s'en

Digitized by Google

perce la langue de part en part, un autre brandit un sabre dont il semble vouloir pourfendre l'assemblée. Mais c'est contre lui seul qu'il tournera son glaive, il s'en larde, se fait de sanglantes entailles. Mais ne perdons pas de vue que ce sont là des fanatiques. Gardons-nous aussi d'oublier ce détail que ces énergumènes furent installés à Paris, lors de l'exposition universelle de 1867, et que le public payait pour assister à ces abominations.

Les sauvages ne pourraient-ils pas dire que les courses de taureaux, dont les méridionaux sont si enthousiastes, ont un caractère de férocité indiscutable. L'on y voit éventrer des chevaux, tuer des tauraux que l'on a au préalable affolés par de multiples blessures, et parfois succomber certains combattants eux-mêmes.

S'il nous prenait la fantaisie de reprocher aux Balinais (Java) leur passion pour les combats de coqs, ne seraient-ils pas en droit de nous répondre que cet usage existe chez nous. Parlerons-nous de ces hideuses scènes de boxe dont les Anglais sont si friands et d'où les lutteurs ne sortent que la tête en capitolade quand il n'arrive pas à l'un d'entre eux d'expirer sous les coups.

Le tir aux pigeons est le passe-temps de l'aristocratie. N'est-ce point cependant un amusement réellement cruel? Et dites-nous enfin si les exercices les plus dangereux dans les cirques et dans les hippodromes ne sont pas ceux que la foule préfère?

On voit, par les lignes qui précèdent, que l'homme civilisé ne doit point envisager le sauvage avec trop de dédain. Avant de rire des travers, des mœurs et usages des peuplades reculées, il serait peut-être sage de sa part de s'observer, de réfléchir à ce qu'il accomplit lui-même dans les diverses phases de son existence. Cela fait, il en arriverait sans doute à s'écrier : Après tout, soyons indulgents.

Albert Du Bois.

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE [1]

DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE

§ 5. — *La population et ses classes* (suite).

IV. — *Les roturiers.*

Après le clergé, après les nobles, il n'y avait plus, dans la classification sociale de l'ancien régime, qu'un groupe : la roture, la foule des gens sans titres ni privilèges, le peuple.

Mais c'était lui, c'était le peuple qui formait la masse; et c'était lui, en somme, qui travaillait le plus et qui *payait* le plus.

Il avait, de par son nombre et de par son rôle dans l'État, une grande force : la force révolutionnaire ou la force d'inertie. Et, quand ses intérêts matériels ou moraux étaient lésés, bien qu'il eut peu d'organes directs dans les milieux gouvernementaux, on sentait toujours sa présence et on y avait égard [2].

Ce peuple était divisé en plusieurs catégories.

[1] Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juin 1895.

[2] Les décisions des États provinciaux étaient toujours prises avec la clause : « pourvu que le tiers État suive, et autrement pas » (BORGNET, *Histoire des Belges à la fin du XVIII^e siècle*, 2^e édition, I, p. 81). Nous avons vu comment ce tiers État pouvait légalement manifester son consentement.

Digitized by Google

On y distinguait, avant tout, les habitants des villes closes et ceux du plat pays : les citadins et les paysans.

« Citadins », ce n'était pas ce mot que l'on employait, mais bien celui de « bourgeois ». Car on était bourgeois de Bruxelles, d'Anvers, de Gand ou de Liége, et cela voulait dire que l'on avait pour *patrie* exclusive l'une ou l'autre de ces villes. Il en résultait que l'on était « aubain », c'est-à-dire étranger dans toute autre cité que celle où l'on avait acquis le droit de bourgeoisie (1).

C'était la permanence, depuis cinq ou six siècles, d'un état de choses qui avait trouvé sa raison d'être à l'époque où les cités formaient des unités politiques dans l'État, et où l'on avait vu leurs bourgeois non seulement lutter pour la conquête de leur pain de chaque jour, mais aussi combattre, les armes à la main et jusqu'à la mort, quand il s'agissait de maintenir les chartes constitutionnelles qui leur assuraient la liberté du travail et la libre jouissance du produit.

Or, en dehors des murs de leur *cité*, les artisans ne trouvaient guère que des concurrents, c'est-à-dire des ennemis.

Cet état de guerre avait cessé depuis longtemps. Néanmoins, l'institution, qui en avait été la conséquence, resta.

Pour devenir bourgeois de Bruxelles, il fallait avoir quinze ans, payer les droits requis et prêter serment de fidélité au prince et aux institutions (2). A Anvers, il fallait seulement habiter la ville et faire une déclaration d'option (3). A Gand, il fallait un séjour d'un an, après déclaration que ce séjour avait pour but d'acquérir le droit de cité (4). A Liége, enfin, le droit de cité (Règlement de 1684, art. 80) s'acquerrait par une déclaration devant le grand mayeur et le conseil privé du prince, par une profession de foi catholique et un serment de fidélité au prince.

(1) De cette « aubanité » découlait le droit d'aubaine, en vertu duquel le pays où quelqu'un décédait sans y avoir acquis le droit de bourgeoisie, héritait de tous les biens du *decujus*. Le droit de détraction était une atténuation du droit d'aubaine.

(2) HENNE, II, p. 500.

(3) MERTENS, II, p. 476.

(4) Article 58 de la concession caroline de 1540.

Digitized by Google

Quand on quittait sa ville de bourgeoisie sans esprit de retour, on devait un impôt, nommé droit d'issue. Dans les premiers temps (au XIV[e] siècle), ce droit consistait souvent — nous l'avons vu — dans la confiscation (1) complète de la fortune de celui qui s'en allait et qu'on traitait de « fugitif ».

On devait se munir d'un sauf-conduit ou passe-port pour faire reconnaître sa bourgeoisie quand on passait d'une ville à une autre (2).

Ce régime « dur et rigoureux » était — on le savait bien — aussi « contraire à l'intérêt des habitants d'un même pays et obéissant à un même prince qu'un obstacle aux mariages, aux alliances, aux contrats ».

De bonne heure, dès le XIV[e] siècle déjà, les petites villes avaient conclu des traités pour affranchir réciproquement leurs habitants du droit d'issue. L'hostilité entre les grandes villes se maintint plus longtemps et un traité de cette espèce ne fut conclu entre Bruges et Gand qu'en l'année 1606 (3).

Le droit de bourgeoisie conferait, dans les limites des chartes constitutionnelles, l'égalité civile aux habitants de la cité. Il leur conférait aussi certains privilèges en dehors de la cité, notamment en matière de poursuites : nul ne pouvait être traduit que devant son juge naturel.

Mais le droit de bourgeoisie ne donnait, par lui-même, aucun droit politique. L'égalité, à ce point de vue, n'existait pas. (4).

A la tête de la bourgeoisie des villes se trouvaient les notables. Ils avaient, seuls, une espèce de représentation politique.

Ces notables comprenaient, en fait, les chefs d'industrie, classés par corporations, les commerçants et les personnes

(1) Voir les comptes de la ville de Gand, notamment.
(2) *Placards de Brabant*, 1676, III, p. 815.
(3) *Placards de Flandre*, V, p. 643.
(4) A Liége, elle avait, comme nous l'avons déjà vu, disparu par le règlement de 1684. On comptait, avant cette époque, 30,000 électeurs et éligibles dans la capitale de la principauté; en 1605, « les seize chambres n'inscrivirent que 480 bourgeois comme électeurs et éligibles ». HENAUX, II, p. 505.

Digitized by Google

exerçant une profession libérale ou un emploi administratif ou judiciaire.

Mais, s'il est évident que l'organisation corporative primitive a eu pour effet d'égaliser, puis de rendre stable, la condition des bourgeois de la classe moyenne (1), et, s'il y avait, au-dessus de cette classe moyenne, des nobles, des prêtres, des moines, des rentiers qui l'emportaient sur elle par les richesses, par es titres, par les privilèges, il y avait, au-dessous, les ouvriers et les indigents.

M. Henaux, dans son histoire du pays de Liége, dit que, pendant tout le XVIIIe siècle, la condition générale des Liégeois était une médiocre aisance (2) qui nivelait tous les citoyens. Mais si cela peut être vrai pour la classe moyenne bourgeoise, il est certain que l'inégalité des conditions, quand on envisageait l'ensemble de la population, régnait dans la Principauté comme dans le reste des Pays-Bas.

La France, où la différenciation sociale était incontestablement plus profonde que chez nous (3), avait produit une école philosophique et littéraire, cherchant des remèdes à ces maux, à ces inégalités; mais nous pouvons rappeler que, chez nous, en pleine féodalité déjà, Maerlant prêchait la communauté des biens (4) pour mettre fin aux iniquités sociales. Et, chose curieuse assurément, nous avons eu dans notre pays, à Anvers, de 1728 à 1784, une expérience de collectivisme pratique. Une ordonnance de Joseph II (5), rappelant que « les administrateurs de cette ville, avaient, afin d'établir l'égalité entre les meuniers d'Anvers, ordonné de partager également entre eux les salaires de la mouture », ajoute « que, par cette communauté de caisse, le zèle des meuniers actifs a disparu, puisqu'ils étaient assurés de jouir, à la fin de l'année, du même salaire, soit qu'ils travaillassent beaucoup ou peu, bien ou mal », et elle ordonne, en consé-

(1) HENAUX, I, p. 526.
(2) HENAUX, II, p. 528.
(3) TAINE, *Les origines de la France contemporaine* : I. L'ancien régime.
(4) ALTMEYER, I, p. 196.
(5) *Lovenschnieuws*, XXIV, p. 176; MERTENS, VI, p. 137.

Digitized by Google

quence, aux magistrats de supprimer l'institution et de faire un autre règlement.

Si, de nos jours, il est difficile d'évaluer la richesse, la fortune d'un contemporain, il l'est bien plus encore quand il s'agit d'un individu du temps passé.

Pour trouver quelques indications à ce sujet, on peut, toutefois, parcourir, entr'autres documents, les registres aux états de biens déposés aux archives communales. Nous y avons fait cette remarque que, si la nomenclature des propriétés d'une famille noble prend la proportion d'un volume, les inventaires après décès des menus bourgeois, maîtres ou artisans, se clôturent, le plus souvent, par un excédent de dettes ou bien par une déclaration de carence.

Il n'y eut pas, évidemment, de meilleurs juges pour apprécier la fortune, c'est-à-dire la capacité imposable des riches, que les administrateurs qui, en 1794, durent répartir les contributions extraordinaires que les conquérants français réclamaient et qui devaient être levées sur le clergé, les nobles et les capitalistes ou grands propriétaires. (Arrêtés des représentants du peuple, des 26 et 28 thermidor an II, 14 et 16 juillet 1794).

A Gand, on dut répartir 7 millions de livres (1). Il y eut 562 cotisés. Les couvents, au nombre de 35, eurent des cotes allant de 1,000 à 1 million de livres (abbaye de Saint-Pierre). 104 prêtres furent cotisés : l'un d'eux pour 12,000 livres; 293 nobles : 80,000 livres pour le plus imposé; 131 grands capitalistes et propriétaires : 3,000 livres pour la cote la plus forte.

A Bruxelles, les membres du clergé furent taxés à 3 millions 792,052 livres, les nobles et les riches à 1,412,984 livres, les corporations privilégiées à 100,916 livres (2). La contribution était de 5 millions en numéraire.

A Anvers, on demanda 10 millions. Des abbayes furent taxées à 1 million et à 1,200,000 francs; certains nobles furent taxés à 220,000 francs (3).

(1) Registre aux délibérations des administrateurs communaux de Gand.
(2) HENNE, II, p 447.
(3) MERTENS, VI, p. 390.

Digitized by Google

Il est clair que ces taxations furent faites par approximation ; mais elles devaient cependant correspondre, à peu de chose près, à la réalité, puisqu'on parvint à trouver l'argent nécessaire.

On ne peut pas savoir, avec quelque certitude, quelle était, dans nos villes, la proportion des différents groupes d'individus composent la population.

Reproduisons, toutefois, les chiffres publiés par Henne et Wauters détaillant la population de Bruxelles en 1783 (1).

7,059	nobles, rentiers, négociants et employés ;
1,587	ecclésiastiques et religieux ;
22,099	enfants des deux sexes ;
9,883	marchands en détail et artisans ;
20,908	ouvriers ;
8,443	domestiques ;
1,974	mendiants ;
2,474	militaires et passagers.
74,427	habitants.

Ce qui ferait, abstraction des enfants et des non résidents, 18,529 personnes aisées, des classes supérieures ou moyennes et 31,325 personnnes de la classe des salariés, ou indigents.

Le *Wegwijzer*, ou livre d'adresses de Gand, dont la publication a commencé en 1770, nommait, en 1787, environ 5,000 personnes, dont :

454	appartenant à l'administration centrale, à la magistrature et au barreau (220) (2) ;
1,787	apppartenant au clergé et aux couvents ;
639	à l'administration communale ;
140	à l'art médical ;
81	à l'instruction ;
635	au commerce et à la grande industrie ;
1,050	aux corporations (maîtres).
4,786	

Le reste ne valait pas la peine d'être cité...

(1) HENNE, II, p. 296.

(2) Nous avons dit ailleurs que la chicane faisait vivre une classe nombreuse de gens de loi. Si le nombre d'avocats à Gand était de 220, ce nombre atteignait 370 à Bruxelles (*Voyageur dans les Pays-Bas*, cité par BRIAVOINNE, p. 107).

Digitized by Google

Les hommes exerçant des professions libérales ou occupant une fonction se trouvaient les plus favorisés parmi les roturiers.

Les avocats étaient soumis à des règles baroques, dont le *Voyageur dans les Pays-Bas* donne quelques aperçus (1). La plus curieuse de ces règles était celle en vertu de laquelle ils étaient payés par heure : 20 sous dans le Brabant. Ce qui faisait par journée de 12 heures, 36 livres de France.

Les médecins étaient également taxés à 12 sous ou 1 escalin par visite (2).

Quant à la valeur pécuniaire des fonctions, prenons, à titre d'exemple, la charge de membre du conseil de Brabant, qui valait de 6,000 à 7,000 florins par an (3) : on l'achetait pour 4,778 florins. La place de greffier au conseil de Flandre se vendait 60,000 florins et plus (4).

Quant aux patrons d'industrie et aux commerçants si, comme nous l'avons dit, on en trouvait qui mouraient dans le dénuement, d'autres — et c'étaient surtout ceux qui exerçaient les professions alimentaires (5) — avaient quelque bien, consistant, le plus souvent, en l'immeuble qu'ils habitaient. Il faut ajouter que cet immeuble était généralement grevé d'hypothèques.

Au-dessous de la classe des notables ou des bourgeois aisés, possédant des biens-fonds, des valeurs mobilières ou jouissant de traitements ou de revenus, il y avait la masse des salariés, il y avait les hommes de peine, voituriers, chargeurs, etc., constitués en « offices »; il y avait les hommes des métiers manuels que le régime corporatif distinguait en apprentis, en ouvriers; il y avait la domesticité; il y avait les mendiants.

Nous avons déjà rencontré les monopoles de brouetteurs, chargeurs, peseurs, etc., conférés par les administrations, à

(1) T. I, p. 190; IV, p. 120, 398.
(2) *Le voyageur dans les Pays-Bas*, t. I, p. 202.
(3) GÉRARD, *Rapedius De Berg*, II, p. 236 et 477.
(4) FAIPOULT, *Mémoire statistique*, p. 41.
(5) Constatation faite dans les registres aux états de biens de Gand.

Digitized by Google

prix d'argent. Les besoins financiers — et aussi des besoins de bonne police — avaient fait des titulaires de ces emplois de vrais fonctionnaires.

La situation des ouvriers industriels proprement dits était restée à la fin du XVIIIe siècle ce qu'elle était au XIVe. C'était, après les mendiants, la classe la plus infime de la population. Elle était à la merci des règlements de corporations, des patrons et de l'autorité.

Au nombre des règlements d'administration publique concernant les ouvriers, nous signalons l'ordonnance du 9 mars 1756 (1) qui permit aux maçons et aux charpentiers de Gand de prendre leurs ouvriers aussi bien parmi les étrangers à la ville que parmi les indigènes; parce que « l'expérience journalière a fait constater que les ouvriers indigènes, comptant sur la défense d'employer des ouvriers étrangers, gâchent le travail par leur lenteur et leur paresse, et parfois l'abandonnent pendant des journées ».

Un édit du 13 juillet 1775 (2) permit également aux chapeliers de toutes les provinces d'employer des ouvriers nationaux ou étrangers, comme bon leur semblerait. Il ressort de cet édit que les ouvriers chapeliers avaient formé une association ou coalition sous le nom de *Francs ouvriers chapeliers*. On les avertissait que s'ils mollestaient les ouvriers étrangers ou les patrons, ils seraient punis comme « perturbateurs de l'ordre public »; mais le droit de coalition en lui-même ne semblait pas contesté.

L'édit de 1588 (3), que nous avons déjà signalé, contient des indications sur la moyenne des salaires des ouvriers des métiers manuels à cette époque. On y voit que les ouvriers maçons et charpentiers pouvaient avoir un salaire maximum de 6 stuyvers par jour (8 pour les chefs d'équipe), les apprentis, 4 stuyvers. La moyenne des salaires journaliers des ouvriers de tous métiers variait de 6 à 10 stuyvers (4).

(1) *Placards de Flandre*, VI, p. 1202.
(2) *Idem*, p. 1172.
(3) *Placards de Flandre*, III, p. 1447.
(4) Nous n'essayerons même pas d'évaluer ces salaires en monnaie moderne. Si

Digitized by Google

Des recherches que nous avons faites, dans des factures de travaux effectués pour le compte de la ville de Gand (1), nous ont permis de dresser le tableau suivant des salaires payés (en escalins de gros), par la ville, pour des ouvriers de différents métiers, pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles.

	Manouvriers, terrassiers.	Charpentiers.	Maçons.	Peintres en bâtiments.	Vitriers.
1632	"	"	0.3.4	"	"
1671	"	0.4.4	"	"	"
1674	"	{ 0.3.4 } { 0.4.0 }	"	"	"
1702	0.2.0	"	0.4.0	"	"
1715	0.2.0	"	"	0.4.4	"
1756	0.2.0	"	"	0.4.0	"
1773 . . .	0.2.0	"	"	0.4.4	"
1785	0.2.6	"	0.3.8	"	0.4.4
1793	0.2.6	0.4.4	0.4.4	0.4.0	0.3.8

Le salaire journalier était augmenté d'une somme très minime pour le « drinckebier » ou pourboire.

Ce tableau montre que, sauf de légères différences individuelles, dues peut-être à la valeur intrinsèque de l'ouvrier ou à la spécialité du travail, le salaire n'a pas varié, *nominalement* au moins, pendant tout le XVIII[e] siècle. Nous voulons dire qu'il a toujours été calculé, en monnaie de compte, à un même chiffre; mais, comme la valeur des pièces monnayées a différé, la somme d'argent effectivement touchée par le patron, à raison du travail de son ouvrier (2), a varié d'une façon correspondante.

En somme, en 1793, à Gand, le salaire moyen de 4 escalins de gros par jour valait 2 fr. 17 c. en monnaie décimale; et cela correspond au tableau que le préfet Faipoult dressa, en l'an IX, dans son rapport sur le département de l'Escaut. Il y constate que « la journée du tailleur de pierre, maçon, charpentier,

l'on veut avoir des points de comparaison, on en trouvera dans l'ouvrage du vicomte J. D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires et des denrées*.

(1) Collection *Stedewerken*.

(2) *Le voyageur dans les Pays-Bas* dit (t. II, p. 55; IV, p. 312) que le patron dans le Brabant recevait 20 sous et qu'il en payait 13, 14 ou 15 à son ouvrier.

Digitized by Google

menuisier, serrurier, etc., est de 2 fr. 36 c.; celle du manouvrier étant de 1 fr. 27 c. (1) ».

Quant aux apprentis, c'était pour les garder de la rue et de la mendicité que les patrons les employaient ; car on défendit, en 1734 (2), aux habitants de Bruxelles « de prendre à l'avenir aucun garçon apprentif étranger, à moins que *les maîtres ne leur donnent un salaire suffisant pour pouvoir subsister et se nourrir*, avec défense auxdits garçons de mendier ».

Nous avons déjà fait remarquer que tous ceux qui demandaient à pouvoir introduire de nouvelles industries dans le pays faisaient valoir que le travail industriel en commun, dans les grands ateliers, permettrait d'employer des enfants des deux sexes pour alléger les charges des établissements de bienfaisance ou pour les empêcher de se livrer à la mendicité (3).

En somme donc, selon l'opinion commune, le travail manuel, dans les usines, était considéré comme un moyen de diminuer le paupérisme (4).

Comme cela peint merveilleusement l'état social qui a précédé le nôtre!

Avant d'aborder l'étude de la misère aux temps passés, nous devrions, pour embrasser toutes les catégories sociales, nous occuper des paysans vivant en dehors des cités industrielles ou commerciales.

Nous sortirions de notre sujet si nous voulions étudier en détail quelle était leur condition. Nous rappellerons seulement que les longues années de paix de la période autrichienne

(1) *Mémoire* cité, p. 69; confer. BRIAVOINNE, *op. cit.*, p. 212.

(2) *Placards de Brabant*, V, p. 725.

(3) DE POTTER, *Petit cartulaire de Gand*, p. 379, et toutes les requêtes que nous avons consultées aux archives de Gand, n° 533/183. Il y a un industriel qui se vante de pouvoir donner du travail à des estropiés (dans une imprimerie sur coton, 1763).

(4) Quand on parlait de donner de l'instruction aux enfants pauvres, l'administration communale de Gand écrivait que « quoique *destinés à une vie mercenaire*, il peut leur arriver plusieurs occasions où il leur est très avantageux de pouvoir s'expliquer par écrit... » (Voir VANDERHAEGHEN, *Inventaire des archives religieuses de Gand*, II, p. 311).

Digitized by Google

avaient ramené une culture florissante (1), et que les flamands se livraient, en dehors des heures consacrées à la terre, à la fabrication de la toile.

Comment cette industrie s'est-elle maintenue dans les campagnes, comment a-t-elle *pu* s'y maintenir? C'est une question intéressante quand on connaît les procédés que les villes du XIVe siècle employaient pour extirper l'industrie de la draperie dans le plat pays.

Le but réel des droits d'entrée ou octrois communaux perçus aux portes des villes était la protection de l'industrie locale contre le dehors. Pourquoi la fabrication de la toile a-t-elle échappé à ces prohibitions? C'est que, sans doute, l'ouvrier urbain était absolument incapable de produire des tissus de lin au même prix que le paysan, dont le salaire était dérisoire, puisque le tissage n'était, en somme, qu'une occupation « dérobée », un passe-temps.

Ce qui prouve bien que la tolérance de l'industrie du tissage de la toile dans les campagnes était une exception, c'est que les châtellenies et les États de Flandre ont pris des mesures pour empêcher les grandes industries et les fabriques en général de s'introduire dans les campagnes : afin de ne pas détourner les agriculteurs du travail des champs.

En somme donc, le paysan était heureux; mais le paysan flamand se distinguait déjà, paraît-il, par son esprit de routine (2).

La grande activité de la machine sociale, après l'émancipation des communes, avait amené une usure plus considérable et plus rapide de ses organes. Il s'était formé un résidu inutilisable dont la présence et l'accroissement constituaient une charge et un danger permanents, l'extirpation un souci constant.

L'inégalité des conditions devint surtout grande dans les villes, où l'activité était la plus considérable. Cette inégalité

(1) *Le voyageur dans les Pays-Bas*, IV, p. 236, 244; confér. SHAW, *Essai;* FAIPOULT, *Mémoire statistique*.
(2) *Le voyageur, loc. cit.*

Digitized by Google

donna naissance aux fondations charitables pour lesquelles, dès le début de « la transformation de la société féodale » (1), on rencontra bientôt une sorte d'émulation parmi les gens riches.

Des hôpitaux furent fondés dès le XII[e] siècle (hôpital de Wittocx, hôpital de la Byloke, à Gand, hôpital fondé par Godefroid I[er], à Bruxelles [1131] (2), hôpital de Cornillon, à Liége, antérieur au XI[e] siècle (3), hôpital de Marie, à Anvers. De leur côté, les corporations de métiers les plus riches pourvurent, par des hospices spéciaux, aux infortunes de leurs membres.

Mais la population augmentait sans cesse, les paysans fuyaient dans les villes, l'activité industrielle était arrêtée par les guerres, les campagnes étaient dévastées et abandonnées, des famines atroces se déclarèrent (4). Alors la mendicité, le vagabondage, le brigandage devinrent des fléaux qui mirent la paix sociale plusieurs fois en danger ; le moindre relâchement dans le maintien de l'ordre étant immédiatement suivi de pillages.

De la mendicité accidentelle qui déprime la dignité humaine à la mendicité habituelle et professionnelle, il n'y a qu'un degré.

Dès le début du XV[e] siècle, les magistrats de Bruxelles (1422) (5) avaient pris un règlement pour défendre aux personnes de quinze à soixante ans de mendier et pour les obliger à travailler. Philippe le Bon prit, lui aussi, en 1459, une ordonnance pour diminuer la mendicité dans ses États (6), mais elle resta sans effet.

Le mal ne fit qu'empirer : « La mendicité, au commencement du XVI[e] siècle, procurait une existence plus facile et souvent plus lucrative que maint métier honnête (7). » Les

(1) VANDERMEERSCH, « De l'état de la mendicité et de la bienfaisance dans la Flandre orientale » (*Bulletin de la Commission de statistique*, V, p. 35) ; ALTMEYER, II, p. 56.

(2) VANDERMEERSCH, *op. cit.*, p. 33.

(3) IDEM., *Ibid.*

(4) HENAUX, I, p. 294.

(5) Voir, notamment, le *Bulletin de la Commission de statistique*, t. VI, p. 597.

(6) HENNE, I, p. 227.

(7) VANDERMEERSCH, *op. cit.*, p. 35.

Digitized by Google

ordonnances générales contre les vagabonds, les « ribaux », les « bélitres », les « truands », les « égyptiens » se succédèrent presque d'année en année (1506, 1509, 1515, 1527, 1530, 1532, 1556, 1592, 1595, 1599 (1)].

Dans les villes, sous l'impulsion du gouvernement et du philanthrope Vivès (2), une organisation sérieuse dans la répartition des secours parut, au XVIe siècle, une nécessité sociale. Les anciennes tables des pauvres, correspondantes aux paroisses et dirigées par le clergé, étaient absolument impuissantes pour parer aux demandes de secours. On créa donc des administrations spéciales, réglementées par les autorités civiles.

La « chambre des pauvres » fut établie à Gand en 1534 (3). La « suprême charité », organisée à Bruxelles, en 1448, fut reconstituée sur de nouvelles bases en 1539 (4).

La mendicité était, désormais, érigée en un droit pour ceux qui étaient porteurs d'une médaille délivrée suivant certaines règles (5).

La question du domicile de secours était agitée et résolue en des sens divers depuis que les mendiants de profession avaient appris à connaître les villes ou villages dont les administrations charitables avaient le plus de revenus à distribuer. On prit, tour à tour, le lieu de naissance, le lieu de résidence (6).

Les guerres du XVIIe siècle n'améliorèrent pas la situation et les édits contre les vagabonds continuèrent à se succéder à de courts intervalles, tant dans nos provinces que dans la principauté de Liége. Le nombre des mendiants, en Flandre, à l'époque des guerres de Louis XIV, allait à un sur treize habitants (7).

(1) *Placards de Flandre*, I, p. 1 et suiv.; II, p. 138, et *Inventaire des chartes de Gand*, nos 837 et 1480; *Placards de Brabant*, *passim* et V, p. 718. Des mesures spéciales et d'exception furent prises pour assurer la police des grands chemins et de la campagne; il y eut des corps de police particuliers commandés par des prévôts (drossard dans le Brabant).

(2) ALTMEYER, II, p. 56; VANDERMEERSCH, *op. cit.*, p. 35.

(3) VANDERMEERSCH, *op cit.*, p. 38.

(4) HENNE, I, p. 350.

(5) Voir aussi l'ordonnance du 14 septembre 1713 au pays de Liége.

(6) VANDERMEERSCH, p. 45 et suiv.

(7) BRIAVOINNE, p. 58.

Digitized by Google

Il n'y eut pas de détente, même au XVIII[e] siècle, au contraire ; à Gand, en 1750 (1), on expulse tous les mendiants qui n'ont pas la marque.

A Bruxelles, le *Voyageur dans les Pays-Bas* parle de 11,200 personnes secourues par la charité ; à Anvers : 12,000 (2). M. Vandermeersch (3) donne également le chiffre de 12,000 indigents à Gand, sur une population de 50,000 habitants. A Liége, il y en avait de 8,000 à 10,000.

C'était donc, à peu près partout, le cinquième de la population qui vivait, entièrement ou partiellement, de la charité publique.

Un fait qui caractérise bien la dépression morale que le régime de la mendicité officielle occasionnait, c'est ce que raconte l'abbé de Feller, dans son *Traité de la mendicité* (4), au sujet des distributions manuelles à Gand, sous Marie-Thérèse : « Aujourd'hui, à Gand, on distribue dans telle paroisse du pain, dans telle autre de la viande, du drap, des chemises, des souliers ou de l'argent ; ajoutez-y les aumônes abondantes d'une ville vaste et opulente, qui se font aux portes des églises et dans les rues, cela est considérable ; l'ouvrier le plus laborieux et le plus excellent est bien loin de gagner autant. Il y a tel mendiant qui ne donnerait pas sa journée pour vingt escalins ; ne croyez pas que j'exagère, il y en a beaucoup qui gagnent bien au delà. Voici, à ce propos, un fait qui vient d'arriver, il y a peu de temps : une mendiante d'une ville du Hainaut, où la défense de mendier venait d'être publiée et en même temps observée exactement, passa à Gand pour y continuer sa profession : elle n'y était arrivée que d'un jour, qu'elle écrivit à une de ses amies pour lui faire part de sa

(1) *Placards de Flandre*, V, p. 1071.

(2) T. I, p. 250 ; III, p. 30 ; MM. HENNE et WAUTERS (II, p. 296) parlent de 1,794 mendiants seulement en 1783 ; mais il s'agit probablement seulement des mendiants patentés ; tandis que le chiffre de 11,200 représenterait les individus secourus.

(3) Ouv. cité, p. 50, 51, 71 ; en 1545, à Gand, 6,000 à 7,000 personnes participèrent à une distribution d'aumônes ordonnée par Charles-Quint (archives, reg. *B*, f° 146).

(4) Cité par VANDERMEERSCH, p. 197.

Digitized by Google

bonne fortune en lui mandant qu'elle avait déjà ramassé treize escalins; elle ajoute : Dieu veuille que cela continue. Vous comprenez assez que pareil avis doit engager d'autres à prendre la même route. Or, si une mendiante étrangère, qui ne connaît point encore le rôle des aumônes et des distributions, gagne autant, que ne doivent pas y gagner les autres? »

On conçoit, dans ces conditions, combien peu on devait honorer le travail manuel qui rapportait moins que la mendicité.

Les autorités cherchèrent alors le remède au mal dans l'*obligation* du travail (1). A Bruxelles, une ordonnance du 12 janvier 1734 (2) prescrivit la création d'un « hôpital de charité pour loger, nourrir entretenir et faire travailler les mendiants à des ouvrages dont ils pourraient être capables » ; elle défendit de « donner l'aumône dans les rues et églises ».

L'idée du travail obligatoire fut aussi mise en avant à Liége (ordonnances des 20 janvier 1685 et 15 avril 1727), où l'on avait projeté de créer un hôpital pour y renfermer « par contrainte ou volontairement » les mendiants, et pour les obliger à s'employer aux ouvrages, manufactures et autres travaux, selon leur pouvoir. Mais cet hôpital était encore à ériger en 1773 (3). Or, la principauté souffrait peut-être plus que le reste des Pays-Bas de l'accumulation des biens et des richesses dans les mains du clergé séculier et régulier (4).

Un édit de Marie-Thérèse, du 14 décembre 1765 (5), ordonna l'expulsion des Pays-Bas des mendiants qui ne voulaient pas travailler et prévoyait même le cas où ils se réuniraient en bandes.

Une heureuse réforme, née en Suisse, et appliquée bientôt

(1) Cette idée du travail obligatoire pour les mendiants de profession n'était pas neuve. M Levasseur parle d'un atelier de travail érigé à Reims en 1454 (*Les ouvriers en France*, I, p. 574).

(2) *Placards de Brabant*, V, p. 722.

(3) HENAUX, II, p. 546.

(4) IDEM, II, p. 548.

(5) *Placards de Flandre*, VI, p. 1676.

Digitized by Google

à Gand (1777) (1) et ailleurs, fut l'organisation de la distribution des secours à domicile.

Les États de Flandre, sur l'initiative du vicomte Vilain XIIII, avaient, d'autre part, commencé, en 1772, la construction de la maison de correction de Gand qui devait servir à « *moraliser* les pauvres par le travail » (2). Comme c'était cette idée de la réhabilitation des malheureux par le travail qui, comme nous l'avons vu, était un stimulant pour la protection, par les autorités, des nouvelles industries; c'était elle, aussi, qui avait fait introduire le travail manuel dans la prison de Gand. Mais il paraît que Joseph II n'approuva pas cette initiative des États de Flandre et qu'on supprima les ateliers (3).

Un mot, pour terminer, au sujet des établissements qui, sans avoir la charité pour but, offraient néanmoins des ressources aux personnes momentanément dans la gêne.

Les lombards (tables de prêt), qui, depuis les origines, avaient été confondus avec les changeurs, furent supprimés par l'édit de 1510 (4); mais l'utilité, la nécessité d'établissements de crédit pour le commerce fit, bientôt, rapporter cet édit et, dès 1538, de nouvelles tables de prêt furent autorisées (5). Albert et Isabelle durent, malgré l'horreur que leur inspirait le prêt à intérêt (6), continuer à les tolérer; mais, à l'instigation de Cobergher, ils établirent, à côté des tables de prêt dirigées par des particuliers, des établissements publics de prêt gratuit ou presque gratuit qu'on appela monts-de-piété. Celui de Bruxelles s'ouvrit en 1615, celui de Gand en 1620, de même que celui d'Anvers. Celui de Liége fut établi en 1621 (7).

V. — *Les mœurs.*

Nous n'entreprendrons pas de décrire la manière de vivre

(1) VANDERMEERSCH, p. 52.
(2) VANDERMEERSCH, p. 52, 114.
(3) *Le voyageur dans les Pays-Bas*, IV, p. 431.
(4) *Placards de Flandre*, I, p. 529.
(5) *Inventaire des chartes de Gand*, nos 936, 1090.
(6) *Placards*, II, p. 464; voir plus haut.
(7) ARNOULD, « Monts de piété en Belgique » (*Bulletin de la Commission centrale de statistique*, t. III, p. 158, 159; BRIAVOINNE, I, p. 69.

Digitized by Google

des différentes classes de la société que nous venons d'énumérer.

Force nous est de nous en tenir aux généralités les plus caractéristiques concernant, principalement, la classe moyenne des bourgeois artisans.

Leurs besoins de délassement n'allaient pas au delà de la fréquentation des chambres de rhétorique et des gildes militaires, dont nous avons expliqué l'origine, et aussi des cabarets, où il passaient leurs heures de loisir à écouter des ménestrels populaires, à jouer ou à boire.

Tous, riches et pauvres, se ruaient aux spectacles des cortèges, des cérémonies et des fêtes publiques, pour lesquelles les autorités ne comptaient pas l'argent dépensé (1).

Nous avons déjà résumé ailleurs l'évolution du théâtre, parce qu'elle touche directement au développement intellectuel.

Quant aux confréries, serments ou gildes, elles devinrent des associations d'agrément, dès que l'ère des expéditions militaires communales fut passée. On s'y exerçait au maniement des armes, on s'y disputait paisiblement des prix d'adresse. Les autorités, et les souverains mêmes, flattaient les amours-propres et les vanités des petites gens en assistant à ces joûtes et en se faisant octroyer des prix.

D'autre part, il n'y avait point de cortège, point de processions où les membres des gildes et serments ne parussent en grand uniforme, exhibant leur allure martiale sous l'envolée des étendards.

Chacune de ces sociétés avait un local, avec des jardins ; et ceux-ci, quand les exercices avaient pris fin, étaient abandonnés aux familles et aux enfants qui s'y livraient à leurs ébats, sous les grands arbres.

(1) Nous avons été, depuis le moyen âge, une nation à instinct décoratif et passionnée pour les exhibitions de la rue (voir les nombreux tableaux qui se trouvent dans nos musées et les descriptions somptueuses de cortèges qui se trouvent dans nos *chroniques*). Si nous avons aussi été les maîtres de la mode au XVe siècle, au point de vue du costume, depuis le XVIIIe, au contraire, nous sommes devenus les tributaires de Paris (HYMANS, *Patria Belgica*, III, p. 766; BRIAVOINNE, *Mémoire*, p. 64).

Digitized by Google

Ces associations d'agrément ont traversé les siècles, comme les corporations, parce qu'elles répondaient à un besoin de délassement et de distraction en même temps qu'aux instincts belliqueux et aux vanités des petits bourgeois. Mais leur histoire n'a pas manqué d'incidents curieux.

Elles ont, comme toutes les associations humaines, eu des périodes de prospérité, des moments de crise, et subi des scissions. En 1423, les confréries de Saint-Georges et de Saint-Sébastien, de Gand, étaient à la veille de la ruine : les échevins les sauvèrent par des subsides (1). En 1606, dans le même but, on obligea tous ceux qui occupaient un office de la ville à devenir membre de l'une des trois confréries (2). En 1703, on les supprima ; en 1706, on les rétablit.

A Bruxelles, les membres des serments ont le privilège de la garde de l'hôtel de ville, pour laquelle ils doivent fournir des postes ; d'autre part, ceux qui sont membres des serments peuvent, moyennant finance, se faire exempter du service ordinaire de la garde bourgeoise.

Plusieurs fois, les serments font de l'opposition armée au pouvoir. Aussi le gouverneur, marquis de Prié, proposait-il, dans une dépêche, de « retirer les armes à la bourgeoisie », en supprimant les serments (3). Ce fut pour n'avoir pas écouté ou osé réaliser ce conseil, que le gouvernement autrichien rencontra dans les serments et les confréries la force armée qui fit réussir la révolution brabançonne.

Il n'est pas nécessaire de prouver longuement que nos ancêtres n'ont jamais manqué de cabarets et qu'ils ont toujours justifié leur renom de grands buveurs.

Les dépenses pour boissons et vins d'honneur ou de circonstance étaient un poste permanent dans les comptes des

(1) *Inventaire des chartes de Gand*, nos 534, 539.

(2) *Idem*, no 1603.

(3) Voir pour plus de détails sur les confréries et serments : WAUTERS, « Serments de Bruxelles », dans la *Belgique communale*, t. II ; HENNE et WAUTERS, MERTENS et TORFS ; PROSPER CLAEYS, *Pages d'histoire locale*, I, p. 152 ; II, p. 91 ; *Annales de la Société des beaux-arts et de littérature de Gand* ; GENS, *Histoire d'Anvers*.

Digitized by Google

administrations publiques, et il n'y avait échevin qui ne procédât à un acte quelconque de son ministère sans qu'il n'y eût une beuverie, portée en compte à l'administration. Les règlements successifs que l'on fit pour améliorer le régime communal dans toutes nos villes tendirent toujours à restreindre ces dépenses.

Le pourboire entre particuliers, d'employeur à employé, était de règle, de même que les gratifications, de supérieur à inférieur, et le salaire des ouvriers s'augmentait, comme nous l'avons vu, d'une indemnité pour « drinckebier ».

Les ordonnances qui prescrivaient l'observation du dimanche défendaient d'ouvrir les cabarets avant la fin de la grand messe (1).

Il faut lire comment l'auteur du *Voyageur dans les Pays-Bas* (1782) réprouve « les insipides amusements qu'on goutte dans un cabaret » ; mais il est forcé de constater que l'habitude de se rendre « tous les jours, sans en être convenus, à 5 ou 6 heures du soir, dans un cabaret » est générale; mais à Anvers, plus qu'à Bruxelles et plus qu'à Gand (2).

Un édit du 6 mai 1775 défendit aux officiers de justice de tenir cabaret et de brasser la bière (3)!

On se livrait au jeu, éperdûment, dans tous les milieux de la société, et les édits qui se proposaient de porter un remède à cette situation ne se comptent pas (4).

On vit, d'ailleurs, la principauté ecclésiastique de Liége donner l'exemple de la protection accordée aux jeux de hasard (5), quand il s'agit d'attirer et de retenir chez elle les désœuvrés du monde entier qui venaient à Spa sous le prétexte d'y faire des cures de santé à ses eaux minérales.

La roulette fut interdite dans les Pays-Bas autrichiens en 1738; un autre édit de 1745 défendit de jouer aux jeux de

(1) *Placards de Flandre*, III, p. 10.
(2) T. I, p. 156; III, p. 178; V, p. 12.
(3) *Placards de Flandre*, VI, p. 1182.
(4) *Placards de Flandre*, VI, p. 1754 (a° 1786, le dernier du gouvernement autrichien).
(5) Ordonnance du 1er octobre 1762.

Digitized by Google

hasard, en ajoutant qu'il ne pouvait résulter du jeu « aucune obligation ni juridique ni au point d'honneur » (1).

Une des formes de la passion du jeu que les autorités publiques favorisèrent cependant parce qu'elles en tiraient profit, ce furent les loteries. Il y avait, outre les loteries officielles dont nous avons déjà parlé, des loteries particulières concédées par octroi (2). On faisait de la protection sous ce rapport aussi, en interdisant l'introduction dans nos provinces des billets de loteries étrangères (3).

En dehors des fêtes religieuses, dont l'observance était imposée par le gouvernement, les cérémonies et les fêtes laïques n'ont jamais manqué. Et la bibliographie de ces festivités et kermesses est volumineuse. Les misérables oubliaient leur détresse pour jouir de ces plaisirs publics.

Nous ne signalerons qu'un fait qui peut fixer le caractère de ces fêtes : ce sont les distributions habituelles de monnaie au peuple. Lors de l'inauguration d'Albert et d'Isabelle à Gand (1600), on jeta de l'argent à la multitude. Un chroniqueur raconte la scène en ces termes (4) [traduction] : « On se battit, au point que l'on ne s'entendait plus, à cause du bruit, des cris, des clameurs de ceux qui étaient foulés aux pieds. Deux enfants furent étouffés, d'autres grièvement blessés. » Et le chroniqueur continue : « Cette bonne œuvre étant terminée... »

Est-ce assez caractéristique de l'état des esprits?

L'ordonnance du 11 février 1786, qui unifiait les kermesses dans le but de les moraliser, fut l'objet d'une impopularité générale et ne fut guère observée (5).

Les fêtes et les bamboches privées étaient encore des sources de désordre public. Les mariages, surtout, étaient des occa-

(1) *Placards de Brabant*, VII, p. 562; VIII, p. 79. Ce point d'honneur qui fit persister, à travers les siècles, les combats singuliers, sous le nom de duels, fut l'objet de multiples ordonnances prohibitives, mais vaines (*Placards de Brabant*, III, p. 282; V, p. 11; *Placards de Flandre*, II, p. 704).

(2) De Potter, *Petit cartulaire*, p. 152, 159.

(3) Ordonnance de la principauté de Liége du 29 septembre 1743.

(4) *Belgisch Museum*, VIII, p. 414 et suiv.

(5) *Placards de Flandre*, VI, p. 1759.

Digitized by Google

sions de charivaris, de banquets, au point que des ordonnances durent établir des restrictions (1).

L'institution du carnaval avait traversé les siècles sans perdre son caractère de licence. Les autorités se bornaient à défendre, de temps en temps, ces festivités ou tout au moins les mascarades, en se fondant sur des considérations de tranquillité ou d'ordre public (2).

Des édits (1687, 1714) défendirent aux jeunes filles de se rendre, le dimanche, dans les environs des cabarets où se trouvaient les jeunes gens (3). L'évêque de Liége, lui aussi, prit, en 1685, une ordonnance pour corriger les « mœurs dépravées régnant dans son troupeau ».

Aucune époque, d'ailleurs, n'est exempte d'immoralité. Pendant la période bourguignonne déjà, les mœurs générales étaient au niveau de celles des princes (4). Les concussions des magistrats (5), ainsi que nous l'avons déjà montré, étaient fréquentes, comme les viols et les rapts, contre lesquels une ordonnance de 1438 déjà avait sévi (6).

Le *Voyageur dans les Pays-Bas* constate qu'à Bruxelles il n'y a pas de lieux de débauche publics, mais qu'il n'y manque pas de femmes publiques. Le nombre des « femmes entretenues est assez grand... et leur vie est celle d'une femme mariée (7). » A Anvers et à Gand, il y a un peu plus de tenue (8); à Gand, « on tolère les femmes publiques quand elles n'occasionnent pas de désordre; c'est un mal nécessaire qui en cause peut-être moins que si l'on voulait user d'une trop grande sévérité ».

En fait, dans les grandes villes, des quartiers spéciaux étaient affectés aux maisons de prostitution (9).

(1) *Placards de Brabant*, V, p. 14; ordonnances de Liége, *passim*.
(2) *Placards de Brabant*, VI (1719), p. 214, et ordonnances de Liége, *passim*.
(3) *Placards de Flandre*, IV, p. 1320; *Placards de Brabant*, V, p. 11.
(4) HENNE, I, p. 228; P FRÉDERICQ, ouv. cité, *passim*.
(5) Voir plus haut ce qui concerne les échevins de Gand; confér. HENNE, II, p. 76 pour les magistrats de Bruxelles.
(6) DE POTTER, *Petit cartulaire*, I, p. 66.
(7) T. I, p. 125.
(8) T. III, p. 81; V, p. 12.
(9) Voir les *Voorgeboden* pour Gand, et le règlement de 1386 à Liége, dit « paix de Waroux ». Ce dernier est encore rappelé dans une ordonnance de police de 1801.

Digitized by Google

Quant aux naissances illégitimes, les recherches dans les registres paroissiaux des baptêmes peuvent en donner le nombre. Nous avons trouvé pour Gand, en l'année 1787, 111 naissances illégitimes sur 1,820; ce qui donne la proportion de 6 p. c. environ. Ce chiffre est, il faut le reconnaître, inférieur à la moyenne actuelle de la Belgique : il n'est même que la moitié du chiffre actuel de Gand (en 1890 : 536 : 4,578 = 11.5 p c.).

De l'immoralité à la criminalité, il n'y a qu'un degré. Sans que nous devions nous appesantir sur les pillages [1], qui n'étaient, en somme, que la conséquence d'un état de guerre presque permanent, d'un système de protection douanière désastreux et de la difficulté des transports, on croira aisément que les bandes de vagabonds, de meurt-de-faim qui infestaient le pays ne se gênaient point pour commettre des vols et des crimes. Vilain XIIII, dans son exposé des motifs pour l'érection de la maison de correction de Gand, disait, en 1771, que sur 64,681 indigents que comptait le plat pays de Flandre, la moitié environ se composait de vagabonds, de fainéants, de voleurs [2].

(*La fin prochainement.*) MAURICE HEINS.

(1) Voir entre autres HENNE, II, p. 209; *Placards de Flandre*, V, p. 820.

(2) Cité par VANDERMEERSCH, *op. cit.*, p. 255. Quant à faire une statistique judiciaire de l'ancien régime, nous avouons, après l'avoir tenté, que c'est une œuvre impossible. C'est à peine si, pour une localité déterminée, on peut connaître tous les tribunaux qui siégeaient dans les matières féodales, religieuses, civiles et criminelles !

Digitized by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

III

Vienne.

Nous voulons commencer de suite une visite en règle de la capitale de l'Autriche. Et comme il est nécessaire de procéder avec ordre dans une entreprise de l'espèce, suivons docilement un guide sûr qui a consciencieusement parcouru toutes les rues, examiné tous les monuments et en a donné le signalement à notre intention dans un gros volume vêtu de toile rouge; suivons, puisqu'il s'offre à nous conduire, M. Baedeker, tout crispant qu'il soit parfois à force de nous bourrer de renseignements et surtout de chiffres qu'on ne lui demande pas. Ce sera tout au moins pour nous un prétexte à promenades à travers tous les quartiers de la ville et tous les genres de publics, avec la certitude de n'omettre aucune des « curiosités » consacrées, et l'espoir d'en découvrir quelques autres plus cachées et moins banales.

Nous partons du Ring ou Ringstrasse, où nous sommes logés; le Ring, « l'Anneau », ce nom désigne, comme on sait, la série de boulevards démesurément larges bordés de constructions grandioses, de parcs, de jardins publics, qui entourent la vieille ville en hémicycle et même sur trois quarts de cercle

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1895.

Digitized by Google

pour aboutir de part et d'autre au Canal du Danube (Donau Kanal). A l'extérieur de cet « anneau » sont les faubourgs d'autrefois, de construction postérieure au siège de Vienne et plus régulièrement bâtis que la ville primitive ou Cité; là se voient des rues larges et droites. Mais les principaux monuments de Vienne sont dans la Cité; en outre, celle-ci est restée le quartier de l'aristocratie et de la société riche, à l'opposé de ce qui a lieu à Paris, à Londres et dans les autres grandes villes, où la classe aisée habite les nouveaux quartiers.

Les boulevards de Vienne ont été des « boulevards » proprement dits, comme les boulevards intérieurs de Paris, prototypes du genre, qui avaient remplacé sous Louis XIV les véritables *boulevards* de l'enceinte fortifiée, transformée alors en promenades. Les vieux remparts, fossés et glacis qui, à partir de 1858, je crois, furent rasés, sauf deux *Thore* (portes), pour devenir le *Ring*, remontaient au temps des Croisades. Mais ce n'était pas la seule enceinte fortifiée que Vienne eut à opposer aux envahisseurs : une enceinte extérieure avait été élevée, il y aura tantôt deux siècles, pour résister aux Hongrois de Rakoczy; et les Français trouvèrent devant eux cette double enceinte quand ils eurent à occuper Vienne en 1809, avant Essling et Wagram.

De ces fortifications extérieures, simple mur avec fossé, l'on voit des traces en venant de la gare, à l'entrée de la longue rue de Mariahilf, non loin de la statue de Joseph Haydn. Mais elles seront bientôt entièrement disparues; après avoir servi autrefois à préserver la ville contre l'introduction de la peste, elles avaient été conservées jusque récemment comme mur d'octroi : c'étaient les *Linien*, c'est-à-dire les *Lignes;* et le nom est resté à la douzaine et demie de portes ou barrières de l'ancienne enceinte : *Mariahilfer Linie*, *Schönbrunner Linie*, etc. Sur leur emplacement s'établit la Gürtelstrasse ou Gürtel (ceinture), qui correspond aux boulevards extérieurs de Paris comme la Ringstrasse ou Ring (anneau) correspond aux Grands Boulevards. Si la Gürtelstrasse est moins large que les boulevards extérieurs de Paris, en revanche la Ringstrasse a une largeur presque double de celle des Grands

Digitized by Google

Boulevards, avec à peu près leur longueur dans la partie rive droite, ainsi qu'il est facile de le constater sur le plan de la ville. Le *Ring* et le *Gürtel* correspondent aux boulevards « intérieurs » et aux boulevards « extérieurs » de Paris; mais il faudra encore du temps à Vienne avant de fournir des correspondants aux « nouveaux boulevards » et aux « boulevards de ceinture » de la capitale française.

Là-dessus, marchons à la découverte de la ville. C'est à la vieille ville ou ville intérieure, *innere Stadt*, que nous allons d'abord nous appliquer. Le tronçon du Ring d'où nous partons est le Ring de Carinthie, *Kärnthner Ring*, et nous voici enfilant, près de l'Opéra, la très animée rue de Carinthie, *Kärnthner Strasse*, qui va nous mener au pied de la vieille et fameuse cathédrale de Saint-Étienne, *Stephanskirche*. Immédiatement nous nous livrons à une inspection générale du monument, l'un des plus beaux échantillons de l'architecture gothique en Allemagne, et à vrai dire le seul édifice ancien un peu considérable en soi que nous aurons à visiter à Vienne.

Les formes romanes et les nombreuses sculptures de même époque qui subsistent à la façade frappent d'abord; elles témoignent d'une manière certaine de l'utilisation dans la construction, commencée au XIV^e siècle, de parties d'une église antérieure de plusieurs siècles. Une seule tour est complète; la seconde est restée inachevée. Tournons autour du temple, avant d'y entrer, pour examiner une à une les portes et les porches, les pierres tumulaires entourant l'église, les bas-reliefs qui ornent le chœur à l'extérieur, et aussi la chaire historique, modeste tribune, d'où un fameux moine franciscain, saint Jean de Capistran, prêcha la croisade contre les Turcs. Saint-Étienne est l'une des églises ogivales les plus délicatement ouvragées. Partout nous admirons ces guipures de pierre qu'on n'a point blanchies et auxquelles le temps a donné de merveilleux reliefs!

Entrons. L'église est bâtie en croix latine, avec trois courtes branches d'égale longueur; les trois nefs semblent à peu près égales en hauteur et largeur; le transept n'a pas de

Digitized by Google

collatéraux. Nos yeux s'émerveillent de la richesse des voûtes supportées par de gros piliers tout chargés de statues. Nous trouvons, dans une chapelle près du grand portail, le tombeau du prince Eugène, l'illustre vainqueur de Zentha, de Chiari, d'Audenarde, de Malplaquet, de Peterwaradein et de Belgrade; puis, dans l'un des chœurs, un curieux retable et un superbe sarcophage d'empereur en marbre rouge et blanc, ouvrage du commencement du XVI[e] siècle, orné d'écussons, de scènes bibliques en ronde-bosse et d'animaux de toute espèce.

Un grand nombre de fidèles sont en prières dans les nefs et les chœurs. Et chaque fois que nous sommes entré à Saint-Étienne, nous y avons constaté le même empressement du public; tous les jours de la semaine, l'office qu'on célèbre à midi est très suivi. Comme partout en Allemagne, la foule accompagne à mi-voix les orgues du chœur. Du fond de la sombre cathédrale illuminée de vitraux ensoleillés, ces choraux lointains murmurés avec douceur sont d'un effet indicible, pour qui survient directement de la rue; les ondes sonores se propagent de travée en travée; elles semblent se traîner le long des voûtes et recueillir en route les échos répercutés des profondeurs du temple, infiniment amortis par les nombreuses colonnes. L'office achevé, ce sont d'interminables chapelets que l'assistance récite à haute voix. Des cierges apportés par les fidèles brûlent devant les autels, et les femmes agenouillées sur les dalles du temple vont, avant de quitter, toucher des mains et des lèvres le grillage qui protège les madones, avec de longs signes de croix. Démonstrations de piété d'un caractère tout méridional, qui ne laissent pas de surprendre quelque peu l'homme du Nord.

La vieille église occupe la plus grande partie d'une large place, la place Saint-Étienne, ou plutôt la place Étienne (car le *Heilige* s'omet toujours ici). En continuant notre marche vers le nord par la rue de la Tour Rouge, *Rothenthurmstrasse*, une des artères les plus animées de la Cité, nous aboutirions au Danube, ou du moins au Canal viennois du Danube, *Wiener Donau Kanal*. Cette rue est engageante; deux constructions

Digitized by Google

marquantes en bordent déjà l'entrée : d'une part, le palais archiépiscopal, et, de l'autre, une superbe maison neuve dans le style de la renaissance italienne, une maison de commerce, apparemment, sur laquelle je lis le nom d'une firme réputée : *Gebrüder Thonet*. Mais pour l'instant, à deux pas d'ici, nous avons des choses autrement intéressantes à voir : le fameux *Graben* d'abord, cette rue courte mais large, qui possède les plus riches magasins de la ville. Ne vous attendez pas toutefois aux brillants étalages de Paris ou de Londres, vous trouveriez Vienne maigre sous ce rapport, un peu ville de province même; et cette impression, vous l'éprouverez particulièrement le soir, car toutes les vitrines s'éteignent et les volets se ferment dès huit heures, plongeant les rues dans une demi-obscurité qui nuit considérablement à leur gaieté. Au Graben, nous trouvons de belles constructions toutes récentes et, au milieu de la rue, le monument qui se dresse sur la place principale de toute localité d'Autriche-Hongrie, une colonne de la Trinité, *Dreifaltigkeitssæule;* celle-ci, érigée par un empereur après une peste, il y a deux siècles, est signée de Fischer d'Erlach, le grand artiste du commencement du siècle dernier qui avait étudié à Rome sous le Bernin. Il est l'auteur également du beau dôme de Saint-Pierre, l'église toute voisine.

Le Graben est depuis très longtemps le centre de la Cité, mais, dans l'origine, il marqua la limite de Vienne : ce fut primitivement un *fossé*, — son nom l'indique, — et ce fossé longeait le mur d'enceinte au XIIe siècle, époque où la ville était entièrement située au nord du Graben actuel. En ce temps-là, il marquait aussi l'extrémité de la Forêt de Vienne, ainsi que l'indique ce tronc d'arbre échappé à la destruction, ce « bois ferré », *Stock im Eisen*, qu'on conserve soigneusement comme un arbre sacré, cerclé et cadenassé depuis l'an 1575 (si l'on en juge par le millésime du cadenas). Ce tronc de mélèze est planté d'autant de clous qu'on a pu en mettre; suivant la légende, tout compagnon serrurier, à son arrivée à Vienne, devait ficher un clou dans l'arbre.

Cette épave demeurée de l'ancienne Forêt de Vienne et

Digitized by Google

qui témoigne de l'antique adoration des arbres, ce fossé dont le Graben, premier « boulevard », a pris la place, nous reportent à près de mille ans en arrière, à l'époque où l'Occident s'efforçait de repousser les invasions des Hongrois (x^{e} siècle) et où Vienne joua sérieusement le rôle de place forte. Mais la ville est, en vérité, bien plus ancienne; sa fondation remonte à l'époque la plus reculée : des peuplades wendes y avaient déjà établi une bourgade quand l'empereur Auguste fit la conquête de la Pannonie. Au moyen âge, l'ancienne forteresse de Vindobona, que les Romains avaient occupée d'abord par une légion, puis, vers la fin de l'empire, par une escadre de leur flottille du Danube et qui avait vu mourir Marc Aurèle, l'ancien municipe où avait siégé le pouvoir civil et militaire, mais dont les Huns avaient arrêté l'expansion au IV^{e} siècle, fut donné par Charlemagne en fief à une famille de comtes francs. Ce n'est pas de là encore que date le vrai développement de Vienne; il ne devait commencer que trois ou quatre siècles plus tard, après que la ville devint, avec Henri Jasomirgott, résidence des ducs d'Autriche. Les croisades eurent naturellement une grande influence sur ses agrandissements successifs : bientôt, en effet, fut tracée l'enceinte qui occupait l'emplacement du Ring actuel. En somme, Vienne avait déjà pris du développement quand elle devint définitivement la résidence des Habsbourg, après la défaite, en 1276, d'Ottocar, roi de Bohême, par l'empereur Rodolphe; on sait que celui-ci donna à son fils Albert de Habsbourg l'Autriche avec ses dépendances : la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Pendant tout le moyen âge, Vienne fut, du côté de l'orient, le boulevard avancé de l'Allemagne et de toute l'Europe occidentale. Les Turcs lui firent courir les plus grands dangers : c'était le principal camp de la chrétienté contre les musulmans. Les deux sièges dont Vienne sortit triomphante, grâce aux armées de secours de Charles-Quint, puis de Jean Sobieski, en 1529 et 1683, sont au nombre des grands événements de l'Europe.

Mais nous voici à l'extrémité de Graben, d'où part le Marché-au-Charbon, *Kohlmarkt*, pour aboutir au château impérial.

Digitized by Google

Le Kohlmarkt forme avec le Graben la partie la plus commerçante de Vienne : extrême y est l'animation aux heures de sortie des ateliers et incomparable le défilé de types intéressants, parmi lesquels ne font pas défaut les jolis minois. Ces sveltes jeunes filles, aux yeux tendres et profonds, qui traversent rapidement les rues pour regagner le logis, attirent l'attention de l'étranger; modistes, couturières, ravaudeuses, piqueuses de bottines, blanchisseuses, toutes sont finement vêtues : taille qui dessine de gracieux contours, corsage plein de promesses, jupe juste assez longue pour laisser entrevoir la forme des bottines et deviner la couleur des bas.

Au Kohlmarkt, si vous voulez voir autre chose que des « trottins », ne manquez pas d'aller souvent passer une heure, vers la fin de l'après-midi, à la confiserie Demel, la plus élégante de ces confiseries qui semblent former une spécialité de Vienne. Il y fait très amusant à l'heure du goûter, heure où foule de belles dames s'y donnent rendez-vous avec de beaux messieurs. A Vienne, sans contredit, les femmes de la haute société sont charmantes, et il en est même beaucoup qui atteignent à la beauté; il semble bien, au surplus, qu'elles sont habituées à être fort recherchées et adulées, et qu'elles ne chassent pas précisément à coups de bâton les jeunes hommes qui leur font la cour, ni même les courtisans d'âge mûr ou les vieux céladons qui jouent l'empressement auprès d'elles. Un abîme les sépare des dames de Berlin, d'abord par le goût des toilettes, la tenue, le ton général, qui sont à l'abri de toute critique. On a reproche aux Viennoises d'avoir la taille trop fine; c'est sans doute le souci de se distinguer des Orientales qui explique chez elles la passion du corselet de guêpe. Pour le reste, pourtant, on s'aperçoit que Vienne est au seuil de l'Orient et tient un peu de lui; on y trouve les qualités et les défauts réunis de l'Orient et de l'Occident. On m'assure que la société de Vienne est la première d'Europe pour ses vertus; mais elle est la première aussi, peut-être, dans le sens opposé. Parmi les galantins qui tournent autour de ces belles élégantes, beaucoup d'officiers; les officiers autrichiens sont assurément moins *schneidisch*, moins tranchants que les officiers prussiens; ils

Digitized by Google

n'ont pas à se targuer non plus d'une série de victoires. J'en distingue plusieurs qui appartiennent à la vieille aristocratie. A quoi je le vois? Mais, ainsi qu'un ami viennois me l'explique, cela se reconnaît à un insigne spécial et singulier, — une clef au bas du dos, — qu'on ne peut ajouter à l'uniforme que si l'on a tous ses « quartiers », soit 8 de par le père et 8 de par la mère, 16 en tout. Cette condition donne droit de présentation à la cour et elle est indispensable à cet effet [1]; elle permet d'assister au bal officiel, le *Hofball* (bal de la cour), mais non encore au *Ball bei Hof* (bal à la cour), lequel exige, en outre, une invitation spéciale.

Au bout du Kohlmarkt, sur une petite place en triangle, nous trouvons une église mi-romane, mi-gothique, Saint-Michel, fréquentée par le monde élégant. Il y a foule là, comme à Saint-Étienne, les jours de la semaine à midi. En passant devant l'église, un grand nombre d'hommes se découvrent; quelques-uns font le signe de la croix. C'est la piété démonstrative du Midi; le peuple autrichien est resté très religieux.

En face de nous se dresse le Burg ou Château, fameux palais historique qui sert de résidence, depuis le XIII^e siècle, aux princes de la maison d'Autriche. C'est une juxtaposition de constructions de toutes les époques, avec des salles superbes, des « corridors » et des appartements rappelant les illustres personnages qui les ont habités, Marie-Thérèse et Joseph II surtout. La grande cour est plutôt une place publique qu'une cour, avec au milieu son monument de l'empereur François II, l'adversaire et beau-père de Napoléon, revêtu du costume romain et entouré de hauts-reliefs et de statues allégoriques. A côté est la grand'garde : chaque jour à midi et demi, heure de grande « passe » comme nous l'avons dit, la *Wachparade* attire en cet endroit une foule de badauds, et, certes, par un beau soleil, la place offre un aspect curieux alors, avec les nombreux pigeons qui y prennent leurs ébats et font penser à la place Saint-Marc de Venise.

[1] Une exception, paraît-il, est faite cependant pour les Hongrois, protégés en toute matière à la cour d'Autriche; on ne leur demande que 8 quartiers.

Digitized by Google

Certains des bâtiments du Burg ont été construits par Fischer d'Erlach au siècle dernier : les salles de la Redoute et le *palais de la Chancellerie* qu'habite l'Empereur, au nord de la grande cour, en face de l'ancienne *Résidence* de Marie-Thérèse. A dire vrai, l'empereur d'Autriche est moins bien logé que beaucoup de ses sujets.

On sait que la famille impériale d'Autriche se confine dans son Burg et offre un tableau tout différent de ce qu'on voit dans les monarchies bourgeoises. Elle est d'essence olympique : il n'y a aucun mélange entre elle et l'aristocratie; celle-ci n'est pas admise dans son intimité. L'accroissement continu du nombre de ses membres a amené la famille impériale à se concentrer en elle-même; mais il n'en fut pas toujours ainsi : Marie-Thérèse était une « femme aimable » qui donnait le ton à la société mondaine de l'époque. Joseph II, son fils, aimait à se mêler à la foule et à se promener dans les parcs et les grandes rues. C'est lui qui ouvrit ses magnifiques parcs du Augarten et du Prater à *l'humanité* : « Endroit de plaisance ouvert à tous les hommes par leur ami », inscrivit-il au fronton de la porte d'entrée de l'un d'eux. Marie-Thérèse était la dernière des Habsbourg; elle était même, lors de son mariage avec François de Lorraine, la dernière princesse de la cour de Vienne. Ni elle, ni son fils ne pouvaient donc se contenter de la société de leurs pairs. Mais elle repeupla l'Olympe.

Et dans cet Olympe, l'empereur actuel aime à vivre retiré loin des humains; il en descend un instant, parfois, à l'occasion d'un bal aristocratique, pour laisser couler de ses augustes lèvres quelques « paroles gracieuses », parfois encore à l'occasion d'un des bals dits « d'élite » dans le jargon viennois, bals organisés par des corporations. Le successeur de Marie-Thérèse était né sans doute pour gouverner brillamment; mais les revers militaires vinrent à coups redoublés frapper son orgueil et il dut renoncer au pouvoir personnel. Au lieu de la grande politique traditionnelle de sa maison, il a dû se contenter d'un rôle effacé dans une monarchie où les ministres sont responsables ; s'étant vu retirer tout pouvoir direct depuis

Digitized by Google

1848 et surtout depuis 1867, il a dû se résigner à n'être plus qu'un vague symbole.

A Vienne, où l'on adore les fêtes et le luxe, et surtout dans les régions de la monarchie voisines de l'Orient, où le faste est un besoin, on voudrait, me dit-on, l'Empereur agissant et représentant davantage. D'un autre côté, les Polonais, les Hongrois et les populations slaves, fort attachés à leurs coutumes, ont horreur de la centralisation et jugent insupportable la moindre pression de l'État. Or, l'État austro-hongrois ne peut être représenté que par l'Empereur, seul lien général des intérêts si différents des diverses provinces.

Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré à François-Joseph de n'avoir pas voulu résister au courant moderne, d'avoir notamment accepté d'emblée le régime parlementaire. Son successeur saura-t-il de même se plier aux circonstances pour conjurer la catastrophe? En dehors de ce qui concerne l'armée, dont il prétend rester le chef, François-Joseph adopta toujours l'opinion qui dominait dans la monarchie; il a changé d'avis sur toutes les questions : question cléricale, question sociale, question magyare, question slave, question italienne. C'est là une abnégation dont on peut le louer sans réserve. Il s'est, au surplus, peint lui-même à ravir, dans ce propos au comte Andrassy : « Je suis très heureux que les condamnés à mort pour trahison contre moi n'aient pas tous été exécutés, puisque j'ai pu dans la suite en faire mes premiers ministres. »

A côté de la grande cour ou place François, *Franzensplatz*, est une minuscule cour, d'aspect tranquille et vieillot. C'est la partie la plus ancienne du Burg, la *cour des Suisses*, *Schweizerhof*. C'est là qu'est la petite chapelle gothique du château, *Burgkapelle*, dont les messes en musique du dimanche à onze heures sont célèbres. J'assiste naturellement à l'une d'elles. Temple aux proportions exiguës, bondé de monde; au-dessus de nous, deux larges galeries superposées communiquent directement avec le Burg; elles sont réservées à la cour ; mais l'Empereur n'est pas là aujourd'hui; très matinal, il est venu à l'office de neuf heures. Au-dessus des galeries, tout proche de la voûte, est le jubé avec l'orgue et les chan-

Digitized by Google

teurs; ils chantent la *messe du pape Marcel* de Palestrina, sous la direction du nouveau kapellmeister Hans Richter [1]. Les sublimes chœurs religieux descendent des hautes voûtes comme des voix du ciel et versent en nous le divin apaisement; leurs vibrations, infiniment prolongées et amorties, nous enveloppent doucement et nous imprègnent de la piété et de la ferveur d'un autre âge.

Les principales cours du Burg sont accessibles au public, et elles ont entre elles des communications par des galeries voûtées passant par-dessous les palais et dont les portes restent toujours ouvertes. L'un de ces passages nous conduit à la place Joseph, où nous contemplons un beau Joseph II en bronze, chevauchant au haut de bas-reliefs allégoriques. Là est la partie du Burg occupée par la collection d'estampes et la bibliothèque impériale, celle-ci très importante au point de vue de l'étude de l'ancienne littérature allemande et comprenant des manuscrits orientaux et des incunables : dans la grande salle de la bibliothèque, salle à décoration brillante et à aspect vraiment impérial, je me fais montrer un manuscrit de *Tristan et Yseult*, de Gottfried de Strasbourg, les *Heures* de Charles-Quint, et, parmi les nombreux incunables ou livres antérieurs à 1500, la plus ancienne édition de la Bible des pauvres (1430) et un psautier ou recueil de psaumes imprimé par Schæffer et Fust.

De l'autre côté du Josefsplatz, en face de la Bibliothèque du Hofburg, l'ambassade d'Italie, puis le palais Palavicini, avec ses cariatides et ses atlantes, et de superbes suisses en deuil; enfin, le célèbre manège d'hiver, *Winter-Reitschule*. Celui-ci forme une aile du Burg attenant aux salles de la Redoute et donnant sous elle passage à la rue des Augustins. Le manège impérial et royal est réputé le plus beau d'Europe, avec sa galerie portée par tant de colonnes; c'est là que de

[1] L'éminent *Dirigent* vient de succéder dans cet emploi au vieux Helmesberger, récemment décédé. Le second kapellmeister, — car il y a toujours un second et parfois même un troisième kapellmeister, — est Fuchs, le frère du compositeur. Le chœur *a capella* de la Burgkapelle, sans être l'un des plus renommés de l'Allemagne, a du moins la vertu essentiellement allemande, celle d'unir le rythme à l'expression juste.

Digitized by Google

rares privilégiés ont pu admirer l'art et la science de la brillante cavalière qu'est l'impératrice Élisabeth, la première amazone d'Autriche-Hongrie, et l'on peut ajouter même de Grande-Bretagne et d'Irlande, si les Anglais l'ont proclamée telle lors des chasses à courre auxquelles elle prit part en la verte Érin.

Si maintenant, retournant en arrière, nous retraversons le Franzensplatz, nous débouchons sur la vaste place extérieure du Burg, *Aeussere Burgplatz*, qui s'étend entre le palais et le Ring. Ceci est la partie de Vienne qu'on pourrait rapprocher de la place de la Concorde et du jardin des Tuileries; un bel ensemble, certes, mais où l'on chercherait en vain les Champs-Élysées. Au delà du Burg, à la Ballplatz, le ministère des affaires extérieures, qui vient d'être la demeure du comte Kalnoky pendant une douzaine d'années [1]; là eurent lieu les fêtes brillantes des Kaunitz, des Metternich, des Schwarzenberg, des Buol, des Rechberg, des Mensdorff, des Andrassy... En face, le jardin du Peuple, *Volksgarten*, un des nombreux lieux de Vienne où se donnent des concerts en été; là fit fureur l'orchestre de Johann Strauss. De l'autre côté de la place, en regard du Volksgarten, est le Jardin de la cour, *Hofgarten*, dans lequel se reconstruit lentement le palais impérial, d'après les plans du célèbre architecte Semper : il est tout recouvert d'échafaudages sur lesquels on aperçoit parfois un ouvrier. A quand l'achèvement? On se plaint que cela n'avance pas.

Sur la Burgplatz même où nous nous trouvons, deux belles statues : l'archiduc Charles à la bataille d'Essling, agitant un drapeau à la tête de ses troupes, et son aîné le prince Eugène, l'illustre guerrier du commencement du siècle dernier, que Napoléon plaçait au rang de Turenne et de Frédéric II et dont nous avons déjà salué la tombe à la chapelle de Savoie

[1] Il a donné sa démission en mai 1895, à la suite de l'incident soulevé par le voyage du nonce Agliardi en Hongrie, et il a été remplacé par le comte Goluchowsky. Dans le fait qu'un Polonais a été appelé à ces hautes fonctions, on a vu un témoignage du progrès de l'assimilation politique des diverses nationalités de la monarchie.

Digitized by Google

du dôme de Saint-Étienne. Au Ring, une porte dorique à cinq passages, la *Burg Thor*, une survivance des fortifications intérieures. Au delà, de l'autre côté des larges boulevards, les deux nouveaux palais des musées, entre lesquels se profile l'énorme Marie-Thérèse assise entre ses quatre généraux à cheval. Enfin, comme fond de tableau, le long et malencontreux bâtiment jaune d'œuf des écuries de la cour, *Hofstall-Gebäude*.

Nous reviendrons ici, mais pour le moment restons dans la ville intérieure. Nous retraversons le Burg et entrons un instant dans l'église des Augustins, paroisse de la cour. En face de l'entrée, un monument bizarre y attire l'attention : le monument funéraire de Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse. Figurez-vous une haute et prétentieuse pyramide de marbre blanc collée au mur, avec, au milieu, une noire entrée de sépulcre vers laquelle se dirigent à la file je ne sais plus combien de vertus. Cette procession de statues allégoriques nous fait sourire. Il ne nous émeut plus, décidément, l'art de l'Italien Canova. Art froid, théâtral; art sans vie. Les personnages posent comme se sachant visés par l'objectif d'un photographe. Tout cela a bien vieilli.

Tout près d'ici, sur une place étroite, un vaste et ancien palais du XVII[e] siècle, le palais Lobkowitz. Vous vous souvenez de Lobkowitz, l'un des grands protecteurs de Beethoven à Vienne? Le prince Lobkowitz, celui dont le souvenir est resté parce que son nom figure parmi les dédicaces du grand maître, fut un violoniste distingué, tellement épris de musique qu'il dissipa toute sa fortune pour satisfaire sa passion. Le palais Lobkowitz est aujourd'hui l'ambassade de France.

La même Augustinergasse nous mène plus loin au palais de cet archiduc Albrecht, dont la cour a porté le deuil cet hiver et dont le portrait reste étalé aux vitrines de Vienne, pour rappeler sans doute à chacun combien il était devenu vieux, laid, myope et tatillon. Mais ne médisons pas de l'archiduc Albert, vainqueur de la deuxième bataille de Custozza (1866) et demeuré longtemps le dieu Mars de l'Autriche; fils du brillant archiduc Charles, le vaillant adversaire de Napoléon I[er], il était soldat dans l'âme, et soldat de vieille roche, infatigable

Digitized by Google

malgré ses cheveux blancs. Il était aussi l'un des plus grands propriétaires et des plus grands industriels du pays; outre, le duché de Teschen, donné à son père en récompense de la ténacité déployée à lutter contre Napoléon, il possédait d'immenses terres en Galicie, en Hongrie et ailleurs. Sa bibliothèque, dénommée l'*Albertina*, est célèbre; à côté de nombre d'ouvrages de luxe anciens, elle renferme une collection de dessins et de gravures très connue des amateurs : très nombreuses gravures de vieux maîtres et beaucoup de dessins au crayon et à la plume de Dürer, de Rubens, de Raphaël, plus une centaine de feuilles authentiques de Rembrandt formant la plus importante collection de ce maître.

La Bibliothèque Albertine est séparée du palais de l'archiduc par la rue du Hofgarten ; elle communique avec lui par une passerelle couverte. Le palais, qui date du commencement du siècle, est situé sur une petite éminence, le bastion des Augustins, *Augustinerbastei*, d'où la vue s'étend sur le Hofgarten ; on y accède de la rue par de larges rampes de chaque côté (1). Ce bastion termine dignement l'imposant ensemble formé par le Burg, la Bibliothèque impériale, l'église des Augustins, etc., masse continue de constructions que seules des galeries voûtées permettent de traverser.

Au fond du palais de l'archiduc Albrecht, en face de l'Opéra, la toute moderne fontaine Albrecht nous représente le Danube, la Vienne et les principales rivières d'Autriche sous la forme de statues de marbre. Tout cela reste emmailloté l'hiver à l'abri des rigueurs du climat, de même que le poète Grillparzer et les bas-reliefs de son monument au Jardin du peuple. Non loin, au Nouveau-Marché, *Neue Markt*, une autre fontaine, du siècle dernier celle-ci, se borne à nous montrer les rivières de l'archiduché, affluents du Danube; elles sont représentées non par des statues, mais par de simples figures, qui furent primitivement en plomb, mais qui sont aujourd'hui changées en bronze. En face, sur la même place

(1) C'est l'archiduc Frédéric, héritier de l'archiduc Albert, qui occupe actuellement ce palais; il résidait précédemment à Presbourg, où il commandait une brigade d'infanterie.

Digitized by Google

du Nouveau-Marché, le palais Schwarzenberg, transformé en maison de commerce, et la petite église des Capucins, *Capuzinerkirche*, qui renferme le caveau sépulcral des empereurs et de la famille impériale.

Ce caveau est l'une des curiosités classiques de Vienne; nous allons donc nous offrir la distraction funéraire de nous y promener. Nous avons vu déjà, au cours de nos pérégrinations, une autre demeure dernière des Habsbourg; c'était au pied des marches du chœur principal de Saint-Étienne; mais voilà deux siècles qu'on n'y dépose plus que les augustes intestins des membres de la famille régnante. Nous avons vu aussi, dans une chapelle attenante à l'église des Augustins, paroisse de la cour, des urnes d'argent où sont déposés les cœurs des empereurs et des impératrices qui ont régné depuis Mathias et sa femme Anna, c'est-à-dire depuis bientôt trois siècles. Mais ici nous verrons les cercueils en cuivre où sont inhumés ces morts superbes.

Donc, un groupe se forme dans le vestibule du couvent des Capucins, sous la conduite d'un moine à longue barbe, court et gros dans sa robe brune à lâche cordelière. Il compte sur une aumône pour ses pauvres; aussi bien le montant en est fixé d'avance, 20 kreutzers par tête. On descend dans la crypte : au pied de l'escalier, à l'entrée de l'allée du long caveau, c'est l'énorme sarcophage de Marie-Thérèse qui s'offre le premier au regard, double d'ailleurs, puisqu'il contient aussi les restes de son époux François I^er^. Ciselé, surchargé d'ornements, pompeux, il invite les courtisans à se courber encore devant l'orgueilleuse et hautaine impératrice. Fièrement drapée, impérieuse et impériale, elle se redresse au-dessus du catafalque; mais elle ne jettera plus de ces exclamations de rage que lui arrachait la Silésie volée. Sadowa a tout arrangé.

Plus loin, après Joseph II et François II, deux bières isolées et comme tenues à l'écart; elles nous attirent : dans l'une est cette Marie-Louise, impératrice des Français, qui oublia si vite quel nom elle portait; dans l'autre, le duc de Reichstadt, colonel autrichien ; le fils est venu là quinze ans avant la mère; et dans l'éternité ils reposeront à côté l'un de l'autre. Le capucin

Digitized by Google

passa rapidement : il y eut mésalliance pour une princesse de la vieille famille d'Autriche, et l'on évite d'en parler. Épouse de qui ? Enfant de qui ?

Voici maintenant l'infortuné Maximilien, empereur du Mexique. Et au fond de la crypte, la tombe récente de l'archiduc Rodolphe, recouverte de fleurs fanées, de palmes jaunies. A-t-il été regretté, après sa misérable fin ? Sujet médiocre, peut-être eût-il fait un bon prince. A ce point de vue il doit être regretté, si l'on en est à souhaiter maintenant que son cousin veuille être de son temps. Au haut bout du catafalque, quelques fleurs nouvelles, dont, pieusement, le jour avant, sa fille, la toute jeune et charmante enfant qu'il eut de son mariage avec la princesse Stéphanie de Belgique, est venue couronner son front...

Le moine consciencieux nous fait d'une voix machinale les présentations, sans omettre aucun de ces empereurs si haut juchés ni aucun des archiducs : Parme, Este, Modène, etc. défilent impitoyablement. Dans le premier caveau, la lumière du soleil tombait d'en haut sur les sarcophages ; dans les caveaux latéraux, c'est une lanterne à réflecteur qui projette ses lueurs sépulcrales sur les tombes rangées des deux côtés des allées, derrière des grilles. Ce sont maintenant les plus vieux morts ; ils n'éveillent pas un grand intérêt, ils sont trop loin de nous ; et l'on craint de les déranger au sein du silence où ils sont enfouis depuis des siècles. Dans notre course, nous apercevons des têtes de morts sculptées grimaçant sur les cercueils ; plus loin, des statues se dressent guindées... Il y a une bonne heure que nous sommes plongés dans cette funèbre humidité, quand le capucin compte ses kreutzers à la sortie du couvent ; il les a bien gagnés, je vous en réponds.

A présent, dans les rues de Vienne, c'est une série d'églises orthodoxes ou dissidentes qui défilent devant nous. Tout près d'ici, à la rue de Carinthie, une église hongroise, puis l'église des chevaliers de Malte et celle de la colonie française. Dans une rue voisine de la Rothenthurmstrasse, une église grecque, celle des « Grecs non unis ». Celle des « Grecs unis » n'est pas loin, c'est Sainte-Barbe, *Barbarakirche*. Voici une syna-

Digitized by Google

gogue aussi ; mais c'est dans le district de Leopoldstadt, qui est par excellence le district des juifs, qu'il faut aller chercher le beau temple israélite moderne de style mauresque, et le non moins remarquable temple israélite turc. On le voit, il ne manque pas d'églises de toute confession, de toute nationalité et de toute nuance à Vienne. Nombreuses encore sont les églises polonaises. Tantôt nous en rencontrerons une, la Salvator Kapelle; puis ce sera l'église nationale bohémienne; puis encore, aux Minorites, l'église des Italiens...

Nous revenons au Graben et voulons visiter le quartier qui s'étend au nord de cette rue. Nous passons pour le moment l'exposition permanente de peinture du Kunstverein, trouvée sur notre chemin, pour arriver de suite à une place curieuse, le Haut-Marché, *Hohe Markt*, centre de la Vienne romaine. Là, on montre un vieux palais restauré et orné de fresques, le palais Sina, qui fit partie du Berghof, la plus vieille maison de Vienne, où fut le prétoire romain, ainsi que l'indique une plaque commémorative. Au milieu de la place, le monument Votif, *Votiv-Denkmal*, érigé en 1732, d'après cet architecte Fischer d'Erlach, élève de Bernini, qui a peuplé Vienne de ses belles créations au commencement du siècle dernier. Nous avons déjà signalé de lui la colonne de la Trinité, au Graben, le dôme de l'église Saint-Pierre, les salles de la Redoute et le palais de la chancellerie, partie du Burg habitée actuellement par l'Empereur; de lui nous avons encore vu l'ancien palais du prince Eugène, belle construction du style rococo, devenu aujourd'hui ministère des finances, et bientôt nous trouverons au palais de Schoenbrunn sa principale création.

Entre le Hohe Markt et le canal, un dédale de petites rues qui se tortillent; c'est l'ancien quartier des juifs ; il a gardé un aspect assez sale. Nous suivons la Judengasse et nous allons tomber tantôt sur le Judenplatz. Continuons par la Wipplingerstrasse ; ici nous longeons l'ancien *Magistrats-Gebæude*, c'est-à-dire l'ancien hôtel de ville, dont un côté aura bientôt quatre siècles et demi d'âge. Il est loué aujourd'hui à des particuliers. Vis-à-vis, encore une construction de Fischer d'Erlach, le ministère de l'intérieur.

Digitized by Google

Maintenant une belle église, Sainte-Marie de la Grève, *Maria Stiegen*, mal dégagée du laid quartier qui l'entoure. C'est l'église nationale bohémienne. Il est 5 heures et une foule de femmes se pressent à l'intérieur, où l'on célèbre un office. Autels remarquables; verrières intéressantes; la nef sans bas côtés, étroite et élancée, offre un aspect particulier. L'église date de la fin du XIV^e siècle; elle est de la meilleure époque du style gothique.

Nous arrivons à une grande place, la plus grande de la ville intérieure, dénommée « la Cour », *Hof*. Ici le beau monument équestre du vieux feld-maréchal Radetzky, le vainqueur de Custozza (1849) et de Novare, dont la mémoire est exécrée en Italie, honorée en Autriche. Sur la place voisine, la *Freiung*, encore une fontaine moderne avec des statues de fleuves; celle-ci est du célèbre Munichois Schwanthaler.

Voici un palais qui possède une galerie de tableaux réputée, le palais Harrach. Toutes les écoles en honneur depuis longtemps y sont représentées ; mais rien de transcendant ni même de particulièrement intéressant : les primitifs en sont absents; on les méprisait à l'époque où fut formée la collection. A côté, la belle façade du palais du prince Kinsky, encore le nom d'un des protecteurs dévoués de Beethoven; de nos jours, un Kinsky a l'honneur d'être à la cour « surintendant de la cuisine ». En face, le palais Schoenborn, qui a aussi une galerie renommée de tableaux, dont quelques vieilles toiles allemandes, de Cranach, de Holbein ou d'auteur inconnu. Plus loin, le palais Montenuovo et de jolies fontaines en bronze de Fernkorn; puis, encore, le palais d'hiver du prince Liechtenstein, non pas celui qui contient la fameuse galerie de peinture.

Dans la rue des Seigneurs, *Herrengasse*, nous trouvons la salle Bösendorfer, petite salle de concerts bien connue où se donnent les récitals d'artistes, comme les salles Érard ou Pleyel à Paris et la nouvelle salle Bechstein à Berlin. Elle appartient aussi à un facteur de pianos très réputé, même en dehors de Vienne, Bösendorfer, israélite, naturellement, et richissime. Les pianos de Vienne étaient d'ailleurs renommés

Digitized by Google

et recherchés partout avant que cette industrie se fût établie sur une si grande échelle à Paris. Paris, en somme, a reçu de Vienne cette industrie.

Toute proche est l'église des Minorites, église des Italiens, où l'on voit le poète Métastase assis, en marbre, et une copie en mosaïque, par Raffaëli, de la *Cène* de Léonard de Vinci. Toute proche aussi, la petite rue de la Croix, *Kreuzgasse*, l'une des nombreuses places où habita Beethoven à Vienne; il y occupait un appartement, « maison d'Olgyski, n° 35, au premier étage », au moment où il mit en souscription son œuvre *première*, du moins la première à laquelle il ait attaché son nom, les trois immortels trios dédiés au prince Ch. Lichnowsky; les bulletins de souscription, retrouvés, indiquent cette adresse. C'était en 1795. Dans la suite, il changea fréquemment de logement, car il en arrivait vite à de graves mésintelligences avec ses propriétaires; tous les coins de Vienne et de la banlieue possèdent des anciennes demeures du grand homme.

Rapprochons-nous du Ring; la rue des Écossais, *Schottengasse*, mène à la partie du Ring dite « des Écossais », *Schottenring*. Ce nom, nous le trouvons encore appliqué à une église, la *Schottenkirche*, — dont la crypte renferme sous un beau sarcophage les restes du premier duc d'Autriche, Henri Jasomirgott, souverain antérieur d'un siècle aux Habsbourg, — et aussi à l'un de ces vastes ensembles de bâtiments construits à Vienne au temps moderne, la « cour des Écossais », *Schottenhof*. C'est que tout cet emplacement fut la propriété des bénédictins *écossais* appelés à Vienne au XII^e siècle. Le Schottenhof est l'un des plus grands parmi les énormes immeubles de Vienne qui appartiennent à des ordres religieux et qui par leurs dimensions et le nombre de leurs habitants constituent presque de petites villes. En face se trouve la « cour de Moelk », *Moelkerhof*, presque aussi vaste: celle-ci appartient à l'abbaye de Moelk que nous avons vue en venant à Vienne et qui elle-même, juchée sur son rocher de granite au bord du Danube, ressemble plus à un palais d'empereur qu'à un monastère ([1]). Près d'ici est le *Moelker*

([1]) Le couvent de Moelk était l'un des plus vastes et des plus riches parmi les

Digitized by Google

Bastei, où Beethoven habita à une époque où il était déjà un illustre; là, en effet, était la maison du baron Pasqualati, qu'il affectionnait à cause de l'ample horizon dont on y jouissait de ce temps-là sur les collines du Danube.

Nous voici revenus au Ring, et nous allons, en le parcourant, faire tout le tour de la Ville Intérieure que seule nous avons visitée jusqu'à présent; nous allons passer en revue les monuments grandioses, les parcs, les jardins publics, tous ces embellissements venus en ce dernier quart de siècle et qui ont fait de Vienne l'une des plus somptueuses capitales du monde entier.

Le Schottenring est le premier côté de cette manière d'hexagone dont cinq côtés sont formés par la zone annulaire de boulevards intérieurs et le sixième par le canal du Danube, bordé ici du *Franz-Josefs Quai* sur l'espace de trois ponts. Le premier monument que nous y rencontrons est la Bourse, un édifice moderne dans le style de la Renaissance, où les ordres dorique et corinthien sont mariés aux arcades à l'italienne; le monument est digne d'une place financière telle que Vienne. C'est précisément l'heure des transactions les plus animées et les plus assourdissantes : toujours curieux ce spectacle de gens criaillant et gesticulant comme s'ils étaient pris de folie furieuse. Inutile de dire que le type juif domine ici et fournit quelques échantillons tout à fait frappants. A l'étage est le *Musée du commerce*, où sont collectionnés les produits orientaux, la plupart provenant de la grande exposition universelle de 1873. Vienne est comme un avant-poste de l'Orient. Le mouvement commercial est favorisé par la situation géographique de la ville; c'est le point de croisement de tous les produits bruts ou manufacturés qui s'échangent entre le sud-est et le nord-ouest de l'empire, comme de toutes les marchandises que l'Allemagne et la Pologne, d'une part, et la Turquie, l'Orient et les contrées riveraines de l'Adriatique,

vastes et riches couvents de ce pays; on dit que des armées entières ont pu séjourner pendant des semaines aux environs sans pouvoir vider les immenses caves de l'édifice.

Digitized by Google

d'autre part, s'expédient mutuellement par voie continentale. La navigation du Danube met Vienne en communication avec la mer Noire et Constantinople ; et le réseau de chemins de fer dont elle est le centre la relie directement avec toutes les capitales d'Europe Le développement de Vienne au point de vue commercial est contrebalancé toutefois par les progrès de la Hongrie. On a cherché à faire de la capitale de l'Autriche le centre du commerce de grains de la monarchie. Mais c'est surtout le commerce des articles de luxe qui s'est étendu, grâce au développement du goût dans les arts décoratifs. Les industries de luxe sont florissantes ; Vienne reçoit les modes de Paris et de Londres et les impose à son tour, après les avoir modifiées conformément aux usages des pays qu'elle fournit.

Voici maintenant l'un des plus beaux coins, une place en forme de triangle dont le sommet est au Ring et dont la base est occupée par la somptueuse église « votive », *Votivkirche*. Celle-ci, avec ses deux hautes tours sculptées à jour, est une église néo-gothique d'une rare élégance, délicieusement élancée et charmante ; l'intérieur est riche en dorures et en peintures ; dans la demi-obscurité qui y règne, les tons clairs des vitraux peints sonnent allègrement sous les rayons du soleil, communiquent l'impression de mélodieuses chanterelles qui se détacheraient sur une basse sombre. Admirable élément de décoration que celui qui fut fourni aux églises gothiques par la peinture sur verre : la lumière tamisée par ces fenêtres gothiques de grandes dimensions produit des tons incomparables. Les dimensions bien moindres des fenêtres ne permettaient pas à ce genre de décoration le même éclat dans le style roman.

La Votivkirche a été élevée en témoignage de reconnaissance envers Dieu par l'empereur François-Joseph actuel, qui avait échappé aux coups d'un meurtrier, en 1853. Déjà nous avons remarqué à la cathédrale de Saint-Étienne un autel votif érigé à la même occasion.

Le Ring François, *Franzensring*, forme le second côté de l'hexagone des boulevards. Ici sont les édifices les plus gran-

Digitized by Google

dioses. Tous ont été construits après l'exposition de 1873, de sorte que la génération qui garde le souvenir du Vienne de 1873 ne connaît pas cette partie, peut-être la plus belle de la capitale autrichienne.

C'est, d'abord, l'Université. L'Université n'est là que depuis une quinzaine d'années; nous en avons aperçu, non loin de Saint-Étienne et de la Rothenthurmstrasse, au sein de l'un des plus anciens quartiers de la ville intérieure, les vieux locaux, qui sont affectés aujourd'hui à l'Académie des sciences fondée vers le milieu de ce siècle. Là sont encore, sur la petite place de l'Université, l'ancien séminaire, naguère siège des facultés de philosophie et de droit, et l'église des Jésuites, qui était l'église de l'Université, église de style rococo issu de la décadence de la Renaissance, suivant le type qui domine au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle dans les innombrables églises des jésuites. Longtemps l'Université de Vienne fut aux mains des jésuites; jésuites et Université ne faisaient qu'un : la proximité immédiate de la Jesuitengasse et de la vieille place de l'Université en témoignerait encore.

L'Université de Vienne est très vieille; elle fut fondée en 1365. Elle dut un éclat particulier à ce qu'elle recueillit une partie des milliers d'étudiants émigrés de l'Université de Prague en 1409, à la suite des événements qui portèrent un si rude coup à cette dernière. Rappelons cette histoire en deux mots : l'empereur Wenceslas, fils de Jean de Bohême, qui mourut à la bataille de Poitiers, avait institué en 1348, à Prague, un établissement d'enseignement supérieur d'après le type de l'Université de Paris, dont il avait suivi les cours. L'école devint rapidement florissante; elle était fréquentée par des milliers d'étudiants, divisés en quatre *nations,* à l'instar de Paris. Mais l'Empereur ayant eu, en 1409, la malencontreuse idée de vouloir favoriser par des privilèges exorbitants les étudiants indigènes, les trois quarts des jeunes gens avec leurs professeurs abandonnèrent Prague. Plus de 2,000 des fugitifs se dirigèrent sur Leipzig et y fondèrent l'une des plus illustres universités d'Allemagne, d'autres se rabattirent sur Vienne, Heidelberg et Erfurt.

Digitized by Google

Nous avons dit que la vieille Université fut longtemps aux mains des jésuites. Au milieu du XVIII[e] siècle, sous Marie-Thérèse, le célèbre médecin hollandais Van Swieten en reçut la direction et y apporta de notables réformes; il améliora surtout l'enseignement médical, dont il fit le premier de l'Allemagne. La Faculté de médecine et de chirurgie jouit encore aujourd'hui d'une réputation européenne; on connaît ses Billroth, ses Gussenbauer et autres éminents praticiens. Plusieurs instituts, laboratoires, musées et un jardin botanique dépendent de l'Université; citons aussi la faculté de théologie protestante. Avant la translation dans l'édifice actuel, on comptait 130 professeurs et 2,500 étudiants; aujourd'hui, il y a 350 professeurs et plus de 6,000 étudiants. Jugez quel encombrement cela prépare dans les professions libérales! Néanmoins, c'est surtout au moyen âge et sous la Renaissance que brilla l'Université de Vienne; sans doute, sa période la plus florissante reste celle qui a été vue et racontée par Aeneas Sylvius (1); on raconte qu'au commencement du XVI[e] siècle, elle avait 7,000 étudiants.

Je visite l'édifice où elle s'est superbement installée de nos jours. Il est carré et occupe, paraît-il, 21,500 mètres carrés de superficie, soit un peu plus de 2 hectares; quant à l'architecture, elle appartient au style toscan du commencement de la Renaissance, époque où travaillait Phil. Brunelleschi (1379-1446) à Florence, et où certains palais montraient encore le type des châteaux forts du moyen âge, alors que d'autres se rapprochaient des formes et des proportions des monuments de l'antiquité : profusion charmante de gracieux ornements couvrant tous les vides et masquant l'ossature ou le corps proprement dit de l'édifice; développement des détails, dont la beauté attire l'attention au détriment de l'effet d'ensemble. En cette première période de l'architecture de la Renaissance, il semble qu'on ménage ses forces et qu'on s'applique particulièrement au détail, afin d'arriver à une indépendance de technique qui permette un essor plus puissant.

(1) Aeneas-Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II.

Digitized by Google

L'entrée de l'Université paraît bien réussie : au monumental portique décoré de sculptures accède, par devant, un large escalier avec perron et, des deux côtés, des rampes pour les voitures. L'*aula* ou salle académique n'a rien de remarquable que sa hauteur; la cour intérieure est entourée de larges galeries, et dans le bâtiment du fond se trouve la bibliothèque, pour laquelle on n'a eu qu'à copier la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris; il y a une longue salle de lecture divisée en compartiments correspondant à chaque faculté.

Derrière l'Université et donnant comme elle sur le square en triangle ou plutôt en trapèze de l'église votive, signalons encore une belle construction moderne du style de la Renaissance, l'hôtel du commandant en chef, le *General-Commando*. Continuant le Ring, nous saluons au passage un brave bourgmestre de Vienne qui jadis défendit la ville contre les Turcs et qui a là son monument; puis nous longeons un parc grillé, l'un de ceux encore où le peuple vient écouter la musique militaire. Derrière ce parc se profile le nouvel hôtel de ville gothique; avec ses 19,000 mètres carrés de superficie, il n'est pas aussi grand que l'Université, sa voisine, mais il dépasse d'un tiers en étendue l'hôtel de ville de Paris; la façade principale, que nous avons devant nous, est ornée d'une haute tour carrée extérieure; les murs portent de nombreuses statues d'un effet très décoratif, mais la multiplicité des fenêtres ogivales nuit au grandiose de l'édifice.

Je visite l'intérieur : d'abord, deux superbes escaliers monumentaux à grilles dorées et à colonnes de marbre de l'Untersberg (l'Untersberg est cette montagne escarpée que connaissent bien les visiteurs de Salzbourg). Les salles prennent le jour sur cinq cours intérieures. Outre la salle du Magistrat, c'est-à-dire du collège des bourgmestre et échevins, et la salle du Conseil municipal, l'on nous montre la salle du Peuple et la longue salle des fêtes, toute en marbre et or, qui mesure 70 mètres de long, nous dit-on; elle s'étend à la façade principale et de son balcon vitré la vue sur le parc et les édifices voisins est vraiment unique; il vient de s'y donner un grand bal, le bal annuel de l'hôtel de ville, et trois cents couples y

Digitized by Google

ont dansé à l'aise jusqu'au matin. Toute la construction a coûté 15 millions de florins, paraît-il. Elle contient encore le musée historique de la ville et une collection d'armes et d'armures de toute espèce.

Le Parlement, *Reichsrathsgebäude*, fait pendant à l'université de l'autre côté du parc de l'hôtel de ville. C'est une majestueuse construction, quoique d'une hauteur restreinte, et sans doute le chef-d'œuvre du grand architecte danois Hansen. Le style grec est rigoureusement observé dans ce temple antique à colonnes corinthiennes, ou plutôt dans cet ensemble comprenant une succession de temples plus ou moins grands reliés par des colonnades. L'effet des lignes extérieures est très heureux; des statues de marbre et des bas-reliefs décorent les bâtiments avec, aux angles, des quadriges de bronze. La construction de ce palais a duré longtemps, à cause de la crise économique de 1873 et de la disette d'argent qui s'ensuivit (1), et, pendant une douzaine d'années, les Chambres durent se contenter d'une installation provisoire élevée à la hâte.

L'entrée du nouveau Parlement est couverte d'un portique auquel accèdent de larges rampes de part et d'autre, mais pas d'escalier comme à l'Université. Pénétrant dans l'édifice, nou traversons un atrium à colonnes de marbre blanc et un jolis péristyle à trois nefs séparés par des colonnes monolithes en marbre rouge de l'Untersberg; le sol est pavé de larges dalles blanc grisâtre en marbre d'Istrie, et les murs sont tapissés de marbre de Carrare blanc veiné de noir, avec de hauts lambris d'un porphyre belge noir veiné de blanc et une frise décorée de peintures historiques.

Tout le palais du Reichsrath est d'ailleurs tapissé de marbres colorés et d'un stuc rougeâtre d'un bel effet. L'ensemble est varié et harmonieux. Sur le péristyle s'ouvrent les couloirs menant aux deux salles de séances, à gauche la Chambre des seigneurs, *Herrenhaus*, à droite celle des députés, *Abgeordneten* ou *Deputaten Haus*; ces salles sont vastes, mais de

(1) On sait qu'en mai 1873 eut lieu le *Krach*, premier craquement du grand édifice des banques autrichiennes, dont la ruine devait entraîner l'appauvrissement du pays.

Digitized by Google

[illegible] sont somptueuses, mais d'un [illegible] éclairées. Ces salles et leurs [illegible] indépendants réunis par [illegible] députés et 224 sénateurs; les [illegible] origine : les députés des villes [illegible] direct, ceux des communes rurales [illegible] vote à deux degrés (1); en [illegible] grande propriété foncière et ceux [illegible] Le privilège du vote a été distri[illegible] aux Allemands une majorité factice [illegible] Quant à la Chambre des seigneurs, [illegible] nommés héréditairement ou [illegible] importance est, naturellement, [illegible] que celle de la Chambre des députés ; [illegible] contre le gouvernement, c'est la [illegible] par excellence.

[illegible] Reichsrath autrichien, quoique [illegible] d'Europe, a grand air. On assure que [illegible] sont le plus intéressantes. [illegible] d'esprits distingués y figure ; le [illegible] de la représentation est relative[illegible] quand l'Autriche jouira des [illegible] Chaque loi électorale nouvelle [illegible] le suffrage universel aura [illegible] prévues, les campagnes étant, en [illegible] livrées entièrement aux [illegible].

[illegible] nationalités diverses [illegible] on y parle l'allemand, mais [illegible] discours tchèques, ruthéniens, etc. [illegible] contradictoires s'y discutent, et tout [illegible] dignité admirable. L'attitude [illegible] on se permet rarement [illegible] pas. En outre, on travaille

(1) [illegible] par 500 habitants. [illegible] nommés de cette façon par les [illegible]

très sérieusement dans les commissions. Les scandales sont rares et les députés ne se battent pas en duel.

Dans la grande salle en hémicycle, où les députés s'amènent lentement un quart d'heure après l'heure de la séance, fixée à 11 heures, les ministres prennent place sous le président, à de larges pupitres isolés, faisant face à l'assemblée. A droite se tiennent les « droites réunies » qui appuyaient naguère le gouvernement du comte Taaffe; à gauche, les « gauches réunies » avec le *parti libéral allemand*, depuis les nuances les plus empreintes de modérantisme jusqu'aux radicaux et à ces *rouges* que le *Kikeriki* a dénommés plaisamment *Damakraten.* L'extrême gauche est occupée par les antisémites.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'art grec, d'après les découvertes et les études modernes.
Bruxelles, 1895. (L'*Illustration.*)

Les auditeurs du cours public de M. Potvin savent qu'il ne sépare pas, dans son histoire de la littérature générale, les belles-lettres des beaux-arts, qui, de fait, sont inséparables dans les civilisations. Remonte-t-il à l'écriture, ce sont d'abord de vrais dessins, dont il donne des spécimens avec un historique. S'arrête-t-il à l'ancienne Égypte, notre aïeule immémoriale, il produit des vues de ses gigantesques monuments avec des *fac-simile* de ses papyrus, et n'analyse pas le poème de Pentaour sur Ramsès II, sans faire voir la muraille du temple où on l'a retrouvé, gravé et illustré ; ni le *Livre des morts*, sans produire ses plus étranges et ses plus belles peintures qui en représentent les rites et les héros. Ici, c'est le portrait, dont l'histoire commence dans les statues de rois et les représentations de morts. L'art naissant doit à un sentiment mystique la première recherche de la ressemblance humaine. — L'Assyrie, de même, avec les épopées de ses bibliothèques de briques et les mille formes de ses monuments commémoratifs de règnes, depuis des bornes de granit jusqu'à des palais entiers, depuis des cylindres gravés jusqu'à de gigantesques taureaux et des statues colossales couvertes d'inscriptions, l'Assyrie nous fournit, en de vastes bas-reliefs, toute la vie de ce lointain empire : scènes de guerre, de massacre, de tribut, cérémonies religieuses, de triomphe, de sacrifices ou de culture, grandes chasses, enfin, où les « animaliers » en arrivent à des vigueurs de mouvement et à une beauté qui, dans le cheval d'Assur Banipal, n'est pas loin de Phidias.

Il serait difficile de tout énumérer. Mais on pense bien que la Grèce avait droit à la plus large place dans cette étude. Sa littérature avait pris au conférencier tout un hiver, c'est là surtout que le complément de l'histoire des lettres, illustrée par celle des arts, s'imposait, et à quelle superbe illustration ne

Digitized by Google

prêtait-il pas chez un peuple dont l'évolution est à la fois « la plus complète et la plus belle » que l'on connaisse!

Le moment était favorable. L'école critique moderne, si admirablement servie par les fouilles, renouvelait l'antiquité. Les musées s'enrichissaient de trésors inespérés et la science de preuves indiscutables. Pièces en main, on pouvait combattre les vieux engouements, les attributions fausses, les erreurs séculaires. Des revues nombreuses, de grandes publications aidées par la photographie, répandaient les idées meilleures avec des représentations plus sûres. La galerie Van Brantegheni lui mettant sous les yeux d'authentiques chefs-d'œuvre, l'auteur poursuivit son travail avec passion, si bien que l'illustration en arriva à une véritable richesse. Les artistes qui en ont vu l'une ou l'autre partie, en ont été ravis.

Ce sont ces conférences que l'auteur a détachées de son histoire générale pour la *Revue de Belgique* et dont l'*Indépendance* vient de caractériser vivement la manière : « Ce grand travail « est accompli aisément, alertement, d'une main légère, d'une « plume vivace, avec de jolis à-propos, ramenant à une inspi- « ration littéraire le sujet de tous les ouvrages plastiques ren- « contrés par sa recherche; avec un enthousiasme aimable et « confiant, où apparaît l'inaltérable jeunesse de ceux qui, « comme M. Potvin, sont nés poètes... »

Un autre succès attendait ce livre, que l'auteur regrettait de ne pouvoir illustrer suffisamment, mais sans renoncer, disait-il, à transporter ses portefeuilles ailleurs qu'en son cours, comme il l'avait fait à Gand et au Cercle de la Presse, de Bruxelles. Dans ses portefeuilles, comme dans les exhibitions en conférences, l'illustration est complète; aucune grande œuvre de reconstitution, comme l'Architecture polychrome d'Hittorf et la Polychromie dorienne de Fenger, ou de reproduction comme les *Monuments* de Rayet et les *Denkmaeler* de l'Institut archéologique allemand, n'y manque. De nombreux ensembles de photographies et de chromographies y caractérisent l'une ou l'autre catégorie d'œuvres plastiques, et un choix de planches séparées, détachées des plus riches éditions et des plus charmants catalogues, complète chaque portefeuille. Cette collection, unique en son genre, ne sera pas dispersée et ne restera pas dans une bibliothèque privée. M. Buls, en esthète d'érudition et de goût, a jugé qu'elle pourrait être utile aux jeunes artistes, et l'administration communale de Bruxelles a acquis le tout pour la bibliothèque de l'Académie des beaux-arts. Les principaux ouvrages dont les planches ont été extraites y sont compris, de sorte que les élèves trouveront là tous les moyens

Digitized by Google

de poursuivre l'étude de l'un ou l'autre sujet qui les intéressera.

Ce cours public — il est bon de le dire — ne commence pas à la Grèce et ne s'arrête pas après elle. La même méthode y est essayée partout. Ainsi, à Rome, la littérature et la peinture sont également filles de la Grèce, des filles intelligentes et parfois d'une originalité qui s'inspire de l'époque et marche à l'avenir. L'avenir, ce sera la révolution du christianisme. Quand saint Augustin constate que les deux sociétés, la paienne et la chrétienne, vivent en commun dans une première harmonie, cet état de mœurs est confirmé par les auteurs latins dans les bibliothèques et par les arts plastiques dans les catacombes. La perpétuité de la musique grecque dans les liturgies, latine ou byzantine, est un fait pareil, maintenant connu, il s'étend aux intermèdes dramatiques qui continuent le théâtre dans les églises.

Faisons un pas de plus. Le grand tryptique du Dante n'est-il pas, pour l'époque, ce que sont en même temps les monuments gothiques pour l'architecture, les retables pour la peinture, les mystères en plusieurs journées pour le théâtre? L'enluminure des manuscrits tient ici une grande place, des plus intéressantes, et quand vient l'imprimerie, le livre reprend les illustrations des papyrus et des parchemins, pour ne plus s'arrêter; telle miniature de Van Eyck s'apparie à une page de Froissart et telle gravure de Holbein aux strophes de la *Danse des morts* ou aux satires *de Renard*. Les études de littérature comparée ont leur utilité; mais la marche parallèle, presque solidaire, des arts et des lettres doit être bien plus précieuse à suivre pour les écrivains et les artistes. L'esprit des époques s'en éclaire; le génie y est mieux compris, l'histoire s'anime comme une toile de puissant coloris. Ce qu'on voit revivre, sous le charme de l'un ou l'autre des beaux-arts, ne s'oublie pas, et ce n'est plus du bout des lèvres, c'est en pleine communion d'esprit qu'on apprend à connaître ce qu'il n'est plus permis d'ignorer, ce qui, à travers les drames de l'histoire, fait les civilisations par le génie littéraire et le sentiment du beau. Est-il rien qui puisse aider mieux à l'éducation des artistes?

E. R.

Digitized by Google

PATHOLOGIE SOCIALE ET THERAPEUTIQUE SOCIALISTE

LETTRE-PRÉFACE A M. FRÈRE-ORBAN

Gand, ce 29 juillet 1895.

« Monsieur le Ministre,

« Permettez-moi de vous dédier cette série d'études : *Pathologie sociale et Thérapeutique socialiste*, où je me suis proposé d'examiner quelques-uns des problèmes moraux et politiques qui ont été l'objet de vos constantes préoccupations et dont la solution vous tient le plus à cœur.

« En voyant les maux dont souffre la génération contemporaine, en voyant les dangers qui menacent l'avenir, en voyant les remèdes que l'on propose pour guérir ces maux et pour conjurer ces dangers, remèdes et panacées souvent pires que les maux, plus périlleux que tous les dangers — et en voyant, d'autre part, les meilleurs esprits et les plus nobles âmes de notre temps se vouant et se dévouant en tous pays à la solution théorique ou pratique de ces complexes et troublantes questions, — j'ai voulu apporter mon humble contribution à la tâche commune. Sans doute, la contribution est mince, inadéquate à la grande œuvre qu'elle veut servir et qui n'est rien moins que l'œuvre de la réformation sociale.

Digitized by Google

Tel cependant que vous le verrez avec toutes ses lacunes, ce livre est encore ce que je puis vous offrir de meilleur : j'y ai mis au service de la vérité politique et morale ou, du moins, de ce que je crois être la vérité, ce que j'ai en moi d'intelligence et de bonne volonté : voilà pourquoi je vous le dédie.

« J'aurai à examiner dans la deuxième partie de ces études quelques-unes des théories sociales que se disputent avec le plus de succès la faveur des penseurs et des foules. Toutes ces théories, même quand je ne puis les approuver, j'ai tâché de les examiner sans haine et sans amour, mais non pas sans sympathie. J'estime que pour juger une doctrine, il faut l'avoir pénétrée, que pour la pénétrer, il faut sympathiser avec elle, en dégager le noyau de vérité et de vertu qu'elle recèle, c'est-à-dire ce sans quoi cette doctrine n'aurait pu ni conquérir un cœur ni convaincre une intelligence. Peut-être ai-je été amené ainsi à juger des théories souvent dangereuses avec une indulgence que vous pourriez trouver excessive. Peut-être ai-je été induit à formuler des idées personnelles que vous pourriez trouver erronées. Mais en fût-il même ainsi, votre tolérance est trop large et trop haute pour qu'un excès d'indulgence pût vous effrayer; votre originalité est trop puissante pour que des idées personnelles pussent vous déplaire, ces idées fussent-elles contraires aux vôtres. Et je ne pourrai même rendre un plus éclatant hommage au principe libéral dont vous avez été en Belgique le plus glorieux défenseur, qu'en vous dédiant des idées que vous ne pourriez partager sans réserve.

« Vous avez vu ce siècle se développer et le monde se transformer sous l'impulsion et par l'action de la liberté! Vous avez vu naître toutes les œuvres qu'elle a enfantées : œuvres matérielles, œuvres morales, chefs-d'œuvre intellectuels : œuvres qui feront de ce siècle, quoi qu'on dise et quoi qu'on médise, le plus grand siècle de l'histoire. Vous avez partagé la foi politique de votre temps et cette foi n'a jamais varié; elle n'a jamais faibli. Cette foi est restée au soir de vos jours ce qu'elle était il y a cinquante ans, aux heures triomphales où vous

Digitized by Google

conduisiez votre parti à la victoire. Vous n'avez pas cru qu'il fallait renier cette foi, parce que la liberté n'a pas encore régénéré l'humanité — ce dont on ne peut pas la rendre responsable — ou parce qu'elle a été accompagnée de maux et d'abus — ce qui est inhérent à toutes choses humaines. Inspiré par cette foi dans les bienfaits de la liberté, vous avez contribué plus que personne à la conquérir pour votre pays et à la défendre après l'avoir conquise. Vous l'avez défendue pendant votre règne semi-séculaire, soit à la tête du gouvernement ou à la tête de l'opposition, contre tous les empiètements : à la fois contre les empiètements de l'Église romaine et contre les ingérences de l'État socialiste, à la fois contre l'Internationale rouge en bonnet phrygien et contre l'Internationale noire en soutane. Et quand on vous a proposé, à la fin de votre carrière, des compromissions et des alliances douteuses, vous avez préféré briser votre épée plutôt que de trahir le bon combat, vous avez préféré sceller vos lèvres éloquentes et ne plus remonter à une tribune que vous avez illustrée devant l'Europe plutôt que d'y faire entendre un mot qui fût en désaccord avec tout votre passé et tous vos principes. Et à cette défense de la liberté, de toutes les libertés, liberté des échanges, liberté de l'enseignement, liberté de conscience, vous avez apporté un tel élan, une telle ténacité et un si haut désintéressement, qu'il n'est plus à cette heure un seul ennemi loyal, si implacable soit-il, qui puisse vous refuser ou vous marchander son admiration. Il y a quelques mois à peine, à propos de votre superbe écrit sur la Revision constitutionnelle, qui sera votre testament politique, vous arrachiez un cri spontané d'enthousiasme au plus acharné et au plus éloquent de vos adversaires. Il y a quelques semaines à peine, âgé de quatre-vingt-quatre ans, aux prises avec de cruelles souffrances, vous trouviez encore la force de dicter de votre lit de douleur des pages vibrantes, sans autre espoir que de hâter le triomphe posthume de votre cause, sans autre ressort que l'énergie indomptable de vos convictions. En ce faisant, illustre vieillard, vous que de l'autre côté de la mer le peuple anglais appelerait le « Grand Old Man », vous avez donné à la jeu-

Digitized by Google

nesse de votre pays un admirable, un sublime exemple de dévotion à votre idéal. Cet exemple, j'en ai l'assurance, ne sera pas perdu et la postérité, qui commence pour vous, s'en souviendra.

« Vous êtes la glorieuse vieillesse née à l'aurore de ce siècle. J'étudie dans ce livre la jeunesse née à son déclin : ses illusions et ses aspirations, ses erreurs et ses souffrances. De plus en plus, cette jeunesse se détache des idées qui furent, qui sont toujours les vôtres, se détourne de la liberté et cherche ailleurs dans l'État, dans la contrainte légale, des secours qui ne lui viennent plus d'elle-même et de ses forces vives. Vous ne désespérez pas pour cela de l'avenir. Vous ne craignez pas les échecs d'un jour, sachant que le temps vous appartient. Vous savez que cette jeunesse doit revenir à votre cause, que si elle ne revenait pas ou si elle vous revenait trop tard, le pays pourrait en souffrir, le pays pourrait en mourir, mais non pas vos principes qui sont immortels.

« Le principe libéral, dans ce qu'il a d'essentiel, est d'une évidence si lumineuse que le socialisme lui-même s'incline devant sa vérité. Ne proclament-ils pas à l'envi, les socialistes, que le socialisme d'État n'est qu'une phase politique transitoire devant frayer la voie à la libre expansion de toutes les énergies, frayant la voie à l'anarchie? Et cette anarchie elle-même, formant ainsi l'aile gauche du socialisme, n'est-elle pas une caricature, un travestissement de l'idée libérale? Et ne peut-on donc pas affirmer que, de même que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, le socialisme est un hommage que la tyrannie rend à la liberté?

« Je le répète donc : le réveil viendra ou plus tôt ou plus tard : à l'heure présente nous assistons à la débâcle, nous entendons l'approche de la tempête. Vous, vous restez debout dans cette tempête; au milieu des ruines, vous êtes l'homme chanté il y a deux mille ans par le poète latin : *Impavidum ferient ruinæ!* Homme rare de tous les temps, rare surtout aux nôtres.

« Un mot encore et je termine : Ce livre est adressé non seulement comme un témoignage d'admiration à l'homme de

Digitized by Google

la tribune politique, il est aussi offert comme une marque de respect et d'affection à l'homme du foyer. Ceux qui ont eu l'insigne privilège de vous connaître, savent que l'homme privé est au niveau de l'homme public, que le cœur en vous est au niveau du caractère et du génie. Pour ma part, Belge émigré en terre écossaise, Flamand chargé de propager la culture latine dans une université anglo-saxonne, je garderai toujours comme l'un des souvenirs les plus profonds de ma patrie et comme l'un des plus grands bonheurs de ma jeunesse, non seulement d'avoir pu connaître et admirer un vieillard, qui a traversé tous les orages politiques du siècle le plus orageux des temps modernes, sans une tâche, sans une palinodie, — mais aussi d'avoir pu aimer un *Homme* à qui rien d'humain n'est resté étranger, un *Homme* qui a connu toutes les ivresses du triomphe, toutes les tentations du pouvoir et qui est resté vrai, simple et bon, d'une simplicité exquise, d'une bonté touchante s'épanchant en trésors d'affection pour les siens.

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, avec l'assurance de mon inaltérable dévouement, l'expression de mes sentiments affectueux.

« CHARLES SAROLEA. »

Digitized by Google

INITIATION

I

La lune n'était plus qu'un œil vide.
BARBEY D'AUREVILLY.

Dans l'ombre se devinait un élancement de tours aiguës, déchiquetant la nuit à la pointe de leurs clochers en fers de lance, tandis que sous les pieds, à une profondeur inscrutable, le glissement de l'eau frottée aux pierres arrondies par son incessante léchure, décelait le canal, ce chemin qui ne marche pas, mais qui bouge.

La nuit — 10 heures, peut-être, septembre — était noire, de ce noir compact que ne trouerait aucune lueur de lune ou d'étoiles; de ce noir béant qui s'ouvre devant l'homme comme pour l'engloutir, l'enlisser dans une étreinte sinistre, avec une attirance frôleuse de sable mouvant ou d'abîme, qui a une fascination dans son horreur.

Penchée sur cette nuit, frappée du revers d'aile d'un vent de mer qui cinglait les arbres comme à coups de fouet sifflants, Pascale, appuyée au parapet du pont, regardait largement. Ces ténèbres, ce vibrant coup d'air, la solitude qu'on ne sait pas déserte, le silence que casse le cri brusque du vent heurtant une branche, ces bonds subits de quelque animal inaperçu dans l'eau invisible, ces choses causaient à la jeune fille une impression inaccoutumée d'émoi presque angoisse...

Digitized by Google

Tout à coup, d'un élan éperdu, serrant contre elle le manteau dont jouait le vent, elle s'élança par le chemin indistinct, avec la hâte affolée d'un être que l'inconnu talonne.

Le premier réverbère allumé arrêta net sa course. C'était la ville, la civilisation.

Elle se mit à marcher sagement, relevant sa robe de la main gauche, le pas alerte sans être rapide. Elle s'arrêta devant la porte d'une maison étroite, banale, le logis quelconque de n'importe qui, et sonna.

Deux cris accueillirent son entrée dans la petite chambre du fond du corridor :

« Il est tard! D'où venez-vous, je vous prie?

— Enfin, c'est elle! »

Elle répondit à tous deux, d'un air calme :

« Dix heures, du lac d'Amour, c'est moi. »

Un courant d'air froid passa dans la salle.

Les autres, c'étaient deux vieux, une vieille fille et un vieux garçon. Deux vieux très banals, vers la soixantaine, lui, un peu chauve, elle un peu courbée, tous deux à lunettes, à canne et à manies. Elle portait la coiffure de dentelle noire sur ses cheveux gris, lui dissimulait ses cheveux blancs sous le bonnet grec à torsade. Ils avaient l'air de deux vieux hivers transis et grognons, chipotant le jeune printemps qui leur faisait face, mais en ayant un peu peur.

Debout devant un miroir grand comme la main, Pascale relevait ses cheveux, les bras posés en anses d'amphore, et l'on eût dit, à la contempler, une de ces Tanagriennes sveltes qui résument la grâce antique. Souple, elle avait le geste harmonieux, la marche rythmée. Son visage irrégulier s'éclairait de la lumière d'un œil merveilleusement fendu, serti dans les paupières translucides comme une précieuse aigue-marine entre les douces opales.

Les vieux s'étaient repris :

« C'est une heure singulière pour aller au lac d'Amour, dit tante Léonie.

Digitized by Google

— Les gens qui vous ont rencontrée ont dû bien mal penser de nous, insista oncle Sosthène. »

Pascale ne les entendit pas.

Un profond silence se fit dans la petite salle, un de ces silences de ville de province, où rien ne bruit que les tic-tacs éloignés des horloges de la maison, silence dont on n'a point idée, même dans les quartiers morts des grandes cités, car il n'est pas même troublé par le battement d'aile d'une idée, fait comme il est du repos des intelligences après un débat.

« Ah! Ah! Ah! Ah! »

Une gamme chromatique s'enleva, tombant dans la paix torpide des vieux comme un caillou dans une vitre, et Pascale s'élança dans le corridor, chantant à tue-tête un refrain de son invention.

Les deux vieux se regardèrent. Tante Léonie soupira.

II

Ce qu'elle leur était, Pascale, à ces vieilles braves, ennuyeuses, inutiles, charitables, stupides et excellentes gens?... Leur nièce.

Fille d'un frère, le plus jeune, celui dans le cerveau duquel un peu plus de phosphore ou un peu moins de mature sagesse a fait naître un désir de conquête, ce plus jeune frère qui, dans toutes les histoires, s'en va à la recherche du bonheur, et revient éclopé et poussif pour trouver l'aisance paresseuse du frère aîné. Ce jeune frère, qui toujours a ramené de ses voyages une fillette aux cheveux d'or, aux yeux d'étoiles, souvenir d'un amour dont il ne parle pas, dont il ne veut pas qu'on lui parle et dont la brûlure secrète un beau jour, au milieu de la bourgeoise félicité qu'on lui a faite, se calme enfin pour le laisser s'endormir du sommeil des lassés qui ont trop demandé à la vie pour que la mort ne leur réponde pas.

La fillette, c'était Pascale, arrivée un beau soir de l'inconnu dans les bras de son père. Et puis l'histoire avait continué, toujours comme elles continuent : cette fillette, on la recueille

Digitized by Google

au logis du frère aîné où, bien entendu, se trouve une sœur pour s'éprendre de l'abandonnée.

Elle grandit, et comme elle a dans les veines du sang vagabond d'enfant de caprice, les vieux sont quelquefois bien choqués, et murmurent entre eux leurs craintes et tâchent à la plier, à l'embourgeoiser. Peine perdue ; ils l'adorent, ils l'admirent, elle leur est reconnaissante et même soumise, mais il y a entre elle et eux quelque chose qu'elle ne sait pas, et eux ne se reconnaissent pas dans cette enfant de leur sang.

Voilà Pascale, et son oncle et sa tante.

Elle était gaie jusqu'à la folie, rieuse à trente-deux dents blanches, avec des bonds de joie soudaine et communicative. Elle était amusante, drôle dans ses remarques, jeune dans ses élans, observatrice impitoyable, railleuse fustigeant les travers et les erreurs, mime de toutes les grimaces, « attrapant » la ressemblance, comme on dit en termes d'atelier, « posant » le sujet d'une façon irrésistiblement cocasse !

Elle était originale jusqu'aux derniers mots de ses réparties en flèches ; ses pensées étaient d'elle, et elle les exprimait en des termes frappés à son coin. Parfois des réminiscences lui traversaient la tête — car elle avait lu, dévoré, épuisé une bibliothèque immense, pris de hasard, à la main chanceuse, tous les livres trouvables, romans et voyages, bouquins fleurant mi le patchouli et mi la moisissure, et tomes Charpentier, tout frais de l'imprimerie...

Chose curieuse : dans cette inondation de son cerveau par la lecture, elle n'avait ni lassé ni perverti son goût. Elle avait choisi entre tant de livres, gardant l'amour profond, la tendresse intime du lettré pour tel ou tel poète, tel ou tel penseur ; portant avec elle, à travers les soins banals et les occupations vulgaires, ce parfum, cette lumière, cette chaleur particulière qui entretient à part des gens et des actes de tous les jours, cette passion et cette compréhension de l'âme humaine révélée.

Pascale montait l'escalier, courait chercher le coton à marquer de sa tante, lisait à haute voix à son oncle la « tartine »

Digitized by Google

de fond du journal préféré, tournait une crème, raccommodait son gant, et, n'accordant même pas un instant d'attention à ces vétilles, se répétait intérieurement quelques vers de Baudelaire ou de Swynburne, et réussissait sa crème ou bouchait le trou de son gant.

De cette dualité de la pensée était née une dualité de l'être. S'il est vrai que plus la femme est diverse, plus elle est séduisante, Pascale était la séduction même. Qui plus qu'elle se montrait pratique, ménagère instruite en l'art de tenir une maison, de surveiller la dépense, d'installer la lessive, de voir enfin à toutes les insupportables nécessités de la vie matérielle?... Le matin du samedi, nette et svelte dans son costume sombre, elle trottait vers le marché, suivie de la bonne qui portait un grand panier. Dans sa main, elle tenait le porte-monnaie qui ne s'ouvrait qu'à bon escient. A travers la quête hâtive des ménagères et la traînante flânerie des paysannes lentes à choisir un objet longuement débattu, elle glissait, preste et souple, évitant les chocs, car les plis amples du manteau flamand, la « faille » noire, si gracieuse et si pittoresque, cachent souvent le lourd panier qui heurte! Peut-être regardait-elle un instant le majestueux beffroi baigné de l'or du soleil, ou drapé des dentelles de brume, mais si elle était seule à délaisser un instant les choux et les carottes pour un coin du ciel, après tout elle n'en payait pas plus cher ses emplettes, et contempler le beffroi n'est pas beaucoup plus mal que de lorgner les officiers!

Et à d'autres temps, lorsqu'elle était rendue à elle-même, Pascale était aussi le poète raffiné pour lequel le beau a l'influence enivrante et captieuse qui fait presque mentir l'expérience, qui voile la hideur des choses, la petitesse des êtres et qui ferait aimer la vie. Elle avait l'œil qui se fixe sur la fleur ou l'étoile pour y trouver la grâce et s'en réjouir. Elle avait l'oreille qui saisit la mélodie du rythme et des sons, et confie à la mémoire fidèle la douceur du refrain aimé. Elle avait l'impression rapide, la subtilité des sens, le raffinement à la fois intellectuel et matériel qui permet à quelques-uns d'ici-bas de goûter la

Digitized by Google

volupté dans tout ce qu'elle possède de plus ténu et de plus inlassable, parce qu'ils la trouvent dans les petites choses, tous les jours, au parfum d'une rose nouvelle, à l'éclat d'un rayon de soleil, à la chaleur du vin que tous peuvent boire et qu'ils savourent, sans avoir besoin, pour être heureux, qu'on leur donne des lys de Mitylène, ou du falerne écumant dans des coupes de chalcédoine!. .

Mais avec ces dons dangereux dans la vie médiocre, les destinées avaient eu le triste courage de lui donner encore l'enthousiasme et la foi.

Heureusement, la vie était là!

III

« Il faut deux choses, pour être heureux », dit Pascale, assise à sa petite table.

A qui parlait-elle? A elle-même. A qui eût-elle parlé? Sa tante était en face d'elle et servait de figure d'interlocuteur; les minutes marchant, elle passait auditoire, et Pascale discourait.

« Il faut plus que cela, répondit sagement la tante.

— Avant tout, dit Pascale, qui ne s'occupait jamais des réponses quand elle philosophait, avant tout, nous devons avoir la volonté du bonheur.

— Mais,... avança la tante.

— Et ensuite, continua imperturbablement la nièce, il faut un idéal borné. »

Ici elle regarda en l'air avec satisfaction, laissant son remaillage de bas pour une minute.

« Tout le monde a le désir du bonheur, opina tante Léonie.

— Ah! s'écria Pascale, enchantée de ce prétexte à une dissertation, ah! vous croyez cela, vous, tante? Quelle erreur! Ils sont si rares ceux qui ont la volonté, l'inébranlable volonté d'être heureux! Celui-ci sacrifierait tout à son orgueil, et celle-là à sa coquetterie, et cet autre à sa gloutonnerie et cette autre

Digitized by Google

gâte tout par sa sensiblerie qu'elle décore du nom de sensibilité. Qui donc sait jouir en paix de ce qu'il a sous la main? Tel voudrait la fortune, telle rêve l'amour...

— Pascale, dit tante Léonie, je n'aime pas que vous parliez de l'amour.

— C'est dommage, parce qu'alors j'y penserai, fit-elle. Mais le bonheur, le simple bonheur, ce n'est pas la fortune, la beauté, le succès, même le plaisir, le bonheur...

— Hé bien, demanda avec calme la tante, qui regardait Pascale droite, appuyée à la table, de ses deux mains jointes avec énergie.

— Hé bien, répondit-elle avec une gravité froide, le bonheur c'est d'être heureux,... ce n'est ni d'être grand, ni d'être riche, ni d'être beau,... mais de se trouver content de ce qu'on possède de richesse, de grandeur et de beauté. »

Sur quoi, elle se rassit et recommença à remailler un terrible trou du talon droit.

Elle avait de ces déchaînements subits de parole par où coulaient des flots d'idées longuement remuées en tête, puis devenues si lourdes qu'elle n'en pouvait plus soutenir le poids turbulent. Alors elle pérorait, discourait à perte haleine, pédante avec délices, précieuse comme Arthénice et sage comme un académicien. La tante n'avait garde d'y comprendre un mot, mais ses remarques de bourgeoise expérience et de vulgaire sagacité offraient un prétexte à amplifications, et Pascale ne s'en abstenait pas.

« Si j'avais eu une sœur, disait-elle avec regret. Nous aurions pu nous conter tout... jusqu'à ce que l'une de nous ait eu son secret, bien entendu. J'aurais été l'aînée, naturellement. Je n'aime pas d'obéir, mais j'aurais très bien commandé ma cadette. Avec cela, comme je n'en ai pas, consolons-nous. Elle aurait peut-être été une horrible scie! »

Elle n'avait pas d'amie. Les filles du caractère de Pascale ont souvent des ennemies, quelquefois des esclaves adoratrices de leur supériorité, jamais d'amies, car l'amitié demande l'égalité,

Digitized by Google

une moyenne d'affection paisible et jamais d'excès dans l'un ou l'autre sens.

IV

A la naissance des princesses de contes de fée, généralement préside une marraine très puissante et qui influe de la bonne façon sur l'avenir de sa filleule. Pascale avait cette ressemblance avec les princesses du bon vieux temps qu'on ne savait guère, au juste, d'où elle venait. Il en était d'elle comme de ces merveilleuses beautés qu'un prince au cœur tendre rencontre par un beau matin au bord de la source ou bien au fond du bois. Qu'importe ? Le lecteur, tout charmé de leur grâce non pareille, a-t-il jamais réclamé de ces belles leur arbre de généalogie ? Leur histoire est d'apparaître et de se faire aimer. C'était un peu l'histoire de Pascale, et elle aussi avait une marraine.

Une marraine, oui, point absolument fée, mais quelquefois génie, car ce n'était rien moins qu'une femme-auteur. Un grand écrivain ? Non, car elle était trop femme pour cela, trop « lunaire », comme dirait un célèbre magicien moderne, qui exprime par là cette nature toute de réflexion de la femme, laquelle a quelquefois du talent, souvent du bonheur dans l'expression, de la facilité dans la conception, mais *jamais* d'esprit créateur.

Un bas-bleu encombrant, alors ?... Mais non, pas davantage : elle avait pour cela bien trop de finesse, et aussi gros comme un zest d'esprit de bon aloi. Simplement ce qu'est très généralement la femme-auteur : une personne d'intelligence vive, de compréhension facile, de style coulant, possédant plus de notions que de connaissances et moins d'originalité que de mémoire. Mêlez à cela une entente bien comprise du document, de l'observation, du coup d'œil, une haute idée de ce qu'on aurait pu être, une appréciation juste de ce qu'on est, et un désir dévorant de devenir ce qu'on ne devient jamais, quelque travail et quelque énergie qu'on y dépense. Un détail particularisait cette silhouette qui passait dans la ville pour une

Digitized by Google

physionomie : M^me^ Désenlys avait choisi pour y écrire, s'y faire connaître, déchirer, apprécier, envier et louer, la ville de province! Renversant le mot de César, elle avait dédaigné la grande ville et la grande lutte. C'était prendre son parti en femme d'esprit pratique qui a évalué l'opinion publique, soupesé la gloire, mesuré ses forces et conclu en tacticienne habile et en appréciation modeste d'elle-même.

Cependant, ce n'était pas la modestie qui l'avait guidée, car elle n'avait choisi la province que parce que le rôle de « bel esprit de clocher » lui présentait seul des chances de réussite et de renom : monnaie de gloire qu'il fait bon encaisser à défaut de la grosse pièce.

En effet, qu'est-ce qu'une femme-auteur dans une petite ville? D'abord, et surtout si elle arrive du dehors, si depuis l'enfance on n'a pu la suivre trottinant de la maison à l'école et de l'école au patissier, et plus tard à la couturière et la modiste, on s'effare, on questionne, et plusieurs qui n'en savent mot, touchent discrètement le sujet scandale et abomination lorsqu'elle passe devant eux. Cependant, peu à peu elle s'affirme, elle circule; le dimanche, elle compte dix saluts à rendre dans la grande rue, après la messe; elle existe, elle est sauvée. On l'admet, bientôt on la recherche, on l'attire. Deux ans après son arrivée, elle est célèbre, elle appartient à la ville, on la montre du doigt aux étrangers, on s'en vante comme de la grosse cloche du beffroi et de la tour de la cathédrale.

M^me^ Désenlys en était là depuis longtemps, et ne se sentait nullement lasse. Parfois, au commencement de cette royauté, il lui avait passé par la tête des idées de bonheur moins commode et de renommée plus élargie. Un souffle d'air plus ample élargissait ses poumons et lui apportait comme un tourbillon d'idées brûlantes, parmi lesquelles sonnaient des noms célèbres. C'était par les soirs où quelque auteur égaré, arrivant de Paris ou de Bruxelles, apportait dans les plis de son habit ou secouait au mouvement de ses grands cheveux de poète comme un ressouvenir enivrant de la vie, du combat et de

Digitized by Google

l'intellectualité de là-bas. Ces soirs-là étaient fiévreux pour elle; et grisée de paroles, elle ne parvenait pas à s'endormir la nuit qui suivait.

Mais l'atmosphère égale et la vie apaisante de la petite ville étouffent les rumeurs qui voudraient en troubler la tranquille ordonnance; et M^me^ Désenlys devint peu à peu, sans plus de révolte, de secousse, de ressaut tourmenté, l'oracle littéraire à deux volumes par an de sa délicieuse et somnolente cité.

V

« Si je ne vous avais pas, cependant, marraine! » s'écriait souvent Pascale.

Et en effet, que fut-elle devenue, la pauvre petite? Son oncle et sa tante l'avait recueillie, lui donnait le toit, la nourriture, le vêtement, que sais-je, l'existence enfin. Ceci importait peu. Ce qui avait grand poids, c'est que M^me^ Désenlys procurait à sa filleule au moins deux bals et environ dix soirées par an. Voilà l'utilité qui prime!

Était-elle donc ingrate et sotte, cette Pascale aux yeux doux? Non, mais elle était fille de cette race qui toujours préféra l'éclat à la solidité et l'esprit à la bonté du cœur; elle était femme, donc futile et encline au plaisir; elle était jeune, donc ingrate.

Ce n'est qu'au frottis des années les unes après les autres accumulées qu'on apprend à évaluer justement la bonté et la générosité d'autrui. Les êtres rares qu'on a pu chancer de connaître pour leur bonté alors seulement montent à leur vraie place, et l'on connaît enfin que l'esprit n'est qu'un faux brillant, le talent qu'un don accessoire et l'élan à autrui la seule vraie supériorité. Mais Pascale, à ses dix-huit ans, impatiente de jouir, assurée du droit au bonheur, et du devoir incombant à tous de la satisfaire, était toute pleine d'égoïsme inconscient et de confiance naïve.

« Ah! marraine! ce bal!... Quel bonheur, j'aurai une robe maïs,... chut! marraine, pas un mot de blanc, s'il vous plaît;

Digitized by Google

la bête, bête de couleur,... je ne veux pas de blanc, je ne me sens pas colombe du tout. Quoi, le jaune est trop vieux? J'en aurai l'air plus jeune, voilà tout. D'ailleurs, court-on les fêtes pour jouer au baby?... Oui, maïs, avec du lierre, du lierre à très petites feuilles aiguës, pour seule garniture. Ce sera original.

— Beaucoup trop; tu te feras remarquer.

— Bon, croyez-vous que je vais au bal comme la timide violette pour embaumer les coins perdus? Oh! marraine, vous vous provincialisez!

— Ma chère enfant, si tu es ridicule,... personne ne met du maïs à dix-huit ans, tout le monde...

— Je frémis réellement, à ce coup! Qui m'a changé dame Désenlys, écrivassière de non mince mérite et renom étendu?... Voici qu'en sa place, je découvre l'épicière du coin, portant pour armes le bocal de préjugés aigres comme cornichons!

— Pascale, tu as beau dire des sottises...

— Oh! non, marraine, pas d'air fâché; j'ai toujours parlé mon idée avec vous, et je ne vais pas changer, cela me gênerait. Et puis, si vous n'êtes pas gentille, marraine, je ne vous accompagnerai pas au bal!

— Et qui sera punie, Pascale?

— Vous donc, tiens! Toute la ville demandera après moi, il vous faudra mentir à cinquante exemplaires à la minute! Et à qui, s'il vous plaît, communiquerez-vous ces critiques mignonnes sur vos chères concitoyennes par adoption?... Dangereux de choisir une autre confidente, mortifiant de garder pour soi des méchancetés aussi spirituelles!

— Réellement, Pascale...

— Réellement, marraine, je désespère de vous; tout ceci est d'un bourgeois fini... M^me^ Perrichon, alors, ou l'une des comtesses de M. Ohnet. Vous savez, il n'y a plus guère moyen d'être drôle depuis que Goncourt a créé *Renée Mauperin* et que Gréville a mis *Dosia* dans les mains de toutes les jeunes filles. Mais encore, si je suis née un peu de ce genre, ne puis-je

Digitized by Google

m'éteindre complètement et tous les jours. Non, c'est sûr que j'éclaterai une fois ou l'autre, tant j'enferme de sottises que je n'ose dire. Ainsi, marraine ?... Vous me donnez ma robe ? »

Et Pascale s'en alla commander sa robe, et elle la choisit maïs pâle !

Oh ! ce bal... Le bal de M. le président. Non pas « un » bal, mais « le » bal, le grand, le beau, l'unique. De deux mois à l'avance, la ville en résonnait. Couturières et pâtissiers flairaient le vent et préparaient leurs appâts. Les jeunes filles en dessous de dix-huit ans se désespéraient ; les demoiselles au-dessus de vingt-cinq ans attendaient de ce jour unique la réalisation de leur rêve, l'époux, proie dévouée à leurs efforts sublimes. Les mères de plusieurs filles visitaient les mères de plusieurs fils.

« Hé bien, chère madame, et ce bal ? — Ah ! chère madame, ne m'en parlez pas. Et vos filles ? — Ah ! ma Nathalie n'en dort plus ! — Mon fils le lieutenant a déjà presque toutes ses danses placées. Mais il ira certainement chez vous ! — Savez-vous ce que les demoiselles Une Telle porteront ! — Leur couturière me l'a confié, figurez-vous... »

Et de courir les magasins, de faire venir de la capitale (d'où elles reçoivent bénévolement l'article démodé), d'intriguer près des bonnes amies, et de s'agiter, de s'exciter, de parler surtout, de parler, parler, parler !...

Les maris, excédés de ce papotage, fuyaient à leur café favori, où se confiant leurs ennuis mutuels, ils en revenaient malgré eux au même sujet de discussion.

Et Pascale s'en préoccupait fort aussi. La fameuse robe maïs était prête, le lierre attendait dans l'armoire le moment de se mélanger aux cheveux rebelles et frisés.

« Mais quel tirage ! confiait-elle à sa marraine. J'ai dû déployer une force de volonté immense, j'ai lutté pour ma robe comme je ne lutterais certes pas pour mon amour !

— Comment ? Quel amour ?

— L'amour que j'aurais..., si j'en avais un. Mais c'est que,

vous voyez d'ici : maïs! J'ai toujours rêvé cela. Et tante Léonie qui voulait du tulle blanc!

— Pourquoi pas? Tu aurais été bien aussi.

— Maintenant, je serai mieux. Gardez le blanc pour mon mariage. »

Mme Désenlys regarda sa filleule :

« Est-ce que tu penses au mariage, Pascale?...

— Mais... je suis fille, n'est-ce pas, alors?... Et puis comme on ne m'en parle pas!... Le jour où je rencontrerai quelqu'un de bien : jeune, pas trop jeune, intelligent surtout, laid s'il le veut, mais riche, riche, riche, je vous promets, marraine, que j'y penserai sérieusement.

— Mon enfant, ces sentiments sordides,... et puis, crois-tu qu'il pensera à toi?

— Cela, je m'en charge. Quant aux sentiments sordides,... pourquoi vendez-vous vos romans, marraine?

— Ma chère, on ne fait jamais de questions directes en bonne compagnie. Je te conseille de n'épouser jamais qu'un homme que tu aimes.

— Bah! je tâcherai surtout de n'aimer que l'homme que j'épouserai! Cela ne doit pas être difficile,... n'est-ce pas, tout cela, ce monsieur qui vous embrasse... et devenir maîtresse chez soi,... je suis sûre qu'on aime toujours son premier mari!

— Comment, son premier?...

— Enfin, je veux dire le mari qui commence, le premier qui vous apprend, enfin! »

Et elle haussa les épaules, impatiente de se voir si mal comprise. Mais Mme Desenlys soupirait, pensant combien les nuages du passé empêcheraient les prétendants de s'avancer.

VI

Quinze jours avant « le bal », — qui servait chaque année à marquer l'ère des festivités — Mme Desenlys donna une soirée.

Laquelle soirée était un prétexte à réunir autour d'elle les

Digitized by Google

admirateurs de son talent, et à faire la connaissance d'un certain étranger de marque, arrivé depuis peu dans la ville, et qui préoccupait l'opinion publique au point de contrebalancer presque « le bal ».

D'abord, à part les Anglais qui affluent dans cette délicieuse cité moyen âge, on n'y voit guère d'étrangers. Peut-être une famille allemande, beaucoup de filles blondes à lunettes et de garçons blonds en casquette, pipe en bouche, flanqués du père bénévole et de la mère massive et fagottée; ou encore, quelques Français traînant l'*a* ou roulant l'*r*, et criant sur les places silencieuses de la vieille ville assez haut pour que les corneilles s'en effarouchent, et que le philosophe rêveur se demande par quel singulier hasard les Français de France parlent toujours si mal leur langue à l'étranger.

Et pourtant ce n'est pas une ville banale où rage le cahotement discordant des charrettes, le roulement sourd des voitures, le glissage cliquetant des trams, le roulis tonnant des omnibus de pavé, le brouhaha incessant des voix humaines; car c'est la cité du silence.

Rien n'y bruit, n'y choque, n'y détonne. Dans un reliquaire en pierres fouillées, ciselées, aiguisées en flèches, dentelées en tourelle, assises en donjons massifs qu'allègent les guirlandes, les girouettes, les girandoles de fer forgé, c'est le calme un peu triste et froid des reliques oubliées, que quelques fidèles adorent seuls encore, mais qui a vu se détourner d'elle la foule vulgaire, empressée vers de nouveaux autels.

L'inconnu avait pour lui grand air et grande façon. Appartement retenu dans le premier hôtel, cheval de selle amené avec lui, groom suffisamment impertinent pour donner du relief à son maître. On disait qu'il était prince, artiste, seigneur dans le monde cosmopolite, quelque chose de très *high breeding* et *high life*. On disait... que ne disait-on pas? En province (et la capitale compte des faubourgs très province), certaines bonnes gens n'ont pas d'autre occupation, d'autre amusement, d'autre recherche à faire que de savoir ce qui se passe, où cela se passe

Digitized by Google

et — malheureusement aussi — ce qui « aurait pu » se passer, et ce qui « doit » se passer, sans qu'on s'en doute!

Mme Desenlys ne put se refuser ni refuser à ses amis la connaissance d'un étranger si intéressant.

Et voilà pourquoi, à neuf heures et demie, Pascale entra chez sa marraine, en jetant un coup d'œil rapide pour savoir si elle était la première, et s'écria, rassurée :

« Eh! bien, le prince?

— Oh! Pascale, gémit Mme Desenlys, figée sur place, quelle toilette!... »

Pascale sourit, se regarda dans une glace, et répondit rêveusement :

« Oui, cela vous horrifie, hein? et pourtant... »

Et pourtant, elle était délicieuse à voir dans cette robe de nanzouk blanc lait, coupée d'entredeux de valenciennes, exécutés par elle-même à son carreau à dentelles. Des grosses manches, également à entredeux transparents, sortaient les bras menus sans maigreur, aussi blancs que la simple étoffe. La tête, fine et petite, se dégageait d'un flot de nanzouk mollement plissé, qui mettait en relief les grands yeux brillants, le teint pur et délicatement teinté, les cheveux fins, lâchement tordus sur la nuque en une riche torsade.

Elle respirait la jeunesse sans apprêts, l'innocence sans alliage, elle était la « jeune fille » telle qu'on eut voulu la peindre pour le type de la grâce adolescente.

Et elle le savait, — car elles savent toutes, aujourd'hui, où leur charme réside, et ce qui fait qu'elles sont belles. Mais elle le savait si tranquillement qu'elle ne perdait rien à cette science.

Mme Desenlys n'étant point de cette génération, n'ayant point appris l'esthétique, les rapports des couleurs entre elles, les modes antiques, ni... la triple coquetterie moderne, approfondie, revue et corrigée à l'usage des jeunes filles de la fin du siècle, Mme Desenlys, elle, ne le savait pas. Et elle allait le montrer en grondant sa nièce, lorsque les invités commencèrent à défiler devant elle.

Digitized by Google

Et passèrent les notabilités, les respectabilités et les honorabilités, et les gloires et les richesses locales, et les beautés et les grandeurs, et les nullités du terroir, et ruisselèrent les flots de compliments banals et les sourires stéréotypés de la dame de la maison, et enfin tout le décor et la troupe d'une belle réception.

Les dames causaient en jetant des regards d'évaluation les unes sur les autres et riant un petit rire aigu, qu'elles roulaient perlé, dès qu'elles n'avaient rien à répondre — ce qui leur arrivait souvent. Les jeunes filles, pas trop jeunes, surchargées d'ornements, avec ce travers provincial de vouloir trop bien faire les choses — *overdone*, comme dit si bien l'Anglais — tournaient leurs cous comme des colombes gémissantes, ou flambaient leurs yeux aux cavaliers, avec des airs de guerrières à l'attaque.

Mais soudain, un silence tomba sur le brouhaha parfois glapissant des conversations; la grande entrée s'opérait.

Le prince passa, comme un homme du monde, entre tous ces gens de société, devina au premier coup d'un œil exercé la maîtresse de maison au fond du second salon, vint à elle d'un pas aisé, et se retournant vers un habit noir qui le suivait, lui dit, d'une voix qui résonna singulièrement mélodieuse à travers l'assemblée muette :

« Voulez-vous me présenter à madame, mon bon Van Ghist?... »

L'habit noir s'empressa docilement :

« Permettez-moi... M. Lucius Wassolaw,... madame Desenlys... »

Un léger murmure reprit aussitôt et noya la formule trempée d'amabilité par laquelle l'hôtesse répondait au salut parfait, ni trop, ni trop peu, du nouvel introduit.

« Comment, pas prince, alors? » « Quelle nationalité cela vous dit-il, Wassolaw? » « Peuh! Nord, évidemment, Russe... »

— Mais non, chuchota imprudemment Pascale à son tour, bien trop usés, les Russes, tous pris par l'alliance française. Et puis, ce type?... Les Russes ne sont pas beaux! »

Digitized by Google

Lucius Wassolaw dirigea sur elle un regard parfaitement indéchiffrable, puis, achevant ce qu'il disait à Mme Desenlys, radieuse et affairée, il ajouta :

« Pourrais-je, madame, vous demander la faveur de me nommer à cette jeune femme en blanc, là, à gauche.

Et il désignait discrètement Pascale, qui s'en aperçut aussitôt, et se plongea désespérément dans l'entretien d'un vieux monsieur, pour ne pas « avoir l'air ».

— Certainement, monsieur, répliqua gracieusement Mme Desenlys. C'est ma filleule Pascale. Ma chère enfant, voici M. Wassolaw qui demande à te connaître.

Malgré tout, Pascale rougit. Elle avait ce don joli de rougir comme se colore le cœur des roses blanches d'une pourpre légère comme un pastel. Elle avait aussi des yeux pour regarder et elle vit fort bien que le nouveau venu saluait comme le font les héros des romans dont l'auteur est du monde.

« Mademoiselle, je ne suis pas Russe du tout, vous aviez raison, commença aussitôt Lucius, je suis né en Pologne. Ceci est moins usé, car nous manquons des moyens de beaucoup nous exhiber.

— Polonais, vraiment? riposta Pascale, du tac-au-tac, j'en suis bien contente, je ne connaissais pas cela! »

Lucius se mit à rire, s'assit à côté d'elle, Mme Desenlys resta un moment coite et désemparée, puis se raccrocha à une épaulette secourable et s'éloigna.

La « grande attraction » ne condescendant pas à se répandre beaucoup parmi les invités de Mme Desenlys, ceux-ci se retirèrent assez tôt et se montrèrent d'assez bonne compagnie pour ne commencer à la blâmer, elle et sa réception, qu'après avoir quitté sa maison au moins d'une minute.

« Quand on invite les gens intéressants, on ne les accapare pas! » « On ne leur jette en tous cas pas sa nièce à la tête. » « Comme Pascale est déjà hardie! Si ç'avait été de ma Céleste, maintenant... »

— Voilà donc ce qu'on nomme un poète, chanta la jeune

Digitized by Google

fille, seule avec sa marraine, chez qui elle passait la nuit après les réceptions. »

Elle ajouta, en valsant autour de la chambre dont sa marraine éteignait l'une après l'autre les girandoles de bougie, en mettant la main derrière chaque flamme soufflée :

« Un poète! Et Polonais!! Pas marié, orphelin, semblerait-il. Exilé,... je l'espère du moins, car c'est du dernier galant, quoique un peu mélo... Avec cela, bien entendu, du moment qu'il est Polonais, nous versons dans le drame. »

Et elle s'effondra dans un fauteuil.

« Laisse-là tes danses, et viens m'aider à serrer les restants, dit M^me^ Desenlys en se retournant d'un air mécontent.

— Ah! jamais; quelle horreur! Je tombe de l'Empyrée dans les restants! Je descends du Pinde dans le garde-manger! J'ai parlé songes, fleurs et batailles, et vous voulez que je récolte les sandwiches intactes!...

— Pascale, fit sèchement la dame, il y a temps pour tout, venez m'aider.

— Oh! oh! s'écria Pascale en l'atteignant d'une glissade sur le plancher ciré, qu'est-ce que cet accent-là, marraine? Qu'ai-je commis? En quoi consiste mon crime? Vous ressemblez à Philaminte, marraine, comme un roman de M. Mary à un rôti de veau! »

Et tout en péchant les petits fours avec beaucoup de dextérité, non sans en croquer quelques-uns au passage, elle commença à jaser à flot ininterrompu, critiquant ci, remarquant ça, ridiculisant l'autre, gaie comme un moineau, méchante comme une linotte qui aurait croqué une cerise à l'eau-de-vie.

« Enfin, interrompit tout à coup M^me^ Desenlys qui riait en dépit d'elle-même des remarques cocasses de sa filleule, tu es bien gaie, Pascale!

— C'est vrai, j'ai cette singularité d'être gaie quand je m'amuse! Et ce n'est pas un tort, marraine, car vous ne l'êtes guère, gaie, vous!

— Ce monsieur était donc bien amusant! Je n'ai pas eu le temps d'en juger.

Digitized by Google

— Aïe ! s'écria Pascale en secouant sa main droite en l'air comme si elle s'était brûlée, voilà, voilà le point ! J'y suis ! Ah ! malheureuse créature, vous n'êtes si sombre que parce que cet oiseau rare — *rara avis* — s'est assis près de moi beaucoup plus que près de vous ! Oh ! marraine, ce n'était qu'une erreur de siège ! »

Elle médita un instant en essayant de décoller deux cerises confites agglutinées; n'y parvenant pas, elle se décida à les manger toutes les deux; puis s'essuyant les doigts à la nappe damassée, elle conclut sérieusement :

« Ce monsieur, marraine, s'est dit que vous apparteniez à tous et que personne ne s'occuperait de moi. Et il s'est mis près de moi pour ne pas interférer. Ensuite, nous sommes tombés sur un sujet intéressant, et il est resté. Puis cela ne l'a plus intéressé, et il est parti. Voilà l'histoire de votre soirée, mais en voici la morale : que la sagesse, c'est d'accepter le plaisir des autres, et la bonté, d'en jouir comme du sien propre. »

Sur quoi, prenant son bougeoir, Pascale s'en alla coucher d'un air précieux.

VII

Le soir du « bal » est arrivé.

Du fin fond des rues subitement éveillées au bruit inaccoutumé, accourent au grand galop voitures après voitures, qui déposent sur le perron un vol de robes claires, suivi d'escadrons de mères ou de chaperons, en velours et brocard plus lourds.

Pascale glisse dans le salon encombré des premières danses; sa marraine la conduit à Mme la présidente (en province, la femme partage toujours, sans l'amoindrir, la dignité de son mari). Pascale salue et murmure quelque chose d'inarticulé, à quoi son hôtesse répond gracieusement par quelque chose d'incompréhensible. Un fidèle de Mme Desenlys accourt et guide les deux dames vers une place libre. Puis il s'inscrit sur le carnet de Pascale. Mme Desenlys ne danse pas; oh ! ce

Digitized by Google

n'est pas l'âge, car ses trente-sept ans un peu passés n'en paraissent guère plus que trente, à la lumière et avec cette exquise toilette de velours vieux bleu et de damas pompadour. Mais elle sait bien qu'elle danse comme tout le monde et qu'elle parle mieux que personne. Aussi préfère-t-elle parler.

Pascale part avec le premier fidèle, et revient pour trouver un second fidèle prêt à l'emporter à son tour. De fidèle en fidèle, elle a dansé les cinq premières danses et commence à se remettre de l'ahurissement inhérent à un premier bal, lorsqu'en s'asseyant près de sa marraine, quelqu'un de haute taille se penche vers elle et lui demande :

« Avez-vous songé à me garder une valse, mademoiselle ? »

Elle lève la tête : c'était Lucius Wassolaw.

« Oh! non, je n'ai pas songé à vous, du tout! Mais j'ai encore des danses. »

A cette réplique partie du cœur, le jeune homme se mit à rire, et prenant des mains le carnet de danse :

« Bon, dit-il, je prends le n° 7, n'est-ce pas? Et le 11 et le 12, qui est un quadrille, nous le causerons, voulez-vous? Horribles les quadrilles! Et le...

— Arrêtez, monsieur, dit vivement Pascale en rattrapant le carnet. Ici on ne trouve pas bon qu'une jeune fille danse beaucoup avec le même cavalier.

— Qu'est-ce que cela vous importe! répondit-il en s'effaçant pour laisser une troupe de jeunes gens réquerir des danses à leur tour. »

De la robe maïs, et de la guirlande de lierre, et de la grâce de la danseuse était subitement née chez plusieurs la conviction que cette nouvelle venue était digne d'être recherchée. Et de s'étouffer autour d'elle avec un empressement des plus flatteurs.

« Je n'ai plus rien, s'écria-t-elle en agitant son carnet plein, plus une danse.

— Alors, mademoiselle, s'enquit l'un des désappointés, accordez-moi la faveur de vous mener souper.

Digitized by Google

— Mille pardons, dit tranquillement Lucius, debout à côté du groupe dont-il suivait le débat en souriant, mais mademoiselle m'avait déjà accordé cette grâce. »

Pascale leva sur lui ses yeux rieurs, mais ne démentit pas cette très audacieuse assertion.

Les cavaliers s'éloignèrent pour aller remplir leurs fonctions à l'autre bout de la salle.

« *Je* ne mens jamais, dit la jeune fille en fixant le poète d'un air sévère.

— Moi non plus, répondit-il en lui offrant le bras, mais je trompe quelquefois. »

Et ils partirent pour une valse.

Après les Autrichiens, les Polonais sont les meilleurs valseurs possibles. L'Anglais court la valse, le Belge la saute, l'Allemand la plie, le Français la gâche, le Polonais la valse.

C'est un envolement léger et sûr, où le rythme soutient et soulève, sans tournoiements insensés, sans pas disgracieux; c'est la valse, ce jeu dangereux entre tous, où le diable a pour lui la mélodie charmeresse, le parfum, l'éclat des lumières, le mélange des toilettes qui tourbillonnent, la griserie des regards, des propos, de la coquetterie et des hommages, et l'enlacement étroit de ce bras ferme autour de cette taille qui ploie et comprend combien est doux l'appui d'un époux.

Pascale et Lucius tournaient autour du salon, sans lassitude et sans hâte, échangeant parfois un mot ou un sourire; lui, beaucoup plus grand, un peu penché vers elle; elle, souple, pliant à l'étreinte; et ils ne s'arrêtèrent qu'avec la musique.

« Eh bien! voilà ce que j'appelle une valse, dit-elle en tournant vers lui son visage rosé par l'animation.

— Et ce que moi j'appelle une valseuse, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle, dans l'embrassure de la fenêtre, dissimulée par de grandes plantes.

— Vous vous amusez?

— Merci!... Ah! comme c'est amusant, tout cela.

— Oui, oui. Vous pas, je suppose. Tant pis.

Digitized by Google

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je suis infiniment récréé par votre plaisir.

— Vraiment. Mais pourquoi ?

— Il m'est agréable de trouver la beauté, la gaieté, la jeunesse vivace, le charme et la grâce réunis en une brillante incarnation, que, moi, pauvre étranger, ne sachant manier votre jolie langue avec réelle délicatesse, je ne puis apprécier que par ce mot : vous. »

Elle le regarda un instant, en s'éventant à petits coups réguliers, puis elle dit :

« Oh! oui, je vous pardonne, et même je vous remercie. J'aimerais beaucoup d'entendre des compliments, toujours. Et puis, de *vous!*

— De moi! Me considérez-vous donc comme quelque chose ?

— Vous savez très bien que vous êtes quelque chose; et pour moi, provinciale, ignorante, jeune, votre louange pèse lourd, plus encore parce qu'elle vient du mondain émérite que du poète. »

En ce moment, le danseur à qui elle se devait vint la réclamer; elle s'éloigna avec un sourire.

De danses en danses, elle passa parmi les jeunes gens de la ville sans avoir d'occasion de retrouver Lucius Wassolaw. Elle l'aperçut un instant, derrière sa marraine, écoutant ce qu'on racontait dans ce groupe; puis avec M^me^ la présidente, debout à côté de son fauteuil, effilant de la main ses longues moustaches blondes, et posant ci et là une observation que sa compagne accueillait d'un air amusé.

« Personne qui valse comme lui, pensait Pascale après chaque épreuve. »

Enfin, le souper vint.

Lucius y mena Pascale. Mais qui les eût écouté causer eut été abasourdi. Ils avaient versé, de sujets en sujets, dans la philosophie et discutaient avec animation les théories pessimistes, le système de Schopenhauer, celui de Locke,... que sais-je, tout

Digitized by Google

métaphysique et morale. Pascale exultait. Elle pouvait enfin délivrer toutes les pensées prisonnières depuis si longtemps en son cerveau forcément fermé, et le poète paraissait extrêmement pris par l'entretien, et oubliait absolument le bal, les danses et tout ce décor singulier à une conversation si sérieuse.

Ou plutôt, il ne l'oubliait pas, mais jouissait doublement du contraste entre cette salle de plaisirs frivoles, et ces pensées de haute gravité, cette juvénile personne en fraîche toilette, et ces raisonnements si profonds et si originaux dans leur éloquence impétueuse!

Il écoutait; et sa raison était intéressée; il regardait; et son goût était séduit; il répondait; et sa vanité était satisfaite de l'attention qu'elle lui prêtait et du plaisir qu'elle prenait.

On ne trouve jamais plus spirituels que ceux qui vous ont permis de montrer votre esprit. Lucius jugea Pascale très spirituelle.

Tout entier poète, et avant tout autre chose voluptueux, chercheur de jouissances incessantes et raffinées, il réunissait en lui l'âme enthousiaste et ardente du Slave à la science profonde et froide du mondain cosmopolite. Trois fois trempé, l'airain qui entourait son cœur le protégeait contre toute atteinte troublante ou douloureuse. Mais sa fantaisie, à l'affût de tout charme nouveau, s'était bien souvent éprise — et déprise. Cela ne rendait pas ses yeux moins doux et son sourire moins cajoleur.

Il aimait le beau, la poésie ou parlée ou sentie, avec tout l'emportement d'une passion réelle; il sentait et il exprimait, ce qui n'est pas donné à tous les fervents de la triple déesse. Il avait jeté dans le flot coulant de littérature quelques volumes qui le plaçaient au premier rang des stylistes, mais non pas des penseurs, car jamais il n'avait essayé d'allumer l'huile qui remplissait sa lampe précieuse.

Parleur exquis, d'autant plus charmant qu'il s'autorisait de son origine étrangère pour originaliser ses expressions de toutes les images qui lui semblaient jolies ou justes, beau cavalier plutôt que joli homme, — car ses yeux bleus sombre, au

Digitized by Google

sourcil très arqué, contrastant avec ses longues moustaches blondes, et ses dents magnifiques dans des lèvres à la pourpre jeune et riche ne suffisaient pas à en faire un type de beauté masculine — très séduisant par sa rhétorique autant que par l'expression tour à tour ardente, caline, lassée, passionnée ou glaciale et morne de ses yeux, il avait encore cet attrait tout puissant sur les femmes, d'une vie mystérieuse dont le passé n'était point connu, dont les reporters n'avaient pas rendu chaque année, pour le plaisir des lecteurs altérés, de révélations sur les glorieux de ce monde. Il était noble, ce qui plaisait aux orgueilleuses, et se contentait de le laisser savoir, sans porter son titre, ce qui charmait les romanesques. Il avait été aimé souvent par des femmes telles que chacun eût été fier d'être choisi par elles et il n'avait jamais profité des ouvertures les plus franches pour faire un beau mariage ; et ceci enthousiasmait les sentimentales. Et de toutes façons, il avait tout ce qui caractérise les héros de roman aux yeux des jeunes filles, sans avoir jamais voulu devenir le héros d'aucun roman.

Ce soir-là, Pascale, en se couchant — c'était le matin plus que le soir — se dit franchement :

« C'est moi qui vais tous les trouver bêtes, après que le prince sera parti ! Je ne me suis jamais amusé avec personne comme avec lui ! »

VIII

Ce qui est horrible dans une petite ville, c'est que l'on rencontre dix fois par jour les gens qu'on déteste, et qui n'ont comme vous, pour se promener, que les trois rues et la place !

Ce qui est charmant, c'est que l'on y voit dix fois par jour les gens que l'on aime.

Hé bien, Pascale et Lucius en étaient à cette agréable période de toute sympathie où un être intelligent devrait bien s'arranger pour rester. Point d'empressement fiévreux, mais un plaisir égal et sûr à se retrouver et s'entretenir ; jamais de soupçons rongeurs, pas la plus petite jalousie ; ni rage, ni abat-

Digitized by Google

tement, mais l'harmonie, le sourire, des pensées faciles à s'entrelacer, des mains prêtes à s'étreindre d'une bonne secousse amicale et rafraîchissante.

Ils s'étaient revus à une sauterie, ils se rencontraient aux promenades en musique du dimanche, sans souci de la poussière croquante et du soleil cinglant. Ils se retrouvèrent chez Mme Desenlys, qui n'était point sans arrière-pensée de « match » sortable, après s'être salués trois fois grand'rue et quatre fois grand'place!

Tante Léonie, qui était scrupuleuse, finit par parler de cette intimité à son frère.

« Pascale est toujours sortie maintenant, dit-elle d'un air inquiet; elle, qu'on ne pouvait mener dehors, elle ne reste plus ici que le temps des repas. Elle parle beaucoup de ce monsieur dont je ne puis retenir le nom, et j'ai peur...

— Eh! ma chère, elle a l'âge, elle a l'âge; il faut bien qu'elle courtise un jour ou l'autre, répondit le bonhomme qui aimait affecter vis-à-vis de sa sœur une liberté de pensée et de parole qu'il jugeait des plus gaillarde.

— Allez-vous donc la donner à un inconnu, qui nous la prendra pour toujours! L'avons-nous élevée pour cela? Avec tant de peines! Une enfant qui ne voulait jamais garder une flanelle sur elle!... D'ailleurs, est-il digne de notre fille, mon frère?...

— Oh! mon Dieu, personne que je sache n'est digne d'elle, exclama l'autre bien vite. Mais vraiment, Léonie, s'il fallait épouser chaque fois qu'on courtise... Eh! eh!... »

Mais Léonie ne voulait pas écouter des propos si légers et des rires si lestes. Elle finit par s'adresser à Pascale elle-même :

« Vous voyez bien souvent ce monsieur,... ce monsieur au drôle de nom,... lui dit-elle, — avec un certain embarras né du respect touché de crainte qu'elle éprouvait pour la volontaire Pascale — et quoique l'on ne puisse pas dire,... cependant l'on pourrait croire...

— Eh! la, la, ma tante, s'écria Pascale en riant, vous

Digitized by Google

voulez donc parler d'amour que vous voilà toute saugrenue?...

— Oh!... moi!... mais...

— Ma pauvre petite tante, soyez tranquille, je *n'aime* pas M. Wassolaw, et il me le rend; seulement nous nous *aimons bien*, voilà tout.

— Je... je... ne comprends pas... très bien.

— Ma pauvre petite tante, on n'est pas neuve comme vous l'êtes sur ce chapitre! Nous nous plaisons et agréons; mais pas de palpitations, pas de rendez-vous, pas de... Enfin, est-ce que je rougis quand je l'aperçois?

— Je n'ai jamais remarqué...

— Ah! voilà, voilà; vous ne remarquez pas les symptômes, et vous devez alors venir me les demander à moi-même! Si pourtant je l'avais aimé, hein? du coup, comme vous me l'auriez fait remarquer, j'en serais folle! »

Tante Léonie resta épouvantée du mal qu'elle aurait pu causer par sa folle étourderie à ne pas remarquer les symptômes.

Mais, tandis que dorénavant elle s'épuisait à fixer sa nièce à l'entrée de tout visiteur masculin, elle ne s'avisa point du tout d'une chose, c'est que Pascale avait bien dit : *Je* ne l'aime pas, mais qu'elle n'avait pas du tout exprimé le même fait par rapport à l'autre sujet : *Je* ne l'aime pas; et non *il* ne m'aime pas.

On parle de la fatuité des hommes, mais quelle n'est pas celle des femmes. Laquelle n'est pas certaine de l'amour violent de tout homme qui la voit souvent et beaucoup? Pascale s'imaginait très bien que le beau poète était féru d'elle. S'il ne s'en allait pas; s'il la retrouvait partout; s'il causait avec elle sans se lasser de tous les sujets connus, et plus encore des non connus; s'il visitait M^me^ Desenlys si souvent; s'il avait écrit dans son album, à elle Pascale, un sonnet délicieux... en polonais... Si... si... la déduction était facile à tirer; surtout à cet âge où le cœur mal éveillé et les sens muets laissent à l'imagination toute fraîche de se lancer à grandes enjambées dans le champ des songeries.

Digitized by Google

Ce qui fait que, le 15 décembre, à 9 heures du matin, Pascale demeurait transfixée de surprise en parcourant la note suivante, tombée de la boîte aux lettres :

« Mademoiselle, j'oserai même dire déjà, lointaine amie, « recevez mes souhaits de Noël et les remercîments enthou- « siastes d'un pauvre oiseau de passage envolé, bien à regret, « loin des petites mains chaudes et douces dont il aurait aimé « faire sa cage éternelle.

« LUCIUS WASSOLAW. »

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE [1]

DU XV[e] AU XVIII[e] SIÈCLE

V

LES CRISES INITIALES DE LA TRANSFORMATION AU XIX[e] SIÈCLE.

Depuis l'époque où les ducs de Bourgogne avaient réuni nos diverses provinces sous leur domination, aucune mesure n'avait pu réussir à former de l'ensemble de ces provinces une nation ayant, tout au moins, des lois civiles communes.

D'ailleurs l'Espagne et l'Autriche, même, trouvaient dans le particularisme provincial un adjuvant pour pallier ou justifier la faiblesse de leur gouvernement.

« On évita de réunir les États-Généraux, par crainte de leur opposition, et on laissa chaque province agir et délibérer, en dehors de l'action et des délibérations des autres provinces [2] ».

Les habitants eux-mêmes n'avaient guère, non plus, acquis ce sens politique qui s'étend au delà des limites étroites de la cité ou de la province, et forme la base de l'idée de patrie dans

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juin 1895.

(2) BRIAVOINNE, I, p. 68; BORGNET, *Histoire des Belges à la fin du* XVIII[e] *siècle* (2e édition), p. 89.

Digitized by Google

nos nations modernes. Si les anciennes haines de ville à ville paraissaient un peu apaisées au XVIII^e siècle, les rivalités de province à province étaient encore très vivaces.

Les soulèvements et les révoltes particulières des cités contre le prince avaient cessé d'être des batailles rangées. La révolte des Cressers gantois de 1539 avait été le dernier effort violent de la capitale des Flandres pour mesurer sa volonté à celle du souverain.

Seul, le combat pour les croyances religieuses, au XVI^e siècle, eut la puissance de réunir tout le pays dans un effort commun. Mais le pays fut vaincu et il ne resta de cette confédération de nos provinces que des souvenirs amers.

Après ce soulèvement général de 1577, il ne fut pas rare de voir la population de l'une ou de l'autre ville s'ameuter encore contre des mesures gouvernementales. Dans les foules surexcitées, dans les assemblées communales, dans les Etats provinciaux mêmes, on manifesta souvent de l'opposition à des demandes fiscales; on protesta contre l'inobservation, par les représentants de l'Espagne ou de l'Autriche, de certaines prérogatives inscrites dans les antiques constitutions nationales. Mais il n'y eut plus d'opposition systématique et générale à la domination étrangère. On ne songea plus à la scission ou à l'indépendance (1).

Une phase critique, cependant, fut la révolte des Brabançons, et surtout des Bruxellois, contre les agissements du gouverneur marquis de Prié (1718-1719); révolte qui fut dissipée par les forces militaires et se termina par l'exécution d'Anneessens (2). On avait, dans la foule ameutée, proféré les cris de : « Vive Philippe, vive le duc de Maine, vive l'électeur de Bavière (3) », et ces cris, chez les Belges que la diplomatie venait de donner à l'Autriche, étaient des cris séditieux visant les autres prétendants aux possessions de l'Espagne.

Mais cette agitation ne dépassa guère les murs de Bruxelles.

(1) Confér. VAN PRAET, *op. cit.*, p. 275.
(2) HENNE, II, p. 211 et suiv.
(3) ID., p. 217; NOTHOMB, *Révolution belge*, I, p. 15.

Digitized by Google

Les révolutions de la fin du XVIII[e] siècle furent donc un phénomène nouveau dans nos provinces et il est nécessaire d'en étudier les causes et les développements.

Le XVIII[e] siècle, avec la paix, avait amené un peu de vie dans les Pays-Bas autrichiens, et si l'Anglais Shaw constata, en 1783 (1), que les « Belges ne peuvent que se féliciter, quand ils tournent les yeux sur les pays qui les environnent, lesquels sont habités par des peuples, ou soumis au plus affreux despotisme, ou libres, mais qui, dans leur liberté, sont écrasés par des taxes dont ces provinces ont le bonheur d'être exemptes »; il faut aussi ne pas oublier que l' « horizon politique et commercial » de ces Belges était extrêmement restreint — de par les traités internationaux — et que nous étions, en somme, une espèce de « petite ville de province (2) », d'un esprit excessivement étroit.

L'action progressiste de la philosophie française au XVIII[e] siècle agit d'abord sur les esprits des classes élevées de la société. Elle poussa tous les princes à des réformes (3).

Marie-Thérèse avait, par de nombreuses mesures, tenté d'améliorer l'état social de notre pays; la paix générale lui avait été favorable (4).

Joseph II fut plus radical qu'elle (5); mais, mal conseillé et mal servi par ses représentants, il ne sut point faire respecter son autorité souveraine; et, quand il fallut employer les armes, il se trouva trop faible et subit la honte d'une expulsion.

Les premières mesures réalisées par Joseph II ou pro-

(1) *Essai*, p. 27.

(2) GÉRARD, *De Berg*, I, p. 115; confér. BRIAVOINNE, I, p. 117.

(3) La génération de la seconde moitié du XVIII[e] siècle était élevée dans les idées de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau; elle avait vu échouer les plans de réforme sociale de Turgot, de Malesherbes; elle voulait, elle appelait de tous ses vœux la réalisation de ces réformes. *Pasinomie*, introduction, p. 4; confér. *Influence des philosophes encyclopédistes du* XVIII[e] *siècle en Belgique*, mémoire couronné de M. J. KÜNTZIGER, 1879. La propagation de l'imprimerie et le succès de l'*Encyclopédie* avaient inauguré le régime de la solidarité européenne (BRIAVOINNE, I, p. 101).

(4) HENNE, II, p. 282; DISCAILLES, *Les Pays-Bas sous Marie-Thérèse, passim.*

(5) ROGER, *Cour de Bruxelles*, p. 116; VAN PRAET, *op. cit.*, p. 296; HENNE, II, p. 309.

Digitized by Google

jetées par lui avaient surtout trait aux affaires religieuses. Nous avons vu que la suppression des couvents inutiles avait été considérée comme une réforme toute naturelle. La réorganisation du clergé régulier, par les édits sur les séminaires et sur les bénéfices ecclésiastiques, heurtait directement les intérêts d'une foule de dignitaires de l'Église. Et ces individualités jouaient un rôle prépondérant dans la société du temps. Cependant le clergé, « qui n'avait pas encore essayé de son influence sur l'opinion, se soumit (1) ».

Et ce ne fut que quand l'empereur songea à réformer les institutions surannées de l'ordre administratif et judiciaire, que la résistance prit un caractère révolutionnaire.

Les édits sur la réorganisation des tribunaux et des administrations provinciales s'attaquaient aux intérêts de la classe dirigeante des fonctionnaires. « Il eut fallu éviter tout ce qui portait un caractère d'injustice ou de spoliation (2). » On ne le fit pas (3) ; et c'est ainsi que des questions de place, des questions de traitement, c'est-à-dire des questions d'intérêt personnel, devinrent les causes primordiales de la Révolution brabançonne. Et, comme les fonctionnaires mécontents occupaient des emplois qui leur conféraient — en vertu de l'ancienne confusion des pouvoirs — une certaine autorité politique (4), il ne leur fut pas difficile d'agir, par des intermédiaires, sur les foules, qui firent les émeutes.

Le gouvernement, ou plutôt les gouverneurs, sentant, d'autre part, leur faiblesse matérielle, n'osèrent pas réagir contre des menées révolutionnaires déguisées, émanant de gens haut placés. Ce fut, comme le dit M. Gérard, entre le gouvernement et les mécontents un assaut de couardise (5).

Il importe de tenir compte, quand on étudie la Révolution

(1) Borgnet, *op. cit.*, I, p. 72.
(2) Id., I, p. 77.
(3) *De Berg*, I, p. 146, 150, 160, 168, 345.
(4) C'était le cas surtout, comme nous le savons, pour le conseil de Brabant.
(5) *Op. cit.*, p. 154. C'était, d'ailleurs, une des caractéristiques de notre caractère national à cette époque ; et c'était le fruit d'une longue éducation : manque d'indépendance, religiosité morbide...

Digitized by Google

brabançonne, de l'état des esprits en Europe après le succès de la Révolution d'Amérique (1775-1783) (1).

Cette révolution, berceau d'une république fondée d'après les principes de la nouvelle école politique, mit en ébullition les Pays-Bas, la principauté de Liége et la France. Le droit du peuple à se soulever contre un gouvernement malfaisant, ou considéré comme tel, était devenu un axiome que l'on raisonnait, que l'on discutait (2), avant même que l'on songeât à la mettre en action.

Ce furent les « esprits forts », recrutés dans la noblesse, et les membres du barreau qui, surtout, avaient fait ainsi l'apprentissage révolutionnaire. Mais ils avaient, par eux-mêmes, une influence très restreinte, et si le gouvernement avait cédé, en temps voulu, aux réclamations du clergé, la révolution n'eut pas eu la force qu'elle a eue et elle se serait éteinte dans son centre d'éclosion, à Bruxelles (3).

Ce fut donc dans la capitale, siège du gouvernement, que le mouvement commença officiellement, comme toujours, par le refus du vote du subside (19 avril 1787) (4).

L'esprit d'opposition se répandit de là dans les provinces; chez les autorités et les fonctionnaires, s'entend. Le magistrat d'Anvers refusa de publier l'édit sur la réforme de la procédure civile (5). Le 6 juin 1787, les États de Flandre faisaient paraître une remontrance au sujet des infractions faites aux constitutions nationales (6).

Pendant les négociations laborieuses auxquelles le refus de subside des États de Brabant donna lieu, les États et leur soi-

(1) *Pasinomie*, Introduction, p. 4.

(2) Voir la discussion sur le droit à la révolte, dans le volume : *Jaarboeken der Oostenrijksche Nederlanden*, publié à Gand en 1818, et qui examine la légitimité du soulèvement des Pays-Bas, p. 76 et suiv.; BRIAVOINNE, I, p. 103.

(3) *De Berg*, II, p. 224.

(4) On sait que dans la Flandre, la suppression du vote annuel du subside avait été réalisée dès 1754; *De Berg*, I, p. 181.

(5) *De Berg*, I, p. 155.

(6) VOISIN, *Notice*, p. 65.

Digitized by Google

disant représentant exécutif, le conseil de Brabant, commencèrent à surexciter le peuple (1).

Ils eurent pour agent dans cette besogne, l'avocat Vandernoot. Celui-ci, beau parleur et ambitieux, se mit à la tête des gildes ou serments, auxquels il donna un vernis militaire (2); et, par le moyen des gildes, il agita le corps des Nations, représentant légal de la bourgeoisie de Bruxelles (3). Des agents envoyés en province, à Gand et à Anvers notamment, mirent bientôt, là aussi, en mouvement les gildes et serments. Celles-ci arborèrent des cocardes et s'armèrent sous prétexte de renforcer la police (4).

Le clergé, de son côté, par ses énormes moyens de propagande, s'empare des esprits et parvient à persuader aux foules que l'on doit, de force, obtenir le redressement des griefs religieux. Il réclame l'abolition de l'édit sur les séminaires et bientôt même le rétablissement des couvents supprimés (5). L'université de Louvain, en exigeant le rétablissement de ses privilèges en matière de collation de bénéfices ecclésiastiques, veut rétrograder de deux cents ans (6).

En présence de ce déchaînement de réclamations systématiques, le gouvernement, affolé, cède un peu, puis fait montre d'autorité (arrivée du général d'Alton), enfin, revient sur toutes ses réformes administratives et religieuses (7), à l'exception de celle qui concernait les séminaires (8).

L'élément civil avait donc obtenu satisfaction; mais il n'en était pas de même du clergé.

Celui-ci continua à entretenir l'agitation des esprits (9) et Vandernoot recommença à exciter les Nations de Bruxelles.

(1) GÉRARD, *Op. cit.*, I, p. 200.
(2) ID., I, p. 254.
(3) ID., p. 260.
(4) *Jaerboeken*, p. 42.
(5) *De Berg*, I, p. 204, 218.
(6) *Ibid.*, I, p. 229, 241.
(7) *Ibid.*, I, p. 228.
(8) *Ibid*, II, p. 3.
(9) *Ibid.*, II, p. 21.

Digitized by Google

Toute l'année 1788 fut troublée (1).

Le gouvernement finit par s'impatienter et la fermeture officielle des séminaires (2 août 1788) (2) fut son premier acte de vigueur. Les États de Brabant y répondirent de nouveau par le refus de subsides (29 novembre 1788) (3). La réplique de Joseph II fut, le 7 janvier 1789, la suspension de la *Joyeuse Entrée de Brabant*, c'est-à-dire de la constitution même de cette province.

Cinq mois après, elle était définitivement supprimée (18 juin 1789) (4).

Cette fois, c'était la révolution à main armée, organisée et étendue à tout le pays. Les agitateurs, Vandernoot à leur tête, avaient déjà gagné la frontière (5); car une proclamation de l'empereur, du 17 avril 1789, avait mis les chefs des révolutionnaires hors la loi. Mais les agents subalternes, c'est-à-dire le clergé, restaient sur place. Et ce fut ainsi que la révolution brabançonne prit un réel caractère religieux (6).

Le signal des troubles partit de Tirlemont (22 juillet 1789), où des paysans vinrent, sous prétexte de s'opposer à une arrestation arbitraire, forcer les portes de la prison et piller la maison du chef mayeur (7).

Une disette de céréales contribua beaucoup à maintenir les masses dans leur état d'agitation (8).

Mais les événements de France surtout — l'instinct d'imitation aidant — jouèrent un rôle prépondérant dans la suite des faits.

Le coup d'État de Joseph II était du 18 juin 1789; la prise

(1) *De Berg*, II, p. 77.
(2) *Ibid*, II, p. 85.
(3) *Ibid.*, II, p. 104.
(4) *Ibid*, II, p. 200, 214.
(5) *Ibid.*, II, p. 89.
(6) Les brochures — cette époque a été prodigue de publications éphémères — les brochures qui donnaient raison au gouvernement se répandirent en attaques contre les prêtres et les moines, contre « le froc et la calotte ».
(7) *Ibid.*, II, p. 237.
(8) *Ibid.*, II, p. 249.

Digitized by Google

de la Bastille eut lieu le 14 juillet (1); l'émeute de Tirlemont, le 22 juillet.

Le 16 août, une ordonnance gouvernementale défendit de débiter ou de faire circuler tout écrit relatif aux événements de France; mais le mouvement était donné et les Belges eurent leur révolution, comme les Français.

Dès le 24 octobre 1789, les chefs crurent pouvoir proclamer, au nom du peuple brabançon, la déchéance de Joseph II.

Gand était resté calme jusqu'au moment où une bande d'insurgés était parvenue à s'introduire dans ses murs. Alors parut un soi-disant comité de représentants du peuple. Une foule de gens sans aveu, surexcités par lui et par le clergé, prirent les armes; et, après quatre journées d'excès de part et d'autre, la garnison autrichienne se retira (2). Bientôt toute la Flandre fut soumise aux insurgés.

Les États de Flandre, à leur tour, proclamèrent la déchéance de Joseph II, le 4 janvier 1790.

Le 27 avril suivant, la Collace fut réorganisée, comme représentant le peuple de la ville de Gand, et elle rédigea une espèce de Constitution, calquée sur celle des États-Unis d'Amérique (3), dont l'auteur des *Jaerboeken* se moque agréablement (4).

Anvers avait reçu les patriotes le 18 décembre; mais déjà la garnison autrichienne s'était, depuis le 14, enfermée dans la citadelle. Elle se rendit et quitta Anvers seulement le 29 mars suivant (5).

La proclamation de la déchéance de Joseph II mettait le pays dans l'état d'indépendance; bien que Vandernoot, dans

(1) VAN PRAET, p. 286.

(2) *Jaarboeken*, et VOISIN, *Notice*, p. 66 et suiv.

(3) VOISIN, p. 69.

(4) *Jaerboeken*, p. 122 et suiv. L'auteur de cet ouvrage anonyme est l'avocat VERHAEGHE, de Gand, qui avait pratiqué au Conseil de Flandre avant la Révolution.

(5) MERTENS et TORFS, VI, p. 265, 272.

Digitized by Google

le principe, eût penché pour une réunion avec la Hollande (1).

Les difficultés et les intrigues diplomatiques firent que la Prusse, l'Angleterre et la Hollande préférèrent rester dans l'expectative, sauf à reconnaître l'indépendance des Brabançons si l'empereur restait définitivement vaincu (2).

Pour l'organisation intérieure des provinces révoltées, ce fut d'abord la division, c'est-à-dire l'autonomie de chacune d'elles qui prévalut. Bientôt, cependant, la nécessité d'une action centrale unique se fit sentir, et l'on créa, le 11 janvier 1790, le congrès souverain des États-Belgiques-Unis, dont Vandernoot fut le chef et l'ecclésiastique Van Eupen le secrétaire.

Le congrès souverain n'avait qu'un pouvoir restreint, néanmoins, et chacune des provinces conserva son autonomie sur ce qui n'était pas d'intérêt général pour tout le pays révolté (3).

La division ne tarda pas à pénétrer dans l'assemblée; et, en opposition avec le parti des *Staetistes*, qui voulaient l'omnipotence de l'aristocratie et du clergé, se dressa le parti vonckiste (du nom de l'avocat Vonck qui le dirigea), lequel voulait une part prépondérante pour les représentants du tiers État (4).

Les vonckistes appartenaient aux classes les plus instruites de la nation; « ils demandaient une juste part dans l'administration des affaires publiques (5). » Il n'en fallut pas plus pour que le clergé tournât contre eux les attaques qui ne pouvaient plus atteindre le gouvernement autrichien expulsé.

Ce fut bientôt, entre ces deux partis — et étant données les mœurs politiques du temps — une lutte à main armée, accompagnée de persécutions et de pillages (6).

Pendant ces débats, le gouvernement autrichien s'était resaisi. Joseph II mort, Léopold II lui avait succédé et avait

(1) *De Berg*, II, p. 265.
(2) *Ibid.*, II, p. 409; LEGRAND, *Histoire de la Révolution brabançonne*, p. 137; LEVAE, *Les jacobins et les patriotes*, p. 260.
(3) LEGRAND, p. 131.
(4) VAN PRAET, p. 286. « Les doctrines de Vonck étaient sœurs de celles qui prévalaient en France » (BORGNET, I, p. 107).
(5) BORGNET, I, p. 147.
(6) ID., I, p. 150.

Digitized by Google

envoyé dans les Pays-Bas le maréchal Bender avec des troupes aguerries; de sorte que, grâce aux divisions des insurgés (1), la restauration autrichienne fut aisée. Le 10 décembre 1790, la diplomatie européenne la consacrait solennellement (2). Déjà, le 14 octobre, l'empereur avait promis de rétablir les constitutions de la Belgique telles qu'elles étaient au temps de Marie-Thérèse. Toutes les autorités constituées se soumirent une à une.

Or, tandis qu'ici la révolution brabançonne n'était plus représentée que par ses anciens chefs émigrés et divisés quant à leurs intentions, la révolution française avait marché. Vonck était à Lille, le comte de Béthune, chef des aristocrates, était à Douai. C'est dire que les deux partis avaient mis leur espoir dans la France (3) pour faire réussir une seconde insurrection. Ils parlaient de former dans les Pays-Bas et avec la principauté de Liége un seul État indépendant (4).

C'est ainsi que le pays, Bruxelles surtout, fut bientôt couvert de zélateurs des idées françaises. Le 1er mars 1791, l'archevêque de Malines signalait au comte de Cobenzl (5) : cette « cabale » qui fait valoir les « nouveautés » de la France, et veut introduire chez nous « l'anarchie de ce malheureux pays ».

La guerre ne tarda pas (29 avril 1792) à être déclarée entre les monarchies européennes et la République française.

L'armée autrichienne était trop faible pour résister longuement aux troupes républicaines (30,000 Autrichiens contre 75,000 Français) (6). La bataille de Jemmapes (16 novembre 1792) ouvrit notre pays aux armées de Dumouriez.

Le 3 janvier 1793, on lut à Gand, sous l'arbre de la liberté, le décret de la Convention, du 17 décembre précédent, abolis-

(1) Une partie des vonckistes favorisa la restauration (BORGNET, I, p. 187).

(2) VAN PRAET, p. 295.

(3) *Les jacobins, les patriotes et les représentants provisoires de Bruxelles*, par ADOLPHE LEVAE, p. 6; BORGNET, I, p. 325, 329.

(4) LEVAE, p. 15; BORGNET, I, p. 317.

(5) GACHARD, *Analectes belgiques*, p. 41.

(6) LEVAE, *op. cit.*, p. 40.

Digitized by Google

sant la féodalité et l'ordre social existant; et ce fut le commencement d'une ère d'anarchie, de chaos, d'exactions et d'actes de banditisme.

Les protestations bienveillantes de Dumouriez (8 novembre 1792) [1] étaient contredites par les actes des représentants du gouvernement français. Une tourbe d'aventuriers se jeta sur notre pays pour le dépouiller [2]; l'application brutale des lois abolitives, votées par les législateurs français, servait de justification à tous les genres de crimes.

Des élections de pseudo-représentants du peuple, faites sous la menace des baïonnettes; d'apparentes hésitations sur les intentions des gouvernants français au sujet de l'annexion de la Belgique à la France; un retour offensif et heureux des Autrichiens (mars-avril 1793) ramenant l'intégralité de la situation antérieure, avec des protestations exagérées de respect pour des coutumes et usages surannés; la rentrée définitive des Français, après la bataille de Fleurus (4 juillet 1794); le recommencement des exactions et des pillages, justifié par une accusation de trahison contre les Belges, qui s'étaient laissés reprendre par les Autrichiens [3]; enfin, le 1er octobre 1795, la réunion définitive et officielle de la Belgique à la France [4], telle fut la série des événements qui cahotèrent notre pays.

Quand la tranquillité et l'ordre furent quelque peu revenus, avec le Consulat, nous nous trouvâmes soumis, par la force des armes, à un régime où plus rien de l'ancien échafaudage politique et administratif ne subsistait.

(1) *Pasinomie*, p. III.

(2) Il est juste de reconnaître que la Belgique ne fut pas, seule, livrée à ces bandits qui sortirent de l'anarchie où se trouvait la France. Ce pays fut lui-même victime de leurs turpitudes; confér. TAINE, *Les origines de la France contemporaine* : « la Révolution ».

(3) « Quand on aurait ruiné les Belges, quand on les aurait mis au même point de détresse que les Français, ils s'associeraient nécessairement à leur sort », avait dit Cambon en janvier 1793. *Mémoires* de DUMOURIEZ, cités par TAINE, II, p. 97.

(4) Quand on discuta cette réunion à l'Assemblée nationale, des orateurs rendirent justice aux Pays-Bas, en constatant qu'ils étaient, avant la Révolution, dans une situation meilleure, à tous les points de vue, que la France. *Pasinomie*, p. XXXII.

Digitized by Google

L'Empire continua à nous transformer, au point que tout notre passé a disparu et que notre édifice législatif moderne s'appuie sur les débris de l'ancien état social français (1).

Le sens de la révolution brabançonne avait été un retour vers un état de choses ancien, c'est-à-dire une réaction. Mais, comme cet état de choses ancien était un asservissement à des coutumes décrépites, cette réaction était, au point de vue social, une chute.

Le pays de Liége, lui aussi, poussé par le vent de révolte qui soufflait à la fin du siècle dernier, fit une révolution (2), et ce fut aussi une réaction, c'est-à-dire un retour au passé.

Mais ici, on se souvenait d'anciennes franchises politiques disparues et l'on voulut reprendre ces franchises. C'est ce qui marque la profonde différence entre les deux révolutions (3).

La prise de la Bastille était du 14 juillet 1789; le 18 août, on renversait à Liége la municipalité existante, et, le 2 septembre, les nobles (comme l'avaient fait ceux de France, le 4 août) renonçaient à leurs privilèges (4). La déchéance du prince-évêque fut proclamée le 17 avril 1790.

Mais, pendant qu'on cherchait la forme politique nouvelle à donner au pays, le prince se préparait au retour avec des armées étrangères. La restauration eut lieu le 17 janvier 1791 avec le concours des troupes autrichiennes; et tout ce qui avait été fait pendant la révolution fut aboli (5). L'ère des vengeances contre les promoteurs de la révolte dura jusqu'à la venue de Dumouriez (28 novembre 1792).

La principauté n'était pas assez éloignée des autres provinces des Pays-Bas, où se donnait le grand duel entre la France et l'Autriche, pour ne pas être englobée dans ces

(1) Nos tribunaux et nos jurisconsultes sont plus familiarisés avec l'ancien droit français et ses commentateurs, qu'avec nos coutumes et constitutions indigènes.

(2) Elle commença avant la Révolution française. (Discours d'Armand, de la Meuse, à l'Assemblée nationale, 12 vendémiaire an IV, cité par la *Pasinomie*, Introduction, p. XXXV.)

(3) *Mémoire* de M. J KÜNTZIGER cité, *passim*.

(4) HENAUX, II, p. 582.

(5) IBIDEM, II, p. 646.

Digitized by Google

démêlés. Elle subit donc, comme elles, les invasions des armées, les exactions des agents français, le retour offensif du prince, la victoire définitive des Français, le chaos, l'anarchie.

Et, enfin, quand fut votée la réunion de la Belgique à la France (1er octobre 1795), il n'y avait déja plus de distinction entre les anciens Pays-Bas et l'ancienne principauté. Il n'y avait plus que des départements français.

Bruxelles, Anvers, Gand et Liége restèrent de grandes villes et devinrent les chefs-lieux de ces départements.

La transformation sociale des peuples occidentaux, commencée par la réalisation plus ou moins complète des idées de la philosophie française, activée par un essor matériel sans précédent dans l'histoire de l'humanité, s'est prolongée, par soubresauts, à travers tout le XIXe siècle, et elle se continue sous nos yeux.

Cette transformation tend à une répartition plus équitable des biens terrestres entre tous les êtres humains. Mais, tout retour intégral au passé nous étant désormais impossible, nous en sommes encore à chercher la formule nouvelle de cette répartition.

MAURICE HEINS.

Digitized by Google

UNE EXCURSION DANS L'ILE DE WIGHT

Chaque fois que les vacances arrivaient, un de mes collègues ne manquait jamais d'insister sur le changement qu'il remarquait en moi. Ce changement n'était jamais à mon avantage, et ce qu'il y avait de plus agaçant, c'est que mon bienveillant ami me faisait ses observations avec une bonne humeur qui ne me laissait pas même la ressource de me fâcher.

« Je vous répète ce que je vous disais il y a quatre mois : vous avez besoin de quitter Brighton pour quelque temps; votre intelligence baisse, vous avez l'humeur chagrine, vous êtes devenu très irritable. Prenez quelques semaines de repos complet, fuyez toute apparence d'élèves, votre santé s'en trouvera mieux et votre société en sera plus agréable à tout le monde. Tout près d'ici, à quelques heures de voyage, se trouve une île faite exprès pour les professeurs surmenés. Encore une fois, je vous la recommande.

— Toujours votre île de Wight ! Vous ne finirez donc point de m'en corner les oreilles. Vous me l'avez si fort vantée que je l'ai prise en grippe.

— Vous avez le caractère mal fait et vous n'êtes pas même original ; du temps d'Aristide, il s'est déjà trouvé un homme qui s'irritait de l'entendre appeler le juste.

— Chassez le pédant, il revient au galop. L'île de Wight..., Aristide..., il n'y a plus moyen de causer raisonnablement. Eh bien, non, je n'irai pas à votre île; Calypso et toutes ses nymphes ne m'y tenteraient pas. J'ai en perspective un voyage

Digitized by Google

bien autrement curieux, je compte explorer, à pied, sac au dos, le pays de Cornouailles. »

Je croyais étonner mon ami, mais je me trompai. Nullement ému, il reprit d'un ton dégagé :

« Bon voyage, bien du succès et non moins d'ampoules. Je connais cette contrée admirable, mais les cailloux y sont terriblement durs! »

Tout le lendemain, la dureté de ces cailloux me trotta par la tête; un coup d'œil jeté sur une carte du pays me fit aussi penser que les étapes seraient longues, les auberges espacées et qu'à moins de chaussures exceptionnelles, il serait imprudent de risquer l'aventure. Mais mon ardeur ne s'en refroidit pas et, sans perdre un instant, je me rendis chez un cordonnier aussi extraordinaire que les souliers que j'allais lui commander.

Il s'appelait Feltrino, c'est dire sa nationalité. Depuis dix ans il habitait, dans la rue Victoria, une petite maison à un étage, entre une modiste et un accordeur de pianos.

Sa plaque de cuivre, toujours luisante, portait la double inscription :

« Monsieur Feltrino, cordonnier.
« Madame Feltrino, professeur. »

Ce qui s'assemble ne se ressemble donc pas toujours!

Le cordonnier, petit vieux à tous crins, toujours gai et bavard, battait ses cuirs sur un gros caillou noir, cousait, taillait, tirait le ligneul poisseux et sifflait avec l'accompagnement assourdissant de ses trois canaris. Pendant ce temps, sa femme vaquait aux soins du ménage et de la littérature. A l'heure des leçons, elle montait avertir son mari :

« Je sors; si l'on frappe, tu descendras ouvrir.

— C'est bon, ma vieille, on ira voir. »

La dame, toujours en robe noire, ajustait alors son chapeau devant la glace du petit salon et le miroir aurait dû retenir l'image reflétée. Personne n'eut regardé sans sympathie ce portrait de femme si gracieux et si fin. Dans la pâleur du visage amaigri, les yeux brillaient d'un éclat doux et avaient une

Digitized by Google

expression triste et résignée. Les cheveux lissés en bandeaux encadraient le front traversé d'une petite ride soucieuse et se mêlaient de quelques fils d'argent vers les tempes. Quant Mme Feltrino vous introduisait dans le petit salon de réception, on aurait voulu être venu pour une leçon d'italien et on l'eût demandée comme une faveur, mais comment pouvait-on articuler une expression aussi brutale que : « Je voudrais que monsieur votre mari me prit mesure pour une paire de bottes ! »

Je fus donc bien aise d'arriver en l'absence de madame. L'Italien entr'ouvrit la porte et je montai derrière lui jusqu'à son établi, dont il avait laissé la porte ouverte pour éclairer l'escalier.

Une fois dans l'atelier, il la referma soigneusement, m'offrit son unique tabouret et attendit que je lui fisse connaître l'objet de ma visite.

« Monsieur Feltrino, ce qui m'amène aujourd'hui n'est pas un vil raccommodage, mais du neuf ; j'aurais besoin de souliers comme vous n'en avez peut-être jamais faits. »

Il eut un sourire d'incrédulité.

« Il me faut une semelle d'une épaisseur inouïe, une empeigne à toute épreuve. Et surtout ne ménagez pas les clous.

— Signor, je sais ce qu'il vous faut, c'est quelque chose dans le genre des souliers de chasse que j'ai envoyés samedi passé à lord Falmouth. Fiez-vous à moi.

— Fort bien, mais combien cela coûtera-t-il? N'oubliez pas que je ne suis qu'un pauvre marchand de participes.

— Deux livres pour le lord and vingt-sept shillings pour vous ; je n'y gagnerai rien, mais, n'importe, vous êtes une ancienne pratique et, pour cette fois, je vous ferai un prix de faveur. »

Bon Feltrino ! je lui aurais sauté au cou. Un moyen plus sûr de lui prouver ma reconnaissance consistait à écouter toutes ses vieilles histoires de conspirations, de carbonari, d'*Italia irredenta*, etc., etc. Pendant je ne sais quelle émeute, une balle lui

Digitized by Google

avait troué le gras du mollet gauche. A ce moment du récit, il avait un beau geste oratoire; il ne dénouait pas la tunique de Phryné, mais il relevait brusquement son pantalon jusqu'au genou et montrait une glorieuse cicatrice dans le velu de sa bonne vieille jambe de patriote.

C'est pourquoi, pour lui plaire, je revis la cicatrice, je le félicitai pour la vingtième fois de s'en être tiré à si bon compte et j'écoutai pendant une demi-heure de plus son français à l'italienne et ses roulements d'*r* à enfoncer le bruit de l'Atlantique contre les falaises de Cornouailles.

Au jour promis, les souliers étaient prêts. Quatre-vingt-sept clous sous chaque semelle, et quelles semelles! Mais que c'était lourd! Il y a, paraît-il, des moutons qui promènent leur queue en voiture, je me demandai si mes souliers m'obligeraient à pareil stratagème.

Tout en m'apprêtant au départ, je songeai à doubler le plaisir de l'expédition en y adjoignant un de mes frères, marcheur distingué et peintre tout aussi remarquable. Malheureusement, il était à Dusseldorf et la longueur du voyage pouvait lui inspirer de vilaines objections. Une carte postale le mit au courant de la situation et sa réponse m'arriva par retour du courrier : « Je viens de consulter un Bradshaw. En mettant bout à bout les heures de chemin de fer et de bateaux à vapeur, je trouve que je serai probablement à Brighton mardi, entre 5 et 6 heures de l'après-midi. »

J'allais l'attendre à la gare. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans et je le reconnus surtout à son bagage d'artiste, car il était bien changé. Ce n'était plus l'adolescent d'autrefois et qui s'obstinait à prendre le fin duvet de sa lèvre supérieure pour une moustache de bon aloi; la véritable l'avait remplacée, se relevait aux coins de la bouche, et deux ans de succès avaient donné à son possesseur cette aisance de manières qui distingue presque toujours ceux auxquels le talent rend la vie facile.

Le lendemain, nous prenions le train de Portsmouth.

Pendant tout le trajet, une pluie torrentielle fouetta les vitres

Digitized by Google

du wagon. A chaque station, des voyageurs mouillés se précipitaient chez nous, donnant à peine le temps de descendre à ceux qui voulaient sortir. Les parapluies s'égouttaient dans les jambes du public; une humidité insupportable se mêlait à la fumée des pipes et à l'odeur musquée des allumettes. Les vitres embues ne laissaient rien voir du paysage, et une mauvaise humeur générale arrêtait tout échange de réflexions. Imbibé de pluie, chacun s'irritait de l'humidité de son voisin. Les gens à mac-intoch étaient surtout insupportables. L'idée que sous ce vêtement verni par l'ondée et ruisselant sur autrui, dans la confusion d'un wagon bondé, un homme, ou même une femme, avait l'impudence d'être au sec, ce triomphe de l'égoïsme vous donnait sur les nerfs.

Quand nous arrivâmes à Portsmouth, le jour finissait et la pluie aussi. Nous allâmes nous promener à la chasse d'un hôtel modeste et respectable où passer la nuit. Aux abords de la gare il n'en manquait pas. Leur façade vivement éclairée, leur nom en lettres dorées, répétés encore par des transparents de couleur, attiraient de loin l'attention. Nous savions aussi, par expérience, combien les hôtels anglais sont chers, et il ne s'agissait pas d'aller donner, tête baissée, dans le premier venu.

La couchée organisée, on songea au souper. En longeant les vitrines, une odeur de friture nous arrêta court devant une petite boutique flambante de gaz et où grouillait une foule mélangée comme on n'en voit que dans les ports de mer. Les vestes écarlates des militaires mettaient une note vive dans la friperie fanée des bourgeois du faubourg, et les blouses bleues des matelots, leurs pantalons bouffants, évasés, à la mexicaine, leurs grands chapeaux de paille campés presque droit sur la nuque, ajoutaient encore au pittoresque de la scène.

Comme une masse de gens sortaient avec des petits paquets fumants enveloppés de papier huileux, nous entrâmes et réussîmes, en jouant des coudes, à nous approcher du comptoir.

Il était couvert d'un curieux mélange de charcuterie et de poissons frits : il y avait là des saucissons de tout calibre, des

Digitized by Google

pieds de cochons raclés avec un soin coquet, des tripes dont on pouvait tirer toutes sortes d'augures.

Tout cela alternait avec des plats de faïence à fleurs bleues, sur lesquels s'empilaient des carrelets, les uns froids, les autres chauds. On voyait aussi des merlans posés en rond sur leur assiette, autour d'un peu de persil, et la queue enfoncée dans un œil. Des volcans de pommes de terre bouillantes tordaient leurs fumerolles et, dans la vapeur des réchauds, s'agitait un homme énorme, rubicond de santé et d'activité. A lui seul, il servait tout le monde, comptait les sous, d'un coup de main rapide les balayait dans un tiroir entr'ouvert, remplissait les cornets carrés et les fermait en pinçant les coins et en faisant faire au paquet un saut périlleux en arrière.

Nous lui achetâmes deux portions de plies, des pommes de terre, une saucisse démesurée et deux petits pains.

Après avoir mangé notre souper, sur un banc, au fond de l'établissement, nous nous rendîmes dans un restaurant de tempérance, de l'autre côté de la rue, pour y prendre chacun une tasse de très mauvais café.

Réconfortés par cette bombance, nous recommençons à flâner par la ville, après avoir pris, comme point de repère, une grosse tour à horloge à deux pas de notre auberge.

Le déluge de la journée a lavé les rues, les trottoirs luisent et délayent la lumière des réverbères en longues traînées chatoyantes. Les bocaux des pharmaciens rayent l'asphalte de lueurs rouges, vertes, bleues, flamboyantes comme des feux de bengale. Le scintillement des pavés mouillés, le va-et-vient des piétons, l'ébranlement brutal des omnibus, sont sans doute les mêmes que partout ailleurs, mais nous sommes à Portsmouth et les moindres détails nous amusent.

Le vent a changé, il débarrasse le ciel de quelques nuées qui traînent encore, et le disque de la lune brille dans le ciel étoilé. Au bout d'une heure, nous nous trouvons au bord de la mer, dans le faubourg de Southsea, à ce que nous apprend un lignard flanqué de sa payse, et nous allons nous asseoir un moment

Digitized by Google

près d'un vieux canon braqué sur le bras de mer qui nous sépare de l'île de Wight. Aux alentours de ce canon, on ne rencontre, pour tous promeneurs nocturnes, que des militaires avec leurs amoureuses.

Le matin suivant, nous retournons déjeuner où nous avons si bien soupé la veille; après quoi, nous nous dirigeons vers le port que nous atteignons enfin par des ruelles très compliquées. Mais de l'endroit où nous sommes, la vue est masquée par des chantiers, de gros vaisseaux démâtés et transformés en dépôts de charbon. C'est d'autant plus regrettable qu'à travers les colonnes d'un chemin de fer qui empiète un moment sur l'eau, nous apercevons les carènes gigantesques de trois frégates à trois ponts et qui ne sont autres que trois vaisseaux du temps de Nelson.

La marée est basse et laisse dans la vase une multitude de canots et de chaloupes autour d'un radeau captif qui sert d'embarcadère flottant, et dont une extrémité touche l'eau, s'abaisse et se relève au mouvement du flot.

Un homme en bateau s'approche du radeau en godillant et propose de nous conduire, pour un shilling, à la « Victoire ». Impossible de se couvrir de gloire à meilleur marché. Nous sautons dans la nacelle, l'homme regodille et nous grimpons bientôt par un escalier extérieur sur le vétéran de Trafalgar.

La « Victoire », avec le « Saint-Vincent » et le « Wellington », est une des vieilles murailles navales de l'Angleterre.

C'est sur son pont que Nelson tomba mortellement blessé, et dans son entrepont qu'il rendit le dernier soupir au milieu de ses officiers.

On nous fait remarquer la roue du gouvernail et son inscription d'une si éloquente simplicité : « L'Angleterre s'attend à ce que chacun fasse son devoir ! »

On nous montre aussi les voiles lacérées par les boulets et la tunique ensanglantée de l'amiral. Pour 6 pences, nous pourrions même en avoir la photographie. Nous descendons dans les étages inférieurs; les plafonds s'abaissent toujours davan-

Digitized by Google

tage ; à la fin, il faut se courber en deux et l'exploration devient très fatigante.

L'énorme vaisseau, peint en blanc et troué d'une multitude de sabords noirs, fait plutôt l'effet d'une arche que d'un navire; on s'attend presque à voir Noé mettre le nez à la fenêtre.

Il faudrait pour visiter les docks beaucoup de temps et une permission spéciale. Nous nous contentons d'une vue générale du port et nous voyons, pour la première fois aussi, un bateau-torpille et deux longs transatlantiques de couleur claire et qui sont les deux transports *Crocodile* et *Sérapis*, ce dernier illustré par le voyage du prince de Galles aux Indes.

Le port de Portsmouth est, dit-on, le plus beau du monde. Il est assez vaste pour contenir toute la flotte anglaise, et assez profond pour que les plus grands navires y puissent entrer à n'importe quel moment de la marée. Entouré de docks et d'arsenaux, des fortifications le protègent de tous côtés; enfin, la côte est partout commandée par des forts armés de canons du plus gros calibre.

Nous retournons à Southsea. Là, sur la promenade, tout près de la plage et des cabines de bain, se dresse, sur un socle de pierre, la grosse ancre de la « Victoire ». Ce curieux monument a été élevé par lord Frederick Fitz Clarence, ancien gouverneur de Portsmouth, et sur la pierre on lit ces mots :

Close to this spot embarked the hero of the Nile,
Alas ! for the last time, to take command of a British fleet
That fought and conquered
At Trafalgar, where our Nelson fell.

C'est d'ici que Nelson partit, le 14 septembre 1805.

Cette promenade au bord de la mer est admirable; elle s'étend à l'est jusqu'au fort Lumps et aux casernes d'Eastney. De loin en loin, de vieux canons tendent leur cou de bronze vers la plage. Les bancs doubles permettent de se reposer et de contempler soit la mer avec la ligne violette de l'île de Wight, soit la campagne et le défilé des voitures sur la longue route qui

Digitized by Google

n'est interrompue que par la grosse tour du château de Southsea.

Cet après-midi, la mer est couleur d'acier et ridée par une brise du sud-est. Les yachts, penchés sous leurs immenses voiles gonflées louvoient dans le Spithead. Un concert de musique militaire vient d'éclater sur la jetée. Nous suivons les promeneurs attirés de ce côté; nous allons faire queue au tourniquet d'entrée et nous entrons moyennant deux pences d'admission. La jetée, couverte de monde, présente un charmant bouquet de toilettes d'été et d'uniformes pittoresques. Les uns tournent autour du pavillon d'orchestre, les autres s'abritent dans des coins à l'ombre et s'absorbent dans des lectures sérieuses ou simulées, pendant que le soleil flamboie et que les bateaux à vapeur touchent, chaque demi-heure, au débarcadère.

En face de nous, à quatre milles au plus, la blanche ville de Ryde avance sa jetée le plus loin qu'elle peut pour raccourcir la distance.

Maintenant que l'île de Wight est si près, la Cornouaille nous semble au bout du monde.

Mes souliers sont vraiment bien lourds, le bagage de l'artiste bien incommode. Cette température d'été nous allanguit. Après une discussion pour nous convaincre réciproquement de la folie d'aller si loin quand le pittoresque est si rapproché, nous lâchons notre premier projet et, dès demain, nous nous embarquerons pour l'île de Wight.

. . . .

Une faute de prononciation faillit nous faire manquer le bateau. Portsmouth a deux gares, celle de Portsmouth-Harbour et celle de Portsmouth-Town. C'est à cette dernière que nous allons réclamer nos bagages. Le moyen le plus rapide de nous rendre à l'embarcadère est de continuer par chemin de fer jusqu'au port. En demandant nos billets, nous aspirons trop peu l'H de Harbour et personne ne nous comprend, pas même un employé polyglotte bien plus malin que les autres et qui veut absolument nous faire accepter un billet pour Arundel! Un de

Digitized by Google

ses camarades, moins instruit mais qui se rattrape en bon sens, nous prie d'écrire le nom que nous prononçons si mal et nous avons juste le temps de sauter dans le train qui nous conduit au navire.

Le temps est magnifique et comme tout le monde veut rester sur le pont, l'encombrement est indescriptible. Tout à l'avant, une bande de musiciens allemands joue un pot-pourri interminable d'hymnes nationaux, de danses et de marches funèbres que la gaité ambiante empêche d'être lugubres, et cette musique donne un air de fête au petit vapeur pavoisé. A moitié chemin, nous passons à côté d'une bouée rouge; elle marque la place où sombra jadis le « Royal George », engloutissant avec lui un millier de vies humaines. Il y a plus de cent ans de cela, mais les gens du pays racontent la catastrophe comme si elle datait d'hier.

En 1782, l'escadre de lord Howe était de retour à Portsmouth, après avoir escorté des vaisseaux français et espagnols, et se préparait à une autre expédition pour secourir Gibraltar. Parmi les bâtiments mouillés au Spithead se trouvait le «Royal George», frégate de 108 canons, commandée par l'amiral Kempenfeldt et le plus beau vaisseau de toute la flotte anglaise. Avant de partir, on voulut boucher une légère fissure qui s'était produite dans sa coque. Pour cela, on fit pencher le vaisseau sur le flanc. On était si sûr que l'opération ne présentait aucun danger que l'équipage resta à bord, de même qu'une foule de gens venus du rivage, surtout des femmes et des enfants. Les charpentiers étaient à l'œuvre, les calfats calfeutraient et goudronnaient, l'amiral écrivait dans sa cabine, quand, soudain, un coup de vent jeta la frégate sur le flanc.

L'eau se précipita par les sabords ouverts et le vaisseau coula instantanément, entraînant dans son tourbillon un bateau qui ravitaillait. Environ 300 matelots se sauvèrent à la nage, tout le reste périt. L'énorme épave du « Royal George » resta sur le passage des navires jusqu'en 1839. Une compagnie de sapeurs entreprit alors d'en débarrasser la route; il fallut six étés pour

Digitized by Google

faire sauter, morceau par morceau, l'énorme carcasse et repêcher les canons ensablés.

L'inévitable *God save the queen* annonce la fin du pot-pourri et cinq minutes après nous abordons à la jetée de Ryde.

Un tramway de plusieurs voitures à impériale nous prend à la sortie du steamer pour nous transporter à la station où nous attend le train de Ventnor.

Pendant la traversée, nous avons entendu des passagers vanter cette petite ville du sud de l'île et cela nous a suffi pour arranger un itinéraire que nous sommes prêts à modifier encore s'il ne répond pas à nos espérances. Le trajet en railway est aussi amusant qu'on peut le désirer ; une file de chevaux dressés à ce manège donnent le branle aux voitures. Les premiers sont montés par des postillons. Une fois lancés, nous courons après l'attelage. Celui-ci fuit un moment devant nous, puis, par une manœuvre adroite, quitte la voie et nous abandonne à notre impulsion.

On se rapproche ainsi à toute vitesse d'un viaduc dont une illusion d'optique abaisse la voûte d'une façon terrible.

Les gardes du train crient : « Restez assis, baissez la tête. »

Un gros monsieur se couche à plat ventre !

Après tout, c'est réellement dangereux. Il est vrai que pour quelques pences vous pouvez acheter un billet d'assurance au même guichet que le coupon de chemin de fer et que, si vous avec la tête cassée par la faute de la compagnie, elle la paie à vos parents ou à vos amis.

Du toit des voitures on voit très bien la ville et la mer. Ryde s'étage sur deux collines et ses principales rues courent parallèlement à la grève. On aperçoit des mâts et des voiles entre les maisons, des canots sur la plage. De grands yachts à vapeur ancrés loin du bord découpent leurs formes sveltes et élégantes ; quelques-uns chauffent impatients de prendre la mer.

Longtemps nous filons à toute vapeur à travers une campagne ondulée, coupée de bois et de mignonnes rivières ; des vaches

Digitized by Google

nonchalantes s'effraient au passage du train et galopent loin des remblais, d'une allure lourde et déhanchée; d'autres posent leur grosse tête sur les haies et nous regardent passer.

On se dirait à cent lieues de la mer. Mais à Brading, les voyageurs regardent tous du même côté, pour la revoir. A nos pieds s'étalent les flots verdâtres d'un magnifique golfe; on le perd bientôt de vue et la mer ne paraît que près du village de Lake. Ici la plage de Sandown et de Shanklin s'étend au fond d'un immense amphithéâtre fermé au nord par des falaises.

Notre admiration se traduit par des exclamations françaises et provoque un sourire bienveillant chez un voyageur qui semble, depuis un moment, guetter l'occasion de nous adresser la parole. Nous ne demanderions pas mieux, car son costume et sa vénérable figure sont toute une recommandation. Une redingote à longs pans, un gilet montant, boutonné sous le menton, un chapeau rond de feutre mou, telle est la mise simple et sérieuse de ce monsieur que nous avons tout de suite reconnu pour un pasteur anglican.

Quand il se décide à parler, il nous montre Sandown et, plus au sud, Shanklin, éparpillant ses maisons dans la verdure. Pour notre ami, Shanklin est la plus douce retraite de l'île, et nul autre coin ne présente une plus aimable variété d'aspects. L'île de Thanet et les côtes du Sussex ont leurs beautés, mais le reflet aveuglant du soleil sur leurs falaises de craie est insupportable en été. A Shanklin, vous n'avez pas besoin de lunettes bleues; aucun ton violent; tout repose la vue. De la grève vous pouvez monter au village par un tunnel de feuilles. La grande curiosité de Shanklin est un petit ravin tortueux, encaissé, creusé par un ruisseau qui se glisse sous les fougères, dégringole entre les rocs, disparaît dans l'ombre crue des fourrés, jaillit plus loin en plein soleil, court, saute et, toujours babillard, tombe à la plage en formant un estuaire de sable jaune et de cailloux de toutes couleurs.

Le pasteur nous en fait une telle description que nous nous proposons bien d'en juger par nous-mêmes.

Digitized by Google

Il nous rappelle aussi que c'est en face de Sandown et tout près de la côte que le vaisseau-école *Eurydice* sombra, ayant à son bord plusieurs centaines d'élèves de marine qui furent tous engloutis. Il faisait une légère brise, le vaisseau évoluait dans la baie toutes voiles dehors. Un furieux coup de vent s'abattit soudain sur toute cette toile, la mâture s'abima dans les flots, et le vaisseau se retourna la quille en l'air. Après cette catastrophe, qui fut un deuil national, arriva un événement peu rassurant pour les baigneurs.

On attrapa, au mois de février 1875, en face de Shanklin, un requin de 30 pieds de longueur. Ses splendides proportions lui valurent des égards tout particuliers. Il fut dûment empaillé et figure aujourd'hui parmi les poissons célèbres du Musée britannique.

Au sortir de l'unique tunnel du chemin de fer de l'île de Wight, nous entrons dans la gare de Ventnor. Impossible d'aller plus loin, la ligne se termine ici. Le quai s'encombre de bagages; nous courons au fourgon réclamer notre bien, car l'Angleterre s'attend aussi à ce que chacun prenne soin de ses colis et elle décline toute responsabilité.

Nos paquets nous rendent la marche pénible. Les portiers, peu nombreux, ont beau se multiplier; ils ne peuvent venir au secours de tout le monde. Enfin, nous rencontrons dans la rue un homme à l'air timide et doux qui s'empresse de toucher le bord de son chapeau et nous propose ensuite de descendre chez lui. Il offre ses services d'un ton presque chagrin. Il n'insiste point. Ses manières sont si convenables, ses sollicitations si respectueuses que nous le suivons sans hésiter; cet homme ne veut que notre bien; en nous choisissant parmi tant d'autres pour s'honorer de notre séjour chez lui, aucune pensée égoïste ne peut l'avoir inspiré. On descend chez lui; l'expression est juste : il nous conduit par des pentes coupées d'escaliers en cassse-cou. De partout on aperçoit la belle ligne de l'océan. A l'est de la ville, du milieu des villas jetées à travers les jardins et les terrasses, l'entassement des maisons s'offre aux regards

Digitized by Google

dans tout son pittoresque ensemble. C'est jusqu'au fond de la baie un écroulement de cheminées et de murs bariolés, de tuiles rouges, d'ardoises grises et bleues, dominées par des façades massives d'hôtels et des clochers d'église.

Nous contemplons et sommes contemplés, car le guide nous regarde et jouit de notre admiration. Après quoi il tire de la poche de son veston un paquet de cartes; il nous en remet une à chacun, posant son index sur l'adresse, qu'elles portent en gros caractères : « Béthel Villa, Madeira Road, dit-il, c'est à deux minutes d'ici, premier tournant à droite et nous y sommes. »

Le bonhomme a raison, premier tournant à droite et nous arrivons devant une jolie villa, bâtie double, avec deux entrées et deux jardins aussi suspendus que ceux de Sémiramis. « C'est ici, » ajoute notre guide aussi simplement que s'il s'agissait d'une auberge de village. Ce doit être une pension, et notre guide racole des voyageurs à l'arrivée des trains. Erreur profonde. Le veston grimpe lestement l'escalier, pousse la porte entr'ouverte, et, toujours sans s'annoncer, entasse nos effets dans le vestibule et nous prie de nous asseoir au salon, en attendant qu'il nous envoie sa femme.

D'après la carte, celle-ci s'appelle M^me^ Jacob. Le guide s'appellera donc, à plus forte raison, M. Jacob. Jacob, Béthel, ces noms bibliques nous inspirent une grande sécurité et calment toutes nos inquiétudes pécuniaires. En effet, les conditions de M^me^ Jacob sont tout à fait raisonnables : 25 shillings chacun par semaine, pension et logement. C'est bien peu. Quatre repas par jour, un charmant salon, une grande chambre à coucher et toutes les fenêtres ouvrant sur la mer!

Après le thé, nous allons dans un pré en face de la villa, nous étendre sur le gazon, à côté d'une vache attachée à un pieu.

L'herbe s'avance au bord de la falaise et penche au-dessus du précipice ses fleurettes tourmentées par le vent.

On n'a devant soi que le ciel d'opale et la mer, une mer

Digitized by Google

toute en reflets et, sur sa plaque indécise, la voile brune d'un lougre qui longe la côte.

A l'orient, Ventnor est encore éclairé dans le haut; ses vitres s'allument aux rayons du couchant, tandis que le fond de la baie s'éteint dans la grande ombre d'un promontoire. De l'autre côté, une ligne de falaises calcaires finissent par un rocher qui s'avance en mer comme une étrave. La marée descend et découvre une longue zone de récifs noirs, chargés de varechs et séparés du mur de craie par une étroite bande de sable et de galets.

Sous l'impression de ce spectacle, le peintre intéresse aussitôt la curiosité tranquille de la vache en plantant près d'elle son parasol, et brosse sa première ébauche avec ardeur.

Les appositions de couleur entre le ton vague de la mer, la plage bordée d'écueils et la verdure qui descend jusqu'au bord des flots par l'échancrure des falaises blanches : tout cela le ravit; il n'a pas la patience d'attendre au lendemain et ne plie bagage qu'avec le crépuscule.

Après cela, nous informons M^{me} Jacob de ne pas compter sur nous pour le souper, et nous allons griller une cigarette au bout de la jetée. Une bande de musiciens y font leur vacarme officiel. Les lumières de la ville se réflètent dans l'eau en étoiles jaunes, et rien n'égale le calme de cette nuit claire, sous le ciel constellé, au milieu du golfe si frais après la chaleur du jour.

Il est plus de 10 heures, les bancs des promenades sont encore couverts de monde, l'on entend partout le murmure des voix et des rires. Nous nous oublions à respirer l'air marin et nous passerions volontiers la nuit dehors.

Quand nous rentrons enfin, M. Jacob nous attend sur la terrasse, fumant sa pipe dans son fauteuil rustique; il nous prédit du brouillard pour le lendemain.

Du brouillard en pleine canicule et quand le baromètre est au beau fixe!... Assurément il radotait.

. . . .

Digitized by Google

Au saut du lit, point de soleil; nous ouvrons la fenêtre. On ne voit partout qu'une vapeur blanche voilant le ciel, la mer, la falaise, la vache si elle est toujours au vert; à peine distingue-t-on un morceau de la terrasse et quelques pots à fleurs au bout d'une plate-bande. Une heure après, le soleil brille d'un éclat sans pareil; un peu plus tard, tout rentre dans le brouillard. On a ce temps-là toute la journée, et l'artiste découragé n'a jamais autant lavé ses pinceaux.

Ces excentricités climatériques ne pouvaient pas durer.

Le lendemain, il fait un temps admirable; nous partons pour Shanklin. Notre hôte nous recommande de visiter en passant l'église de Bonchurch et son cimetière.

Depuis que M. Jacob prédit si bien les brumes, il a encore grandi dans notre estime et nous ferons tout ce qu'il nous dit.

En quittant Ventnor, la route de Bonchurch s'enfonce dans une tranchée naturelle ombragée d'arbres magnifiques. Des jardinets et des chaumières bordent la route d'un côté; de l'autre, le chemin longe une mare baignant une oseraie, où, de temps immémoriaux, les pêcheurs s'approvisionnent pour fabriquer les paniers à entonnoirs avec lesquels ils attrapent les homards.

Dans cette combe ombragée et fleurie, rien ne rappelle le voisinage si rapproché de l'océan.

Habitués aux rivages dénudés, aux déserts de chaux et de silex des environs de Brighton, et à ses collines sans arbres et sans eau, ce luxe de végétation nous déroute agréablement et nous envions le sort du moindre insulaire qui vient à passer.

Bientôt apparaît la curieuse église de Bonchurch sous un bouquet d'ormeaux. Elle n'est guère plus grande qu'une chapelle, ornée d'un porche aux dalles usées et d'un campanile où l'on pendrait tout au plus la cloche du dîner. Les vieilles tombes sont toutes rongées de mousses; le sol s'abaisse et se relève en vagues de verdure, et cet enclos de la mort fait plutôt songer à des pique-niques qu'à l'éternité. Nous ne voyons le cimetière que par une porte grillée qu'il est impossible d'ouvrir sans une certaine clé, laquelle se trouve pour le moment

Digitized by Google

chez Mme Joliffe, impasse de l'Écrevisse, à Ventnor. D'après l'affiche qui nous donne les renseignements, cette dame sera, à partir de 10 heures du matin, à son poste, à l'entrée du cimetière, et se fera un devoir de montrer l'église à MM. les étrangers qui lui en exprimeront le désir. Il n'est que 9 heures, attendrons-nous Mme Joliffe et sa clé? Non, le mur n'est pas assez haut pour cela... A peine avons-nous sauté au milieu des tombes, que deux dames viennent à passer. L'une corpulente, sanglée dans une robe *bleu électrique*, l'autre beaucoup plus jeune et *fraise écrasée* du bas de la jupe au ruban du chapeau. La mère et la fille, pour nous cela ne fait aucun doute, s'arrêtent à la grille et madame nous prie de l'ouvrir, comme si nous l'avions fermée pour être plus chez nous. Et nous de rougir comme deux fraises, pas du tout écrasées, en avouant de quelle façon coupable nous avons violé cet asile. Au lieu de s'en formaliser, ces dames veulent absolument entrer comme nous. Nous offrons nos services. En faisant le tour du cimetière, les dames extra-muros, nous autres à l'intérieur, nous découvrons un endroit où le mur a perdu quelques moellons. L'escalade en sera plus facile. On pose un châle sur la crête de la muraille pour tamponner les aspérités, et la demoiselle tente aussitôt l'ascension; elle s'en tire avec une vigueur de poignet que ses petites mains délicates ne feraient jamais supposer. C'est alors le tour de « bleu électrique ». En voyant sa fille disparaître si vite derrière le mur, le bonne dame se repent peut-être de ne pas avoir passé la première, et les efforts inouïs qu'elle fait pour se jucher trahissent une certaine inquiétude maternelle. « Fraise écrasée » nous aide à la tirer par dessus bord; elle tombe enfin dans nos bras et nous remercierait volontiers si elle n'était pas si essouflée.

Cependant, Mme Joliffe arrive cinquante minutes avant l'heure réglementaire, suivie d'un homme qui est peut-être son mari et qui porte un fauteuil de jonc à dossier de paille, sorte de capuchon immense que la portière tourne contre le vent et à l'abri duquel nous la voyons bientôt tricoter avec

Digitized by Google

agilité. Nous nous cachons derrière les tombes jusqu'à l'arrivée d'une troupe de touristes; pendant qu'ils sont dans l'église, nous y entrons aussi, et Mme Joliffe n'y voit que du bleu... électrique.

Ce qui nous intéresse encore davantage, c'est la tombe du révérend Adams. Ce pasteur s'était acquis une certaine célébrité par un livre intitulé : *L'ombre de la croix*. On a surmonté sa tombe d'une croix posée horizontalement à quelques pouces de la pierre, de manière à ce que son ombre repose sur elle.

La route offre à chaque instant d'admirables points de vue. La même variété se reproduit jusque dans les mouvements de terrain et la nature du sol. En approchant de Shanklin, les falaises prennent des tons bruns et rougeâtres qui modifient la couleur du paysage. Le chemin devient rocailleux et passe sur un talus d'éboulement, à un endroit où la falaise s'est effondrée dans la mer. Nous continuons à monter parmi des touffes de chênes nains et nous descendons enfin sur Shanklin par un ravin entre des parois de rocs suintant l'humidité et ne laissant de place que pour un ruisseau et le sentier en zigs-zags qui descend avec lui. On rencontre quelques promeneurs; un monsieur appuyé à la margelle d'un pont, d'où il admire la nappe bleue de la mer qui brille entre les branches; plus loin, des demoiselles lisant sous leurs ombrelles. Nous payons quelques sous à un tourniquet et nous sortons sur la plage de Shanklin.

La foule circule derrière les cabines; on regarde les baigneurs; comme ailleurs, les enfants bâtissent des forts de sable et attendent qu'une vague, largement étalée, vienne en remplir le fossé.

Il y a des courses à ânes sur le sable mouillé, des leçons d'équitation à 6 pences l'heure, un brouhaha de bateliers poussant leurs canots à la rencontre du flot qui leur asperge les jambes, d'âniers rossant leurs ânes, de photographes n'attendant qu'un signe pour braquer leur instrument et vous coucher en joue, de colporteurs, enfin, promenant leurs éventaires et

Digitized by Google

criant à tue-tête leurs nougats, leurs vues de Shanklin et leurs diamants de Ventnor. L'eau bleue est tout égayée de voiles blanches; les maisons coquettes, semées le long du golfe et nichées dans les feuilles, répandent par toutes leurs fenêtres ouvertes le bruit des voix et des pianos.

Au retour, nous remontons ce même petit ravin que les gens du pays appellent « Chine », et je vous laisse à penser les atroces calembours que le mot nous inspire!

Au moment où nous passons la frontière « chinoise », en traversant le ruisseau sur sa dernière passerelle, nous apercevons un chien noir qui s'arrête de laper l'eau pour nous regarder. Il se met ensuite à nous suivre, et ses joyeux jappements font croire à tout le monde que nous sommes ses maîtres. Hélas! la journée finira par une mauvaise action. La conscience endurcie par l'aventure du matin, l'idée coupable nous vient que cet animal a perdu son maître et qu'il se présente là une occasion d'adopter un superbe jeune « retriever ». Un biscuit l'encourage de temps en temps à ne pas nous quitter et, d'un biscuit à l'autre, *Zoulou* arrive à Ventnor. Mme Jacob le régale de laitage, puis, il va se coucher sous une table et s'endort tout d'un bloc, comme un bébé surpris par le sommeil au milieu de ses joujoux.

Se faire suivre d'un chien qui n'est pas à vous exige une tension d'esprit fatigante. Le retour de Shanklin nous a harassés et nous nous couchons aussitôt après souper, mais, hélas! vers minuit, des aboiements lamentables réveillent toute la maisonnée. « Zoulou » s'interrompt de dormir et ne comprend rien à sa captivité.

Il jappe, il égratigne la porte et ses gémissements étouffés incommodent tous les locataires. Les bougies s'allument, des lumières filtrent sous les portes et par le trou des serrures, mais personne ne s'aventure dans l'escalier de crainte d'être surpris dans un costume trop négligé. Nous nous dévouons pourtant et descendons pieds nus deux étages.

Derrière chaque porte on chuchote, mais personne ne remue.

Digitized by Google

Nous jetons un regard furtif aux chaussures qui ornent chaque seuil. Ici, deux souliers poudreux et à fortes semelles. Célibat ou veuvage, se dit-on, et l'on fait des conjectures. Là, sept paires alignées... Toute une famille... Vie conjugale et postérité... On plaint le pauvre père. Ailleurs, quatre bottines jeunes et élégantes; une paire à talons pointus et à boutons, l'autre plus sérieuse et à élastiques. « Monsieur et Madame... », conclut-on... Ile de Wight, voyage de noces, on bâtit tout un roman et l'on ne plaint personne.

Dans sa joie d'être libre, Zoulou prend toutes espèces de libertés. Il s'élance lourdement de marche en marche, se cogne aux portes, dérange les chaussures, happe un soulier d'enfant et se sauve sous notre lit pour le mordiller à son aise. Il ne lâche prise qu'à toute extrémité et ne se calme que quand la chandelle est éteinte. La villa Béthel rentre dans le silence et nous dans notre lit, mais impossible de fermer l'œil de longtemps, c'est pourquoi nous nous accoudons un moment à la fenêtre.

Une lune tardive commence à monter dans le ciel limpide, le souffle de la mer agite les brindilles d'un jasmin voisin. Les parfums qui passent dans la nuit tiède et le clapotement du flot sur la grève forment une harmonie d'une douceur ineffable. La pensée s'élève vers le Créateur, malgré les chiens volés et les escalades défendues.

Ce matin, on déjeune d'œufs frais et de jambon.

On se leste ainsi avec l'intention d'aller à Freshwater. Nous croyons avoir le temps d'arrêter nos places à la diligence et nous courons vers le bureau des messageries, traînant à la remorque Zoulou, qui, s'étant déjà efféminé dans la cuisine Jacob, regrette ses potées de chair et fait ce qu'il peut pour se dégager de son collier provisoire.

Hélas! nous arrivons trop tard; la patache est bondée et prête à partir. L'impériale déborde de touristes. Les dames y sont plus nombreuses que les messieurs et, dans la masse boursouflée des jupes, des châles, des ombrelles ouvrant déjà leur

Digitized by Google

mirobolante floraison, quelques jeunes gens, taciturnes de joie concentrée, sourient avec discrétion, rentrent les coudes, serrent les genoux, et, pris dans un étau de femmes charmantes, se disent qu'ils en ont pour cinq heures et bénissent leur martyre...

Un postillon suspendu à côté du cocher nous crie qu'il n'y a plus place et que d'ailleurs on n'admet pas les chiens, puis la carriole s'ébranle, penche à gauche, penche à droite sans parvenir à verser; le postillon se penche encore davantage et tire d'un étui d'osier, accroché à la voiture, une longue trompette de cuivre rouge, droite comme celle des archanges. Il l'embouche et sonne une diane retentissante.

(*A suivre.*) TH. NICOLET.

Digitized by Google

LE CRÉPUSCULE ARTISTIQUE

(APRÈS LA FERMETURE DES SALONS DE PARIS)

Qu'on le veuille ou non, il faut se résigner, et confesser une vérité mortifiante qu'il devient impossible de dissimuler : nous touchons au crépuscule des arts.

L'espoir d'un renouvellement artistique par l'idée démocratique est déçu au point que l'impuissance contemporaine, à l'effet de donner le change, s'ingénie à ressusciter le mysticisme symbolique des primitifs. Les plus désespérés sont les peintres : les uns, la majorité des jeunes, ne savent plus leur métier; les autres le savent trop. Écrasés par les œuvres des maîtres anciens et modernes, les premiers ont recours aux artifices excentriques pour attirer l'attention, tandis que les autres, en glaneurs de la dernière heure, ramassent péniblement quelques épis épars abandonnés dans le sillon par les moissonneurs robustes qui, la sueur au front, au soleil de l'idéal, ont fait d'amples et riches récoltes depuis longtemps engrangées.

Vous ramenerai-je, pour vous convaincre de la sincérité de ces constatations attristantes, aux innombrables salles du Palais de l'Industrie et du Champ-de-Mars, vous condamnerai-je à refaire avec moi les stations de ce chemin de la croix à la recherche d'une œuvre vraiment

Digitized by Google

belle, digne de fixer les regards et de ravir à la fois l'âme et les yeux?

A quoi bon? Vous vous arrêterez devant la *Muraille de 1218,* où M. Jean-Paul Laurens, sur une toile à dimensions gigantesques, montre les Toulousains s'acharnant à fortifier leur ville contre les menaces d'un siège imminent, et vous n'en emporterez guère d'autre souvenir que l'image d'une scène que présentait l'échafaudage de la tour Eiffel avant que cette tour de Babel moderne eût donné un démenti à la légende biblique. L'artiste, je le veux bien, a étudié avec une rare conscience, en savant archéologue et ingénieur, cet amas de poutres et de pierres et toute cette activité fiévreuse et dévouée de maçons et de charpentiers de bonne volonté : les hommes et les femmes de peine sont rendus dans leur élan de patriotisme local. Mais tout cela ne nous touche plus guère depuis le dernier siège de Paris, bien autrement dramatique. L'idée bizarre de faire intervenir dans ce vaste chantier quelques génies ailés, d'une tonalité bleue criarde, constitue d'ailleurs un anachronisme déroutant.

La virtuosité picturale déployée par M. Roybet dans sa *Sarabande*, vous laissera encore plus indifférent. Tout au plus peut-on dire de cette toile éclatante, mais aux dessous noirs, que c'est un bon Brunin. Ce n'est pas précisément un éloge pour ce dernier, dont le *Rembrandt dans l'atelier*, à la coloration d'un jaune verdâtre, apparaît comme la caricature de la peinture ensoleillée et dorée du magicien néerlandais.

Tout bien vu, une des rares toiles des Champs-Élysées, digne d'être citée, est celle de M. André Brouillet : le *Vaccin du croup à l'hôpital Trousseau*. Plus qu'une date, ce tableau est un document humain dans toute l'acception du mot. La mise en scène prise sur le fait, la tenue des personnages, de l'opérateur, de ses assistants, de la religieuse qui soulève le petit patient, tout est rendu sans

Digitized by Google

recherche d'effet, en pleine clarté, sans faux pathétique. L'aspect de la réalité n'émotionnerait pas davantage.

Qu'on déplace cette toile pour la mettre au Champ-de-Mars, entre les deux vastes compositions, les *Halles*, de M. Lhermitte, et les *Joies de la vie*, de M. A. Roll, et de la seule comparaison se dégagera aussitôt l'enseignement que deux artistes de cette trempe ont tort de forcer leur talent, fût-ce même pour avoir l'honneur de décorer l'hôtel de ville de Paris.

Encore M. Lhermitte a-t-il, du moins dans ce fouillis de groupes, quelques types et des figures bien plantées; réduite à des proportions modestes, la composition intéresserait. Mais M. Roll, j'en suis désolé, est resté absolument en dessous de lui-même. Le peintre réaliste des foules a voulu à son tour tâter du symbolisme et il s'est égaré autant dans la conception que dans l'exécution de son sujet.

La composition manque d'ensemble, les corps de vie et le paysage est navrant.

Comment la joie pourrait-elle prendre ses ébats sur un terrain sans consistance — M. Roll n'aurait-il jamais vu le gazon de l'*Adoration de l'agneau*, de Van Eyck, à la cathédrale de Gand? — et au milieu d'une nature inexistante? Jamais dans de pareils arbres les oiseaux ne nicheront, et ils y chanteront bien moins encore. Sans forme, sans couleur, c'est plutôt une débauche qu'une ébauche.

On me trouvera sévère. Le moyen de ne pas l'être lorsqu'on s'est sauvé du Champs-de-Mars, où MM. Alfred Stevens, Franz Courtens, Théodore Verstraete et John Lavery sont les seuls vrais peintres, pour se réfugier à l'ancien hôtel Galiera — il n'y a que quelques minutes en voiture — et se délecter de Corot, le voir et le revoir encore?

L'heureuse idée d'avoir donné pareil cadre à un œuvre qui a lui seul suffit pour magnifier l'art du XIX[e] siècle!

Digitized by Google

Oui, le vrai peintre du siècle, c'est Corot. Il lui appartient corps et âme. C'est sa gloire artistique la plus pure, la plus incontestable.

Jamais l'idée ne serait venue à Corot, comme à Burn-Jones et à ses prédécesseurs, les préraphaélites, de pasticher Boticelli, Claude le Lorrain ou le Poussin. C'est à la nature qu'il s'est attaché à arracher ses secrets; il a bu à longs traits à cette coupe toujours débordante. C'est grâce à une lutte acharnée, quotidienne, sans trêve ni merci, souvent vaincu mais jamais découragé et revenant incessamment à la charge, que Corot a dépassé le plus illustre de ses devanciers et qu'il a résolu le problème d'être à la fois un raffiné d'art et un primitif, bref un peintre incomparable.

On peut demander si, sans Corot, la France aurait eu Puvis de Chavannes.

Car notez, -- c'est le côté le plus saillant peut-être de cette merveilleuse exposition de l'hôtel Galiera — que Corot excellait dans tous les genres.

Il peignait le portrait comme personne, et les figures dont il anime ses sites, et que l'on dirait nées sur le sol où elles s'agitent, rêvent, travaillent, rient et dansent, sont campées avec une indéniable maîtrise. Il lui arrive de faire croire à la réalité des nymphes et des satyres, tant le rythme de leurs mouvements se confond avec la vie harmonieuse qui remplit l'air, agite la feuillée, les arbustes, les fleurs, et rayonne sur les surfaces lactées des ruisseaux ou des rivières, ici baignées d'ombres, là flamboyantes sous l'embrasement du soleil.

C'est aux heures sacrées et mystérieuses de l'aube, où tout parle éveil, attente, espérance, et à celles du coucher du soleil, où le silence se fait et où la lassitude appelle le repos, que le pinceau de Corot est le mieux inspiré et qu'il jette sur la toile ses impressions les plus pénétrantes.

Sa puissance est telle, il s'empare si bien de tous les

Digitized by Google

sens, que l'on ne se demande pas comment il a obtenu cette perspective aérienne, cette profondeur des eaux, ce frissonnement de la feuillée que l'on croit voir s'agiter; on se laisse aller à l'enivrement de cette poésie communicative qui plane sur les sites, erre aux bords des lacs et vous berce dans l'intérieur des bois aux échappées lumineuses.

Pas d'œuvre qui tyrannise et force violemment l'attention par la virtuosité et le brio d'une exécution étourdissante: toutes les toiles parlent à l'âme, toutes rappellent des souvenirs fugitifs de ce qui a frappé l'œil sans qu'on ait eu le temps ou la possibilité de l'approfondir et de s'en rendre compte.

En ce sens, l'art de Corot est un art vraiment évocateur, et il le restera, semblable en cela à la nature à laquelle il a dérobé son action éternelle en l'interprétant souverainement.

Ce n'est qu'à la longue et après d'incessants labeurs — est-ce bien besoin de le dire? — que Corot a escaladé ainsi les cîmes de l'art, libre de toute systématisation, de tout procédé conventionnel.

Ses études et ses tableaux italiens le montrent encore disciple et imitateur sévère de la nature; les lignes sont arrêtées parfois jusqu'à la sécheresse, les montagnes, les rochers, les arbres, les détails d'architecture se profilent durement sur le ciel bleu, et dans la transparente et aiguë clarté du jour qui contoure jusqu'aux objets les plus éloignés.

Le peintre ne s'est permis aucun escamotage. Il s'est visiblement imposé la tâche d'une reproduction rigoriste. Ce n'est que lorsqu'il s'était prouvé à lui-même qu'il possédait son métier, qu'il a permis à sa brosse de se laisser aller à l'impulsion du sentiment et de rendre les impressions dues à une intimité croissante avec les mystères de la nature.

Théodore de Banville raconte dans ses *Lettres chimé-*

Digitized by Google

riques, une soirée chez Asselineau ; c'était une réunion de camarades, sans profanes.

Assis autour de la cheminée, on causait en fumant. On vint à parler de Théocrite, à propos de l'admirable traduction de Leconte de Lisle.

Corot prit la parole et décrivit, avec la plus magnifique inspiration, les paysages des idylles, tels qu'il les devinait, tels qu'il les voyait à travers du texte du poète.

« Nous assistâmes là, ajoute de Banville, à un spectacle prodigieux; car le maître nous peignit alors, rien qu'avec des mots magiques, vingt Corots qui valurent ses meilleures toiles. »

Façon de parler de poète à imagination exubérante et pour laquelle la description parlée se transforme aussitôt en réalité visuelle.

Le charme de cette éloquence occasionnelle de Corot, l'homme simple et plutôt silencieux, c'est qu'à l'inverse de bien de nos peintres actuels, son pinceau éclipsait sa parole, et c'est ce qui nous a valu tant d'innombrables chefs-d'œuvre.

Lorsque, en quittant l'hôtel Galiera, après des heures de contemplation exquise, je faisais un tour de bois avec l'ami qui m'accompagnait, à tout instant, soit à l'entrée de l'allée des acacias tout en fleurs, soit au tournant de la route qui dévoilait brusquement aux regards le miroitement du lac sous les ombrages d'un vert printanier, nous nous surprenions mutuellement par cette exclamation involontaire : Encore un Corot!

Au salon des Champs-Élysées, il n'y a que M. H. Harpignies qui rappelle l'art de Corot, par le style et la teneur générale. Peintre consciencieux et d'un talent soutenu, il ne manque à M. Harpignies que le fluide de Corot, l'atmosphère lumineuse flottante qui se joue dans les arbres, glisse sur les bois et les prés fleuris sans jamais se matérialiser.

Digitized by Google

La lumière matérialisée n'est plus la lumière. Voilà ce que les luministes modernes, leur chef de file présent, M. Claude Monet, tout le premier, méconnaissent absolument: c'est leur péché capital.

M. Claude Monet sacrifie tout à l'unique préoccupation de capter la lumière sur la toile, et l'on dirait vraiment qu'à force de fixer le soleil, il en est comme aveuglé et n'a pas conscience qu'il tourne le dos à la lumière.

Les vingt vues de la cathédrale de Rouen, et celles de ses *Meules* aux différentes heures du jour, exposées dans les galeries de M. Durand-Ruel, produisent absolument le même effet sur l'œil que fait sur l'oreille l'exécution continue de gammes en musique. Encore celles-ci, faites d'une main assouplie aux arpèges, ont au moins de la forme; celles de M. Claude Monet en sont dépourvues.

Sous l'obsession de rendre la lumière, rien que la lumière, ses vues de la cathédrale ressemblent plutôt aux constructions de nougat, servies par un confiseur imaginatif dans quelque festin somptueux, qu'à la merveille gothique architecturale dont la forme, les lignes, l'ornementation riche et délicate se font toujours sentir, qu'elle soit baignée de lueurs vaporeuses matinales ou noyée des brumes du soir.

Rien de pareil chez M. Claude Monet. Peu lui importe la forme, c'est par la lumière qu'il entend éblouir.

Or, les rares fois qu'il lui arrive d'atteindre un effet éblouissant, à condition toutefois que l'on se tienne à longue distance de sa maçonnerie picturale, il ne charme même pas, pour la bonne raison que lui se borne à peindre la lumière, tandis que Corot semble avoir peint avec de la lumière.

C'était un de mes collègues français, critique d'art d'un des premiers journaux de Paris, qui m'avait conduit à la galerie Durand-Ruel. Grand admirateur de M. Claude Monet, — de tout temps les décadents ont eu la singu-

Digitized by Google

lière bonne fortune d'avoir été plus exaltés que le vrai génie — il tenait à me faire partager son enthousiasme. Plus il s'ingéniait à me convaincre et à rencontrer mes objections, plus il s'échauffait.

Pendant qu'il parlait avec feu, et ma foi fort bien, un monsieur et une dame étaient entrés et, à peine la dernière avait-elle jeté un regard sur le cycle des cathédrales, qu'elle laissa échapper un éclat de rire frais, sonore et d'une spontanéïté si irrésistible que mon cicerone en fut interloqué à la lettre.

« Ne faites pas attention, lui dis-je, c'est l'effet inévitable que produisent les exercices des luministes et des impressionnistes sur les gens non prévenus. Je connais ces rires pour les avoir entendus encore ailleurs qu'à Paris. »

La recherche exclusive du procédé est une des causes déterminantes de la présente décadence picturale, de même que l'abandon du clair-obscur est le signe révélateur de l'insuffisance des études.

Les Eugène Delacroix, les Rousseau, les Corot, les Daubigny cachaient plutôt leurs études qu'ils ne les montraient. Aujourd'hui on en fait étalage et bel et bon argent.

De là le crépuscule artistique qui nous envahit, sillonné d'éclairs d'excentricités trop fugaces pour dissiper la nuit qui nous menace.

L'aube d'une nouvelle ère artistique ne poindra que le jour où l'art, cessant d'être exploité comme une industrie conduisant à la notoriété et à la richesse, sera redevenu un culte pour ceux qui s'y adonneront, et non un but de lucre.

Ce n'est pas en vulgarisant l'art sous prétexte de le démocratiser, qu'on l'élève.

Les expositions multiples transforment de plus en plus les salons en bazars artistiques où l'art vrai se trouve

Digitized by Google

dépaysé. Ne soyons pas surpris d'une éclipse déjà sensible également en statuaire, dans laquelle l'école française excellait, il y a quelques années encore.

L'agiotage étend ses ravages dans les temples érigés aux arts, comme autour de la corbeille de la Bourse, où le jeu effréné, la chasse aux millions provoquent les catastrophes retentissantes.

Pour telle toile de Millet, que l'on paye aujourd'hui en la couvrant d'or, le maître n'aurait pas trouvé, de son vivant, 500 francs, et Dieu sait s'il en avait besoin!

Il n'en était pas moins heureux. Il vivait dans son art, qui fait aujourd'hui la fortune des agioteurs qui passent.

Le peintre reste et, après des siècles, il suffit parfois d'une toile retrouvée pour faire reverdir sa mémoire.

MAX SULZBERGER

Digitized by Google

On a tant parlé d'études et de cercles ésotériques, il y a quelque temps, que nous avons voulu mettre impartialement nos lecteurs au courant d'un mouvement qui était devenu grande matière à curiosité et qui, tout en restant mystérieux et fermé dans son essence, ne dédaignait pas la publicité dans ses moyens et l'éclat dans ses manifestations.

Nous avons donc prié un de ses adeptes les plus aimables et les plus connus de nous procurer, *ad usum vulgi*, quelques renseignements sur les tendances de l'ésotérisme, ou de l'occultisme, c'est tout un, pensons-nous, et sur les forces dont il dispose en Belgique.

Il nous a adressé l'article suivant, signé d'un nom qui, comme le sien, fait autorité en la matière.

Si l'on conserve, après l'avoir lu, quelques doutes sur l'ésotérisme et le nombre de ses adhérents effectifs, c'est qu'il est apparemment de la nature de l'Occulte et de ceux qui le vénèrent de demeurer impénétrables. Pascal aurait dit : l'ésotérisme a ses raisons que la raison ne comprend pas.

La *Revue de Belgique*.

PROPOSITIONS DE PHILOSOPHIE OCCULTE (1)

L'occulte est ce qui nous est insensible dans l'état actuel de l'entraînement de nos sens et du perfectionnement des instruments qui y suppléent. Il existe quelques individus dont l'entraînement de certains sens dépasse celui de la moyenne des savants officiels. Il existe aussi des procédés traditionnels dont l'efficacité dépasse celle des instruments plus connus.

L'ésotérisme est ce qui est révélé (revoilé) par un symbole plastique ou littéraire. Chaque époque et chaque race reçoit sa nouvelle révélation. L'exotérisme est la forme évolutive de l'ésotérisme.

(1) La *Revue de Belgique* m'ayant fait l'honneur de me demander de mettre ses lecteurs au courant de l'occultisme, je crois ne pouvoir mieux répondre que par un choix de propositions philosophiques dont l'ensemble montrera la particularité et l'envergure de cette méthode scientifique. On remarquera le radicalisme de cette particularité et l'intégralité de cette envergure.

Je remercie d'autant plus la *Revue* de sa courtoise hospitalité que, malgré son indépendance, la majorité des articles qu'elle publie est en contradiction avec les idées présentement exposées. V.

Digitized by Google

La forme occidentale actuelle de l'ésotérisme est le catholicisme apostolique et romain.

La théosophie, le bouddhisme ne peuvent offrir à l'Européen qu'un élément de confirmation ésotérique. Nous pouvons cousiner avec l'Inde; fraterniser serait trop; abdiquer, ridicule.

La franc-maçonnerie est dépositaire de symboles intéressants. Il n'y a rien dans sa tradition, de contraire à la religion catholique. Beaucoup de sociétés analogues à cette collectivité et à celles que protège l'Église ont, sans le savoir, un but commun. Il serait heureux qu'elles pussent se fédérer.

L'appellation plurielle « sciences occultes » avoue l'universalité de la compétence occulte. La science occulte complète et parfait toutes les sciences.

Il y a dans l'univers trois mondes : divin, moral, matériel.

Il y a dans l'homme trois parties : esprit, âme, corps.

Il y a dans Dieu, l'unique auto-cause, trois manifestations : création paternelle, rédemption filiale, médiation spirituelle.

L'analogie, règne manifesté de l'harmonie, loi universelle des parentés dans la création, nous permet d'établir un parallélisme absolu entre toutes choses d'un plan à un autre.

Nous pouvons donc connaître l'insensible par le sensible et le divin par l'humain.

L'homme est un microcosme. La nature est un macranthrope. Les lois physiologiques et les lois physiques sont analogues. Les lois mécaniques et les lois sociales ne peuvent en être que la très fidèle copie. Le fondement de toute loi est la hiérarchie et la solidarité.

Partir de ce principe que le corps social doit sa vie à des lois analogues à celles qui régissent le corps humain, c'est commettre de l'analogie et se révéler occultiste ésotérisant.

Le matérialisme est la moitié de la connaissance.

Le spiritualisme est la moitié de la connaissance.

Il y a entre le physique et le métaphysique, une subtilité de frontière comparable à celle de la terre et de l'océan : le maximum et le minimum des marées établit une zone neutre où la controverse a beau jeu, le matérialisme s'y trouvant à pied sec, le spiritualisme en pleine eau.

Digitized by Google

Il faut non seulement entre les hommes, mais entre l'homme et lui-même, une autorité supérieure à la duplicité servile de la raison.

Ou bien la preuve prouve, ou bien elle ne prouve pas. Prouver qu'elle prouve constitue la plus flagrante des pétitions de principes. Prouver qu'elle ne prouve pas... !

Donc, d'où que l'on vienne, où que l'on tende, un à priori s'impose. Les uns choisissent le néant, d'autres une philosophie qui leur est personnellement chère quoiqu'insuffisante.

Mais il en est d'autres encore qui acceptent provisoirement les traditions de tous les lieux et de tous les temps.

Il n'y a qu'une présomption qui soit forte : la concordance partout et toujours de la vérité sous toutes ses formes.

Celui qui dit : *credo quia absurdum* est un prudent qui suppose quelque chose au delà de l'horizon rationnel comme au delà de la portée de ses sens.

Il n'y a pas lieu d'opposer la méthode analytique et la méthode intuitive, sous prétexte de déduction expérimentale. Il y a lieu simplement d'avouer avec un savant peu suspect, Claude Bernard, que l'on ne se sert jamais d'une de ces méthodes sans la compléter par l'autre, c'est-à-dire que toute vérification phénoménale est précédée d'une hypothèse : « Quand on ne connaît pas ce que l'on cherche, on ne comprend pas ce que l'on trouve ». Et Fabre d'Olivet, commentant le mot de Pythagore : « La raison n'est qu'à moitié chemin de la vérité, » dira : « La raison ne peut parvenir à la vérité qu'autant que celle-ci est connue d'avance ». Or, l'à priori étant reconnu inévitable et nécessaire, auquel se confier sinon à celui qui a pour lui l'autorité de l'éternité et de l'universalité?

Tout ce qui est vrai, tout ce qui le sera, sera conforme à la doctrine occulte affirmée depuis des temps que la chronologie classique abandonne à des approximations de plusieurs dizaines de mille ans. En ces temps, après deux civilisations, dont la première remonte à 50,000 ans, l'Égypte possédait dans ses sanctuaires (religieux, scientifiques et politiques) une tradition d'initiation complète. Quand le vaste empire indien de Ram se constitua, les Aryens comme les Sémites reçurent

Digitized by Google

le rayon de lumière originelle. Le *Ramayana* nous renseigne à ce sujet comme les œuvres d'Hermès Trismégiste nous donnent la clef des mystères égyptiens. C'est à cette dernière source que le classicisme gréco-latin vint prendre, comme le christianisme (de l'Ancien et du Nouveau Testament), la science dont les débris, d'exotérismes différents, mêlés aux vestiges de traditions autochtones d'Occident et à la documentation moderne, meublent l'érudition contemporaine. Moïse comme Orphée, reçut l'initiation égyptienne. Pythagore retrempa à la même source l'hellénisme dont la pureté traditionnelle devait subir le « naturalisme » d'Aristote, repris par Descartes, Locke, Malebranche. Pour pénétrer de l'antiquité classique dans notre civilisation moderne, par l'élaboration patiente du moyen âge, la science eut le fier redressement dit « Renaissance », mouvement occulte amené par le besoin de retremper la tradition compromise par divers contacts, à sa source primitive, comme Pythagore était retourné au berceau spirituel des Cadmus, des Palamède, comme Moïse était retourné à celui d'Hénoch. Aujourd'hui ce n'est plus une reconnaissance filiale mais fraternelle qui se prépare, par la synthèse de toutes les traditions.

Ce que l'on appelle éther, matière radiante, état n° un tel de la matière, etc., s'est toujours appelé lumière astrale (1). Cette réalité plus ou moins sensible selon les circonstances et les individus, constitue les astres bien loin d'en émaner. Elle est le véhicule de toutes les transmissions dont le fil échappe aux universités occidentales.

Pour prendre contact avec cet arbre de transmission universel, l'homme étend hors lui, plus ou moins aussi, selon les circonstances et les individus, la *force qu'il en a reçue* en prêt pour la durée de son existence planétaire.

Cette force appelée neurique, psychique, etc., s'est toujours appelée le corps astral.

De même qu'elle rattache le subjectivité individuelle à la vie collective, de même elle rattache la subjectivité universelle à

(1) Potentiel vital.

Digitized by Google

l'objectivité individuelle. D'où les sciences divinatoires comme les phénomènes relevant de l'extériorisation de la sensibilité active et passive, qui s'est toujours appelée sortie du corps astral.

Il est bon de pouvoir rappeler ces deux faits : dans l'état hypnotique, le sujet piqué à l'endroit qu'occuperait un de ses membres amputé, ressent la piqûre. Si, durant la sortie du corps astral, on blesse celui-ci, le corps physique en porte la trace au même endroit.

Les cas historiques de bilocation ou de dédoublement relèvent de la sortie en astral.

Dans le cas de double vue, c'est-à-dire de vue en astral, l'agent de médiation universelle agit à la manière d'une nappe réfléchissante. Le sujet a donc à éviter de multiples reflets dans sa perception, et tout d'abord le sien propre, ce à quoi il parvient rarement.

L'hypnotisme est un nom que l'on a cru devoir donner à l'apparence du sommeil que présente l'individu magnétisé par un autre. Le magnétisme, que Van Helmont connaissait avant Mesmer et que tout l'Orient pratiquait vingt siècles avant Van Helmont, n'est que la sortie du corps astral et son emprise sur un plus faible semblable.

L'éducation du sixième sens : l'affinité astrale, n'est rien de plus qu'une surveillance constamment en éveil de tout ce qui en nous, crie notre parenté avec l'univers.

La prière est un exercice de mémoire et de régularité, un entraînement de la volonté et une adaptation de l'être à la sympathie universelle.

A la mort, le corps se transforme, l'âme rentre dans l'âme universelle, l'esprit reste l'esprit.

La loi d'évolution involue en charité au plan humain. Symbole : le Pélican, Christ.

Il n'y a qu'un devenir humain : le sacrifice. Symbole : le Phénix, Christ.

Tout tourne ; mais tout tourne autour d'un seul point qui lui, ne tourne jamais.

On n'invente que des rapports.

Digitized by Google

Il n'y a de nouveau sous le soleil que l'ombre. La vérité est éternelle, l'erreur se renouvelle toujours.

Tout évolue du simple au complexe pour involuer du complexe au simple, en réintégration.

La matière jouit de telles propriétés et non de telles autres plus ou moins contraires, les lois sont telles qu'elles sont et non plus ou moins contraires, parce qu'un être unique, universel, éternel, absolu a eu un caprice logique dont toutes les conséquences vérifient la splendeur infinie. La matière ne sort pas de la matière. Le verbe s'est fait chair. Mais avant, Dieu s'était fait verbe.

Cherche Dieu en toi-même, sous un des noms dont tu te le caches.

La science est sacrée. Le vrai seul est noble. Le beau est saint. Le mystère est la signature divine de toute chose.

La science est à l'art ce que la théorie est à la pratique. L'art note un sentiment personnel, local et historique de certains rapports entre certaines choses. Il y a un symbolisme supérieur, impersonnel, universel et éternel. Il gît sous les sceaux de la nature. L'art le révèle.

Tout est dans tout et tout est dans Tout. Fable, symbole, allégorie, comparaison, toute transposition, tout parallélisme présupposant la parenté de deux ordres de manifestations différents, toute opération mentale tendant à la réduction vers l'unité, tout cela n'est et ne peut être que conforme à la réalité philosophique. La *religion* qui *relie* par ses *liens* les créatures entre elles et à leur Créateur, n'est que le sommet magnifique de cet édifice de pensées.

Lorsque, donnant à l'une de ces abstractions immuables la forme appropriée à son tempérament, à son époque et à son ambiance, l'artiste fait passer la vérité par le prisme de sa beauté d'âme, la science quitte sa thébaïde pour irradier le monde de son prestige. L'art n'est pas moins que la science un sacerdoce. Wagner disait : Mon art est ma prière !

On ne sait que ce dont on se rend digne d'approcher. Vérité et vertu sont féales l'une de l'autre, comme beauté et charité.

Digitized by Google

L'initié tue l'initiateur, dans l'individu surtout, en dépouillant l'ancien homme. Apprends à désapprendre.

L'enseignement érotématique correspond plus spécialement à la tradition des sanctuaires, celui qui pose une question révélant ce qu'il est digne d'apprendre par ce qu'il est capable de rechercher.

Une vérité ne conquiert l'humanité que par une suite de générations quil a reçoivent de plus en plus tôt, jusqu'à ce qu'il en arrive enfin une qui s'enthousiasme pour elle dès sa jeunesse et lui consacre toute sa vie. L'œuvre alors est mûre.

Toute valeur devance son siècle. Le règne des sages n'est pas de leur temps.

L'individu hominal primitif était androgyne. Cette tradition se confirme par la paléontologie qui a reconnu l'hermaphrodisme initial de l'espèce. A la différenciation sexuelle, les couples ont été inversement polarisés : l'esprit de la femme est à celui de l'homme, ce que le corps de l'homme est à celui de la femme. Les âmes n'ont point de sexe.

Nous sommes les pères des idées des autres et les mères des nôtres.

Les défauts sont féminins, les excès masculins.

Il ne faut pas faire ce que le maîtres ont fait, mais ce qu'ils auraient fait à notre époque et dans notre milieu.

X ne comprend pas Z, Z ne comprend pas X : comprends-les tous deux.

Il y a quatre règnes : minéral, végétal, animal, hominal.

La nature est bien moins *naturelle* que ne le prétend cette science que l'on a si malicieusement appelée *histoire* naturelle. C'est une personne de caractère qui ne se laisse pas faire par la préméditation benoîte des savants. Elle bouscule sur son chemin et n'attend pas les politesses. Aussi les gens qui l'ont étudiée dans les livres la trouvent-ils étrange!

La magie est l'à-propos perpétuel et complet — complet par la mise en œuvre simultanée de moyens parallèles sur trois plans. C'est pourquoi l'Église prosterne le corps du fidèle, en même temps qu'elle lui élève l'esprit et lui dilate l'âme. Elle agit ainsi sur toute l'échelle humaine (sensation, sentiment,

Digitized by Google

idée), sur toute l'échelle cosmique (physique, astral, divin), provoquant dans l'homme et dans le monde une vibration harmonique et totale. Il y a toute une série de correspondances entre les corps, les idées et les âmes. Jouer de ce clavier, approprier aux situations les sons, les parfums, les couleurs, les mots, c'est multiplier l'emprise de son vouloir par tout le secours latent de la nature dont le dynamisme se prête à toute légitime suzeraineté.

La magie noire, c'est Samson renversant les colonnes du Temple. Il use de sa force sciemment pour le mal : il en meurt

L'envoûtement est une action télépathique se renforçant dans l'astral, du dynamisme parallèle d'effigies.

Le spiritisme ébranle les guéridons, les cerveaux — jamais les esprits des défunts. Il relève de la monomanie douce, de l'hyperesthésie, de l'auto-suggestion. Le fakirisme fait modestement plus.

Il n'y a qu'une loi : l'équilibre. Tout, dans le monde, réactionne, complémentarise. VURGEY.

KvMRiS.

Je suis d'autant plus heureux de me voir interroger sur le groupe d'études qui représente les principes que je viens d'exposer, que j'ai l'honneur de l'avoir — voici cinq ans — institué, sans oser prévoir ni espérer son rapide et remarquable développement. Je n'aurai pas grand'chose à ajouter au point de vue théorique à ce qui précède. Aussi bien, l'ahurissement soutenu de la presse s'est-il amplement chargé de montrer combien, dans la pratique, le groupe s'éloigne par essence de tout panurgisme moderne. A titre de simples renseignements complémentaires, je dirai donc : le groupe d'études ésotériques a beau être indépendant, il n'en est pas moins ésotérique, c'est-à-dire foncièrement différent de toute société, fût-elle scientifique, et souvent même opposé à l'esprit de la plupart des associations plus ou moins philosophiques. Il a le droit et le devoir de tout étudier, mais de tout étudier d'une certaine façon. Cette tendance et cette méthode sont exposées dans les

Digitized by Google

propositions ci-haut. C'est ainsi que, par exemple, maintes solennités religieuses ont donné lieu à des séances, comme l'œuvre de Wagner a prêté à une solennelle exégèse. Toutefois, à l'heure présente, dans son vif désir d'éviter pareillement les écueils les plus contraires, le groupe ne semble pas pouvoir choisir le moindre mal, et je n'hésite pas à reconnaître qu'il ne se montre pas aussi catholique qu'il le pourrait. Mais on peut lui rendre cette justice que l'erreur maçonnique comme la monomanie spirite lui sont également étrangères. Certes, il a hautement conscience que la religion est scientifique et que la science est sacrée, mais sa masse et son élite individuelles ne trouvent pas la voie d'un sentiment assez cohésif pour en proférer le salutaire exemple. Il y a tout lieu d'espérer que l'avenir aidera à cette désirable solution. D'ailleurs, la profession de foi militante n'est indispensable que dans l'étude des hauts problèmes de la psychologie collective. Il est un grand nombre d'autres questions intéressantes pour lesquelles la discipline ne se doit point porter à tel amont. Et puis, l'existence d'un centre initiatique largement manifestée, la mission de celui-ci semble devoir se poursuivre dans une voie où l'opinion publique aura une portée de plus en plus inutile et impossible. L'aboutissement de KvMRiS, dont le début a été si éclatant, sera la véritable fraternité philosophique comme on l'entendait dans les anciens sanctuaires. Son appel retentissant entendu de tous ceux dont l'âme cherche une boussole, sa vie devient familiale, privée, sa collectivité épurée s'individualise. La période d'attraction sera suivie d'une période d'édification. Et, à partir de ce moment, on ne percevra plus que les effets de l'institution — et encore, sans toujours pouvoir les y rapporter directement. Mais je m'aperçois que, trop prévoyant, j'ai insuffisamment rappelé les fastes du groupe d'études ésotériques. Je ne puis mieux faire que de renvoyer les intéressés aux différentes publications de KvMRiS qu'ils pourront consulter et obtenir facilement. J'appellerai tout particulièrement leur attention sur l'ordre du jour 47 et les divers rapports annuels parus dans le *Voile d'Isis* et l'*Initiation* (Paris, Chamuel). Ils y trouveront la liste des travaux des sections, des conférences,

Digitized by Google

des mémoires du groupe, ses affiliations, les accroissements de sa bibliothèque, ses commémorations aux maîtres, comme Van Helmont, par exemple, etc., etc. De l'examen de ces pièces se dégagera l'impression que cette collectivité ne peut être ni une société secrète, ni un cercle laïque, mais qu'elle tend à constituer une force psychique au sein même de l'Église, par la haute conscience de ses mystères et de leur universalité. Ainsi conçue, sa mission répond à l'intention de ses fondateurs et peut se renforcer de l'action plus précise encore d'ordres militants séculaires dont le verbe est toujours ardent. L'œuvre diplomatique du Vatican et la direction qu'il doit donner au mouvement social rendront chaque jour plus utile l'exemple d'une discipline scientifique. Cette œuvre d'ordre vitalisera les précieuses acquisitions du génie humain et permettra de les employer dans le concours harmonieux d'une synthèse charitable.

V.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La législation du travail, par Ch. MORISSEAUX, directeur de l'Office du travail. — Tome I, la législation corporative; la législation mercantile; l'Allemagne. — Bruxelles, P. Weissenbruch.

La législation du travail a obtenu le prix du Roi, à l'unanimité des membres du jury. Ce prix devait être attribué à l'ouvrage qui répondrait le mieux à une série de questions concernant l'exposé de la législation actuelle sur le travail manufacturier et agricole dans les principaux pays du monde. L'auteur, conformément à ce programme, a étudié la législation moderne se rapportant au contrat de travail. Il a suivi ce contrat dans sa formation et dans son développement, étudiant les dispositions légales qui gravitent autour des obligations juridiques des patrons et des ouvriers, et qui règlent les apports entre les divers facteurs de la production.

Le premier volume de l'ouvrage est divisé en trois livres : les deux premiers sont consacrés à une partie historique importante et traitent respectivement de la législation corporative et de la législation mercantile.

Les institutions présentes plongent de profondes racines dans le passé, et bien des questions qui nous apparaissent comme absolument neuves ont fait l'objet déjà des préoccupations de nos prédécesseurs; parfois même elles ont reçu des solutions analogues à celles que d'aucuns préconisent de nos jours : à cet égard, les idées directrices de l'organisation corporative du moyen âge, mises en regard de certaines revendications modernes, donnent lieu à de curieux rapprochements.

L'auteur a donc fait appel à l'histoire et, en quelques aperçus concis, il a synthétisé les institutions médiévales d'abord, dont la variété d'aspect n'exclut point l'unité des vues dominantes, et qui se caractérisent par l'esprit de solidarité fraternelle; la législation mercantile ensuite, régime de fer, centralisateur et despotique, où l'intérêt exclusif de la richesse nationale domine toute autre préoccupation. Il a mis en

Digitized by Google

lumière les influences que le régime politique, les circonstances éonomques, l'organisation du travail, ont exercées surlé volution des coutumes et des lois.

Le livre troisième est consacré à l'étude de l'Allemagne du XIX^e^ siècle. M. Morisseaux a recherché, dans le développement relativement tardif de la grande industrie en ce pays, les origines du puissant mouvement législatif contemporain. Les tendances vers la liberté industrielle, au début, et par la suite, depuis trente ans principalement, les progrès des idées interventionnistes, s'expliquent par la transformation des milieux économique, politique, moral. Un chapitre spécial s'occupe des doctrines et des partis, à la fois causes et effets de ces transformations : l'auteur passe en revue les idées socialistes, agrariennes, catholiques, progressistes, ainsi que les théories de l'école des réformateurs sociaux, que leurs adversaires ont appelés les « socialistes de la chaire », et dont l'action sur les dernières lois ouvrières allemandes a été si profonde. La restauration moderne du régime corporatif, le contrat d'apprentissage, font l'objet des chapitres suivants.

L'auteur aborde ensuite le contrat de travail proprement dit : il en analyse les clauses obligatoires et les clauses facultatives. Citons parmi les principales matières traitées : le payement des salaires, la salubrité et la sécurité des établissements industriels, le régime du travail des femmes, des adolescents et des enfants, le travail des adultes, le travail de nuit, l'inspection du travail, les règlements de fabrique, etc.

Dans ce qui précède, il s'agit principalement des relations individuelles entre patrons et ouvriers : l'auteur ne pouvait manquer d'envisager aussi les rapports du travail sous leur aspect collectif. Il s'occupe, en conséquence, des coalitions, des unions professionnelles, ainsi que du règlement des différends en matière de travail (tribunaux et conseils de conciliation).

Le livre se termine par l'étude de l'assurance ouvrière obligatoire en Allemagne et il montre comment la réalisation législative de cette idée avait été longuement préparée par les travaux de la science économique. Il traite successivement des assurances contre la maladie, contre les accidents, contre la vieillesse et l'invalidité ; il analyse le mécanisme compliqué des diverses lois qui ont établi ces institutions nouvelles. Il étudie ces lois dans leur application, met en relief, par des chiffres statistiques, les résultats qu'elles ont produits jusqu'à présent, et résume les critiques auxquelles elles ont donné lieu. Il y a là de précieux enseignements pour les pays qui se disposent à suivre l'exemple de l'Allemagne et ils pourront utilement profiter de l'expérience audacieuse tentée par le génie de Bismarck. Le problème est complexe : l'auteur s'est attaché

Digitized by Google

à l'envisager sous toutes ses faces; à cet égard spécialement, son livre sera d'une utilité incontestable à tous ceux que préoccupe la grave question de l'assurance obligatoire, aujourd'hui à l'ordre du jour de la plupart des assemblées législatives. X.

Le parti libéral national, par un paysan flamand. — Broch. in-8°. Bruxelles, P. Weissenbruch.

Cette petite brochure, d'un style clair et précis, traduit bien les sentiments qui animent en ce moment tous ceux dont la confiance dans les vieilles idées libérales n'a pu être fléchie par les événements récents. Liberté individuelle, liberté de conscience, droits sacrés pour lesquels l'humanité a lutté durant des siècles, le « paysan flamand » est convaincu qu'ils triompheront de la double et furieuse attaque que leur livrent les socialistes et les réactionnaires ayant tant d'affinités entre eux.

Mais comment se ressaisira le parti libéral, comment mènera-t-il à de nouvelles victoires la glorieuse bannière autrefois si fièrement déployée? Le « paysan flamand » estime à bon droit que l'on doit pour cela tracer un programme large et tolérant, accentuant peut-être les déclarations relatives aux réformes justes et vraies que comportent les questions ouvrières, mais s'en tenant aux doctrines essentielles qui sont la base et la raison d'être du libéralisme.

D'accord ou de transaction avec les éléments démagogiques, il n'en veut point. Pareil accord à son sens serait la perte du parti libéral, et, du reste, il ne lui apporterait aucune force nouvelle compensant les éléments qu'il aliénerait à jamais. Entre le socialisme collectiviste et les libéraux, il n'y a point de contact. L'attitude des élus, des soi-disant représentants des ouvriers au sein des Chambres en serait, s'il était besoin, la meilleure preuve. Le libéralisme veut l'affranchissement des bras et du cœur des hommes, le socialisme n'a d'autre idéal qu'un universel asservissement, que l'étouffement de tout ce qu'il y a de ressort, de volonté, d'énergie dans l'humanité.

La recherche-t-on, au surplus, cette entente? Les faits ne démontrent-ils pas avec force que les socialistes devinent très bien à quel prix on les invite à s'allier aux radicaux, et que les radicaux laissés à eux-mêmes sont éliminés par leurs alliés d'un jour? Les élections départementales françaises viennent encore de le prouver et les élections générales anglaises, suivant celles des comtés, ont donné les mêmes résultats. Point d'accord, par conséquent, et point de faiblesse non plus. On a trop relâché certains liens de respect et de discipline, on a

Digitized by Google

laissé trop de latitude aux fonctionnaires de l'enseignement primaire, entre autres, oublieux de leurs devoirs envers l'État et la patrie. C'est en affirmant ses principes, non en les laissant conspuer, qu'on ramènera l'espoir et la confiance.

Tout cela est bien pensé et déduit avec sagacité. On lit la brochure et l'on est convaincu par elle sur presque tous les points. Hélas, il manque seulement un groupe d'hommes qui prenne l'initiative de la reconstitution du parti, qui montre la voie, qui rallie des troupes, nombreuses quoi qu'on dise. Le trouvera-t-on? Souhaitons-le, pour le bien du pays, avec le vaillant auteur du *Parti national libéral*. C.

A. Daxhelet. *Très élémentaire psychologie de l'art d'écrire*, appliquée à l'enseignement de la langue française dans les collèges belges. Bruxelles, Alfred Castaigne, 1895. 88 p. in-18.

M. Daxhelet est professeur d'athénée et il appartient, quoique d'assez loin, au jeune mouvement littéraire. Il avait donc double qualité pour traiter la question qui fait le sujet de son opuscule. En indiquant à nos collégiens la meilleure façon d'écrire en français, il prêchait et de précepte et d'exemple. Le précepte ne manque ni de nouveauté, ni de vérité, car il proclame : 1° que « notre enseignement du français manque « de profondeur, de philosophie, d'actualité, et qu'il faut par « conséquent le réformer en lui infusant, si possible, ces qua- « lités intrinsèques »; 2° que Wallon ou Flamand, le Belge est, de par son patois, rétif à l'étude d'une langue tout abstraite; qu'il faut donc imager; « que le professeur se « fasse une loi de montrer dans chaque terme français « l'image y impliquée ». La préférence qu'il convient d'accorder aux auteurs modernes n'est qu'un corollaire de cette proposition fondamentale, sur laquelle repose toute l'étude de M. Daxhelet; d'autre part, il est évident que, la proposition admise, il y aura lieu de faire une place dominante, dans la lecture instituée en classe, à ce que M. Daxhelet appelle un peu ambitieusement « la philosophie du langage ». Reste donc la proposition elle-même; tant elle vaut, tant vaudront les conseils pédagogiques qui en découlent. Pour ma part, je serai disposé à lui reconnaître une sérieuse part de vérité. Le Belge patoise au collège, à l'université et pendant toute sa vie; s'exprime-t-il correctement en français, c'est le résultat d'un effort personnel, effort trop rare aujourd'hui. Il est, toutefois, excessif d'assimiler le Wallon et le Flamand, le campagnard et le citadin, le petit bourgeois et l'enfant élevé dans la grande aisance et surtout dans un milieu intellectuel comme il s'en rencontre quelques-uns dans nos cités. Toute cette partie de

Digitized by Google

l'exposé devrait être en nuances, au lieu qu'il ne consiste qu'en des pages rapides et peu documentées. La même observation s'applique à la caractéristique par trop étroite que M. Daxhelet nous donne du langage français. Celui-ci est susceptible d'infinies transformations; il se rajeunit perpétuellement sous des influences qu'on ne peut méconnaître. Il prend son bien où il le trouve, soit dans son propre fond, à l'aide de la dérivation et de la composition, soit dans le fond étranger, que les modes importées, les relations de peuple à peuple, le courant scientifique et littéraire lui donnent de quotidiennes occasions de mettre au pillage. C'est donc aller trop loin que de dire: « Le Français... n'a à sa disposition que des polysyllabes ossifiés, ne possédant en eux-mêmes aucune valeur expressive, « n'évoquant aucune image d'objet visible ou sensible... » En réalité, il y a dans le français, comme dans toutes les langues *littéraires*, un grand nombre de termes abstraits, soit par leur signification propre, soit par une signification acquise, notamment de ces composés dont la complication originelle échappe à la plupart de ceux qui les emploient; mais à côté de ces vocables et surtout de ces particules, il en est d'autres où chacun reconnaît des éléments constitutifs, donc une combinaison d'images, par exemple : pelle-à tarte, casse-noisette, cache-pot, abat-jour et mille autres. Même l'imagination populaire a su créer, en déformant les mots, de ces rapports d'idées qui n'étaient pas impliqués tout d'abord dans le composé ou le dérivé; l'étymologie populaire n'est que cela, et ses produits sont aussi abondants chez nous qu'ailleurs.

Il faut ajouter que le goût incontestable de l'abstraction, qui apparaît dans notre langue, n'est que le résultat d'une élaboration séculaire dont nous bénéficions tous plus ou moins, de sorte que le collégien wallon est plus apte à manier les termes servant à abstraire que ne l'est un collégien flamand; je fais une réserve très formelle pour la langue de Kant et de Hegel, qui n'a rien à nous envier à cet égard.

M. Daxhelet a, en outre, perdu de vue, dans son désir exclusif de suggérer des images chez l'adolescent qu'il est de l'essence d'une quantité de mots, dans leur acception actuelle, de n'avoir conservé quoique ce soit de l'image qui était enfermée primitivement en eux. Lorsqu'il exige donc « que le « professeur se fasse une loi de montrer dans chaque terme « français l'image y impliquée », il expose ce professeur à bien des déconvenues et l'élève à plus d'une méprise. Il s'en est d'ailleurs rendu compte, et, dans l'essai d'application qu'il fait de sa théorie à la fin de son petit livre, il se garde bien de pousser les choses à leur extrême rigueur. Il abuse toutefois des retours au grec et au sanscrit (ce dernier est erronément considéré par lui comme un ascendant direct de notre langue, notamment page 78 où « *amener*: du sanscrit. *ama* ensemble,

Digitized by Google

avec, et *ni* conduire » m'a fait sursauter), preuve de plus que sa méthode ne doit pas être acceptée dans son intégrité et qu'elle vaut moins dans ses applications que son auteur ne le croit.

En somme, l'opuscule de M. Daxhelet est de ceux qu'il faut lire; il critique avec une juste sévérité nos détestables procédés d'enseignement littéraire et il renferme une solution, au moins partielle, de cette grosse difficulté que nous avons éprouvée au collège, lorsqu'on nous a imposé les premières rédactions françaises. Je regrette de devoir ajouter que l'auteur n'a pas toujours démontré par lui-même qu'il avait triomphé définitivement de cette difficulté-là. Je sais de lui de bonnes pages de prose, et je me demande comment il a pu écrire, dans un traité de style, des phrases comme celle-ci : « La plupart de ces jeunes étudiants ainsi incomplètement » armés restent avec la plénitude de leur indigence (!) litté- » raire. — Les hautes études n'étant point d'ordinaire répara- » trices de cette lacune dont il s'agit »; ou encore : « La rou- » tine — bonne à la circonstance — en viendra à l'élève après » forces exemples rencontrés, si l'on a soin de le presser, à de » fréquentes reprises, de questions, de manière à tourner à son » attention sur les formes des sentiments dont le concours a » pu donner naissance aux idées formulées par des expres- » sions proposées. » Espérons qu'une seconde édition nous débarrassera de ces broutilles et de quelques autres.

M. W.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1895

Pages.

Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de la Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). (*Suite.*) . . 5
J.-G. Freson. En terre allemande 24
Paul Errera. Un précurseur de Montesquieu : Jean Bodin 36
Marguerite Delchef. Le trou du diable 63
Marcel Vanderkindere. Les condamnes politiques en Russie. (*Fin.*) . 70
E. Minnaert. La femme qu'il vous faut 100
Jules Carlier. Un vaillant soldat 107

LIVRAISON DU 15 JUIN 1895

Louis Navez. Le comte de Bismarck à Versailles pendant le siège de Paris 115
Marguerite Delchef. Le trou du diable. (*Fin.*) 137
Paul Heger. De l'idéal 148
J.-G. Freson En terre allemande. (*Suite.*). 170
Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). (*Suite.*) 189

BIBLIOGRAPHIE :

X. X. Le dépeuplement des campagnes, par Émile Jottrand. 208
X. X. La balançoire clérico-libérale, par Ch. Vercamer 209

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1895

Maurice Ansiaux. Liberté de conscience 211
D[r] Van den Corput. L'alcool n'est pas une boisson, c'est un poison. . 217
Charles Sarolea. Le culte des Héros. A propos du nouveau Calendrier positiviste des grands hommes 242
Albert Du Bois. Civilisation et sauvagerie 255
Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). (*Suite.*) 279
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite.*) 301

BIBLIOGRAPHIE :

E. R. L'art grec, d'après les découvertes et les études modernes. 328

LIVRAISON DU 15 AOUT 1895

Charles Sarolea. Pathologie sociale et thérapeutique socialiste . . . 331
Marguerite Coppin. Initiation (1[re] partie) 336
Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). (*Suite.*) 363
Th. Nicolet. Une excursion dans l'île de Wight (1[re] partie). 376
Max Sulzberger. Le crépuscule artistique 397
Vurgey. Propositions de philosophie occulte. 406

BIBLIOGRAPHIE :

X. La législation du travail, par Ch. Morisseaux 416
C. Le parti libéral national, par un paysan flamand 518
M. W. Très élémentaire psychologie de l'art d'écrire, par A. Daxhelet . . . 419

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 082 519 323
HD